This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

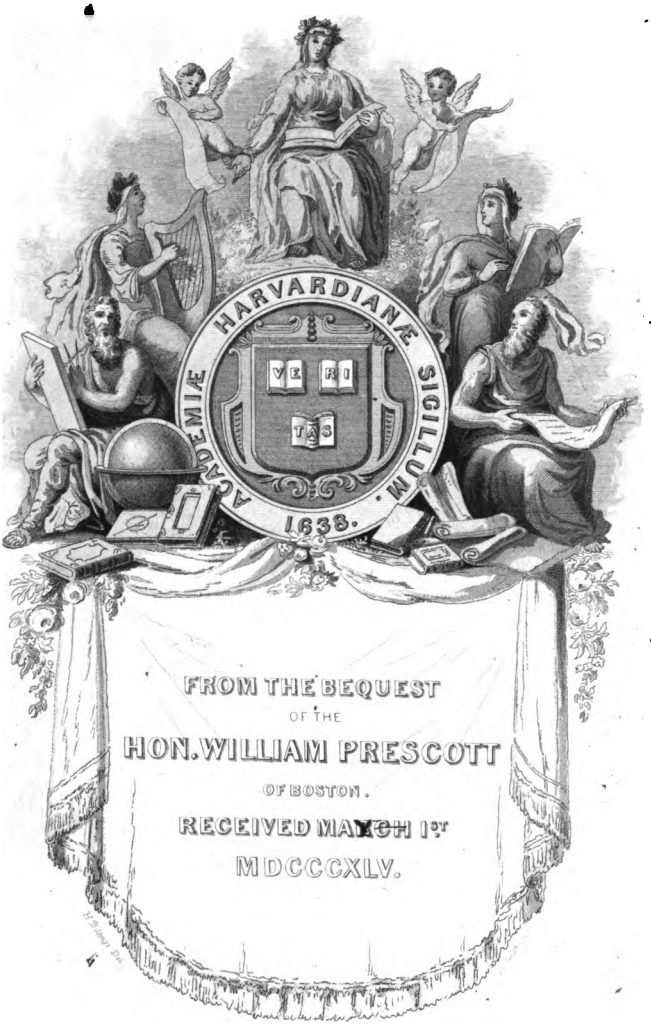
HDI
HW 29L6 Y

Digitized by Google

36.72

~~Geog. 14.209~~

KE 945



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

Digitized by Google

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;
DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,
ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;
ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,
GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XVIII.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1823.

Digitized by Google

Geog. 14. 209

Digitized by Google

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

NOTICES

SUR

DIVERS LIEUX DE L'INDE;

Extraites du journal de Calcutta et d'autres recueils publiés dans l'Indoustan.

(Suite.)

ILE EDMONSTONE,

ET FORMATION DE TERRAINS A L'EMBOUCHURE DU GANGE.

Une île nouvelle s'est formée depuis le commencement du dix-neuvième siècle, à l'embouchure de la rivière d'Hougly, par les attérissemens et les dépôts de deux branches de ce fleuve.

Digitized by Google

On la nomme *île Edmonstone;* sa formation récente fournit un exemple remarquable de la rapidité avec laquelle les grands fleuves de l'Inde produisent sans cesse de nouvelles terres dans la partie supérieure du golfe de Bengale. Au mois de janvier 1818, cette île n'étoit encore qu'un banc de sable, mais elle ne tardera pas à mériter un nom plus relevé, car c'est en un bien petit nombre d'années qu'elle est parvenue à son élévation au-dessus de l'eau et à son étendue actuelles. On n'en eut connoissance qu'en 1817, en faisant, vers la fin de 1816, le relèvement des passes appelées *Sangor-Channel*, et *New-Channel.* Elle est située par 21° 35′ de latitude N., et 88° 20′ de longitude E. de Greenwich, et occupe la position marquée sur les cartes comme celle du banc de Sangor (*Sangor-Shoal*), ou comme un banc sur le bord oriental de la partie supérieure des sables de Sangor (*Sangor-Sands*). La situation de ce banc entre les bouches de l'Hougly et du Channel-creek fait assez connoître son origine. Les sables que ces deux grands courans d'eau emportent graduellement et constamment jusqu'à la mer, et que le mouvement de la marée jette à droite et à gauche, occasionnent un amas qui finit par s'élever au-dessus de la surface de l'eau, et forme une île distincte qui prend des accroissemens visibles à l'abri des terres par lesquelles les ouvertures

Digitized by Google

de ces deux branches du Gange sont séparées.

L'île Edmonstone a aujourd'hui deux milles de longueur de l'est à l'ouest, et un demi-mille du nord au sud. Son extrémité occidentale offre de petites dunes dont quelques-unes s'élèvent beaucoup au-dessus du niveau de la mer. Toute l'île monte par une pente rapide depuis la plage. Le milieu est assez exhaussé au-dessus des hautes marées pour n'être pas submergé, excepté dans les tempêtes violentes. La côte méridionale lavée par la mer est assez droite, et consiste en une belle plage ferme et en pente. La côte du nord est découpée en baies et en longues pointes étroites; celles-ci s'étendent en beaucoup d'endroits jusqu'à d'autres bancs de sable que l'on commence à voir de mer basse, et forment avec eux une suite de hauts fonds en travers du canal qui sépare cette île de Sangor; il n'a pas plus de quatre à cinq milles de largeur, et est en général trop bas pour que les petits navires même y puissent passer. Il est donc assez probable que dans peu d'années il sera entièrement rempli, et que ce qui est aujourd'hui l'île Edmonstone deviendra l'extremité méridionale du continent.

On peut observer sur cette île naissante la marche que suit la nature pour rendre graduellement un sable stérile propre à la production des végé-

Digitized by Google

taux, puis à servir de retraite aux animaux. Ses bords sont parsemés d'arbres entiers, arrachés du rivage opposé avec leurs branches, leurs feuilles, leurs fruits, leurs graines, et déposés par la marée en se retirant. On en voit aussi un grand nombre flottant en travers du canal étroit, et portant leur tribut à une nouvelle formation. En un mot, la quantité de bois que le fleuve entraîne de cette manière est si considérable, que des bateaux employés à aller chercher du bois de chauffage dans la partie du delta du Gange, connue sous le nom de Sunderbunds, aiment mieux venir ramasser à l'île Edmonstone les morceaux de bois qu'ils y trouvent épars. Ce qui échappe à leur recherche se décompose, et fournit une provision de terre végétale qui est augmentée par la masse des feuilles que le courant apporte aussi. Il paroit que les graines des arbres conservent fréquemment leur faculté végétative; celles qui croissent dans un sol sablonneux se sèment d'elles-mêmes; des branches prennent racine. L'île est couverte en plusieurs endroits de la fiente des oiseaux de mer, qui engraisse et augmente le sol. La côte septentrionale est fréquentée par des myriades de petits crabes, dont les dépouilles concourent aussi à fertiliser le sable aride. Le milieu de l'île offre déjà de la verdure : vu d'une certaine distance, on le croiroit couvert d'une herbe touffue et brillante. Plusieurs plantes ont déjà pris racine; des

Digitized by Google

touffes du long roseau appelé cas (*saccharum spontaneum*) y poussent avec vigueur. Beaucoup de petits arbres commencent à y croître, entre autres la datte manhy et l'aal (*morinda*), dont les grandes graines de forme triangulaire sont répandues partout en grande abondance. Il y a aussi beaucoup de nouna-lag ou pourpier, et une espèce de haricot; mais les principales plantes de ces terrains d'alluvion, et celles qui contribuent le plus à leur formation, sont l'*Ipomœa pes capræ* et le salicor : la première surtout donne au centre de l'île un aspect verdoyant; elle enfonce sa racine longue et profonde dans le sable, étend sa tige à plusieurs pieds de distance, et contribue à consolider le sol. Couverte sans cesse par de nouveaux dépôts de sable, ses branches tortueuses se font jour à travers leur masse, l'empêchent d'être emporté par le vent, et, se croisant dans tous les sens, forment un réseau serré qui retient tout ce qu'il recouvre et tout ce qu'il reçoit. Cette plante, en se décomposant, fournit une couche de terre végétale, qui sert à nourrir d'autres plantes. C'est ainsi qu'en peu d'années, le sable de l'île Edmonstone sera probablement couvert de longues herbes, de plantes rampantes et d'arbres nains; et sa surface offrira alors des halliers semblables à ceux du continent et des îles du voisinage. Ce lieu, où l'homme marche aujourd'hui impunément, deviendra dans peu de

Digitized by Google

temps, de même que les baies voisines, le repaire des tigres et des bêtes féroces.

L'île Edmonstone n'est fréquentée que par les coupeurs de bois et les pêcheurs. Ces gens ont élevé deux huttes à Chiven. Il n'y a pas d'autre maison. Le canal qui la sépare de Sangor est très-poissonneux, et l'on trouve des tortues sur la côte méridionale.

PAYS SITUÉ SUR LES BORDS DU TCHEMBOUL,

DANS L'INDOUSTAN,

UNIVERSITÉ DE CHAPOURAH.

Extrait de la lettre d'un officier anglois, du 18 février 1818.

Quoique la division, en marchant au sud-ouest, aît traversé des cantons où le sol est extrêmement fertile, nous avons, pendant plusieurs jours, aperçu presque constamment le spectacle de la stérilité et de la désolation. Toute la surface du pays ne présente guère que des masses de mica; à chaque instant, nous rencontrions des villages ruinés et déserts, mais dont l'étendue annonçoit qu'ils avoient dû autrefois être peuplés. Les hordes dévastatrices, qui

Digitized by Google

ont si long-temps infesté ce malheureux pays, ont fini par le transformer en une solitude. Sanganir, où nous étions le 8 janvier, est du petit nombre des endroits qui sont encore habités par des êtres humains. Il en est probablement redevable à la protection d'un fort mur en pierre qui l'entoure.

Le 12, nous en sommes partis, et nous avons marché sur Pourah, en traversant Bhilarah ou Bhilah, qui a dû récemment encore être un lieu riche; aujourd'hui il est dépeuplé et saccagé comme les autres.

Le pays que nous avons parcouru des deux côtés du Tchemboul, offre à chaque instant des preuves manifestes du triomphe du brahmisme sur la religion rivale qui s'est efforcée de le supplanter. On n'aperçoit qu'un petit nombre de tombeaux musulmans épars çà et là, tandis que la cime de la plupart des montagnes, l'enceinte de tous les villages, et les bords des grandes routes présentent des monumens innombrables de la dévotion des Indous. Des villes, où tout est dévasté, se distinguent encore par un mhêt ou temple élevé. Celui de Bhilarah l'emporte en tous points sur les autres. Il est haut de 50 à 60 pieds et bâti en marbre blanc. Deux éléphans assez bien exécutés, et presque aussi grands que nature, gardent le portail de ce superbe panthéon rempli des divers symboles si nom-

Digitized by Google

breux dans la mythologie des Indous. Quelques-uns sont en marbre blanc, d'autres en marbre noir, d'autres enfin en pierre verdâtre. Quoique la sculpture n'en soit pas parfaite, elle l'emporte néanmoins, pour la délicatesse et la justesse des proportions, sur la plupart des figures semblables que l'on rencontre dans les temples de Brahmah. Les rues de la ville sont d'une bonne largeur, beaucoup de maisons sont bien bâties, et quelques-unes ornées, du côté de la rue, de treillages en marbre qui procurent le plaisir de voir sans être vu, auquel les habitudes des orientaux attachent tant d'importance.

Le 22 janvier, nous étions à Chapourah. Nous y sommes restés jusqu'à la fin du mois. Durant tout ce mois, notamment dans les derniers jours, le froid étoit très-vif pendant la nuit et au point du jour.

Vue de dehors, la ville de Chapourah paroît forte et importante; elle est défendue par un mur solide en maçonnerie, renforcé de bastions aux angles et à différens points de la courtine. Il y a peu d'embrasures, mais beaucoup de barbacanes qui donnent dans le fossé et se dirigent sur divers points. Le fossé est très-large et très-profond; un réservoir immense, qui lui est contigu, donne la facilité de le remplir à volonté. Mais l'idée que l'on s'est faite de l'importance de ces fortifications disparoît dès qu'on

Digitized by Google

entre dans la ville, où l'œil ne rencontre que des marques de décadence et de pauvreté.

Une école publique ou collége a néanmoins survécu à la grandeur passée de Chapourah. Il est situé en dehors des murs ; c'est un édifice immense, ou plutôt un assemblage de bâtimens distincts, d'une blancheur uniforme, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et sont joints par des galeries. Des tours de formes et de dimensions différentes, les unes terminées en coupole sphèrique, d'autres en toit elliptique, sont placées sur le sommet des principales divisions de l'édifice. L'ensemble, quoique singulier et irrégulier, offre un coup d'œil assez agréable.

En entrant dans l'intérieur, nous avons aperçu un vieillard d'un air respectable qui surveilloit un certain nombre d'étudians ou de copistes assis dans une vaste salle et occupés à transcrire des volumes placés devant chacun d'eux ; de temps en temps ils se servoient d'encre rouge pour distinguer les mots et les phrases remarquables qui se rencontroient dans le texte. La discipline de l'école est si rigoureuse, ou la curiosité des étudians est si foible, qu'ils continuèrent à remplir leur tâche comme s'il n'y eût pas eu des étrangers autour d'eux. Ni la nouveauté des visages européens, ni nos habits militaires, n'excitèrent le plus léger symptôme de surprise, ni la moindre suspension de travail.

Digitized by Google

DÉTAILS SUR PEDIR ET ACHEM.

La côte de Pedir a 120 lieues de long dans la direction de l'est-sud-est depuis la pointe Pedro, extrémité nord-ouest de Sumatra, jusqu'à Diamond-point, extrémité nord-est. Cette étendue offre un bon mouillage dans toutes les saisons. Elle paroît avoir reçu son nom du village de Pedir, qui étoit le principal port de commerce à l'époque des premiers voyages des Portugais et des Anglois, et étoit alors honoré du nom de cité.

Aujourd'hui, Pedir est un grand village composé de huttes propres et commodes, bâties sur le bord d'une rivière à un demi-mille de son embouchure; toutes sont posées sur des poteaux élevés de trois pieds au-dessus du sol. La maison du radjah est entourée d'une estacade qui renferme une surface d'un acre où se trouvent aussi les habitations de ses femmes et de ses ministres. Un grand bengali ouvert, placé à l'entrée, sert de bureau pour l'expédition des affaires publiques. D'ailleurs, une longue rue ou basar, et quelques petites rues transversales, forment la ville. Telles sont, au reste, toutes les villes de la côte, sans en excepter Achem. L'étendue de son estacade fait toute la différence.

Les rivières de cette côte sont petites et ont

Digitized by Google

des barres très-mauvaises. De mer haute, elles peuvent recevoir des barques de trente à quarante tonneaux. Les canots ne peuvent la remonter que jusqu'à cinq à six milles de son embouchure. De mer basse, il est impossible aux petits canots d'un bâtiment de franchir la barre. La plupart des rivières de cette côte, au nombre de vingt, sont d'eau fraîche. Il y en a quelques-unes d'eau salée, entre autres celle de Bouron. La branche qui mène à Djindji court parallèlement à la côte pendant un mille et demi. La marée est à peine sensible dans ces rivières à un mille de leur entrée, et, durant la saison pluvieuse, elles sont très-rapides.

Il y a sur cette côte quatorze places de commerce. Les principales sont Pedir, Bouron et Telosançaquay, où le roi d'Achem a fixé sa résidence depuis 1808. On y fait un grand commerce avec l'île du Prince-de-Galles par le moyen des pros et des caboteurs anglois. Beaucoup de Tchoulies (1) de la côte de Coromandel, notamment de Nagor, y font un voyage tous les ans avec des toiles, du sel, etc. Il y vient un petit bâtiment de Surate ou de Bombay avec environ deux cents balles de coton. Les navires de l'île du Prince-de-Galles y

(1) Les mahométans de la côte de Coromandel, depuis Port-Calamare jusqu'à Pondichéry, ont conservé le nom de Tchoulies, qui signifie hommes du midi.

Digitized by Google

apportent de l'opium, du fer, des armes à feu, de la poudre à canon, et d'autres objets de nécessité première.

Les principaux objets d'exportation sont la noix de betel, le riz et un peu de poivre. On ramasse dans les rivières quelques catties d'or; enfin, on trouve quelquefois à acheter du soufre et du camphre. Les fruits et les rafraîchissemens de tout genre sont en grande abondance, de même que les poissons.

L'aspect de cette côte est très-beau. En quelques endroits, les montagnes se rapprochent beaucoup de la mer; en d'autres, elles s'en éloignent de vingt milles au plus. Les terrains bas près de la mer sont couverts de bosquets de cocotiers et d'autres arbres, parmi lesquels on remarque l'ava; il s'élève très-haut, et ressemble, pour la forme, à un beau cyprès. Cette côte étant exposée à la mousson du nord-est, a un ressac qui souvent monte très-haut le long de son rivage sablonneux.

Toute cette étendue de pays passe pour très-saine; les orages et les pluies fréquentes purifient l'air. Il se passe rarement une soirée sans qu'il souffle une brise de terre, notamment dans la mousson du sud-ouest. Le sol est en général sec. Les environs des villes sont ordinairement dégarnis d'arbres. Les matinées sont presque toujours très-fraîches; toute l'atmosphère est claire

Digitized by Google

et serein. Après un court intervalle, la brise de mer commence vers dix heures; elle continue à souffler jusqu'au soir, que le vent de terre la remplace.

Ce pays est tributaire du roi d'Achem. Autrefois, les chefs alloient tous les ans à Achem pour renouveler leur serment d'obéissance; mais, depuis trente ans, le roi n'a pas été assez puissant pour forcer le paiement d'un petit tribut. Il en est résulté des guerres passagères. Les chefs promettoient le paiement du tribut, et, au bout de quelques jours ou de quelques semaines, revenoient sur leurs promesses. Cette contrée étant séparée du royaume d'Achem par de hautes montagnes inaccessibles, les hostilités ont eu principalement lieu par mer, et se sont bornées à la capture de tous les navires de commerce et au blocus des côtes; toutes les fois qu'une descente s'est effectuée, les Achemins ont été battus.

L'histoire d'Achem, donnée par Marsden, se termine en 1704. Ce royaume a depuis éprouvé beaucoup de révolutions qui ont successivement amené sa décadence actuelle.

Vers 1784, Allanhdin, fils de Mahomet-Selim, revint dans son pays, dont il étoit absent depuis dix ans. Il s'étoit embarqué, en 1774, sur un bâtiment appartenant à son père, dans l'intention de faire le voyage de la Mecque; mais, en route, il s'arrêta à l'Ile-de-France, et fut si charmé

Digitized by Google

du spectacle de tant de choses nouvelles qui s'offroient à ses yeux, qu'il renonça à son pélerinage, et resta incognito dans l'île; on ajoute même qu'il servit comme cipaye dans les troupes de cette colonie.

A son retour, il trouva son père mort, et le royaume gouverné par une cabale des Orang-Koyos. Il réussit néanmoins à s'établir par le moyen de la garde de son père, forte de trois cents cipayes, et de quelques renégats européens, anglois, hollandois et portugais, de quelques esclaves africains, et de Tchoulies de Porto-novo et de Nagore.

De 1784 à 1790, la côte de Pedir fut à peu près constamment bloquée. Les troupes du roi consistoient en étrangers. L'armée de terre, composée de trois cents cipayes, étoit commandée par un soubadar venu de Tranquebar. Ce corps se recrutoit principalement de déserteurs qui quittoient les bâtimens, et d'habitans du Bengale qui avoient été vendus comme esclaves.

La marine consistoit en trois bâtimens de trois cents à cinq cents tonneaux, et d'une quinzaine de brigs et senaus. Le commandant, nommé Huet, étoit Hollandois de naissance. Un Anglois, nommé Lyall, montoit un grand vaisseau. Cette flotte balayoit la côte de Pedir, prenoit ou couloit à fond les pros des habitans, massacroit ou mutiloit les prisonniers. Le roi vit presque tou-

Digitized by Google

jours à bord de sa flotte, courant d'un lieu à un autre pour lever ses revenus.

Les ports de commerce, en allant de Point-Pedro à l'est, sont Batoa, Bengala, Pedir, Tchelâ, Djindji, Airi-Labou, Sâhoun, Derian-Gady, Merdou, Sambelagan, Djonga, Passangan, Telosamaouay, Passeir. Tous ces lieux ont des chefs indépendans et sont situés sur le bord de rivières; les habitans parlent la langue d'Achem et sont mahométans orthodoxes, et tellement rigides, qu'un dissident ne peut pas s'établir parmi eux. Un certain nombre de séids y réside, et unit les fonctions de prêtre à la profession de négociant; on y voit aussi beaucoup de gens de Nagore, qui s'établissent et se marient. Leurs descendans portent le nom d'Orang-Dangon; les radjahs les emploient comme écrivains, trésoriers, etc.

Les tribus des montagnes qui sont païennes font souvent des incursions sur la côte, qui seule est habitée par des mahométans. On représente ceux-ci comme perfides et vindicatifs; il est certain qu'ils se sont emparés de beaucoup de bâtimens, et ont tué tous les Européens de l'équipage; mais on ne s'est jamais informé s'ils avoient des motifs suffisans pour se conduire de la sorte. Ils vont toujours armés, sont braves, fiers, et chatouilleux sur le point d'honneur. Ayant les moyens

Digitized by Google

en main, ils se vengent sur-le-champ d'une injure ou d'une insulte.

Pour une nation qui a des communications si constantes avec les Européens, il est surprenant qu'elle soit si peu versée dans les arts de la vie civilisée. La construction des bâtimens est celui qui emploie le plus de monde. Chaque ville a une trentaine de chantiers, un forgeron, plusieurs orfévres et un faiseur de cercueils. On fabrique une étoffe de soie et coton qui est très-durable; on en fait des lounghis et des caleçons; elle est généralement rayée. Les ouvrages en filigrane et la broderie occupent aussi beaucoup de bras; on y excelle à faire des nattes de toutes sortes en roseaux; elles sont ou unies ou bariolées.

Les lois, excepté quelques coutumes locales, sont mahométanes; les disputes peu importantes sont arrangées par un pentchat dont le radjah fait toujours partie. Il y a peu de crimes commis ou punis, excepté ceux de rebellion; le coupable alors est décapité. En cas de meurtre, les familles ont la faculté d'arranger l'affaire entre elles. En général, l'assassin s'enfuit; sa famille paie une forte amende ou s'engage à le livrer. Il n'y a point de prison ni de lieu de détention: dans le cas de rebellion, toute la famille étant regardée comme criminelle, subit la peine, et une justice sommaire est infligée sur le lieu.

Digitized by Google

VOYAGE

DE TRIPOLI DE BARBARIE

AUX FRONTIÈRES OCCIDENTALES DE L'ÉGYPTE;

FAIT EN 1817

PAR le docteur P. DELLA-CELLA,

Et rédigé en forme de lettres adressées à M. D. VIVIANI, professeur de botanique et d'histoire naturelle à Gênes;

Traduit de l'italien par M. E. A. D....

(SUITE.)

EN descendant du plateau par un ravin qui s'ouvre vers la mer, et dans lequel coulent les eaux réunies des deux sources dont je viens de parler, je me trouvai, en trois heures de marche, sur la côte de la Méditerranée. Dans cette position, j'apercevois au couchant des rochers très-élevés qui s'élancent à pic du sein des eaux et se

Digitized by Google

prolongent jusqu'au cap Ras-Sem, de manière à rendre toute cette côte inaccessible; au levant, une plage étroite flanquée par les roches qui forment le soubassement de la Cyrénaïque est encombrée de masses énormes qui se sont détachées de la hauteur et qui ferment le passage presque à chaque pas. En longeant cette côte périlleuse j'arrivai, en trois heures, à Apollonia, ancien port des Cyrénéens.

Apollonia est située dans une baie formée par les rochers, qui, des plaines élevées de la Cyrénaïque, s'inclinent brusquement vers la mer. Elle est inaccessible par la voie de terre, excepté par les ravins creusés dans cette côte montagneuse et rocailleuse. Une suite de roches qui, du rivage, s'avancent en mer dans la direction du nord-ouest au sud-est, servoit sans doute anciennement de base au môle qui protégeoit le port de ce côté; ce môle forme le fondement des restes de constructions qui s'élèvent encore au-dessus des eaux à un tiers de mille du rivage, un peu au-delà de ces roches. La plage offre des débris imposans d'habitation, ainsi que d'un magnifique escalier près de la mer. Au milieu de ces ruines vraiment imposantes, on voit plusieurs colonnes de marbre pentélique renversées, mais intactes, des blocs de granit taillés et des arcades bien conservées. Du côté de la montagne, on aperçoit les restes

Digitized by Google

d'un aquéduc qui conduisoit les eaux à la ville. On y lit les inscriptions suivantes : quoique endommagées par le temps, elles rappellent la puissance des Romains, et prouvent qu'ils fréquentoient habituellement ce port dans leur navigation aux côtes de l'Afrique :

AD... CAES... EV...
TI... DEM. CVMIC...

AEDV...
CVN.....

En effet, si l'on réfléchit à la tactique navale de cette époque, on reconnoîtra qu'il n'y avoit peut-être point sur toute cette côte de station pour les vaisseaux plus facile à défendre que celle-ci. On y trouve aussi des fragmens d'inscriptions grecques. Sur une grosse pierre, près de la mer, j'en trouvai une en caractères si étranges et si bizarres, qu'ils ne peuvent servir qu'à conserver la trace d'une des différentes nations qui, successivement, firent usage du port d'Apollonia. Celui-ci, par sa position, présente encore un asile sûr aux tribus de la Cyrénaïque lorsqu'elles sont poursuivies par les bandes de brigands qui, du golfe de Bemba, leur séjour ordinaire, étendent leurs excursions jusqu'aux montagnes de Cyrène.

Digitized by Google

Marza-Sousa est le nom que les Arabes donnent à ce port. Il est évident que c'est l'antique Apollonia, tant par la position qui lui est assignée par les géographes de l'antiquité, à 100 stades de Naustadmus (1), à 160 du promontoire Phycus, et à 80 de Cyrène (2), que par les ruines magnifiques que l'on y admire encore aujourd'hui.

Je ne quitterai pas Apollonia sans vous parler des sables de sa plage. Je fus surpris de les voir teints en couleur de chair. Après les avoir examinés, l'œil armé d'une loupe, je reconnus que cette teinte provenoit d'une espèce de corail extrêmement petite qui y est répandue avec tant de profusion, qu'elle forme le tiers environ du mélange. Ces coraux se présentent tantôt en fragmens irréguliers, tantôt en petits grumeaux de la grosseur d'un grain de millet, d'où s'élèvent parfois des rameaux déliés, tordus, et qui paroissent couverts de petits pores. Seroit-ce le corail commun (*isis nobilis*) au commencement de sa formation, que l'impétuosité des flots auroit détaché de la surface des rochers, où l'on sait qu'il croît en abondance; ou bien seroit-ce quelque espèce naine et non décrite? N'allez pas cependant attacher trop d'importance à cette conjecture, parce que je ne voudrois point être placé

(1) Scylax. Periple.

(2) Strabon, Liv. XVII.

Digitized by Google

au nombre de ces auteurs qui, ramassant tous les débris de zoophytes qu'ils rencontrent sur les rochers, ou qu'ils découvrent dans les coins d'un musée, sans songer aux bizarres métamorphoses qu'éprouve la famille des polypes, les décrivent tous comme des espèces différentes et nouvelles.

Je recommande à ces graves personnages, si préoccupés de minuties, les sables de la grande Syrte, et en général toute la côte septentrionale de l'Afrique, mais surtout les sables d'Apollonia. Indépendamment du corail rouge nain, ils trouveront dans la même dimension des fragmens de cellulaires, d'escares, de millepores et de tubipores; et, s'ils venoient à se dégoûter des genres anciens, ils pourroient créer une tuberculaire composée de petits tubercules arrondis qui se forment généralement sur une croûte blanche. Il est mille autres menues nouveautés dont je ne veux point parler, pour leur laisser le plaisir de la surprise. Je vous envoie un échantillon de ces sables, où vous découvrirez une infinité de testacés en miniature, les uns univalves, les autres bivalves, tous bien entiers et d'une forme si prononcée, que je les crois parvenus à leur entier développement, ainsi que ceux de la même dimension que l'illustre Soldani a trouvés fossiles dans les montagnes de Sienne.

Je vous dirai enfin qu'ayant plongé dans l'acide nitrique une demi-once des sables d'Apol-

Digitized by Google

lonia et une demi-once des sables qui recouvrent le fond de la grande Syrte, ceux-ci n'éprouvèrent pour ainsi dire aucune altération, tandis que les premiers furent presque entièrement dissous. Je tire de cette expérience un nouvel argument pour établir que ceux du fond de la grande Syrte proviennent de l'intérieur de l'Afrique.

CYRÈNE.

Plusieurs fois, pendant le séjour des troupes à Safsaf, j'allai à Cyrène, soit pour rechercher parmi ces ruines si je ne trouverois rien qui méritât d'être décrit, soit pour examiner plus en détail la nature du sol. Je vous ai déjà mandé que la roche qui forme le noyau des montagnes de la Pentapole étoit calcaire, coquillière et compacte. Parmi ces monts, de même que dans toutes les régions calcaires, on rencontre fréquemment des grottes ornées de stalactites des formes les plus variées. J'en ai visité une, près de Safsaf, qui doit une grande célébrité à l'ignorance et à la superstition des habitans. Ils voient dans ces stalactites des dieux, des hommes et des monstres pétrifiés, chacun interprétant ces formes bizarres suivant les caprices de son imagination. En général, le mahométan est d'une insensibilité stupide au spectacle des beautés de la nature; mais,

Digitized by Google

si la superstition réveille ses sens, ses idées s'exaltent, et il retrouve dans tous les objets la confirmation de sa croyance religieuse. Je n'ai jamais vu, dans ces occasions, s'élever dans son cœur un sentiment d'admiration pour le créateur de l'univers. Des idées toutes sensuelles, suggérées ou développées par la religion qu'il professe, étouffent à sa naissance tout sentiment élevé, et dirigent vers le mal ces mêmes mouvemens qui, dans l'homme civilisé, sont souvent un premier pas vers la vraie religion. Plusieurs fois, pendant ce voyage, j'ai examiné avec attention l'effet de quelques tableaux sublimes de la nature sur plusieurs musulmans, afin d'avoir la mesure de leur inclination au bien, et je les ai vus constamment flotter entre la stupidité et l'ignorance.

Pour me distraire, ainsi que vous, de cette cause de décadence physique et morale, je reviens à la roche calcaire de la Cyrénaïque. Quoique uniforme dans sa composition dans toute l'étendue des montagnes, elle présente cependant quelque changement dans ses caractères vers la partie supérieure. Sa cassure y est pâle, inégale et terreuse; sa couleur, blanc de farine, passe au jaune; elle est moins dure que la chaux carbonatée, et se laisse entamer par l'ongle sans se briser cependant entre les doigts.

Quoique le plateau de ces montagnes s'élève à près de 600 mètres au-dessus du niveau de la

Digitized by Google

mer, la roche est à son sommet aussi remplie de coquilles qu'à sa base; ce sont en grande partie des bivalves, parmi lesquels dominent les espèces des genres *cardium* et *pecten*. Quelquefois on y trouve de petites coquilles lenticulaires qui, dans leurs cassures, offrent le caractère des ammonites. En général, aucune des coquilles que j'ai observées, soit éparses dans les sables du rivage, soit agglomérées dans la croûte du grès coquillier, ne se retrouve parmi les espèces des montagnes.

Je crois vous avoir démontré, dans mes lettres précédentes, que les montagnes de la Cyrénaïque ne sont point la prolongation orientale de cette chaîne qui s'élève sur la lisière septentrionale de la côte d'Afrique, et qui, des rives occidentales de la grande Syrte, s'avance jusqu'au royaume de Maroc. Les observations que j'ai faites dans le fond du golfe prouvent qu'il y existe une véritable interruption; je ne crois pas toutefois qu'elle empêche que le système calcaire de l'Atlas ne constitue le caractère des montagnes de la Cyrénaïque. Je ne connois pas les sommités de l'Atlas à l'ouest de Tripoli; mais, dans quelques morceaux de la roche qui domine entre Tripoli et Tunis, je reconnois une même nature et une même formation. Le célèbre Desfontaines, qui, dans ses excursions de botanique, a parcouru en détail les montagnes entre Tunis et Alger, assure qu'elles

Digitized by Google

sont toutes formées de calcaire coquillier. Si ma mémoire ne me trompe pas, Hornemann dit que les montagnes du midi de la Cyrénaïque qui se prolongent dans le désert de Barca, sont aussi de formation calcaire avec des coquilles. Entre cette région de seconde formation et les montagnes de granite qui bordent le Nil, et desquelles les Egyptiens et les Romains ont tiré les énormes masses qu'ils employoient dans leurs monumens, s'interpose la contrée ammonienne presque entièrement recouverte de sables. Il paroît donc que le calcaire coquillier domine sur les rives méridionales de la Méditerranée et dans la chaîne de montagnes qui, s'élevant graduellement à des hauteurs différentes dans les territoires d'Alger et de Tunis, et atteignant à une élévation considérable dans la Cyrénaïque, finit par s'abaisser vers l'Egypte et se perd dans le Catabathmus. Les observations s'accordent encore à faire reconnoître que toutes ces montagnes, du moins vers la Méditerranée, ont leurs bases septentrionales recouvertes d'un terrain d'alluvion marin, soit décomposé et sablonneux, soit aggloméré en couches plus ou moins épaisses.

Si vous communiquiez mes lettres à quelqu'un qui n'ait pas le même goût que vous pour l'étude de l'histoire naturelle et de la géographie ancienne, il pourroit croire que j'ai oublié le bey, son armée et l'objet de son expédition;

Digitized by Google

mais il semble que le bey, si j'en juge par ses longues et fréquentes stations dans ces montagnes, n'y songe plus lui-même. Je ne saurois vous dire lequel des deux frères est le plus peureux. Parfois le rebelle, en apprenant que nous avançons, s'éloigne un peu de nous; s'il tient bon, nous nous gardons bien de le poursuivre. Cependant on fait un si grand bruit de notre appareil militaire, qu'à la fin il se retire, sans pourtant se presser. Tout se prépare alors dans notre camp pour le harceler; mais notre marche est dirigée avec tant de prudence, que nous restons toujours à quelques journées de marche de l'ennemi. L'effet de cette tactique m'empêchera, je l'espère, d'être le spectateur de quelques scènes horribles entre les deux frères; ne leur en faites cependant pas un mérite, car la peur seule les guide. Dans cette alternative d'une retraite à pas lents et d'une poursuite plus lente encore, nous sommes arrivés à Safsaf; quoique nous y soyons depuis quelques jours, et que chaque jour nous annoncions notre départ, le rebelle, enhardi peut-être, reste de pied ferme à Derna, et n'est séparé de nous que par une journée de chemin.

Le bey se console du peu de succès de ses démonstrations hostiles, en dépouillant autant qu'il le peut les malheureux Bédouins qui suivent l'armée ou qui habitent dans les montagnes;

Digitized by Google

sans songer qu'il se trouve au milieu d'une population naguère révoltée, et depuis exaspérée par les vexations qu'on lui fait subir, il passe les jours entiers étendu dans sa tente, au milieu de ses mamelukes, et aucune crainte, j'en suis sûr, ne vient troubler son sommeil. Un jour il me rencontra à mon retour de Cyrène; et, ne pouvant comprendre le motif de mes courses continuelles dans les environs de cette ville, il me dit, avec son ton habituel de mépris : « Vous autres chrétiens, » vous avez tous un même goût d'aller à la recherche de tout ce qu'il y a de maisons en ruine » dans les états de mon père. Mais, dis-moi, aurois-tu découvert quelque grand trésor à Grenna? — Seigneur, lui répondis-je, il jaillit du » sommet de ces montagnes une eau pure qui, » sans s'épuiser, pourroit désaltérer toutes vos » troupes, ainsi que les Bédouins et les troupeaux » qui suivent l'armée. »

Ce discours, ainsi que je m'y attendois, piqua vivement sa curiosité; car le jaillissement de l'eau de source est, je crois, la seule rareté qu'il ait notée pendant tout son voyage. Mon récit fut confirmé avec emphase par mes guides et par les Bédouins, qui, dans leurs courses, avoient souvent campé près de la fontaine de Cyrène. Il résolut donc de m'accompagner le lendemain pour jouir de ce spectacle prodigieux.

Le lendemain, de grand matin, nous nous

Digitized by Google

mîmes en route pour Cyrène, et le bey fut accompagné par un grand nombre de ses courtisans. Je les conduisis par la route où le spectateur embrasse d'un coup d'œil les ruines immenses de cette ville. Parvenus au sommet de la montagne, je ne saurois vous peindre l'impression que cette scène majestueuse produisit sur ces barbares. Muets d'étonnement, ils se regardoient les uns les autres; puis, rompant le silence, ils témoignèrent leur admiration pour l'art des chrétiens qui avoit produit des choses si grandes et si merveilleuses. Arrivés à la fontaine d'Apollon, lorsqu'ils virent l'eau jaillir du rocher avec une telle abondance et couler entre les pierres en suivant la pente de la montagne, ils ne purent contenir les bruyantes exclamations de leur joie, et se précipitèrent en foule autour du bassin. Le bey, étendu au bord de la fontaine, fut le premier à y plonger les mains, les pieds et la tête. Son exemple fut imité à l'envi par toute sa suite, dont l'allégresse pourroit être comparée à celle d'une bande d'oies qui auroit été long-temps privée de son élément favori. On expédia aussitôt à Safsaf l'ordre de faire venir toutes les troupes à Cyrène. Le bey fit placer sa tente près de la fontaine; et aussi long-temps qu'il séjourna dans ce lieu, les eaux jadis consacrées à Apollon furent chaque jour souillées par ses ablutions et celles de ses esclaves. Il restoit la journée en-

Digitized by Google

tière étendu près de la fontaine, et son esprit n'étoit, je le crois, occupé d'autre chose que du murmure et du mouvement des eaux.

DE CYRENE A DERNA.

Nous étions au 20 juin, et le bey sembloit n'avoir pas encore satisfait sa curiosité de voir couler l'eau de la fontaine de Cyrène, lorsqu'on reçut l'avis que le rebelle, épouvanté, je ne saurois dire pourquoi, de l'attitude que nous avions prise à Cyrène, et ne se croyant plus en sûreté à Derna, s'étoit réfugié vers le golfe de Bomba, sur les frontières de l'Égypte. Cet événement réveilla l'humeur guerrière du bey, qui ordonna immédiatement de poursuivre le rebelle au moins jusqu'à Derna.

Nous avons donc quitté, le 21, cette position mémorable, et nous avons marché à l'est vers Gobba, situé sur les mêmes montagnes, à huit heures de route de Cyrène. Nous avons voyagé sur le plateau qui de cette ville se prolonge à l'est. A chaque pas on rencontre des débris de constructions antiques, ainsi que des routes taillées dans le roc vif et profondément sillonnées par le passage des roues. Il ne sera pas inutile de faire remarquer qu'actuellement, et depuis un

Digitized by Google

temps très-reculé, les habitans de ce pays n'ont l'idée d'aucune espèce de voiture, et que, sur les routes, les traces du pas des chameaux ou du pied nu des misérables qui les parcourent ont succédé aux ornières tracées par les roues.

Gobba est un lieu de repos pour ceux qui de Cyrène vont à Derna; ils y trouvent une source d'eau recueillie dans un bassin, et entourée d'un petit portique. C'est un ouvrage antique des beaux temps de Cyrène, et que son utilité a préservé de la violence des barbares. Près de la fontaine on voit quelques tombeaux assez bien conservés, pour qu'une partie d'entre nous ait pu s'y mettre à l'abri d'un soleil ardent pendant le peu d'heures de notre séjour.

Autant le trajet de Cyrène à Gobba avoit été agréable, autant la marche de Gobba à Derna fut pénible. Nous suivions un sentier étroit, tortueux, bordé de rochers, et souvent embarrassé ou interrompu par des buissons de cyprès dans lesquels nos chevaux bronchoient à chaque pas, et dont ils avoient peine à se tirer. Une poignée d'hommes bien aguerris, placés en embuscade dans ce mauvais pas, y auroit fait périr le bey et toutes ses troupes; mais l'ennemi qu'il poursuivoit n'étoit pas moins inexpérimenté que lui; et, s'il se retiroit avec trop de lâcheté, nous nous avancions aussi avec trop d'imprudence. Sortis de ce défilé dangereux, nous nous trouvâmes en vue de

Digitized by Google

la mer près de Derna. Pour arriver à cette ville, il fallut descendre le long des flancs d'un rocher nu et élevé, ce qui coûta la vie à plusieurs de nos chevaux.

Le territoire de Derna est une plaine étroite et fertile qui règne sur les bords d'un golfe. Il est borné au couchant par le cap de Bon-Andréa, et au levant par la prolongation des rochers qui, après avoir décrit un cercle autour de la plaine, forment dans la mer une saillie escarpée. On cultive dans cette enceinte de nombreux palmiers qui déploient leur cime hérissée au-dessus des arbres de l'Europe, dont les formes sont plus symétriques; on y voit aussi des oliviers, des vignes, des figuiers, des abricotiers, des grénadiers et différentes espèces d'arbres fruitiers; celui qui frappe le plus par ses formes vraiment asiatiques est le bananier (*musa paradisiaca*, L.), que j'observois pour la première fois sur ces côtes.

Les maisons de Derna, entourées de vergers d'orangers et de citronniers, produisent l'effet le plus agréable au milieu de la plaine. Les rues de cette ville sont assez régulières; mais ses maisons basses, petites, bâties en galets réunis par de l'argile et remplies de crevasses, annoncent la misère. Ce genre de construction est la preuve la plus complète de l'ignorance et de la paresse de ses habitans; car les environs de Derna abondent

Digitized by Google

en pierre propre à faire de la chaux, et les forêts des montagnes voisines fourniroient du bois pour la cuire. Le château du bey, placé au centre de la ville, est plus grand, mais non moins délabré que les maisons des particuliers.

Deux sources abondantes d'eau excellente jaillissent du flanc de la montagne qui s'abaisse vers Derna : l'une, recueillie dans un aquéduc, après avoir parcouru les rues de la ville, sert à l'arrosement de la plaine qui l'entoure ; l'autre est destinée aux mêmes usages pour le village de Bemensoura, situé à un quart de lieue de Derna. Les noms donnés à ces deux sources vous instruiront du prix que l'on attache à l'eau dans ces contrées : l'une se nomme *Haen-Derna*, et l'autre *Haen-Bemensoura*, ce qui veut dire *la prunelle de Derna* et *la prunelle de Bemensbura*. La végétation, favorisée par des arrosemens continuels, par l'humidité qu'entretiennent les montagnes qui entourent la plaine, et par la chaleur qui se concentre dans cette enceinte, est ici d'une vigueur et d'une beauté dont on se feroit difficilement une idée.

Derna offre tout ce qui est nécessaire à la subsistance d'une population nombreuse ; elle pourroit y vivre facilement et tranquillement. Le lait et la viande y sont apportés par les Arabes, dont les nombreux troupeaux paissent dans les montagnes voisines. La plaine est propre à la culture

Digitized by Google

de toutes sortes de grains; les fruits les plus délicats y poussent sans craindre les rigueurs de l'hiver. Indépendamment des produits du sol, les habitans recueillent une grande quantité de miel que les abeilles déposent dans les fentes des rochers; ce qui forme une branche de commerce d'autant plus lucrative, qu'elle n'exige aucune mise de fonds. Par malheur, la barbarie empoisonne toutes ces sources de prospérité publique. L'habitant n'est point à l'abri des incursions des Bédouins, qui viennent souvent saccager la ville à main armée; et, s'il parvient à échapper à ces assassins, il ne peut se soustraire à la rapacité des agens du gouvernement. Le fanatisme, effet de l'ignorance du mahométan, expose continuellement la population aux ravages de la peste qui lui est apportée de l'Égypte. Protégée par cette funeste doctrine, cette horrible maladie a exercé ses fureurs à Derna, il y a peu d'années, au point de réduire sa population de 7,000 à 500 habitans. Ce foible débris est peut-être réservé à périr victime d'une nouvelle invasion de ce fléau.

Les États-Unis d'Amérique eurent dans un temps le projet de former un établissement à Derna. Ils demandèrent d'abord au pacha la faculté d'en faire l'acquisition; sur son refus, d'autres motifs de discorde étant survenus, ils s'en emparèrent de vive force. Je ne saurois

Digitized by Google

dire par quel motif, peu de temps après, ils se désistèrent de leur entreprise et abandonnèrent leur conquête. Il ne reste d'autre vestige de leur séjour qu'une batterie de six pièces de canon et un moulin à eau qui continue d'être en activité et d'exciter un grand étonnement chez ces barbares. Le défaut de port à Derna est peut-être ce qui empêche toute puissance étrangère de s'y établir, surtout lorsqu'elle n'a d'autre intention que de mettre un pied stable sur les côtes de la Méditerranée. Ce golfe n'offre point un asile sûr et commode aux navigateurs; la rade même est coupée par des rescifs de rochers calcaires qui se prolongent sous les eaux, et sont une continuation des montagnes d'alentour. Les marins donnent à cette chaîne de rochers aigus le nom de *scies*, parce qu'ils déchirent et coupent les cables qui passent et se frottent trop long-temps sur leur surface; mais, vers l'extrémité du cap Bon-Andréa, la mer forme un vaste golfe où les gros navires même peuvent se mettre à l'abri des tempêtes. La situation de ce port entre Apollonia et Derna ne me permet pas de douter que ce ne soit l'antique Naustadmus, qui, suivant Strabon et Ptolémée, étoit l'une des stations navales des Cyrénéens. Je ne puis vous dire cependant rien de particulier sur Naustadmus, qu'à mon grand regret je n'ai pas pu visiter.

La position même de l'antique Derna (Δερνη),

Digitized by Google

dont les anciens géographes ne nous ont transmis aucune description, demeureroit incertaine, si un ouvrage d'une construction très-ancienne qui ceint encore la ville moderne du côté de la mer ne conservoit les traces de l'antique cité; cette supposition se trouve d'ailleurs confirmée par la concordance de sa position avec les distances qui la séparoient des deux villes nommées plus haut, et surtout par la conservation intacte du nom qu'elle portoit chez les anciens.

A Derna, nous trouvâmes les traces encore récentes des cruautés commises par le bey rebelle avant de quitter cette ville. Le sol du château étoit abreuvé du sang des victimes que le monstre avoit sacrifiées à ses soupçons. Ses femmes furent massacrées les premières, tant parce qu'elles l'auroient gêné dans sa fuite, que parce qu'il ne vouloit pas que d'autres pussent jouir de ce qui lui appartenoit. Tant de cruauté lui aliéna l'esprit des tribus même qui avoient embrassé son parti avec le plus d'ardeur; le petit nombre de partisans qui l'avoient accompagné au golfe de Bomba l'abandonnèrent du moment où ils apprirent notre arrivée à Derna.

Les chefs de ces tribus, pendant notre court séjour dans cette ville, envoyèrent faire leur soumission au bey; encouragés par le bon accueil que reçurent leurs députés, ils arrivèrent bientôt et se justifièrent le mieux qui leur fut possible.

Digitized by Google

Le bey les reçut avec une cordialité apparente, et eut l'air satisfait de leurs explications; il exigea seulement que vingt-deux ôtages, pris parmi les familles les plus riches, fussent envoyés à Tripoli, afin que le pacha fût assuré de leur bonne foi. Les Bédouins se prêtèrent volontiers à cette condition, et les ôtages furent aussitôt expédiés à Tripoli sous bonne escorte. Les infortunés étoient loin de prévoir le triste sort qui les attendoit.

DE DERNA AU GOLFE DE BOMBA, ET RETOUR A BENGASI

Notre arrivée à Derna et la soumission entière des tribus révoltées à Bey-Ahmet laissèrent le rebelle sans espérances; bientôt le bruit se répandit que, resté seul, il se disposoit à quitter les états de son père pour aller au Caire se mettre en sûrcté près du pacha Mohamed-Aly, son parent. Le conseil du bey, instruit de cette circonstance et de l'abandon du rebelle par tous les siens, décida que nous nous porterions avec toutes nos forces sur le golfe de Bomba. Un militaire expérimenté, quelle que fût sa hardiesse, eût sans doute réfléchi avant de s'aventurer sans précaution à huit jours de chemin au-delà du centre de

Digitized by Google

la rebellion. Sous le rapport des subsistances, nous dépendions absolument de la bonne volonté des habitans, et cependant nous ne pouvions nous y fier, parce que nous traversions un pays de mécontens, et que ceux même qui ne l'étoient pas dans l'origine avoient dû le devenir depuis notre arrivée. La lâcheté de l'ennemi nous avoit fait une grande réputation de bravoure. Nous passions pour invincibles, parce que personne ne nous avoit vaincus, mais il faut ajouter que personne aussi n'avoit eu l'idée de nous attaquér.

Notre marche a été prompte et n'a offert rien d'intéressant. Il n'y avoit ni chapelles de marabouts à visiter ni provisions à recueillir pour nous obliger à faire halte. La nature et l'aspect du pays sont les mêmes que dans la Cyrénaïque. On aperçoit, il est vrai, des traces fréquentes d'une ancienne population; mais tout est maintenant inculte, abandonné et désert. On traverse des cantons montueux, agrestes, animés par des touffes d'arbres toujours verts, parmi lesquels dominent les cyprès, les thuya, les arbousiers, les genevriers de Phénicie, les myrtes, les caroubiers et les lauriers. Ils ne forment point des bois de grande étendue et uniformes; ils sont en groupes épars sur les rochers qu'ils parent de la manière la plus variée et la plus pittoresque. Le terrain est haché et inégal; il ne se prolonge pas en pentes douces pour former ces prairies déli-

Digitized by Google

cieuses qui sont particulières à la Cyrénaïque. C'est pourquoi, privée de pâturages, cette région n'attire pas les hordes qui errent dans les environs. Son élévation et les bois qui la couvrent y entretiennent de nombreuses sources d'eau fraîche et limpide: ce fut une heureuse chance pour nous de pouvoir nous y désaltérer souvent, tant étoit pressante la soif que nous éprouvions en voyageant dans cette saison sous un soleil ardent.

Après huit jours de marche, sortis de ces déserts, nous nous sommes trouvés en vue de la Méditerranée et du golfe de Bomba, vaste enfoncement de la mer, borné à l'ouest par les montagnes hautes et escarpées qui forment le cap Razat, et qui s'abaissent vers l'est en collines basses offrant dans l'éloignement l'apparence d'un plateau. Sous le cap Razat, on voit s'élever du sein des eaux trois grands écueils qui, semblables à des îlots, s'étendent vers la partie orientale du golfe.

Les géographes retrouvent dans le golfe de Bomba le port de Ménélas, mentionné par Hérodote, Strabon, Scylax, Ptolémée et d'autres auteurs anciens. Quoique les Cyrénéens étendissent leur domination jusqu'ici, ils n'y ont cependant point laissé de traces marquantes de leur puissance, autant du moins que j'en ai pu juger pendant le court séjour que j'y ai fait. Les Bé-

Digitized by Google

douins assurent cependant que l'on trouve dans le fond du golfe, assez avant dans les terres, un lac, et, au milieu de ce lac, une île où se voient des ruines antiques d'une grande beauté.

Nous nous trouvions sur les limites de Tripoli et de l'Égypte, limites vagues et mal déterminées, parce que, dans les gouvernemens parfaitement despotiques, le pouvoir se concentre près de la personne du souverain, et, hors de cette sphère, tout est anarchie. Ainsi ce territoire, limitrophe aux deux états, continue d'être, comme par le passé, l'asile de tous les mécontens, voleurs et malfaiteurs de ces deux pays, si féconds en mauvais sujets. Ils ont fixé leurs tentes aux environs du golfe, et en partent pour faire des incursions dans les territoires adjacens et dépouiller les malheureux qui se rencontrent sur leur chemin. Ils sont sans cesse à épier les pélerins et les caravanes qui traversent cette contrée pour aller à la Mecque; c'est cependant la seule route que suivent les Marocains, animés d'un zèle plus ardent que les autres musulmans pour la loi du prophète. Il semble que l'équipage d'un pélerin ne devroit point tenter la rapacité de ces bandits. Le corps enveloppé d'une mante noire déchirée, la tête et les pieds nus, et ne portant pour sa subsistance qu'une outre remplie de farine d'orge, il paroît plutôt fait pour exciter la compassion de ceux qui le ren-

Digitized by Google

contrent, que pour éveiller la cupidité des voleurs. Mais, sous ces livrées de la pénitence, le pélerin cache quelquefois de la poudre d'or qui, de l'intérieur de l'Afrique, a été transportée à Maroc, d'où elle est expédiée par la caravane à la Mecque; là, elle est l'objet d'un commerce considérable. L'espoir de trouver cette fatale poudre d'or suffit pour que tous les pélerins soient impitoyablement pillés par ces brigands. Il n'y a pas long-temps que l'oncle de l'empereur de Maroc, quoique escorté par trois mille hommes des siens, fut, ainsi que sa troupe, assailli par cette horde et dépouillé. A défaut de pélerins à détrousser, ces malheureux se nourrissent du produit des bestiaux qu'ils enlèvent aux tribus voisines.

Avec de pareils gens, il falloit se résigner à retourner les mains vides à Bomba; c'étoit le moindre mal qui pût nous arriver. A notre arrivée, ils enlevèrent leurs tentes de la plaine, et allèrent camper à quelques milles plus loin. « Il » est heureux pour eux, dit le bey, qu'ils se soient » retirés sur le territoire de Massar (c'est ainsi » qu'ils nomment le Caire); car, sans cela, je les » aurois exterminés. » Le lendemain de notre départ, ils reprirent leur première position, et nous poursuivîmes notre marche sans avoir l'air de nous en apercevoir.

Parvenus ainsi à l'extrême frontière, nous pouvions considérer notre expédition comme heu-

Digitized by Google

reusement terminée ; car, depuis Tripoli jusqu'à l'Egypte, tout étoit soumis, au moins en apparence. Nous nous hâtâmes donc de retourner par la même route jusqu'à Labiar ; c'est pourquoi je ne vous entretiendrai pas de nouveau de cette partie du chemin, ce qui seroit aussi fastidieux pour vous qu'il étoit agréable pour moi de penser que, de Labiar, nous prendrions notre direction par la partie maritime de la Cyrénaïque qui me restoit à visiter. A peine arrivés à Labiar, nous avons marché au nord, et, en descendant la montagne, nous nous sommes dirigés sur Bengasi. Le bey vouloit y arriver avant le commencement du ramadan, parce que le jeûne rigoureux auquel les mahométans se soumettent à cette époque n'auroit pas permis à ses troupes de supporter les fatigues du voyage.

Dès que nous eûmes franchi les montagnes de Labiar, nous aperçûmes la mer, et à leur pied une très-belle plaine qui s'étend jusqu'au rivage, et se prolonge à perte de vue au levant et au couchant. Les montagnes de la Cyrénaïque s'abaissent insensiblement vers cette plaine ; mais, s'élevant à mesure qu'elles s'avancent vers l'est, et s'élargissant graduellement, elles finissent par former des falaises perpendiculaires baignées par la mer. Leur versant septentrional, rafraîchi par des vents continuels du nord, et garanti de l'ardeur et de la poussière que portent avec eux les

Digitized by Google

vents du midi, est tapissé d'une verdure brillante; il deviendroit d'une fertilité remarquable, si la main de l'agriculteur intelligent le mettoit en valeur.

N'ayant pas rencontré le châtaignier dans ces contrées, je ne sais pas s'il trouveroit dans la partie supérieure des montagnes de la Cyrénaïque le terrain frais qui lui est nécessaire pour porter des fruits. Tout ce versant de montagnes pourroit se couvrir d'oliviers et de vignes, et il n'y a point d'espèce de fruits qui ne prospérât sur les collines voisines de la mer. On ne peut s'accoutumer surtout à voir abandonnées et sans culture les belles plaines interposées entre les collines et le rivage, et susceptibles de porter toute espèce de grains.

Aux beaux jours de la Pentapole, cette contrée jouissoit d'une telle réputation de fertilité, qu'elle a pu donner quelque fondement de vérité à la fable du jardin des Hespérides. Le tableau que Scylax, dans son Périple, nous a transmis de sa situation et de l'état de sa végétation, en conserve tellement tous les traits caractéristiques, que je ne puis me défendre de le reproduire littéralement. « Cyrène n'a point de port, parce » qu'elle est située sur un sol qui est élevé et » escarpé jusqu'au jardin des Hespérides. Le » golfe même, formé par le promontoire Phy- » cus, est inabordable. C'est là que se trouve le

Digitized by Google

» jardin des Hespérides. C'est un territoire de » dix-huit orgies, ceint, dans toute sa circon- » férence, de précipices si escarpés, que, d'aucun » côté, l'on n'y peut aborder. Il a deux stades » d'étendue en tous sens, sa longueur étant égale » à sa largeur. Ce jardin est rempli d'arbres serrés » les uns contre les autres, et dont les branches » s'entrelacent. Ce sont des pommiers de toutes » les espèces, des grenadiers, poiriers, arbou- » siers, mûriers, vignes, myrtes, lauriers, lierres, » oliviers, amandiers et noyers. » On reconnoît clairement dans ce passage la nature de la région supérieure de la Cyrénaïque, ses rochers escarpés que baigne la mer, et le jardin des Hespérides, situé dans cette enceinte de roches qui s'élève au milieu de la plaine que je viens de décrire. Il est inutile de vous faire remarquer que la plupart des plantes du jardin des Hespérides, énumérées par Scylax, croissent encore naturellement sur ce même sol, et que beaucoup d'autres pourroient facilement y être introduites. Callimaque aussi, qui certainement devoit connoître l'état ancien du pays qu'il habitoit, dit qu'avant que la colonie de Téra eût été conduite par Apollon à la fontaine de Cyrène, Auzila (c'est ainsi que se nommoit cette partie de la Cyrénaïque) étoit couverte de forêts.

L'existence de ce lieu enchanté, ou du moins le fonds de vérité qui a servi de base à cette fable,

Digitized by Google

étoit donc le résultat d'une connoissance géogra-graphique positive que le docte M. Gosselin (1) ne devoit pas refuser aux anciens, en fondant son opinion sur une légère incertitude qui naît du passage de Strabon, relatif à la situation de ce jardin. De l'interprétation qu'il donne à ce passage en le citant, il veut inférer que ce prétendu jardin n'étoit qu'un terrain susceptible de culture et situé au milieu des sables comme la grande Oasis; mais il n'y a point d'Oasis sur la côte; et l'autorité de Strabon, à propos du jardin des Hespérides, est alléguée vainement, parce que, de l'aveu de tous les savans, le passage en question est altéré à un tel point, que tous les efforts de Saumaise, de Casaubon et d'autres érudits commentateurs pour le restituer ont été inutiles, ainsi qu'ils en conviennent (2).

(1) Recherches sur la géographie des anciens, Tom. I, pag. 142.

(2) Ce passage, évidemment corrompu, a été restitué par M. Letronne (trad. franç. de Strabon, T. V, p. 489), d'après les versions de Xylander et de Buonaccioli. En voici le sens: « Ceux qui habitent au fond de la Syrte ne mettent, dit-on, que quatre jours, sans être obligés de forcer » la marche, pour se rendre aux jardins des Hespérides, en » suivant la direction du levant d'hiver. » D'après ce passage, il est évident qu'il s'agit d'un tout autre lieu que celui dont parle Scylax. Le récit de Strabon peut être une opinion particulière aux gens du pays qui transportoient le

Digitized by Google

Je ne doute pas que la description de ces jardins, en passant par les mains des poètes, n'ait acquis, aux dépens de la vérité, beaucoup d'embellissemens qui furent peut-être pris inconsidérément pour des réalités par des écrivains dont les pas ne se portèrent jamais dans ces cantons. En pareil cas, la seule inspection du lieu, comparée avec les descriptions des anciens géographes qui ont visité ces contrées, peut faire discerner le vrai du faux. Or, si cette confrontation ne fixe pas positivement la situation du jardin des Hespérides, elle prouve du moins que la fable avoit pour base la géographie, et que la nature des lieux ne dément pas ces descriptions.

En pénétrant dans ces collines, nous découvrîmes bientôt des vestiges nombreux et remarquables des peuples anciens qui y avoient fixé leur demeure. C'étoient des puits creusés dans le roc à une telle profondeur, qu'il fallut employer une corde de plus de cent pieds pour y puiser de l'eau ; elle étoit excellente : ces puits sont entourés de débris de vases, et l'on aperçoit aussi des ruines d'aquéducs qui devoient répandre l'eau dans les champs voisins. On découvre aussi de temps en temps les vestiges d'une ancienne

nom de *jardin des Hespérides* à une *Oasis* de l'intérieur, comme le prouve la comparaison qu'ils établissoient entre ce jardin et l'Oasis d'Ammon. E.

Digitized by Google

chaussée qui conduisoit sans doute aux villes célèbres situées sur la côte. Je vous parlerai successivement de ces villes après vous avoir fait connoître Bengasi, où j'espère me reposer ce soir des fatigues de la journée.

BENGASI.

Bengasi est situé dans une plaine sur les bords d'une baie ouverte au nord, et dans laquelle de petits navires peuvent seuls mouiller en sûreté. Les écueils qui s'élèvent à l'embouchure de cette baie en ferment l'entrée aux gros vaisseaux, et la rendent dangereuse pour les pilotes inexpérimentés. Dans les mauvais temps, les bâtimens évitent cette partie de la côte et se réfugient dans la rade de Tajouni, à cinq milles à l'ouest de Bengasi. Derrière la ville, on voit une lagune qui communique avec la mer par un canal étroit où les barques de pêcheurs peuvent pénétrer, et dont les eaux sont fréquentées par les phénicoptères et d'autres oiseaux aquatiques. Si Bengasi est construit sur l'emplacement de l'ancienne Bérénice, comme l'indiquent des ruines considérables éparses dans l'intérieur et aux environs de la ville, cette lagune doit être le *Palus Tritonis* de Strabon. Mais l'île qui s'élevoit au milieu de

Digitized by Google

cet étang, le temple de Vénus construit sur cette île, et le fleuve Latone ou Léthé, qui devoit avoir son embouchure sur cette plage, tout a disparu. La disparition du temple et de l'île, ou du rocher qui lui servoit de base, peut être l'ouvrage du temps. Quant au fleuve Latone, je puis attester que, sur toute l'étendue de la côte, de Bérénice au càp Ras-Sem, il n'existe aucune trace du lit d'un véritable fleuve. Cependant il ne faut pas entendre trop à la lettre le mot de *fleuve* employé par les anciens lorsqu'il s'agit de ce pays-ci; ils l'emploient souvent pour les moindres ruisseaux qui descendent des collines dans la saison des pluies, vont se perdre dans la mer, et laissent à peine, en été, l'indice du cours qu'ils ont suivi.

Aux environs de Bengasi, on aperçoit çà et là des palmiers et des champs ensemencés d'orge. Tout le reste est inculte et abandonné; la plage est couverte de dunes que les vents y amoncèlent; de belles pierres de taille et d'autres débris de constructions antiques sont dispersés dans la ville. Les habitans de Bengasi brisent ces belles pierres pour construire leurs chétives maisons, cimentées avec de l'argile; le toit consiste en un lit d'algue, sur lequel ils étendent une couche de ce même ciment. Tous les ans, aux approches de la saison des pluies, ils réparent

Digitized by Google

leurs maisons; mais souvent, avant qu'elle soit finie, les toits sont détruits, et les murs tombent en ruines. Le château du bey offre absolument le même genre d'architecture; il est garni de neuf pièces de canon tournées contre la ville; leur effet se fait principalement sentir aux murs même du château, dont une partie s'écroule à chaque décharge. Bengasi compte environ 5,000 habitans; les juifs forment plus de la moitié de ce nombre; elle est la capitale d'une province et la résidence d'un bey, qui réunit en sa personne l'autorité civile, militaire et judiciaire, et qui souvent encore exécute lui-même ses propres sentences; il est vrai que toutes les fonctions de ces gouverneurs se réduisent à exercer des extorsions continuelles, les unes fixes et permanentes, les autres momentanées et personnelles; leur génie en ce genre est d'une fécondité merveilleuse. Dès qu'il a pourvu à cet objet essentiel, dès que le tribut a été prélevé, toute relation semble cesser entre le souverain et le sujet. Il n'y a pas long-temps qu'une tribu de Bédouins des environs attaqua Bengasi, en chassa de vive force les habitans, et s'établit dans leurs maisons, où elle demeure encore. Le pacha ne fit aucune attention à cet acte de violence : les habitans avoient heureusement acquitté le tribut de l'année; les nouveaux venus s'empressèrent

Digitized by Google

de le payer aussi : le pacha n'eut ainsi qu'à se louer de sa bonne ville de Bengasi, qui lui avoit valu deux tributs dans une même année.

De toutes les incommodités particulières au séjour de Bengasi, il n'en est peut-être point de plus insupportable que la prodigieuse multitude de mouches dont on y est constamment obsédé ; elles s'emparent non seulement de l'intérieur des maisons, mais encore des rues, des places et des environs même de la ville, et se jettent par essaims sur les passans, qui ne peuvent s'en délivrer que par une agitation continuelle. Il seroit impossible de suivre une longue conversation, et moins encore de faire entendre quelques périodes sonores et arrondies d'un discours académique sans avaler les mouches par douzaine. Si l'on écrit, elles se rassemblent en foule sur la plume et en suivent tous les mouvemens, de manière à empêcher de voir ce que l'on fait. Malheur à qui les trouble ! car, dans leur dépit, elles se jettent sur l'assaillant, s'attachent à son visage, pénètrent dans ses narines, et lui font éprouver des tourmens incroyables. Un plat est à peine posé sur la table, que ces mouches dégoûtantes s'y précipitent en foule, comme de nouvelles harpies, et, pour dix que l'on chasse, il en revient des milliers plus acharnées que les premières. Il ne reste d'autre parti à prendre que de suivre l'usage établi ici, de ne prendre ses

Digitized by Google

repas qu'au milieu de la nuit, et même en fermant les yeux, si l'on a le palais délicat. On dit que le grand nombre des bestiaux et la quantité de lait dont on fait du beurre et du fromage dans les montagnes des environs, attirent ici ces nuages d'insectes incommodes. Sans contester l'influence de cette cause, je suis tenté de croire qu'il en existe quelque autre particulière à la ville; car, pendant mon séjour dans les lieux que l'on considère comme le centre du développement de cette engeance si gênante, je n'en ai jamais été aussi cruellement tourmenté qu'à Bengasi.

Les juifs forment la partie laborieuse de Bengasi; l'autre vit aux dépens de ces infidèles. Pour prix d'un tel bienfait, il n'y a point de genre de vexation auquel les Israélites ne doivent se soumettre. Ils ne peuvent avoir de logement en propre, et paient en conséquence des sommes considérables pour être tolérés dans les maisons des musulmans, qui se croient en droit d'exercer envers leurs hôtes toute espèce de supercherie. J'ai vu ceux-ci vendre à l'encan, sur la place publique, les habits que le pauvre juif logé chez eux venoit de quitter pour se coucher. Mais la position de Bengasi est si avantageuse, que l'avidité du gain y attirera toujours un grand nombre de malheureux juifs qui se soumettent à tout pour gagner de l'argent. C'est ici le marché où

Digitized by Google

les nombreuses tribus arabes des monts de la Cyrénaïque conduisent des bestiaux, des laines, du beurre, du miel, des plumes d'autruche, et prennent en retour des manteaux fabriqués à Tripoli, des vases et des ustensiles grossiers, et principalement des armes à feu et de la poudre. Il se fait ici un grand commerce de bœufs avec Malte, non seulement pour l'approvisionnement de l'île, mais encore pour celui des vaisseaux que l'on y arme pour les expéditions lointaines. Les laines sont envoyées à Tripoli, où on les convertit en manteaux et en tapis grossiers dont une partie est exportée. Les plumes d'autruche formeroient seules une branche de commerce très-lucrative, si l'Européen pouvoit les acheter directement des Bédouins qui les apportent ici; mais les juifs paient annuellement une forte somme au pacha pour avoir le privilége d'en faire exclusivement le trafic. Le Bédouin porte à Bengasi la peau de cet oiseau garnie de toutes ses plumes; il vend celle du mâle environ trente piastres d'Espagne, et celle de la femelle moitié de cette somme. Les juifs la revendent à Marseille et à Livourne le triple du prix d'achat.

Les ressources de ce commerce, qui consiste presque uniquement en exportations, vous feront juger à quel degré de prospérité pourroit parvenir

Digitized by Google

Bengasi, si le beau territoire qui l'avoisine étoit mis en culture, et si le gouvernement, repoussant les monopoles, laissoit le prix des marchandises apportées à ce marché se mettre en équilibre avec les demandes des étrangers qui acheteroient en concurrence. L'activité du commerce des Génois sur cette côte, dans les premiers temps de la république, fut une des sources les plus fécondes de la prospérité de l'État. Quoique leurs relations politiques et commerciales avec ce pays fussent postérieures à celles qu'ils avoient déjà établies avec l'Arménie, la Syrie et toutes les échelles de l'Asie-Mineure et de l'Egypte, elles firent néanmoins de si rapides progrès, que, dès l'année 1267, le gouvernement décréta la fondation d'une école de langue arabe. On conserve, ainsi que vous le savez, dans les archives publiques, le traité autographe conclu, en 1236, entre la république et Bousokherin, qui s'intituloit Seigneur d'Afrique, traité par lequel il permit aux Génois de trafiquer librement de Tripoli aux extrémités du royaume de Bærcé (Barca). Indépendamment des grains, ils en tiroient des laines, des plumes d'autruche, de l'huile pour le savon, diverses espèces de peaux, des cuirs, de la cire, et une grande quantité de fruits de la Barbarie. Tous les produits de la Cyrénaïque sont clairement indiqués dans cette énumération. Par

Digitized by Google

ce commerce, les fabriques de laines de Gênes acquirent une telle importance, qu'elles approvisionnèrent une grande partie des villes maritimes de l'Europe. Mais les spéculations des marchands étoient alors protégées par les forces navales de l'État. Alliés de Saladin, sultan de l'Égypte et des Européens d'Orient, maîtres de la Corse et de Cypre, après que les Sarrasins eurent été chassés des îles de la Méditerranée et de plusieurs villes d'Espagne, les Génois trouvoient dans leur puissance la garantie de l'exécution des traités. Tripoli même les vit venger dans ses murs la foi trahie. La force irrésistible du temps et la désunion des nations ont amené la décadence de cet état de choses; mais la hardiesse et l'habileté des Génois pour les entreprises navales n'ayant pas diminué, je me réjouis de l'espoir que nos compatriotes ne tarderont pas à reprendre sous le pavillon du roi, notre souverain, la route frayée avec tant de gloire et tant d'avantage par leurs ancêtres.

Quoiqu'il reste peu de chose digne de remarque parmi les ruines de Bérénice, toutefois le sol de la ville, ses environs et la plage même recouvrent des monumens précieux. On y trouve des monumens de différentes sortes en or et en argent, des médailles antiques, et surtout des pierres gravées; le travail en est d'une délicatesse

Digitized by Google

qui confirme ce qu'un ancien écrivain (1) a dit de la passion des Cyrénéens pour les pierres gravées, et des sommes prodigieuses qu'ils dépensoient pour employer les artistes les plus renommés dans ce genre. M. Rossoni, vice-consul britannique à Bengasi, en a fait une superbe collection. Une partie, il est vrai, lui a été apportée de différens points de la Cyrénaïque par les Bédouins; mais le reste a été découvert dans l'enceinte de la ville ou aux environs. Que n'avois-je près de moi notre célèbre Ennio Visconti! avec quel plaisir je l'aurois vu pénétrer, à l'aide de ces monumens, dans les siècles passés, et comme s'il eût vécu au milieu des peuples qui vinrent successivement s'établir sur ces rivages et y professèrent le même culte, expliquer leurs mœurs et leurs cérémonies religieuses, etc.!

Parmi les pierres de travail grec, il en est une surtout qui fixa mon attention par la délicatesse exquise de l'exécution; c'est un Hercule gravé sur jaspe sanguin, la main droite armée de la massue d'Hygartacus, et le bras droit recouvert de la peau de lion. Un Chiron, montrant au jeune Achille à tirer de l'arc, porte le même caractère de perfection. J'en dirai autant d'un Vulcain forgeant un bouclier, et d'un Ganymède enlevé par l'aigle, taillés sur grenat. Une cornaline

(1) Æliani, Var. Hist. Lib. XII, c. 30.

Digitized by Google

offre le buste d'un homme couronné de lauriers; sa physionomie est animée; il tient à la main un compas. Il est facile d'y reconnoître un géomètre, et je ne doute point que Cyrène n'ait voulu conserver sur cette gemme le portrait d'Eratosthène, le plus illustre de ses citoyens, celui qui, le premier, osa calculer la circonférence de le terre (1); et le fit avec tant d'exactitude, que les astronomes modernes ont eu plus à admirer qu'à corriger dans ses calculs. Je ne parle pas de beaucoup d'autres bustes et de têtes peut-être également destinées à rappeler la mémoire d'hommes célébres, mais qui, ne présentant aucun trait particulier qui les fasse reconnoître, ne laissent admirer que la perfection du travail; l'on ne voit sur toutes ces pierres que des figures européennes. Parmi d'autres objets, M. Rossoni appela mon attention sur une émeraude de seize millimètres de longueur sur douze de largeur, dont les deux faces sont convexes et portent d'un côté une inscription grecque, et de l'autre l'image d'un dragon ailé qui se termine en serpent; de sa tête partent six rayons bifurqués, à l'extrémité de chacun desquels une lettre est gravée. M. Rossoni se plaît à y reconnoître le gardien du jardin des Hespérides, dans l'emplacement duquel cette pierre fut trouvée. Il me

(1) Pline, Liv. III, c. 108.

Digitized by Google

sembleroit plus curieux de savoir quelque chose de la légende que du dragon; elle est écrite en caractères d'une haute antiquité, mais parfaitement conservés, et tout invite les archéologues à s'occuper à la déchiffrer.

Plusieurs de ces gemmes paroissent représenter les insignes de diverses cités; car nous savons qu'en ce point il y avoit chez les anciens de grands rapports entre les pierres gravées et les monnoies. Deux enfans, dansant sous un olivier et un palmier, sont certainement des emblêmes de la Cyrénaïque. Un trident, placé entre deux dauphins, pourroit appartenir à la station maritime de Naustadmus, je ne dis pas à celle d'Apollonia, parce qu'il me semble que celle-ci est clairement indiquée par une agate portant un cygne qui embouche un instrument recourbé en forme de trompette; vis-à-vis du cygne est un astre, et on lit sur le bord ΑΠ. Apollonia conserve encore le nom du dieu qui, transformé en cygne, enleva et transporta sur les rivages de la Libye Cyrène, fille d'Hipsée. Je ne saurois vous dire à laquelle de ces villes maritimes, d'origine grecque, peut se rapporter une émeraude sur laquelle sont gravés un ibis, un insecte ressemblant à une mouche ou à une abeille, et une tête avec une touffe de cheveux sur le toupet; tout cela est placé sous une branche d'olivier. Ne vous étonnez point si je rapporte

Digitized by Google

l'ibis égyptien à une ville d'origine grecque. Je crois vous avoir déjà dit que la colonie grecque qui prit terre sur cette côte emprunta beaucoup de choses aux Égyptiens, et je me confirme de plus en plus dans cette idée par l'examen de ses monumens. Vous vous en convaincrez vous-même par les cent cinquante empreintes en cire que M. Rossoni m'a permis de tirer, et que je vous envoie; remarquez surtout une petite sardoine qui représente la tête du bélier Ammon sur une colonne; le culte de cette divinité, d'origine toute pastorale et libyenne, ne se répandit jamais dans la Grèce; mais les Grecs de la Cyrénaïque ne dédaignèrent pas de se prosterner devant le dieu des pasteurs qui erroient dans les montagnes voisines; seulement ils le vêtirent à la grecque. Parmi les différens métiers qu'exerça Mercure dans le cours de sa vie romanesque, on compte aussi celui de berger; c'en fut assez pour que la vanité grecque ne vît dans le bélier d'Ammon que le culte de Mercure. Je trouve une preuve évidente de ma conjecture dans cette même pierre, où l'on a gravé un caducée au pied de la colonne qui soutient le bélier d'Ammon. Virgile a enté de la même façon la mythologie agreste du Latium sur celle des Grecs; et, si ce fut une source inépuisable de beautés pour la poésie, ce fut aussi une cause de désordre et de confusion dans l'histoire des premiers temps

Digitized by Google

de l'Italie. Plus l'œil de l'érudit s'arrêtera sur ces gemmes, et plus il y trouvera d'exemples de ces vêtemens de la mythologie grecque placés sur un fond égyptien. Il en remarquera quelques-unes d'une telle antiquité, qu'elles n'ont rien de grec ni dans le caractère des divinités ou des symboles qu'elles représentent, ni dans le travail qui montre la naissance de l'art. Mais le défaut de temps et de moyens ne me permettant point de m'arrêter plus long-temps sur cet objet, je reviens à mon voyage.

Je profitai du séjour de l'armée à Bengasi pour faire quelques excursions le long de la côte entre la ville et le cap Ras-Sem. On chemine constamment à une distance d'un mille de la mer, dont la vue est souvent interceptée par des dunes. Après quatre heures de marche, on parvient à Zeiana, puis on parcourt encore deux lieues sur un terrain couvert de ruines, et l'on arrive à Adriana. Il ne reste aucun vestige de cette ville qui rappelle le célèbre empereur de ce nom, à moins que les ruines amoncelées sur une partie de la route ne lui appartiennent. Ptolémée n'en parle pas, quoiqu'il ait vécu après cet empereur, et probablement sous Marc-Aurèle ; mais elle est placée sous le nom d'Adrianopolis, entre Bérénice et Teuchira, dans l'itinéraire d'Antonin et sur la carte de Peutinger. En général, il existe de grandes incertitudes parmi les antiquaires à

Digitized by Google

l'égard des monumens d'Adrien dans la Libye. Néanmoins nous savons, sur le rapport d'Ælien, que cet empereur, durant son séjour à Alexandrie d'Égypte, vint chasser en Libye. Or, cette partie de la Cyrénaïque est encore très-abondante en gibier : on y voit les gazelles courir par troupeaux dans les montagnes ; les oiseaux aussi, et principalement les pigeons et les perdrix de Barbarie, s'y élèvent du milieu des champs en troupes innombrables, et font un tel bruit, que le terrain, l'air et les arbres en semblent ébranlés.

Un peu au-delà d'Andrianopolis on voit Berzès, position indiquée par une tour à moitié détruite qui est sur une hauteur près de la mer, et par des vestiges multipliés d'anciennes constructions. Berzès a été autrefois habitée par les Maures. Les excursions des Bédouins les obligèrent à s'éloigner. Cette ville est maintenant déserte; elle seroit totalement abandonnée, si ses eaux excellentes n'y attiroient de temps en tems les Bédouins et leurs troupeaux.

En continuant à marcher dans la même direction, on arrive, après trois heures de marche, aux ruines de Teuchira, ville très-ancienne que l'on aperçoit sur une colline peu éloignée de la mer; elle changea ce nom en celui d'Arsinoé, sous le règne des Ptolémée, et elle finit par reprendre celui de Tochira, qu'elle con-

Digitized by Google

serve encore aujourd'hui. Entre la colline, sur laquelle elle est située, et le versant de la montagne de la Cyrénaïque, règne une plaine de trois milles environ d'étendue qui est très-propre à la culture. Teuchira étoit entouré d'une muraille carrée, et de deux milles de circonférence, flanquée de tours rondes à tous ses angles. Au premier aspect, je crus que c'étoit un vaste château; mais je reconnus bientôt l'enceinte des murs de la ville. Une seule partie de cette muraille, celle qui regarde la mer, est détruite; les trois autres sont intactes, et présentent une vue imposante. La colline sur laquelle est bâtie Tochira, et principalement près des murs, est creusée en tombeaux, et l'on peut encore en compter des milliers. L'intérieur de la ville est un amas confus de ruines. Au centre, et du milieu de ces décombres, s'élève un monument carré construit en pierres de la plus grande dimension. Sur chacune de celles-ci est gravée une inscription renfermée dans une guirlande de laurier; on y voit aussi les débris d'un temple que je crois avoir été consacré à Bacchus, si j'en juge du moins par les chapiteaux amoncelés dans les ruines, et qui sont ornés de feuilles de vigne et de grappes de raisin. La porte intérieure des murs de la ville est tellement recouverte d'inscriptions grecques, que l'on y trouve peut-être toutes les annales de ce lieu; mais elles ont beaucoup

Digitized by Google

souffert en raison de la nature de la pierre, qui est un grès calcaire beaucoup plus friable que le calcaire de la Cyrénaïque.

Les édifices de Tochira sont du même style que ceux de Cyrène. La multiplicité des tombeaux et la ressemblance de leur structure confirme ce que dit Hérodote, « que Teuchira avoit les mêmes lois que Cyrène. » Cet historien ajoute que cette ville est bâtie sur la mer, près de Barca : or, Barca se trouve précisément dans les montagnes à quelques milles de Tochira; d'ailleurs, Strabon et Ptolémée s'accordent pour placer Tochira entre Bérénice et Ptolémaïs ; et les ruines qui conservent encore le nom de Tochira sont situées précisément entre ces deux villes; ainsi tout se réunit pour ne laisser subsister aucune incertitude sur ce point de la géographie ancienne. Que dirons-nous donc de l'assertion de Bruce, qui prétend avoir visité les ruines d'Arsinoë et n'y avoit rien trouvé qui méritât sa curiosité ? Il ne faut pas cependant en tirer un jugement défavorable à la bonne foi de ce voyageur, lorsque, se dirigeant d'Arsinoë vers le cap Ras-sem, il visita Ptolémaïs, ville fondée, suivant lui, par Ptolomée-Philadelphe, et dont il trouva les portes et les murailles encore intactes et chargées de nombreuses inscriptions. Parmi ses restes, il indique quelques colonnes d'un portique et les débris d'un temple d'ordre ionique. Si les murs

Digitized by Google

de Tochira qui subsistent encore, leurs inscriptions et les ruines d'un temple ne suffisoient pas pour faire naître le soupçon que Bruce se crût à Ptolémaïs lorsqu'il étoit effectivemenr à Tochira, on en auroit la preuve évidente en remarquant, ainsi que je le ferai voir bientôt, que Ptolémaïs n'est pas entourée de murailles, et que l'on n'en aperçoit même aucune trace. Jusqu'ici il se borneroit à avoir pris une ville pour une autre, erreur assez forte, il est vrai, lorsqu'il s'agit de villes d'origine et de caractères différens; mais ce qui embrouille la question, c'est d'avoir placé à Tochira les ruines d'un portique qui ne s'y trouve point et qui appartient réellement à Ptolémaïs. Cherchez à sortir de là; quant à moi, je trouve toutes ces localités tellement confondues, que ce qu'il y a de vrai dans son récit est précisément ce qui me fait douter le plus de sa véracité.

Des restes de constructions antiques sont partout épars sur l'espace de six lieues qui sépare Tochira de Ptolémaïs; mais l'aspect toujours agréable et toujours varié des collines qui s'élèvent devant le voyageur dans sa route vers le cap Ras-sem récréent l'esprit, et l'empêchent de réfléchir tristement sur les vicissitudes des siècles. Ptolémaïs s'annonce de loin par une grosse tour carrée que l'on aperçoit à l'extrémité orientale de la plaine. La ville, à en juger par ses ruines, étoit située en partie dans la plaine et en partie

Digitized by Google

sur le penchant d'une colline qui, des montagnes de la Cyrénaïque, se prolonge vers la mer. Ses débris sont disséminés sur une superficie d'environ quatre milles de circonférence, et présentent un caractère plus grand que tous ceux que j'ai observés jusqu'à présent dans ce pays : la tour dont je vous ai parlé comme annonçant de loin Ptolémaïs, passe généralement pour avoir servi de sépulture à ses souverains. C'est effectivement un magnifique mausolée supporté par un vaste soubassement de forme carrée creusé dans les flancs de la colline, et sur lequel s'élève une tour en blocs énormes de pierres de taille. L'entrée est triangulaire et formée par l'avancement successif des assises des pierres de chaque côté qui finissent par se rencontrer et se joindre. Les parois intérieures offrent plusieurs rangs de cellules consacrés à la sépulture des morts.

Les tombeaux des habitans de Ptolométa, construits dans le même style que ceux de Cyrène, sont dispersés en si grand nombre parmi les ruines, qu'il y en a au moins quatre mille. Au centre de la ville, on voit encore debout sur un pavé de mosaïque quelques grosses colonnes composées de cylindres placés les uns sur les autres ; sous le pavé règne une longue voûte souterraine partagée en neuf corridors séparés

Digitized by Google

par de gros murs, et qui reçoivent la lumière du haut.

Vous avez pu remarquer, par ma relation, que l'architecture de Cyrène est presque toujours d'un style grec enté sur un fond égyptien. Mais tout ce qui reste de Ptolémaïs me semble pur égyptien et de ce style, qui, bien que grossier, a quelque chose de grand qui frappe l'imagination et imprime le respect. Je ne saurois dire avec certitude au règne duquel des Ptolémées se rapporte la fondation de cette ville. Cyrène perdit sa liberté peu de temps après la mort d'Alexandre, sous le premier des Ptolémées : depuis cette époque, l'effigie de ses rois, jointe à quelque emblême de la province conquise, figure sur les médailles de la Cyrénaïque. C'est depuis cette période que les Ptolémées, devenus maîtres du temple de Jupiter-Ammon, sont représentés sur leurs médailles avec les cornes du bélier égyptien : le silphium et la roue de la Cyrénaïque cédèrent la place à l'aigle tenant la foudre dans ses serres. Vous en verrez sur lesquelles vous reconnoîtrez la physionomie du premier des Ptolémées à son front proéminent et large, à son menton avancé et à son âge qui penche vers la vieillesse. Sur le revers est le buste de Bérénice, dont la chevelure est partagée en boucles qui lui retombent sur les épaules (*pendentibus retrò cin-*

Digitized by Google

cinnis). Mais il y a une si longue suite de Ptolémées, et les noms de Bérénice et d'Arsinoé se retrouvent si souvent parmi ceux des reines d'Egypte, que je n'ai pu parvenir à deviner celles qui changèrent les noms de Teuchira et des Hespérides en Arsinoé et Bérénice. Quelques-unes de ces médailles furent trouvées parmi les ruines de Ptolémaïs. Si le silence des anciens permet de se livrer à quelques conjectures, je serois tenté de croire que la fondation de Ptolémaïs doit être attribuée au septième des Ptolémées, appelé vulgairement Phiscon. Dans les contestations qu'il eut avec son frère Ptolémée-Philométor, celui-ci ayant eu recours aux Romains, le sénat décréta qu'il gouverneroit l'Egypte et Cypre, et que son frère régneroit sur la Libye et Cyrène. En conséquence, la Cyrénaïque étant devenue le siége de son royaume, il est probable que la ville de sa résidence, qu'il embellit de tant de monumens, quitta son ancien nom de Barca et prit celui de Ptolémaïs. D'un autre côté, le mausolée d'une grandeur vraiment royale que l'on voit ici doit être son ouvrage; car il eût été inutile que les Ptolémées y eussent leurs tombeaux, puisque avant lui ils résidoient en Egypte. Il est bien moins probable encore que ce monument ait été élevé après lui; car jaloux, comme l'étoient les Egyptiens, des honneurs de leur sépulture, le premier roi égyptien de la Cyrénaïque n'auroit

Digitized by Google

pas voulu que, dans sa capitale, rien ne distinguât sa sépulture des tombeaux magnifiques de ses sujets.

Que Ptolémaïs ait été construite sur l'emplacement même de l'ancienne Barca, c'est ce qu'affirment Strabon (1), Pline (2) et d'autres géographes anciens; mais Ptolémée n'est point d'accord avec eux; car il place Ptolémaïs sur les bords de la mer, et Barca dans l'intérieur des terres. Hérodote parle avec détail et à plusieurs reprises de Barca, de sa fondation par le fils de Battus, de ses contestations avec Cyrène, et du triste sort qu'elle éprouva sous les Perses; mais nulle part il ne donne à entendre si elle étoit située près de la mer ou dans l'intérieur des terres. Le Périple de Scylax, qui place cette ville dans les terres à cent stades de distance de son port, a fourni un moyen de concilier les opinions discordantes des géographes. J'ai visité les ruines de Barca au milieu des montagnes dans un endroit appelé aujourd'hui *Merghé*, où j'arrivai, après deux heures de marche, par un chemin assez roide, dans la direction du sud-est. Ce sont des débris de tombeaux et de murailles épars sur un terrain uni, et des puits très-profonds, dont quelques-uns fournissent encore une eau excel-

(1) Strabon, Liv. XVII.

(2) Pline, Liv. V, c. 5.

Digitized by Google

lente. Le site est champêtre, et participe, quoiqu'un peu plus sauvage, à l'aspect général des montagnes de la Cyrénaïque. Ptolémaïs est la dernière et la plus orientale des villes construites par les anciens sur le penchant de ces monts. Plus loin, la côte plate disparoît, et des rochers escarpés et inaccessibles s'avancent au large jusqu'au cap Ras-sem : aussi cette ville fut le terme de mes excursions le long du littoral de la Cyrénaïque.

Tandis que je parcourois les montagnes de la Cyrénaïque, cherchant des productions naturelles et des monumens antiques, tout étoit tranquille à Bengasi. La célébration du ramadan donnoit un aspect tout nouveau à la ville en changeant le cours habituel de la vie; le jeûne étoit observé avec tant d'austérité pas les musulmans, qu'ils ne prenoient absolument rien depuis le lever du soleil jusqu'au soir ; mais, du moment où la nuit commençoit, ils se livroient sans retenue à tous les excès de la table; fatigués des suites de leur intempérance, ils passoient le jour entier à dormir, jeûnoient en dormant, et, au retour de la nuit, se remettoient à table pour prolonger leurs orgies nocturnes jusqu'au lendemain. Je conçois maintenant pourquoi ces jours de pénitence étoient attendus par les musulmans

Digitized by Google

avec la même impatience que le carnaval l'est par la jeunesse européenne; mais rien n'est plus fastidieux pour un Européen qui, ne prenant aucune part à leurs coutumes, est cependant obligé de vivre au milieu d'eux; car tous sont livrés au sommeil pendant le jour, et malheur à quiconque viendroit troubler leurs bacchanales nocturnes!

Pendant ce repos général, un complot perfide préparoit la catastrophe de cette expédition que le sang n'avoit point encore souillée. La tribu des Zoasis n'avoit pas expié le crime d'avoir pris le parti des rebelles; elle s'en étoit détachée, il est vrai, dès les premiers temps de notre arrivée, et avoit envoyé volontairement vingt-deux ôtages à Tripoli comme gage de sa bonne foi et de son obéissance; elle avoit même accueilli amicalement le bey et ses troupes; mais le pacha ne voulut reconnoître dans ces sentimens qu'un effet de la peur. Il paroît, par les événemens qui suivirent, que, dans ses instructions à son fils, il lui recommandoit de dissimuler, d'avoir l'air d'oublier le passé, et d'attendre le moment opportun pour la vengeance. Le bey et ses courtisans entrèrent si complétement dans les vues du pacha, que les Zoasis sembloient être les objets de sa prédilection; on ne parloit que de leur fidélité et de leur empressement à se ranger sous les bannières du bey pour donner la chasse au re-

Digitized by Google

belle; il ne se passoit point de jour qu'il n'appelât près de lui quelques-uns de leurs chefs, et qu'il ne les renvoyât comblés de politesses. Sous ces apparences bienveillantes, il avoit le dessein de les égorger tous et d'exterminer leur tribu tout entière; mais il étoit dangereux d'exécuter ouvertement ce projet, à moins que l'on ne parvînt à massacrer les cheikhs, et à surprendre à l'improviste la tribu avant qu'elle eût eu le temps de se rallier sous de nouveaux chefs.

Sur ces entrefaites, on répandit le bruit que le bey avoit reçu de son père l'ordre de distribuer le manteau rouge (*bernusso rosso*) aux chefs de cette tribu, en récompense de l'attachement qu'ils lui avoient témoigné; en même temps un chiaoux avoit été envoyé de Tripoli à Bengasi, avec des instructions secrètes. Né dans cette tribu, et attaché depuis plusieurs années au service du pacha, il avoit, en différentes occasions, rendu des services à ses compatriotes, et jouissoit parmi eux d'un grand crédit. Arrivé à Bengasi, il eut de longs entretiens avec le bey et le gouverneur de Mesurata, conseiller intime du bey et grand artisan de fourberies. Après beaucoup de manœuvres obscures, ce chiaoux partit pour la Cyrénaïque, et porta lui-même à sa tribu l'invitation du bey de venir tout entière à Bengasi pour y assister à la cérémonie de la distribution du barnus rouge à ses chefs; il ajoutoit, avec un air

Digitized by Google

de confidence, que le pacha avoit d'abord rejeté la demande de son fils, mais qu'il avoit enfin cédé à ses vives instances. Quant à moi, disoit l'imposteur, je me félicite d'avoir été chargé de vous porter cette heureuse nouvelle.

Quelques Bédouins, dit-on, ne purent s'empêcher de témoigner à toute la tribu leur crainte que cette invitation ne cachât une perfidie; mais le dé étoit jeté, il falloit se déclarer en rebellion ouverte, ou s'abandonner à une aveugle confiance. D'un autre côté, les simagrées continuelles du bey, et l'appât du manteau rouge ayant ébloui les chefs des Bédouins, il fut décidé que l'on accepteroit l'invitation, et que l'on iroit à Bengasi au jour fixé. Cette nouvelle produisit une satisfaction générale dans cette ville, ses habitans prenant un intérêt sincère à cette pacification, qui fermoit la campagne par un spectacle solennel, et leur promettoit un avenir plus tranquille.

Le jour convenu, au coucher du soleil, toute la tribu des Zoasis parut devant Bengasi, et couvrit les plaines voisines de ses troupeaux et de ses tentes. A la vue d'une ville qui, peu de jours auparavant, avoit été le théâtre de leur rebellion, et qui renfermoit alors dans son enceinte l'armée à laquelle ils s'étoient soumis, leurs appréhensions se réveillèrent. Ceux qui avoient hésité à venir, profitèrent de la crainte qui s'emparoit de

Digitized by Google

la multitude pour exprimer de nouveau leurs soupçons; ils rappelèrent les torts passés, et citèrent mille trahisons ourdies avec le même artifice. Leurs discours frappèrent tellement les Zoasis, déjà disposés à la crainte, qu'il fut décidé que les chefs entreroient seuls dans la ville pour recevoir les honneurs promis, et que le reste de la tribu demeureroit de pied ferme dans son camp.

Le lendemain, 5 septembre, ces malheureux, au nombre de quarante-cinq, firent leur entrée solennelle à Bengasi, en suivant la route qui conduit au château. Le bey marche à leur rencontre, les accueille d'un air riant; et, adressant des paroles flatteuses tantôt à l'un, tantôt à l'autre, il les introduit dans le fort. On leur sert aussitôt le café; le bey en prend avec eux; et, tandis qu'encouragés par tant de témoignages d'amitié ils se livrent à la joie, les gardes du bey débouchent des salles contiguës, le sabre nu à la main, et se jettent sur ces malheureux. Ceux qui osent résister sont massacrés au premier choc; les autres, entraînés dans les pièces voisines, y sont successivement égorgés. Ceux qui, dans la mêlée, cherchent à prendre la fuite, sont tués à coups de fusil. Il y en eut qui, parvenus au haut du château, se précipitèrent par les fenêtres; mais, surpris dans leur chute par les soldats qui

Digitized by Google

en gardoient l'enceinte, ils périrent sous les coups de ces satellites.

A cette scène d'horreur succéda un mouvement dans les troupes qui mit Bengasi en confusion. Les chefs venoient d'être expédiés, lorsque le gouverneur de Mesurata fit ordonner à la troupe de se rassembler en toute hâte pour tomber à l'improviste sur la tribu des Zoasis. Aussitôt la cavalerie courut à bride abattue et en désordre dans la ville; les esclaves et les soldats, ne sachant pas la cause de cette charge inattendue, erroient çà et là dans les rues en faisant retentir l'air de leurs cris; les habitans, accoutumés à se voir les victimes de ces tumultes, étoient en proie à une épouvante bien fondée; tout se réunissoit pour m'offrir un spectacle de terreur que je ne saurois décrire.

Au milieu de cette agitation générale, je me dépêchai de gagner le château comme le seul lieu de sûreté. Je frémis encore au souvenir de ces malheureux étendus par terre, et plongés dans le sang qui avoit coulé de leurs blessures. Le bey étoit à cheval sous le portique, un fusil à la main, et criant comme un forcené, parce que la cavalerie tardoit à se réunir et à se remettre en ordre. Ce retard fit le salut des Zoasis: avertis, je ne sais comment, de ce qui s'étoit passé à Bengasi; ils abandonnèrent leurs tentes et leurs

Digitized by Google

troupeaux, et prirent la fuite en se dispersant dans les montagnes voisines. Cependant le bey, s'étant mis à la tête de sa cavalerie, courut investir leur camp, où étoient restés les femmes, les enfans et les infortunés qui n'avoient pu se sauver. Les hommes et les enfans furent tous taillés en pièces. Les femmes, foulées aux pieds des chevaux, se virent ensuite abandonnées à la féroce brutalité des soldats. Le pillage du camp valut au bey 4,000 chameaux, 10,000 moutons, 6,000 bœufs, un grand nombre d'esclaves et beaucoup d'argent. Le reste du bagage devint la proie des soldats.

Peu de jours après que les Zoasis eurent été victimes de leur crédulité, leurs vingt-deux ôtages tombèrent sous les coups des satellites du bey. Le pacha les avoit renvoyés par mer, en leur faisant croire qu'ils seroient mis en liberté le jour même où leurs compatriotes recevroient le barnus rouge. Hélas! ils figurèrent aussi dans cette sanglante tragédie. Traînés l'un après l'autre sur le pont du vaisseau, ils y furent égorgés et ensuite précipités dans la mer : de ce nombre étoient deux enfans, l'un de cinq, et l'autre de sept ans. Leurs cadavres furent rejetés sur le rivage près de la ville; personne n'osa leur donner la sépulture; ils devinrent la proie des chiens. Au milieu de ce bouleversement général, quelques Zoasis qui, poussés par la curiosité, s'étoient

Digitized by Google

approchés de la ville tandis que leurs compagnons se rendoient auprès du bey, surpris par l'événement, et craignant de ne pouvoir rejoindre leur tribu, se mirent en sûreté près du sépulcre du marabout appelé Occia. Le bey, n'osant violer cet asile, défendit de leur donner assistance, et fit cerner la tombe par des soldats, bien sûr que la faim, au défaut du sabre de ses esclaves, ne tarderoit point à les faire périr. Toute la ville s'intéressoit en secret au sort de ces malheureux. Le troisième jour, il sortit de la tombe du marabout une source d'eau, et le terrain tout à l'entour se trouva couvert de dattes et d'autres alimens dont ces affamés se rassasièrent. Aussitôt la population entière de Bengasi et des lieux adjacens accourut pour admirer cet événement miraculeux. Le marabout en acquit autant de réputation que le bey de honte et de mépris.

Nous partirons dans peu de jours pour Tripoli, moi plein de douleur de la scène sanglante qui s'est passée sous mes yeux, le bey et sa suite avec le regret de n'avoir pas tiré une vengeance complète de leurs ennemis, mais consolés toutefois par les trésors qu'ils ont ramassés dans le cours de cette expédition.

Digitized by Google

DESCRIPTION

DU MONT TCHÉKONDA,

PAR M. SOKOLOV,

L'UN DES COMPAGNONS DE VOYAGE DE PALLAS;

Traduit du russe par M. J. Klaproth.

Le mont Tchékonda est situé dans la Sibérie orientale ou la Daourie, sur la route qui, en longeant la frontière chinoise, mène à Selenghinsk. Il est éloigné de 100 à 500 verstes du fort d'Aktchinsk, et s'élève du côté du poste d'Altanskoï.

Le fort d'Aktchinsk est sur la rive droite de l'Onon, au point où cette rivière sort des montagnes pour entrer dans les plaines, et la redoute d'Altanskoï est la cinquième en deçà d'Aktchinsk, et à 40 ou 50 verste du Tchékonda qui est la montagne la plus haute et la plus fameuse de toute la Daourie; les Russes la nomment *Tchékonda*, les Tongouses *Sokhondo*; son élévation

Digitized by Google

extraordinaire et d'autres particularités la rendent remarquable.

La redoute d'Altanskoï est sur la petite rivière d'Agoutsa, qui se jette au nord-ouest dans l'Onon, et qui a sa source au pied du Tchékonda. Le chemin de ce poste à ce mont suit la rive gauche de la rivière; on ne peut le parcourir qu'à cheval et avec beaucoup de peine, parce qu'il faut franchir plusieurs montagnes boisées dont les forêts varient de nature d'après la différence des hauteurs. Sur les plus basses on voit des aunes, des peupliers et toutes sortes de broussailles; plus haut, des bouleaux et des pins, entre lesquels se trouvent aussi des sapins; sur celles de moyenne hauteur, on rencontre généralement des mélèses, auxquels succèdent des sapins; enfin, au pied du Tchékonda on ne trouve presque pas d'autres arbres que des cembros, qui sont très-gros et très-hauts; ils forment une forêt considérable et sombre qui entoure toute la montagne; au-delà s'élève le Tchékonda, qui est absolument nu, et à cet égard ressemble à toutes les montagnes de la Daourie; c'est pourquoi elles ont été nommées *Monts chauves;* en effet, elles ne consistent généralement qu'en rochers dépourvus de toute végétation.

Nous avons gravi par son flanc méridional le Tchékonda, qui s'élance brusquement du milieu des forêts; de sorte qu'on ne peut y gravir

Digitized by Google

qu'avec beaucoup de difficulté, cette pente escarpée étant presque entièrement dépourvue de saillies et très-lisse; de plus, plusieurs petits ruisseaux se précipitent de son sommet. La surface de cette première région est composée en grande partie de sable siliceux mêlé avec de l'argile; rarement on y rencontre des plantes alpines; le lit des ruisseaux offre çà et là du schiste argileux gris et bleu foncé. A cette première région succède un espace horizontal semblable à un plateau qui a près de deux verstes de longueur jusqu'à l'extrémité de la montagne, sur une verste de largeur; il offre des emplacemens considérables couverts de rocs siliceux, et d'autres plus vastes presque totalement occupés par des slauntzis; ce sont des cembros rampans à la surface du sol qui ne s'élèvent pas à plus de trois quarts ou d'une coudée, et dont la tige, de même que les branches, se courbent ensuite vers la terre; ils parviennent quelquefois à une longueur prodigieuse; leurs branches s'étendent dans une direction complétement horizontale, et leurs rameaux s'enfoncent en terre; ainsi la partie supérieure des slauntzis, au lieu de paroître verte, est absolument nue, et l'on peut en marchant passer d'une branche sur une autre sans aucun obstacle. Quelques-uns ont des troncs dont l'épaisseur est d'une archine et demie, et même plus. Ce fait prouve que cette première région du Tchékonda

Digitized by Google

est si élevée, que les arbres ne peuvent plus y croître en hauteur. Nous avons observé quelques buissons entre les slauntzis.

Nous avons aussi rencontré sur ce premier plateau un troupeau de sangliers qui sont très-communs dans les montagnes de la Daourie, et quelques cerfs isolés que l'on appelle *maral* en Sibérie, et qui, pendant l'été, pour échapper aux insectes, recherchent l'air frais de ces régions élevées du côté de l'est. Cette plaine se termine par un escarpement d'une profondeur épouvantable, par lequel la vue pénètre dans une vallée étroite, sombre et boisée, qui est renfermée entre le Tchékonda et la montagne voisine. Ayant traversé ce plateau en largeur, nous sommes arrivés à une pente pierreuse, roide et haute, composée uniquement de gros gravier, et qui s'élevoit à une trentaine de pieds au plus; elle entoure toute la montagne comme une paroi ou une espèce de degré dans sa longueur de l'est à l'ouest, et forme la seconde région ou le second étage du Tchékonda, sur lequel l'on ne peut gravir, ou, pour mieux dire, grimper qu'avec le plus grand danger, parce qu'il faut constamment se tenir ferme aux rocs qui font saillie.

Pendant que nous montions avec beaucoup de peine, nous entendions constamment le fracas des ruisseaux et des torrens qui se précipitoient de tous les côtés de rochers en rochers; on ne

Digitized by Google

voit ni leurs sources ni leurs embouchures quand on est en dehors du premier plateau. Parvenus à ce point, un espace parfaitement uni et découvert se présenta de nouveau à nos regards. Sa largeur, en allant vers la montagne, étoit à peu près d'un verste et demi, et sa longueur de plus de cinq verstes, car on n'apercevoit pas son extrémité occidentale. On n'y découvroit ni slauntzis ni buissons; à peine y distinguoit-on quelques emplacemens couverts d'une herbe rare. Sa surface offroit un sable dur mêlé de gros cailloux, dont quelques-uns, plus considérables, s'élevoient au-dessus de cette superficie.

Au bout de cette plaine, nous sommes arrivés à la seconde pente de la montagne, qui, par la roideur, la hauteur et la nature des roches, ressemble entièrement à la première; elle forme le troisième étage du Tchékonda, et se dirige comme un mur rocailleux de l'est à l'ouest sur une longueur si considérable, qu'elle s'étend à perte de vue de ce dernier côté. Pendant que nous montions, nous avons de même entendu, sans discontinuer, le bruit des eaux qui couloient entre les rochers. Au pied de cette seconde pente, nous avons trouvé deux tas de neige amassée par le vent; ils formoient deux collines qui se terminoient en pointe, et s'élevoient jusqu'à la moitié de cet étage. La neige étoit très-solide, on y pouvoit monter sans enfoncer :

Digitized by Google

à la partie inférieure près du sol, il y avoit dans chaque tas des trous semblables à des grottes dans lesquelles un homme pouvoit entrer. Nous avons trouvé à leur voûte intérieure de grandes fentes par lesquelles couloit l'eau de la neige fondue, et qui permettoient de distinguer dans la neige plusieurs couches de différentes épaisseurs : je crois que chacune devoit son origine à une année particulière ; car l'été ne durant pas long-temps dans ces contrées montagneuses, sa chaleur ne suffit pas pour faire fondre toute la neige tombée pendant l'hiver, surtout lorsque le vent l'a ramassée en monceau.

Arrivés au sommet de ce troisième étage ou de la seconde pente des rochers, nous avons aperçu de nouveau une plaine unie, égale et absolument semblable aux premières ; elle a deux verstes de largeur : on trouve ensuite une pente rocailleuse qui fait le tour de la montagne comme un mur ; elle est la troisième, et forme le quatrième étage ; elle ressemble d'ailleurs aux deux premières, mais est incomparablement plus escarpée et plus basse. Nous avons trouvé à sa base, comme à celle de la seconde, de grands amas de neige. Pour atteindre de là au sommet de la montagne, il faut encore traverser deux grandes plaines et franchir deux étages qui ne diffèrent du troisième qu'en ce qu'ils sont plus hauts, et que l'on n'y remarque pas des tas de neige. Du reste, lorsque

Digitized by Google

l'on examine le côté méridional de la montagne, on ne peut assez s'étonner de cette suite régulière de pentes et de plaines.

Au-dessus de la cinquième pente de rochers qui, à compter de la forêt de cembros, située en bas, fait le sixième étage de la montagne, on arrive enfin à la véritable cime du Tchékonda : c'est un plateau parfaitement uni, de forme circulaire, mais visiblement alongé de l'est à l'ouest, et dont on ne peut guère embrasser de l'œil toute l'étendue. Sa surface, comme celle des autres décrits précédemment, consiste en sable mêlé de gros cailloux, et l'on n'y découvre ni arbre ni buisson ; il n'y croît même que très-peu d'herbe.

Nous sommes montés sur le point le plus haut de cette plaine, et nous y avons joui du coup d'œil le plus étonnant et le plus magnifique. Nous apercevions, aussi loin que nos regards pouvoient embrasser, non seulement toute la Daourie, mais aussi les parties de l'empire chinois voisines. Ce n'est que vers l'est que la vue est arrêtée par une autre montagne très-haute qui n'est séparée du Tchékonda que par un précipice affreux. Toutes les autres qui l'entourent, quoique très-élevées, difficiles à escalader, et presque innombrables, ne semblent de cette hauteur être que des vallées profondes, entièrement unies et revêtues non pas d'arbres,

Digitized by Google

mais seulement d'herbe verdoyante. Heureusement pour nous, et cela n'arrive pas fréquemment, le temps étoit extrêmement clair et serein ; l'air nous parut très-léger et très-agréable à respirer, toutefois frais et piquant.

A l'extrémité orientale de ce plateau le plus élevé, nous avons trouvé deux lacs ; l'un, considérable, paroissoit très-profond ; en plusieurs endroits, il y avoit de la glace au-dessous de la surface de l'eau. Sa rive du nord-ouest consiste en une pente de rochers de grès ; nous y vîmes un oiseau qui sautoit de roc en roc en poussant un cri perçant. Nous n'avons vu d'ailleurs aucune créature vivante sur toute la montagne, excepté les sangliers et les marals du premier plateau, ni observé un seul trou en terre creusé par un animal quelconque.

La cime du Tchékonda, et en général toute sa forme, est arrondie, mais alongée de l'est à l'ouest ; à vue d'œil, cette montagne doit avoir une quarantaine de verstes de circonférence. D'ailleurs, le Tchékonda est le plus haut des monts de la Daourie, qui, par leur réunion, forment la fameuse chaîne connue sous le nom de *Iablonoï Khrebet* (ou les Monts des pommes), dont les rameaux couvrent cette contrée ; ils donnent naissance à toutes les grandes rivières que l'on y voit, se groupent autour du Tchékonda après avoir passé les frontières de l'empire chi-

Digitized by Google

nois, puis se dirigent au nord-est en traversant la Daourie.

Quelques-unes des plus célèbres rivières de ces régions ont leur source dans le Tchékonda; l'Ingoda sort de son flanc nord-est; le Kira, l'Agoutsa, le Kirkoun, rivières moins grandes, mais pourtant assez considérables, qui se jettent dans l'Onon, tirent leur origine de son flanc méridional; enfin le Tchikoï, qui va joindre la Selenga, coule de sa pente occidentale.

C'est le 14 août que nous avons visité le Tchékonda. Au lever du soleil, nous étions déjà au-delà de la forêt; et pourtant, à quatre heures après midi, nous ne faisions que d'atteindre son sommet. Il fallut en conséquence hâter notre retour; ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que nous pûmes regagner notre camp après le coucher du soleil. Le lendemain 15, nous sommes revenus au poste d'Altansk; le 16, il plut dans la vallée inférieure, et en même temps le Tchékonda se couvrit de neige.

Les Tongouses, qui habitent le pays voisin, croient que le Tchékonda est absolument inaccessible, parce qu'il est habité par un de leurs bourkhans ou dieux qui fait gronder le tonnerre, lance les éclairs et rassemble les nuées, pour empêcher qu'aucun mortel ne s'approche de cette montagne; effectivement, elle est couverte de nuages pendant la plus grande partie de l'année:

Digitized by Google

aussi notre tentative non seulement parut extraordinaire à ces Tongouses; mais lorsqu'elle eut été effectuée, ils ne se décidèrent à y croire que lorsqu'un vieux cosaque d'entre eux qui nous y avoit accompagnés leur eut certifié que c'étoit bien vrai. Alors nous passâmes dans leur esprit pour les premiers qui, depuis la création du monde, eussent atteint le sommet du Tchékonda, et en fussent revenus sains et saufs.

Digitized by Google

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage au Brésil pendant les années 1815, 16 *et* 17; par S. A. S. Mgr Maximilien, prince de Wied-Neuwied; traduit de l'allemand par J. B. B. Eyriès; 3 vol. in-8° avec 3 cartes et un atlas de 41 planches gravées en taille-douce. A Paris, chez Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23 (1).

Avant les grands événemens qui obligèrent la maison de Bragance à transporter le siége de la monarchie portugaise au Brésil, ce vaste pays ne nous étoit connu que très-imparfaitement. Les livres des vieux voyageurs qui avoient décrit et cette contrée et ses habitans indigènes, offroient plus de détails curieux et importans que l'on n'en trouvoit dans beaucoup d'ouvrages modernes, dont les auteurs n'avoient vu qu'un coin du Brésil en passant, et avoient recueilli à la hâte quelques renseignemens. Comme les Européens faisoient tous à peu près les mêmes questions, ils recevoient des réponses qui se ressembloient; de sorte que, dans le grand nombre de relations qui offroient des particularités sur le Brésil, on trouvoit bien peu de faits réellement neufs et encore moins de vraiment intéres-

(1) Prix, 90 fr., et, sans l'atlas, 21 fr. (25 fr. 50 c. franc de port.)

Digitized by Google

sans, puisque l'entrée du pays étoit sévèrement interdite aux étrangers.

Lorsque l'arrivée du roi eut fait changer cet état de choses, le voile qui couvroit le Brésil fut levé; car des voyageurs purent le parcourir: déjà l'on a traduit en françois les relations de Mawe et de Koster; le premier avoit visité une partie du gouvernement de Minas-Geraës et du district des Diamans, ainsi que le pays qui entoure Rio-Janeiro (1). Le second avoit fait des excursions dans la province de Fernambouc et dans les contrées voisines: ainsi, l'on connoît déjà mieux ces portions intéressantes d'un pays sur lequel on n'avoit auparavant que des notions bien vagues (2).

Le prince de Neuwied, animé d'un zèle ardent pour les progrès de la géographie et de l'histoire naturelle, a voulu contribuer par ses propres travaux à l'avancement de ces sciences; il auroit pu envoyer un voyageur qui auroit décrit le pays et en auroit rapporté des animaux curieux; il a préféré entreprendre lui-même une longue et pénible navigation pour aller contempler le spectacle d'une nature nouvelle, et recueillir les objets dont il vouloit enrichir ses collections; et, certes, on peut dire que ce n'étoit pas une petite résolution de la part de quelqu'un accoutumé à une existence paisible, de s'arracher à ce genre de vie pour essuyer les incommodités inséparables d'une course dans un pays encore peu habité.

Comme le gouvernement de Minas-Geraës avoit déjà été décrit en grande partie, et que, pour parcourir avec uti-

(1) *Voyage au Brésil, et particulièrement dans le district des Diamans*, traduit par J. B. B. Eyriès; 2 vol. in-8° avec cartes et figures. Gide fils, rue Saint-Marc, n° 20.

(2) *Voyage au Brésil*, etc., traduit par M. Jay; 2 vol. in-8° avec figures. Chez Arthus-Bertrand.

Digitized by Google

lité les parties intérieures du Brésil, situées à l'ouest de la capitale, il faut y destiner plusieurs années, le prince, qui ne comptoit pas faire un trop long séjour dans ce pays, pensa qu'il devoit diriger ses pas vers les côtes qui étoient encore à peu près inconnues, ou plutôt qui n'avoient pas encore été décrites. Plusieurs tribus des habitans primitifs y vivent encore dans leur état naturel. C'étoit donc la meilleure manière de les bien observer, ces peuplades étant graduellement repoussées par les Européens qui se répandent partout.

Ce fut le 16 juillet que le prince de Neuwied débarqua sur les bords de l'Amérique, dans le port de Rio-Janeiro.

Comme tous les Européens qui sont transplantés pour la première fois dans cette contrée équatoriale, il ne put voir sans ravissement la beauté des productions de la nature; il fut surtout frappé de la vigueur et de l'abondance de la végétation. En revanche, la capitale du Brésil lui auroit fait croire, d'un autre côté, qu'il n'avoit pas changé de continent; car la mise et les modes ressembloient entièrement à celles des grandes villes de l'Europe. A cette époque, il s'y trouvoit déjà beaucoup d'artisans et d'artistes de tous les pays. On peut croire pourtant qu'il se passera encore bien des années avant que les arts de l'ancien monde fassent des progrès assez sensibles dans la partie méridionale de l'Amérique, pour qu'elle puisse se passer d'avoir recours aux contrées qui lui envoient toutes les marchandises manufacturées dont elle a besoin.

En quittant Rio-Janeiro, le voyageur, conformément à son plan, marcha directement à l'est, vers le cap Frio, et ensuite au nord, vers Bahia : il y avoit une certaine hardiesse à entreprendre une course semblable dans un pays à peu près neuf comme l'est le Brésil. Dans les con-

Digitized by Google

trées de l'orient, on ne peut voyager qu'en caravanes nombreuses; au Brésil, dès que l'on veut s'écarter de la capitale, on est obligé de former une espèce de petite caravane. Le prince menoit avec lui seize mulets portant chacun deux coffres en bois; il avoit engagé des hommes à son service, les uns pour soigner les mulets, les autres pour chasser; enfin, il étoit accompagné de deux jeunes naturalistes allemands que le désir de faire des recherches avoient conduits en Amérique, et qui connoissoient bien les mœurs et la langue du pays. C'étoit vraiment un train de prince : ce cortége nombreux en avoit tous les inconvéniens. L'illustre voyageur reconnut combien il étoit embarrassant et pénible de s'aventurer ainsi avec des mulets tantôt rétifs, tantôt fugitifs; il arrivoit assez souvent de perdre un temps considérable à ramener ceux qui, par caprice ou émoustillés par les piqûres des cousins, se dispersoient dans les bois, et jetoient de côté et d'autre leurs charges à terre. Ordinairement on faisoit halte en plein air; on plaçoit le bagage en demi-cercle; on étendoit au milieu de l'enceinte des peaux de bœufs qui servoient de lit; un grand feu s'allumoit au centre; chacun s'enveloppoit d'une couverture de laine pour se préserver de la forte rosée de ce climat; les porte-manteaux tenoient lieu d'oreiller. C'étoit voyager comme on le faisoit en Europe dans le moyen âge. L'on n'avoit pas à craindre au Brésil la rencontre de quelques coureurs d'aventures ou de géans malfaisans; mais on pouvoit appréhender d'être surpris par quelque sauvage discourtois: c'est pourquoi l'on se partageoit en plusieurs détachemens qui se relayoient pour veiller. Les voyages ne sont pas très à la mode au Brésil, surtout en troupe nombreuse. Les planteurs près desquels la troupe passoit, ou ceux qui, le soir, quand ils se retiroient chez eux, l'apercevoient à son bivouac, ne savoient que

Digitized by Google

penser en voyant tant de monde dormant autour du feu. Le prince convient que souvent il fut pris, lui et sa caravane, pour une troupe de Bohémiens; car ce peuple singulier a pénétré dans le Nouveau-Monde. Quelquefois on passoit la nuit dans une fazendas ou ferme brésilienne; mais alors on se contentoit de se mettre à l'abri sous un des grands angards qui servent à l'exploitation de la terre; rarement on éprouvoit un refus d'hospitalité.

Quelquefois on traversoit des villages ou aldéas d'Indiens, que des ecclésiastiques zélés et humains ont réunis pour les amener par degrés à la civilisation. Ces hommes ont ordinairement pour chef un capitan mor ou commandant qui est de leur nation; ils ont adopté l'habillement et le langage des Portugais de la classe inférieure; quelques-uns ne savent qu'imparfaitement leur ancien idiome; ils ont la vanité de vouloir être Portugais, et ne regardent qu'avec dédain leurs frères qui continuent à mener une vie sauvage dans les forêts, et leur donnent le nom de *Caboclos* ou *Tapouyas;* mais eux-mêmes reçoivent des Portugais ces dénominations injurieuses, et qui pis est en sont souvent maltraités. Le prince de Neuwied observe avec raison que le peu de progrès des Indiens vers la civilisation doit être un peu attribué à la sujétion barbare dans laquelle ils ont été tenus par les Européens: à peine les reconnoissoit-on pour des créatures humaines. C'est sans doute de cette cause que l'on doit faire dériver leur penchant à la défiance produit par la crainte d'être trompés et tourmentés, et leur paresse causée par l'appréhension de se voir enlever le fruit de leur travail; enfin, comme tous les hommes grossiers qui cherchent à s'étourdir de leurs maux, ils ont un penchant immodéré pour les liqueurs spiritueuses.

Quelques peuples indigènes ont jusqu'à présent bravé tous

Digitized by Google

les efforts que l'on a faits pour les soumettre; les plus fameux sont les Botocoudis ou Botocoudés qui habitent une partie de la contrée parcourue par le prince de Neuwied. Les uns errent dans les forêts qui s'étendent sur les bords du Rio-Doce jusqu'à sa source dans la capitainerie de Minas-Geraës. Ces sauvages se distinguent par leur coutume de manger de la chair humaine et par leur caractère belliqueux. Souvent ils attaquent les postes militaires des Portugais, et tuent tout ce qu'ils peuvent surprendre. On leur a fait une guerre d'extermination : quand ils montroient des intentions pacifiques, on prétendoit que ce n'étoit que pour égorger traîtreusement les Portugais que l'on enverroit chez eux; mais le résultat obtenu par la conduite modérée et humaine du comte Dos-Arcos, gouverneur de la capitainerie de Bahia, envers les Botocoudis qui vivent sur les bords du Rio-Grande de Belmonte, prouve que l'on a porté sur ces sauvages un jugement précipité, et que la manière atroce dont on les a traités a contribué, autant que leur férocité naturelle, à les endurcir dans leurs habitudes barbares. Cet homme sage est parvenu, par de bons procédés, à apprivoiser assez ceux de son gouvernement pour que les habitans puissent vivre avec eux dans la meilleure intelligence depuis la paix qu'il conclut avec eux vers 1810; elle assura la tranquillité et la sécurité des hommes sauvages et des hommes civilisés; les uns et les autres retirèrent de cet état de choses des avantages inappréciables.

C'est à cette heureuse circonstance que le prince de Neuwied a été redevable de la facilité de pouvoir observer à loisir ces Botocoudis dont le nom seul inspiroit l'effroi aux Européens qui ne les connoissoient que par le récit de leurs cruautés. Leur aspect est propre à inspirer l'horreur; ils ont la bizarre coutume de se fendre horizontalement la lèvre inférieure, et de passer dans cette ouverture une

Digitized by Google

bonde ou plaque de bois dont le diamètre est quelquefois de plus de quatre pouces. Cette sorte de parure se retrouve chez des peuples de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais les Botocoudis y en ont joint une autre dont on voit des exemples chez quelques peuples des îles du Grand-Océan, c'est celle de fourrer des plaques dans des trous qu'ils se font au lobe de l'oreille. Ainsi les Botocoudis semblent avoir pris plaisir à réunir tout ce qui peut les défigurer et rendre leur aspect hideux.

Le prince de Neuwied fut présent à un combat entre deux troupes de Botocoudis; ils se battirent un contre un, les uns après les autres; on faisoit usage de bâtons noueux, et les champions ne se ménageoient pas. Quelquefois plusieurs couples se battoient à la fois, mais toujours chacun à part. Le sang leur ruisseloit de la tête; quand les deux antagonistes en avoient assez, d'autres prenaient leur place. Les femmes, de leur côté, montroient une humeur non moins martiale, et à la différence des hommes qui ne se saisissoient jamais l'un l'autre avec les mains, elles se prenoient aux cheveux, se donnoient des coups de poing, s'égratignoient, s'arrachoient les unes aux autres des lèvres et des oreilles les plaques de bois, qui, bientôt couvroient le champ de bataille. Elles accompagnoient leurs hostilités réciproques de hurlemens affreux; si l'une jetoit sa rivale à terre, une troisième survenoit par derrière, empoignoit la première par la jambe et la terrassoit à son tour; ainsi étendues, elles se tirailloient à qui mieux mieux. Les hommes ne s'abaissoient jamais jusqu'à frapper les femmes du parti opposé; ils se bornoient à les pousser du bout de leur bâton, ou bien, leur appliquant le pied contre les côtes, ils les faisoient rouler au loin; enfin, on entendoit des cris et des lamentations sortir des cabanes, où d'autres femmes

Digitized by Google

et des enfans se tenoient à couvert : c'étoit un vacarme épouvantable.

Indépendamment des Botocondis, le prince décrit aussi les mœurs des Pourys et des Patachos, et de plusieurs autres peuples sauvages qui existent entre Bahia, Rio-Janeiro et le gouvernement de Minas-Geraës, il donne des vocabulaires de tous ces Indiens; celui des Botocoudis est le plus étendu, parce que l'illustre voyageur a ramené en Europe un jeune homme de cette peuplade qui est parvenu à bien parler allemand. C'est dans la relation du voyage qu'il faut lire une foule de détails curieux et instructifs, qui jettent un nouveau jour sur l'ethnographie de l'Amérique méridionale.

La géographie puisera, en général, de nombreux et importans renseignemens dans cette relation, car l'on n'avait que des idées bien incomplètes sur toute l'étendue du pays qui s'y trouve décrit. D'ailleurs, le prince de Neuwied ne s'est pas contenté de voyager le long de la côte; il remonta le Rio-Grande de Belmonte à une certaine distance, et y passa la saison des pluies au milieu des bois; plus tard, il gagna, en traversant les forêts vierges depuis Ilheos sur la côte, le Sertam, région découverte qui confine avec Minas-Geraës. D'après cet exposé succinct, on voit que le prince de Neuwied, quoiqu'il ait fait son voyage principalement pour se livrer à des recherches relatives à l'histoire naturelle, a aussi porté son attention sur toutes les particularités qui peuvent intéresser dans la description d'une contrée étrangère. Ce livre donne l'idée la plus avantageuse de ses connoissances et de son caractère; ses observations annoncent un homme judicieux; ses réflexions décèlent l'homme bon, humain et sensible : il décrit avec vérité les scènes de la belle et majestueuse nature des tro-

Digitized by Google

piques; il raconte avec le sentiment de la plus vive reconnoissance tous les services qui lui ont été rendus: il ne se livre pas à des digressions étrangères à son sujet; en un mot, il se renferme dans le cercle que ne devroit jamais franchir l'auteur d'une relation de voyage. Cédant au goût de ses compatriotes, il donne quelquefois dans un luxe de description que l'on n'approuve pas en France; c'est un léger défaut qui peut s'excuser par l'admiration que lui causoient les objets dont ses yeux étoient frappés.

La traduction de ce Voyage ayant été faite par un des rédacteurs des Nouvelles Annales des Voyages, les éloges que nous pourrions lui donner sembleroient entachés de partialité; il faut donc se borner à dire que l'on n'y découvre rien qui sente la gêne et que le style en est correct et rapide.

L'atlas, qui se joint à volonté aux exemplaires de ce voyage, se recommande autant par la fidélité des dessins que par la beauté de l'exécution. Les voyageurs qui ont visité l'Amérique méridionale se sont accordés à reconnoître qu'il n'étoit guère possible de retracer avec plus d'exactitude les tableaux dont le souvenir ne s'étoit pas effacé de leur esprit. M. le comte de Clarac, conservateur des antiques du Musée royal, a donné son suffrage aux vues qui se trouvent dans cet atlas. On se plaît à citer son témoignage, parce que c'est celui d'un artiste non moins éclairé qu'habile, et qui, dans le beau dessin qu'il a fait d'une forêt du Brésil, a représenté un de ces sites singuliers du nouveau monde. La gravure de ce dessin a déjà orné une des dernières expositions; elle doit paroître incessamment, et nous nous empressons de l'annoncer, parce qu'une production de ce genre n'est pas étrangère à la géographie. Z.

Digitized by Google

Sur la structure et les effets des volcans, par M. A. de Humboldt (*Ueber den bau und die wirkungen der vulcane*, etc., etc.) *en allemand;* lu dans l'assemblée publique de l'académie royale des sciences de Berlin le 24 janvier 1823.

Tout ce qui s'échappe de la plume d'un homme de génie et d'un savant consommé, tel que M. de Humboldt, a droit à l'attention publique; et, quoique le mémoire, ou plutôt le discours que nous annonçons, ne soit qu'un écrit de circonstance destiné à embellir une séance publique de l'académie de Berlin, à laquelle l'auteur assistoit à son retour d'un voyage en Italie, où il avoit accompagné son souverain, le roi de Prusse, le philosophe-naturaliste y trouvera de grandes vues sur la structure intérieure de ce globe que nous habitons. Nous n'entrevoyons ce secret que par ces convulsions du globe, dont les volcans proprement dits ne sont qu'un des phénomènes les plus frappans, mais non pas le seul, puisque les *éruptions aqueuses*, appelées par les Espagnols d'Amérique *Volcanos de agua;* les *ébullitions d'argile*, rejetant de l'asphalte et de l'hydrogène, comme près de Girgenti, en Sicile, aux *Salses* des Apennins et à Turbaco, en Amérique méridionale; les *tremblemens de terre*, étendus et accompagnés de bouleversement sans apparitions ignées; enfin, les *fumées sèches* générales, dénuées de toute conséquence immédiatement funeste, sont autant de phénomènes provenant d'une fermentation ou d'une agitation intérieure de la terre. Peut-être même un jour l'*aurore boréale* et l'*aurore australe* seront rangées parmi les éruptions des gaz contenus dans l'intérieur de notre planète.

Digitized by Google

M. de Humboldt, après avoir fait observer que les voyages lointains ont seuls fait sortir la science géologique du cercle étroit d'idées sur les volcans où la retenoient la routine et la paresse d'esprit, ajoute avec raison qu'on auroit pu découvrir beaucoup de vérités en mieux étudiant les objets qu'on avoit près de soi. « On n'avoit guère étudié, il y a un demi-siècle, que les volcans de l'Etna et du Vésuve, surtout ce dernier, parce qu'il étoit plus accessible, et parce que, à l'instar de tous les volcans peu élevés, il faisoit des éruptions plus fréquentes. Mais, sans sortir du bassin de la Méditerranée, on auroit pu étudier des îles qui, au sein de l'archipel de la Grèce, se sont élevées de la même manière que l'île volcanique de Sabrina, près les îles Açores; on auroit, en lisant la géographie de Strabon, pu retrouver avant M. Dodwell le cône volcanique près Méthone, dans le Péloponèse, cône plus élevé que le *Monte-Nuovo*, près Vésuve. Le mont Epomée, dans l'Ile d'Ischia, auroit présenté des laves sorties sans tremblemens de terre par des fentes subitement formées. Les volcans d'Auvergne, ceux des environs de Coblentz, les collines Euganéennes, sortant de la plaine de Lombardie, plusieurs contrées volcaniques de l'Asie-Mineure, auroient offert à un observateur attentif beaucoup de ces phénomènes qui ne sont devenus d'un objet général de recherches que depuis les voyages entrepris entre les tropiques. Long-temps une colline d'Italie a été le modèle sur lequel on étudioit la théorie des phénomènes qui embrassent les immenses montagnes de l'Amérique et de l'archipel indien. Ainsi le berger de Virgile prenoit son village pour le modèle de Rome. »

Les *formes extérieures* des volcans ne sont pas aussi monotones que l'on croit communément. « Dans l'état actuel de notre globe, dit M. de Humboldt, la plupart des vol-

Digitized by Google

cans ont la forme d'un cône isolé; tels sont le Vésuve, l'Etna, le pic de Ténériffe, le Tunguragua, le Cotopaxi; mais il y a aussi des massifs de montagnes s'élevant en forme une muraille, et des flancs desquels il sort des cratères comme le Pichincha, ou qui portent sur leur dos un ensemble des volcans comme ceux de Pastos. » Quelle que soit leur forme, les sommets ou cônes des principaux volcans d'Amérique consistent en *trachyte*, autrefois nommé *trapp-porphyre*, « espèce de roche composée de feldspath » vitreux et d'amphibole (*hornblende*), avec mélange d'*au-* » *gite*, de *mica*, de *feldspath lamelleux* et de *quartz*. » Le savant auteur paroît admettre, avec M. Léopold de Buch, que les grands bassins circulaires doivent leur existence à un soulèvement de toute la masse par des forces souterraines agissant à de grandes profondeurs. M. de Buch a développé cette théorie dans un mémoire lu à l'académie de Berlin, et que nous regrettons de ne pas avoir sous les yeux.

Quoi qu'il en soit, la forme d'un cône isolé (sans y comprendre la *cheminée* fragile et variable) paroît propre aux volcans actuels, surtout à ceux qui sont situés dans des îles. Si les figures de l'ouvrage de Valentyn sont exactes, les volcans si terribles de l'archipel des Moluques, spécialement le *Gounong-Api*, près Banda, le *Gamma-Lamma* de Ternate, le volcan de Tidore, celui de Makian, l'*Abou* de l'île Sanguir, l'*île Brûlante* au milieu du bassin des Moluques et une autre *île Brûlante*, près la Nouvelle-Guinée, sont des pics très-marqués. On pourroit en alonger l'énumération, et cette prédilection du feu volcanique pour les montagnes coniques isolées est un fait sur lequel M. de Humboldt n'auroit peut-être pas glissé aussi rapidement, s'il avoit voulu faire un mémoire. Nous lui soumettons la question suivante : Lors de la cristallisation de la surface

Digitized by Google

du globe, les plus grandes cavités n'ont-elles pas dû se produire près les lieux où se sont formées les pics les plus élevés ? Et cette circonstance n'est-elle pas favorable à la supposition que les eaux de la mer, pénétrant dans des cavités souterraines et mises en contact avec des matières en fermentation, causent les éruptions des volcans situés dans les *petites* îles de l'archipel des Moluques, et qui ont lieu aux mois de mars et d'avril, après les grandes marées et les tempêtes de nord-est qui précipitent la masse de l'Océan sur cet archipel. Cette remarque de Valentyn mérite d'être vérifiée et suivie.

M. de Humboldt fait observer que, dans la direction des chaînes volcaniques, il existe quelques rapports très-remarquables avec la direction des chaînes des montagnes en général. « Ainsi les volcans de Pérou, de Guatimala et de Chili suivent du nord au sud la direction de l'immense chaîne des Andes; au contraire, les volcans du Mexique propre ou du plateau d'Anahuac coupent transversalement la chaîne des montagnes et semblent placés sur une fissure qui, dans une longueur de 105 milles d'Allemagne, traverse le continent d'un océan à l'autre. »

Nous avons été frappés de cette observation, et, désirant l'étendre, nous avons cherché avec soin si on pouvoit reconnoître d'autres directions remarquables des chaînes ou des terrains volcaniques. D'abord, y a-t-il des volcans *antipodes*? Oui. L'archipel de la Sonde et celui des Moluques, remplis de volcans, se trouvent diamétralement opposés aux gouffres volcaniques de Quito, de Rio-Bamba, de Caracas. Ce rapport de polarité entre les volcans les plus terribles et les plus actifs de notre globe n'avoit pas encore été remarqué, à ce que nous croyons. Le Chili est antipode à la partie occidentale de la Chine, où il existe beau-

Digitized by Google

coup de volcans. Le 40ème parallèle, latitude nord, semble particulièrement réservé aux volcans; le pic des Açores, Lisbonne, les volcans éteints de la Sardaigne, vus par M. Kaiser, le Vésuve, le volcan submergé de Mosychlos et la région brûlée ou *Katakekaumène* de Strabon, en Phrygie, répondent à cette ligne. Plus bas, à 36 degrés environ, l'Etna, le Maccaluba, les terrains volcaniques du Péloponèse, les îles de Mélos et de Théra (Santorin), le *Chimera* du Mont-Taurus et le grand terrain volcanique d'Alep à Antioche, semblent encore former un parallèle de volcans. L'île de Java, celle de Sumbava, de Timor et autres constituent une chaîne volcanique parallèle à l'équateur; mais les monts ignivomes de Sanghi et de Siaou qui lient Célèbes à Magindanao, et ceux de Ternate, Tidor et Makian, sont dirigés dans le sens des méridiens. On pourroit aussi voir un méridien volcanique dans l'Hécla, le pic des Açores, l'île de Fuego, le rocher Peneda de S. Pedro, les îles Martin-Vaz et les îles Brûlantes, récemment découvertes près la terre Sandwich par M. de Billingshausen. Mais le plus important, quoique le moins géométriquement régulier de tous ces faits, c'est l'immense enchaînement de volcans qui, en passant par le Chili, le Pérou, le Mexique, la Côte nord-ouest, les îles Aleutiennes, le Kamtchatka, le Japon, l'île Formosa, les Philippines, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, et très-probablement la Nouvelle-Galles méridionale, enveloppe d'une bande de feux souterrains l'énorme bassin du Grand-Océan. Nous avons déjà, dans la *Géographie universelle* de M. Mentelle, etc., etc., appelé l'attention sur ce grand fait qui, de même que ceux que nous venons d'y ajouter, exige, pour être expliqué, de grandes causes *telluriques* ou *planétaires*.

M. de Humboldt communique ses observations person-

Digitized by Google

nelles très-intéressantes sur les éruptions récentes et l'état actuel du Vésuve.

Les bords du grand cratère qui en 1773 avoient paru à M. de Saussure d'égale hauteur au nord et au sud, ont éprouvé un changement en 1794; le bord septentrional, la *Rocca del Palo*, resta comme il étoit; et MM. de Humboldt et Gay-Lussac, qui le mesurèrent en 1805, le trouvèrent de 609 toises d'élévation, comme Saussure l'avoit trouvé en 1773; mais le bord méridional, vers *Bosche-tré-Case*, s'étoit en partie écroulé, et avoit 71 toises de moins qu'en 1773.

Ce qui change continuellement, ce n'est pas le cratère du volcan composé de roches, mais la cheminée, ou, comme notre savant auteur l'appelle, « *le cône d'éjection* qui se » forme au milieu du cratère sur le fond soulevé par des va- » peurs élastiques. Un semblable cône d'éjection, continue » M. de Humboldt, formé très-légèrement de scories et de » *rapilli* (gravier volcanique), s'étoit successivement élevé, » pendant les années 1816 et 1818, jusqu'au point de devenir » visible par-dessus le bord sud-est du cratère. L'éruption » du mois de février 1822 l'avoit tellement agrandi, qu'il » dépassoit même le bord septentrional de 70 à 80 pieds. » C'est ce cône que l'on regardoit à Naples comme le som- » met de la montagne même qui, dans la nuit du 22 octobre, » s'écroula avec un fracas épouvantable. » Il avoit 400 pieds de haut; mais le fond même du cratère où il étoit posé a dû s'enfoncer considérablement, car il est à présent à 750 pieds au-dessous de *Rocca del Palo*.

Dans la nuit du 23 au 24, après l'écoulement des torrens de lave, petits mais nombreux, commença l'éruption ignée des cendres et des *rapilli* qui dura sans interruption pendant douze jours, mais qui fut plus abondante pendant les quatre premiers jours. Pendant tout ce temps, les détonations dans l'intérieur du volcan étoient si violentes que la seule

Digitized by Google

vibration de l'air, sans aucune secousse de tremblement de terre, faisoit sauter les plafonds dans les appartemens de Portici. Au-dessus des villages de Résina, de Torre del Grico, Torre del Annonciada et de Bosche-tré-Case, l'atmosphère étoit tellement remplie de cendre, que l'obscurité la plus profonde y régnoit à midi, et que les habitans, en fuyant avec effroi, se guidoient dans les rues par des lanternes.

La vapeur aqueuse, qui, pendant cette éruption, s'élevoit du cratère et se répandit dans l'atmosphère, forma, en se refroidissant, un nuage épais autour de la colonne de feu et de cendres, haute de neuf mille pieds. Les éclairs sillonnoient ce nuage immense, et l'on distinguoit parfaitement les coups de tonnerre des détonations intérieures du volcan. Jamais Naples n'avoit joui d'un *feu d'artifice* aussi brillant et aussi varié.

Le 26 octobre, il se répandît la nouvelle qu'un torrent d'eau chaude se précipitoit du haut du cratère; mais le savant Monticelli découvrît bientôt que c'étoit une illusion optique; le prétendu torrent d'eau étoit un torrent de cendres.

On sera étonné d'apprendre que toutes ces éruptions de cendres n'ont produit qu'une couche de 15 à 18 pouces dans la plupart des plaines voisines, et seulement près de Bosche-tré-Case, où la cendre est mêlée de *rapilli*, une couche de trois pieds. Il a donc fallu quelque combinaison de circonstances malheureuses pour qu'un torrent de cendres ait pu rendre Pompeïa inhabitable. M. de Humboldt pense que l'éruption dans laquelle périrent tant de villes de la Campanie, étoit comme une résurrection du volcan; les forces qui rouvrirent un cratère fermé depuis des siècles, furent assez considérables pour soulever une quantité extraordinaire de cendres.

Digitized by Google

Cette éruption du Vésuve se termina, comme tous les phénomènes du même genre, par une pluie abondante. Alors des torrens de boue descendoient des flancs de la montagne. « Les géologues anciens, dit M. de Humboldt, y auroient vu des *eaux marines*, des *éruptions boueuses*, des *produits d'une liquéfaction ignéo-aqueuse.* » Toutes ces idées erronées trouveroient des alimens dans les grands phénomènes aqueux qui accompagnent les éruptions des volcans d'Amérique; ou y a vu des espaces de deux lieues carrées couverts d'eau boueuse, et même de poissons. M. de Humboldt démontre que ces eaux ne sont pas lancées par le cratère du volcan, mais qu'elles proviennent des lacs souterrains formés par les eaux de pluie et de neige dans les cavités qui existent sous les flancs de montagnes, et qui s'entr'ouvrent par les secousses de tremblemens de terre, cortége ordinaire des éruptions. Cependant cette remarque judicieuse n'exclut pas, ce nous semble, la possibilité d'un grand jet d'eau volcanique, qui, semblable au *Geyser* d'Islande, pourroit exister dans le cratère même d'un volcan.

Si on pouvoit démontrer que les volcans joignent à la permanence de leurs opérations une *périodicité régulière*, ce seroit une donnée précieuse pour rechercher leurs causes physiques. Mais les matériaux manquent pour établir la chronologie des volcans. Nous voyons avec une vive satisfaction que M. de Humboldt adopte l'observation que nous avons faite dans le *Précis de Géographie* sur les périodes assez régulières de l'apparition et de la disparition de l'îlot volcanique près l'archipel des Açores. Nous avons cherché d'autres faits. Le vaste recueil de Valentyn nous apprend que le volcan de Ternate a fait trois éruptions tout-à-fait semblables en 1608, en 1635 et en 1653, c'est-à-dire à vingt-sept ou vingt-huit ans de distance. Mais

Digitized by Google

une quatrième éruption, plus grande que les trois précédentes, arriva au bout de vingt années, en 1673. Dès-lors le volcan étoit resté tranquille jusqu'en 1726, époque où écrivoit Valentyn. Il est malheureux qu'on ne voie pas clairement si l'éruption de 1608 est la première connue.

Il est une autre donnée de chronologie volcanique qui mériteroit de devenir un objet des recherches; c'est la coïncidence des divers tremblemens de terre quant au temps. L'année qui vient de se terminer en fournit un exemple bien mémorable. Les 13, 15 et 16 août, les 5 et 6 septembre, le 19 novembre, les villes d'Alep, d'Antioche, de Ladakiéh, d'Alexandrette et autres de la Syrie propre, ont été bouleversées par une suite de secousses qui, dans le rayon de 60 milles, faisoient mouvoir la terre dans la même seconde comme la surface d'une mer agitée. Les 8 et 12 octobre, la montagne de *Galong*, dans l'île de Java, a fait deux éruptions épouvantables, dont la dernière a détruit vingt-neuf *campongs* ou villages. Le 19 novembre, un grand tremblement de terre a bouleversé une partie du Chili; la ville de Valparaiso, sur les bords de la mer, a éte entièrement détruite; la capitale San-Iago en a moins souffert : qu'on y ajoute les éruptions du Vésuve au mois d'octobre, et on aura un synchronisme volcanique tel que peu d'années en présentent un exemple.

Après avoir passé en revue les principaux phénomènes volcaniques, M. de Humboldt se livre à quelques réflexions ingénieuses sur leurs causes. « La chimie nous apprend que ce qui brûle dans les volcans, c'est l'ensemble de nos substances inorganiques, les terres, les métaux, les alcalis, ou, en un mot, les métalloïdes de tous ces élémens. La voûte solide du globe, déjà oxydée, sépare la mer atmosphérique, remplie d'oxygène, des substances inflammables, non oxydées, dans l'intérieur de

Digitized by Google

notre planète. Les expériences faites dans toutes les zones, soit dans les mines, soit dans les cavernes, et que M. Arago et moi nous avons réunies dans un mémoire particulier, démontrent que déjà, dans une petite profondeur, la chaleur du corps planétaire est beaucoup plus élevée que la température moyenne de l'atmosphère. Un fait aussi remarquable et aussi universellement prouvé montre des rapports évidens avec les phénomènes volcaniques. M. de Laplace a déjà essayé de calculer la profondeur à laquelle le globe terrestre peut être considéré comme une masse en fluidité ignée. Quelques doutes que l'on puisse élever, malgré la juste vénération due à un aussi grand nom, contre la certitude numérique d'un semblable calcul, il n'en reste pas moins probable que tous les phénomènes volcaniques proviennent d'une seule cause très-simple, d'une liaison constante ou passagère de l'intérieur et de l'extérieur de notre planète. Des vapeurs élastiques poussent en haut, à travers des fentes profondes, les matières fondues qui s'oxydent. Les volcans sont, pour ainsi dire, des fontaines de terre intermittentes. Les mélanges fluides de métaux, d'alcalis et de terres qui, en se durcissant, deviennent des courans de lave, coulent d'une manière paisible et silencieuse, lorsque, après avoir été élevés, ils trouvent une sortie quelconque. C'est ainsi que les anciens, d'après Platon, se représentaient tous les courans enflammés des volcans comme des branches du pyriphlegeton, le grand fleuve infernal. »

Cette indication de la cause générale des volcans rentre, comme on voit, dans l'hypothèse de Leibnitz et de Buffon, d'après laquelle notre planète n'est qu'un *soleil encroûté*. Ce n'est pas à nous à combattre l'opinion de quatre hommes d'une aussi grande supériorité que Leibnitz, Buffon, Humboldt et Laplace; les faits que dans cette analyse nous avons

Digitized by Google

intercalés aux faits rapportés par M. de Humboldt, feront peut-être naître de nouvelles idées chez ce grand hiérophante de la nature; c'est à lui que nous nous en rapportons pour apprendre si, dans la disposition locale des volcans (principalement de la grande chaîne qui environne l'Océan Pacifique), il n'existe pas des raisons pour admettre de grands rapports entre les mouvemens de la mer et les éruptious volcaniques? si la fluidité ignée de l'intérieur du globe, en la supposant uniforme, ne devroit pas produire des tremblemens de terre plus étendus et presque universels? si la prédilection des forces agitatrices volcaniques pour certains terrains (par exemple, celui d'Alep et d'Antioche, bouleversé en l'an 750 *U. E.*, en l'an 1759 et en 1823) ne démontre pas l'existence de foyers locaux, quoique très-vastes et très-profonds? si la propagation rapide et presque instantanée des secousses les plus foibles ne supposent pas un corps intermédiaire moins compressible et plus élastique que ne le seroit une masse de terre en fluidité ignée, un corps tel que seroit l'eau, contenu dans d'immenses cavités souterraines?

M. de Humboldt vient encore de publier un ouvrage français intitulé : *Essai géognostique sur les couches de roches*, etc. C'est une réunion d'observations les plus curieuses et de recherches les plus profondes; mais la nature du sujet s'éloigne trop de ceux qu'on est accoutumé à voir traités dans les Annales des Voyages, pour qu'il fût convenable d'en donner ici une annonce plus étendue, même dans le cas où les limites de nos connaissances nous auroient permis de l'entreprendre.

Puisse cet illustre savant jouir d'une santé assez forte pour exécuter, après l'achèvement de son grand ouvrage, le deuxième voyage au Mexique, qu'on nous assure être aujourd'hui l'objet de ses vœux! S'il trouve les facilités

Digitized by Google

nécessaires pour visiter Guatimala, Nicaragua, Panama, et pour se rendre ensuite dans le Chili, personne n'aura achevé un aussi beau *cyclus* de voyages; comme de l'autre part personne n'en aura tiré d'aussi brillans résultats, ni les aura exposés avec autant d'intérêt.

M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Lettres de M. le comte de Bray (ministre du roi de Bavière en Russie) sur les habitans de la Livonie et de l'Esthonie, à M. Malte-Brun.

MONSIEUR,

Les Nouvelles Annales des Voyages, tome VI, année 1820, et tome VII, seconde partie, an 1821, contiennent une analyse d'autant plus flatteuse de mon *Essai critique sur l'histoire de la Livonie*, que vous n'avez pas l'habitude de louer ce que vous n'estimez pas. Tout ce que vous écrivez a le mérite rare d'être écrit de conviction; cette disposition seule peut donner à l'opinion que l'on manifeste ce degré de force et cette intensité qui agissent puissamment sur les autres; et, quand on joint à cette qualité précieuse des connoissances aussi variées et aussi profondes, on peut compter sur des succès assurés et durables. Ce principe est incontestable, et peut être établi *à priori :* vous n'avez fait, Monsieur, qu'en constater la solidité; il n'est cependant point indifférent

Digitized by Google

de le rappeler, car les bons exemples sont toujours utiles à suivre. Après cette profession de foi, vous ne pouvez douter, Monsieur, de la sérieuse attention que j'ai donnée aux remarques critiques que vous avez bien voulu faire sur mon ouvrage. Ces remarques ont été soigneusement recueillies, et elles seront d'une grande utilité pour la traduction allemande de l'Essai critique, à laquelle le professeur Lamp de Dorpat travaille dans ce moment-ci.

Je m'arrêterai ici à un seul objet sur lequel vous me reprochez avec justice d'avoir glissé trop légèrement; je veux parler des préjugés et des superstitions populaires. Je me suis borné à dire que les aborigènes des provinces baltiques y étoient fort enclins, sans rien spécifier à cet égard. Ce ne sont pas cependant les exemples qui me manquoient; mais, *en évitant d'être long, je suis devenu obscur,* puisque je n'ai appuyé cette assertion d'aucun exemple. Je vais donc réparer ma faute, et tracer ici un tableau assez complet des idées superstitieuses des paysans lettoniens et esthoniens.

Cette lettre deviendra ainsi une espèce de supplément à mon ouvrage; et, comme les détails dans lesquels je vais entrer se rapportent à des peuples assez peu connus, elle pourra peut-être occuper une des places les moins signifiantes de vos intéressantes Annales.

PREMIÈRE SECTION.

Préjugés et idées superstitieuses des paysans lettoniens.

Au retour du printemps, le paysan lettonien se garde bien de s'exposer à entendre pour la première fois le chant du coucou lorsqu'il est à jeun ou qu'il n'a point d'argent

Digitized by Google

dans sa poche. Si cela lui arrivoit, il se croiroit menacé de la disette ou du besoin pour le reste de l'année. C'est ce qu'il appelle être ensorcelé par le coucou (en littonien, *aiskukohts*). Il a donc grand soin, à cette époque, de prendre de l'argent et de la nourriture de très-bon matin avant de sortir de chez lui. Il a les mêmes craintes et prend les mêmes précautions à l'arrivée des premières huppes.

Lorsqu'un lièvre ou un renard traversent le chemin sur lequel le paysan lettonien est en route, il regarde cela comme un mauvais augure; mais si c'est un loup, l'augure est favorable.

Le Lettonien a-t-il pris son fusil pour aller à la chasse? si, en sortant de sa maison, la première personne qu'il rencontre est une femme ou une fille, c'est mauvais signe, la chasse ne sera point heureuse; il rentre donc, et ne se met en route que, lorsqu'étant sorti de nouveau, c'est un homme ou un garçon qui, les premiers, se sont offerts à sa vue.

S'il va seul à la pêche, il ne fait part à personne de son projet; cela lui porteroit malheur. Ce n'est que lorsqu'il a besoin d'un aide qu'un troisième, outre ce dernier, peut l'apprendre sans inconvénient. S'il pêche à la ligne, et qu'ayant posé sa ligne à terre, quelqu'un marche dessus, il est convaincu dès-lors qu'il ne prendra plus rien avec cette ligne-là.

Le paysan ne souffre point qu'on admire ou qu'on loue ce qu'il a chez lui, particulièrement ses troupeaux, sa volaille, ses provisions de grains ou autres. Il est convaincu que tout ce qu'on a préconisé de cette manière doit dépérir (cela s'appelle, en allemand, *uberwundren*).

Si son bétail est atteint de quelque maladie, le paysan ne manque guère de l'attribuer à la sorcellerie et à la malveillance de quelque voisin : alors il a soin de parfu-

Digitized by Google

mer ses étables avec de l'*assa fœtida* pour conjurer le maléfice.

Les ruches des Lettoniens sont ordinairement placées sur les plus grands arbres des forêts, ou bien ils pratiquent des ouvertures à ceux de ces arbres dans lesquels les abeilles se sont logées d'elles-mêmes. Ils ne manquent jamais de s'associer un compagnon pour la récolte des ruches, et ils apportent dans le partage du miel et de la cire la plus scrupuleuse égalité, étant persuadés que la moindre fraude dans le partage feroit émigrer ou mourir les abeilles.

Ils attribuent une vertu particulière aux plantes recueillies la veille de la Saint-Jean; c'est pourquoi ils les réservent avec soin pour les donner à leurs bestiaux en cas de maladie. Avant la Saint-Jean, ils arrachent avec la main toute l'herbe qu'ils donnent à leur bétail dans l'étable; ils sont persuadés que, si elle étoit fauchée ou coupée avec la faucille, cela feroit perdre le lait à leurs vaches. A compter du soir avant la Saint-Jean, ils se servent de la faux sans crainte et sans scrupule. Ce même soir, qui est bien plus important pour eux que le jour même de la fête, aucun ménage ne néglige de rapporter du jardin et des champs une provision d'herbes officinelles que l'on garde pour l'hiver.

Toutes les monstruosités ou ces jeux de la nature qui se rencontrent quelquefois chez les animaux leur inspirent un grand éloignement; ils ne manquent jamais de les détruire chez eux; et si, par goût ou par caprice, leurs seigneurs faisoient par hasard élever de pareils animaux, le paysan s'efforce, par tous les moyens possibles, de les faire périr.

Lorsqu'il arrive que, dans un champ, des épis mûrs sont croisés d'une manière particulière ou réunis en

Digitized by Google

faisceaux, ils l'attribuent à la malveillance de quelque envieux qui aura cherché par-là à attirer sur leur récolte quelque maléfice. Le moissonneur n'a garde de toucher aux épis ainsi *maléficiés*, et il passe outre sans les couper.

Un préjugé qui malheureusement existe encore chez un grand nombre de paysans, est que l'on ne peut point éteindre le feu allumé par la foudre. Quand un pareil malheur arrive, le découragement s'empare des esprits, et ils ne font rien ou presque rien pour arrêter l'incendie.

Un enterrement ne doit jamais passer sur un champ semé ou labouré, pas même en hiver, lorsque le traînage est établi, et que par-là on éviteroit un grand détour. Le paysan est fermement persuadé qu'un champ où un enterrement a passé devient stérile.

Excepté quelques cas extraordinaires, on n'enterre jamais les morts le lundi ni le vendredi.

Le paysan qui cherche une compagne, ne se rend jamais que le jeudi ou le dimanche dans la maison où il espère pouvoir fixer son choix.

Le promis et la promise au jour de leur noce ne doivent donner la main nue à personne, si ce n'est à eux-mêmes, devant l'autel; sans cela, ils sont menacés de pauvreté et d'indigence pendant le cours de leur union ; c'est aussi un très-mauvais signe si, lorsque la fiancée revient de l'église, elle trouve quelqu'un sur le seuil de sa porte.

Lorsqu'une jeune fille trouve une feuille de trèfle à quatre feuilles, cela est signe qu'elle sera mariée dans l'année; elle garde, en tout cas, soigneusement cette feuille jusqu'au jour de son mariage.

Si, le 1er de février, le soleil luit seulement autant

Digitized by Google

de temps qu'il en faut pour seller un cheval, on compte que le temps sera beau lors de la fenaison.

Le soir de Noël, les paysans ont la coutume de beaucoup se promener en traîneaux; ils croient alors que leur chanvre en sera plus abondant et plus haut; ils ne manquent pas de visiter le cabaret et de bien boire dans cette même soirée; ils sont persuadés que c'est le moyen d'avoir bonne mine jusqu'à Noël suivant.

Les étés où il y a beaucoup de mouches, on compte sur une riche récolte de blé noir (*polygonum fagopyrum*); et si le *prunus padus* (le prunier de Sainte-Lucie) est très-chargé de fleurs, on s'attend à un été très-pluvieux.

Les Lettoniens ne font jamais périr par le feu les grillons, convaincus qu'alors ceux de ces animaux qui auroient échappé mettroient en pièces leur linge et leurs habits.

Lorsqu'un paysan s'est égaré dans un bois après le coucher du soleil, il se garde d'appeler quelqu'un pour lui indiquer son chemin, convaincu qu'alors le mauvais génie de la forêt le feroit s'enfoncer encore plus avant dans ses détours.

Quand les paysans veulent bâtir une maison, ils observent attentivement quel est le genre de fourmi qui s'y montre la première, et paroît être domiciliée dans le voisinage. Si c'est la grande fourmi fauve ordinaire (*formica rufa*, Linn.) ou la fourmi noire, ils bâtissent sans difficulté; mais si c'est la petite fourmi rouge (*formica rubra*, Linn.), ils cherchent une autre place.

Digitized by Google

SECONDE SECTION.

Préjugés populaires et idées superstitieuses propres plus particulièrement aux Esthoniens (1).

Les Esthoniens partagent la plupart des préjugés énoncés ci-dessus, mais en outre ils ont long-temps conservé des souvenirs et des habitudes inhérentes au paganisme; ils portent une grande vénération à certains lieux, surtout à certaines fontaines ou ruisseaux qu'ils regardent comme sacrés.

Un ruisseau, nommé en esthonien *Wöhhanda*, qui a sa source dans un bosquet auprès d'une colline élevée, étoit surtout (encore dans le siècle dernier) l'objet d'un culte absolument idolâtre. Sa source fraîche et limpide étoit entourée d'une haie sacrée; c'étoit un véritable *lucus* des Romains. La vénération du peuple pour cette source et le bois sacré qui l'environnoit étoit extrême. La hache ne devoit jamais en approcher, aucune main sacrilége ne devoit troubler le calme des eaux de la fontaine. Cette source, enrichie successivement par le tribut d'autres sources voisines, formoit un ruisseau considérable dont l'eau fraîche, pure et poissonneuse traversoit de nombreux districts; on l'appeloit *Poha jogge*, le ruisseau sacré.

La contrée étoit menacée de stérilité et de toutes les intempéries des saisons, si l'on profanoit l'onde du ruisseau sacré, ou si l'on en troubloit ou arrêtoit le cours. Si, au contraire, on nettoyoit sa source et débarrassoit son lit

(1) J'ai puisé la plupart des notions que cette section renferme dans un petit ouvrage devenu très-rare, intitulé : *Etwar über die Esthen, besonders über ihren Aberglauben*. Leipzig, 1788.

Digitized by Google

de tout obstacle et de tout corps impur, on pouvoit compter sur une belle saison et sur d'abondantes récoltes.

Le propriétaire d'une terre que traversoit le *Poha jogge*, ayant voulu utiliser ses eaux en les traversant par une digue et en construisant un moulin, les paysans de la contrée s'ameutèrent; ils vinrent en foule, et avec d'horribles clameurs renversèrent cet édifice sacrilége. Le gouvernement fut obligé d'employer la force pour prévenir de plus graves excès.

Une femme s'étant baignée dans la source sacrée, tout son corps enfla d'une manière effrayante, et elle ne recouvra la santé que lorsque, par des offrandes et des sacrifices, elle eut apaisé la nymphe irritée.

Vouloit-on s'assurer de l'abondance de la récolte, on plaçoit dans le ruisseau trois corbeilles de pêcheur. Si, dans celle du milieu, on trouvoit des poissons sans écaille, c'étoit un mauvais signe; si le poisson était à écailles, l'augure au contraire était favorable. Lorsque l'augure avoit été défavorable, on s'efforçoit d'apaiser le courroux du Dieu par des sacrifices; on lui immoloit un bœuf, et même lorsque de nouvelles épreuves faisoient juger que la divinité n'étoit point apaisée, oubliant les sentimens les plus impérieux de la nature, on lui sacrifioit un enfant.

Les Esthoniens ont long-temps conservé et ont encore une grande vénération pour le tonnerre. Ils le regardoient comme le protecteur de leurs maisons, et lui consacroient des offrandes et des victimes. Ces restes marquans du paganisme étoient encore très-sensibles dans le siècle dernier.

Gutslef, pasteur en Esthonie, a recueilli dans un ouvrage devenu très-rare plusieurs faits relatifs à ces déplorables habitudes dont lui-même avoit été témoin, et qu'il

Digitized by Google

s'est efforcé de combattre avec un zèle qui lui a mérité de justes éloges et une honorable renommée.

Aujourd'hui la plupart de ces habitudes, purement païennes, ont disparu; un certain nombre a pris les livrées du christianisme; la superstition n'est pas détruite, mais seulement elle a changé de formes et de couleurs. Pour échapper aux poursuites d'une police vigilante, c'est dans l'ombre des nuits que les paysans cachent ces exercices réprouvés.

La Saint-Jean-Baptiste est un jour particulièrement remarquable pour les paysans esthoniens, et la veille de la Saint-Jean l'est encore davantage. Les chapelles consacrées à ce saint jouissent d'une vénération particulière. Il n'y a pas un siècle que, dans un certain district d'Esthonie, un pasteur découvrit une de ces pratiques païennes revêtues du manteau du christianisme. Les paysans de ce district se rendoient en un lieu où il y avoit de grandes pierres placées debout et d'autres couchées; ils disoient que c'étoit nue noce entière qui avoit ainsi été pétrifiée; que le marié, la mariée et les parens des deux époux avoient été changés en grosses pierres et les convives en petites. Ils dansoient et faisoient des invocations autour des grandes pour avoir de la pluie, et autour des petites pour la sécheresse.

Il y avoit une autre chapelle de Saint-Jean dont les femmes stériles devoient faire trois fois le tour, parfaitement nues, en courant et en prononçant de certaines paroles pour devenir fécondes. Le seigneur du lieu fit détruire cette chapelle pour guérir les paysans de cette ridicule superstition: aucun d'eux ne voulut prêter la main à cet acte impie; il le fit faire par ses gens, et le hasard voulut qu'un des serviteurs de ce seigneur, qui le premier avoit mis la main à l'ouvrage, tomba subitement malade, et mourut

Digitized by Google

peu de jours après l'événement; de sorte que, depuis ce temps jusqu'à nos jours, ils ont conservé un saint respect pour le lieu où exista cette chapelle.

Quelques Esthoniens croient encore à l'existence d'êtres malfaisans à figure humaine et à dents de poisson qu'ils appellent *Neck* en allemand. Ces êtres poursuivoient surtout les jeunes enfans qu'ils trouvoient seuls au bord des rivières et les dévoroient. Beaucoup d'Esthoniens croient aujourd'hui qu'avant le déluge les bêtes parloient (on sait que, depuis le déluge, ce privilége n'a pas tout-à-fait cessé), que c'est le diable qui a créé les loups, et en général tout ce qui est nuisible.

Des mariages.

Relativement au mariage, les Esthoniens sont encore aujourd'hui livrés à un grand nombre d'idées et de pratiques superstitieuses; par exemple:

La plupart arrangent ou concluent les mariages à l'époque de la nouvelle lune, parce qu'ils croient qu'alors toutes sortes de bénédictions se répandront sur les nouveaux époux, et, entre autres, que la beauté et la fraîcheur des mariés se conserveront plus long-temps.

Le jeune paysan qui se dispose à monter à cheval pour se rendre à la maison de celle qu'il a le dessein d'épouser, se garde bien de monter sur une jument; ce seroit s'exposer à n'avoir que des filles.

Dès qu'une jeune fille est fiancée, on lui attache un fil rouge autour du corps: les fiançailles accomplies, elle doit s'enfler de manière à faire rompre ce fil! C'est un préservatif sûr contre les accouchemens pénibles.

Dans quelques endroits, immédiatement après la cérémonie, les nouveaux mariés, en sortant de l'église, se

Digitized by Google

mettent à courir de toutes leurs forces. Cela doit signifier des progrès rapides dans leurs travaux économiques.

Lorsque l'on conduit la fiancée à l'église, si par hasard elle vient à tomber, c'est un indice que ses trois ou quatre premiers enfans mourront en bas-âge.

Dès que l'on voit arriver le fiancé à cheval, on s'empresse de relâcher la sangle de son cheval; cela doit procurer à sa future épouse des couches plus faciles.

On évite soigneusement de faire passer une mariée par une porte où, peu de temps auparavant, auroit passé un cercueil.

Immédiatement après les fiançailles, le plus vigoureux d'entre les parens présens à la cérémonie élève aussi haut qu'il le peut les deux fiancés : c'est un moyen d'augmenter le bonheur qui les attend.

Au moment où le nouveau couple doit venir s'établir dans la maison qui lui est destinée, quelqu'un doit veiller soigneusement auprès du foyer, pour empêcher que quelque malveillant ne vienne, avec le feu de ce foyer, exercer quelque sortilége, ou provoquer quelque maléfice contre les nouveaux époux.

A son entrée dans la maison, la mariée est conduite dans toutes les chambres et cabinets, dans les étables, les bains, la cuisine, le jardin, et partout elle doit jeter quelque pièce d'argent ou des rubans, même dans le feu et dans les puits.

La première fois qu'elle s'assied, on place un enfant mâle sur son genou pour qu'elle ait beaucoup de garçons.

On observe avec la plus grande attention lequel des deux époux s'endort le premier la nuit des nôces pour savoir lequel des deux mourra le plus tôt.

S'il pleut le jour des noces, c'est signe que la mariée répandra beaucoup de larmes pendant son union.

Digitized by Google

Lorsque la mariée arrive à la maison de son mari, on abat en hâte une partie de l'enclos, afin qu'elle puisse entrer sans difficulté : c'est un heureux auspice pour ses couches futures.

Idées superstitieuses relatives à la grossesse, à la naissance, à la mort, au baptême et à la communion.

Les femmes grosses, quand elles mettent le bois dans le poêle, ont bien attention de ne pas l'introduire dans le sens opposé à la direction des branches : cela influeroit sur la manière dont l'enfant se présentera à sa naissance.

Dans les accouchemens difficiles, un des moyens qu'ils regardent comme le plus efficace pour provoquer la délivrance, est que le mari s'asseoie sur sa femme.

Lorsque deux femmes grosses éternuent à la fois, c'est signe qu'elles auront des filles; si ce sont les deux maris qui éternuent, cela annonce qu'elles auront des garçons.

On évite avec soin de marcher sur les pieds des femmes grosses, sans quoi leurs enfans auraient les pieds mal faits ou les jambes mal tournées.

Dès que l'accouchée peut se mettre à table, on la place au haut bout, afin de procurer au nouveau-né de bons traitemens et de la distinction pendant sa vie.

Il ne faut rien placer de pesant sur la tête d'un enfant, cela l'empêcheroit de croître.

Le premier objet que saisit un enfant indique ses goûts futurs : les parens placent donc à sa portée ce dont ils désirent eux-mêmes que leurs enfans s'occupent un jour.

Lorsqu'un enfant naît dans les derniers jours de la semaine, c'est signe qu'il ne se mariera que tard ou pas du tout.

Digitized by Google

Lorsque le pasteur vient visiter un malade, on remarque si son cheval tient la tête haute ou baissée; dans le dernier cas, on désespère de la guérison du patient.

Un enterrement ne doit jamais passer sur un champ, si même il est en jachères.

Plusieurs paysans placent auprès du défunt une brosse, de l'argent, des aiguilles et du fil, comme autant d'instrumens nécessaires pour l'occuper pendant le long voyage de ce monde-ci à l'autre.

Au retour d'un enterrement, on ne fait pas entrer de suite dans l'enclos la voiture qui a servi à porter le mort; on la laisse un certain temps en dehors, pour éviter que d'autres membres de la famille ne meurent promptement.

Dans quelques endroits, on place des alimens sur le plancher d'une chambre séparée, afin que le mort puisse s'en servir.

Dans d'autres ils évoquent, un balai à la main, les ames de leurs amis trépassés et les invitent à un festin; et, quand ils supposent qu'elles ont assez mangé, ils brisent le balai, et les congédient en leur recommandant de ne pas marcher sur le seigle en s'en allant.

Ils se forment des idées toutes particulières sur la résurrection des morts; quelques-uns n'y croient pas du tout.

Comme ils pensent qu'au jour du jugement les églises tomberont du côté du nord, ce n'est qu'avec une extrême répugnance qu'ils se font enterrer de ce côté.

Pendant qu'on baptise un enfant, on remarque s'il élève la tête ou s'il la laisse tomber. Le premier mouvement indique une santé robuste et une longue vie; le second fait appréhender une mort prochaine.

Pendant le baptême, le père du nouveau-né court ra-

Digitized by Google

pidement autour de l'église, dans l'intention d'assurer par-là le don de l'agilité et de la souplesse à son enfant. Cette coutume est en usage, surtout parmi les habitans de la côte maritime, où cette qualité est plus essentielle pour leurs travaux.

On évite soigneusement de ne pas faire baptiser immédiatement après un enterrement.

Les parrains et marraines ont bien soin de ne pas se regarder pendant la cérémonie du baptême; sans cette précaution, l'enfant baptisé deviendroit sujet à des rêves tourmentans, et auroit l'effrayant privilége de voir des esprits.

Plusieurs parens attachent un anneau aux langes de l'enfant, pour qu'il se marie de bonne heure. D'autres cachent de l'argent, du pain et de l'ail dans les habillemens de l'enfant qu'on doit baptiser; les deux premiers lui assurent l'abondance; le dernier détruit les effets de la sorcellerie.

On désespère de la vie d'un enfant qui s'endort pendant le baptême.

Les parrains ne mangent jamais de viande immédiatement avant le baptême, dans l'intention d'éviter à leur filleul des maux de dents qui sans cela seraient perpétuels.

Des parens qui ont eu le malheur de perdre successivement leurs enfans en bas âge, donnent souvent au nouveau-né le nom d'Adam ou d'Eve, dans l'espoir que l'influence surnaturelle de ces noms assurera à leur enfant une longue vie.

Les Esthoniens évitent de faire baptiser leurs enfans le vendredi. Le jeudi est au contraire un jour heureux. Beaucoup d'entre eux croient fermement qu'un enfant baptisé le vendredi deviendra un mauvais sujet, ou même qu'il périra par la main du bourreau.

Digitized by Google

Relativement à la communion, ils se forgent aussi mille idées bizarres et superstitieuses. Il y en a qui, après avoir reçu le pain sacré, tâchent, sans être aperçus, d'en retirer une parcelle de leur bouche pour s'en servir à conjurer de certains maléfices, et à produire certains effets surnaturels.

Le jour de la communion c'est un usage presque général chez eux de boire immodérément, pensant que cela ajoute à l'effet du sacrement qu'ils ont reçu; et la nuit qui suit le jour où ils ont communié, ils dorment avec une partie de l'habillement qu'ils ont eu ; ordinairement avec leurs bas.

Ce même jour ils s'abstiennent soigneusement de l'usage du tabac et ne vont au bain que plusieurs jours après.

Quand il tonne, plusieurs paysans s'imaginent que c'est Dieu qui poursuit le diable, et ils ferment alors avec grand soin portes et fenêtres pour que le malin esprit ne se réfugie pas chez eux.

D'autres placent deux couteaux sur la fenêtre, la pointe en haut, pour écarter la foudre; ces derniers ne se doutent pas qu'ils sont si bons physiciens.

Ils regardent avec une terreur religieuse les endroits et les objets frappés par la foudre, surtout les pierres qu'elle a brisées. Ils croient que c'est là que le malin esprit s'étoit réfugié lorsque la main de Dieu l'a frappé.

Un grand nombre regardoient l'arc-en-ciel comme la faux dont le tonnerre se servoit pour poursuivre les génies malfaisans.

Il y en a qui croient attirer le vent d'un certain côté en élevant un serpent ou une hache, et, dans ce dernier cas, en sifflant, vers le point de l'horizon qui leur convient.

Dans la nuit qui précède le jour de l'an, si on entend dans la maison quelque bruit dont on ne puisse pas facile-

Digitized by Google

ment s'expliquer la cause, ils croient bien fermement que quelqu'un de la maison mourra dans l'année.

Des jours malheureux.

Les pêcheurs qui habitent les côtes de la Baltique ne travaillent jamais à leurs filets entre la Toussaint et la Saint-Martin. Ils seraient sûrs alors de ne pas prendre de poissons pendant toute l'année. Ils ne pêchent jamais le jour de Saint-Blaise.

Le jour du mercredi des cendres, les femmes ne cousent ni ne tricotent pour ne pas porter malheur au bétail.

Ils s'arrangent de manière à ne pas avoir besoin de feu le jour de la Saint-Laurent; grâces à cette précaution, ils se croient à l'abri du feu pour toute l'année.

Ce préjugé des jours heureux et malheureux a existé de tout temps, et on le retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques; mais si les lumières et la civilisation ne l'ont pas détruit, ils en ont adouci les formes et les influences. Cependant, en Livonie, le peuple est plus que jamais livré aux idées les plus superstitieuses à cet égard. Je trouve dans une feuille de Riga (*Rigaische Stadtblatter*, n° 3657, an 1822; rédigée par le sur-intendant général Sonntag, et où l'on reconnoît dans des articles très-bien faits le cachet de l'écrivain éclairé et philosophe). Plusieurs passages relatifs à une *lettre écrite du ciel (der Brief vom Himmel)*, qui n'est autre chose qu'un catalogue des jours heureux ou malheureux. Cette lettre circule partout, chacun la porte avec soi; et, quoique proscrite soigneusement par la police, les copies s'en multiplient de la manière la plus fâcheuse, et ajoutent à un mal qu'on s'est en vain forcé de détruire.

Digitized by Google

Cette idée équivaut, pour les gens du peuple, à la doctrine de la *fatalité;* et, s'ils commettent des fautes ou même des crimes les jours désignés comme malheureux, ils ne se réputent point coupables, parce qu'ils étaient prédestinés.

Le vol de certains oiseaux et la rencontre de certains animaux à leur première sortie le matin, sont pour eux d'un bon ou d'un mauvais augure.

Ils ne chassent point le jour de Saint-Marc ou celui de Sainte-Catherine, sous peine de manquer à tout coup pendant le reste de l'année.

C'est un signe de bonheur d'éternuer la première fête de Noël.

La plupart sont si fortement prévenus contre le vendredi, qu'ils ne concluent jamais aucune affaire ou aucun marché importans ce jour-là, ils s'abstiennent même dans quelques endroits de faire la toilette de leurs enfans.

Les visites du lundi ne leur plaisent pas. C'est un signe qu'ils auront des hôtes importuns tout le reste de la semaine.

Le soin et la conservation de leurs troupeaux sont aussi pour les Esthoniens une cause féconde d'habitudes et d'idées superstitieuses.

Ils croient écarter la malignité des animaux malfaisans en évitant de les nommer par leurs noms propres, et en les désignant seulement par quelques-uns de leurs attributs. Par exemple, ils appellent le renard *hallkuhl* (le manteau gris), l'ours *layjatgk* (le large pied); ils s'imaginent, par cette espèce d'euphémisme, de désarmer leur rage.

Ils croient aussi forcer le loup à prendre une autre direction en jetant du sel sur sa trace.

Les hurlemens des loups, surtout à la pointe du jour, sont regardés comme un funeste augure, et prédisent la famine ou des maladies. Plus anciennement, ils s'imagi-

Digitized by Google

noient que ces animaux demandoient ainsi leur nourriture à Dieu, qui leur jetoit leur pâture du haut des nuées.

Lorsqu'un loup emporte une pièce de bétail, et qu'ils le poursuivent pour la lui enlever, ils pensent l'obliger à lâcher sa proie en laissant tomber quelque chose de ce qu'ils portent, une pièce d'argent, leur pipe, leur chapeau.

Ils ne permettent pas qu'on nomme souvent le lièvre; ils prétendent que c'est un moyen de l'attirer dans leurs champs dont ils mangent les grains.

Pour faire pondre une poule plus tôt, ils la frappent avec un vieux balai.

Dans des ménages dont la femme est une première née, on a remarqué qu'ils vendent toujours les premiers veaux des jeunes vaches, convaincus que, s'ils les gardoient, ces animaux ne réussiroient jamais.

Pendant leurs repas, ils n'aiment point à parler des insectes et animaux malfaisans, dans l'idée que c'est un sûr moyen d'augmenter leur voracité; ils reprochent beaucoup aux Allemands cette mauvaise habitude.

S'il éclate un incendie, ils croient apaiser sa fureur en jetant une poule noire au milieu des flammes.

Cette idée d'un sacrifice offert en expiation à toute puissance malfaisante ou tutélaire, est un reste de paganisme; elle est, au surplus, la base du christianisme même. On en remarque encore diverses traces chez les Esthoniens; par exemple, au commencement de leurs repas, ils laissent à dessein tomber un morceau de pain frais, ou quelques gouttes de boisson d'une bouteille non encore entamée, comme une offrande à la divinité.

C'est faire quelque chose de très-désagréable aux paysans que de regarder long-temps dans leurs puits, comme si

Digitized by Google

l'on vouloit en mesurer la profondeur; ils pensent que cela les fait dessécher.

Dans quelques cantons, lorsque le berger ramène au printemps pour la première fois le troupeau du pâturage, on l'asperge de la tête aux pieds avec de l'eau, dans l'idée que cela fait prospérer le bétail.

Lorsqu'ils voiturent du fumier sur leurs champs, ils se gardent bien de ramasser celui qui tombe de leurs charrettes, dans l'idée que cela attireroit les insectes malfaisans et les maladies sur les grains. De cette manière, une énorme quantité de fumier se perd.

Lorsqu'ils ont quitté une ancienne maison pour en occuper une nouvelle, ils font bien attention au premier animal qui meurt chez eux. Si c'est un animal à pattes velues, l'augure est favorable; si, au contraire, c'en est un dont les pattes soit nues, quelque volaille, par exemple, alors le deuil est dans la maison : c'est un signe de misère et de mauvais succès dans leurs entreprises.

Voilà, Monsieur, une énumération peut-être trop longue de tous les préjugés populaires que l'on rencontre encore aujourd'hui dans les trois duchés. Un grand nombre, surtout chez les Esthoniens, se rattachent à leur ancienne mythologie; le reste dérive de cette foiblesse générale de l'esprit humain, qui cherche dans des pratiques bizarres un remède à un avenir qu'il redoute, ou au présent qui l'afflige. Les peuples les plus éclairés de la terre sont néanmoins remplis de préjugés; il n'y en a guère moins dans la rue Saint-Denis et au Marais que sur les bords de la Duna et du lac Peypus. M. Crédule est un véritable bourgeois de Paris, et j'avance que je trouve la manie de ces bonnes gens qui croient et craignent tant de choses, préférable à celle de ces *Gaspard-l'Avisé* qui ne croient à rien de ce qui peut les gêner, et n'ont d'autres préjugés

Digitized by Google

que celui de s'imaginer qu'on les prend pour d'habiles gens, parce qu'ils sont de grands fripons.

Dans une seconde lettre, je me réserve d'entrer dans quelques détails sur l'ancienne religion des peuples des provinces baltiques, et de la comparer avec la mythologie des Scandinaves.

Je suis, Monsieur, avec beaucoup de considération et un sincère attachement,

Votre très-humble serviteur,

Le comte DE BRAY.

Saint-Pétersbourg, le $\frac{11}{9}$ février 1823.

Les Miquelets de Catalogne.

On dit que le général Mina compte beaucoup, pour la défense de cette province, sur les corps de miquelets qu'il a organisés en grand nombre. Le costume et l'armement de cette milice guerrière sont très-curieux : le piquant *chambergo* sur le coin de l'œil (chapeau à bords très-court en forme d'assiette à soupe), noué sous le menton par deux rubans noirs et moirés; la *rédécilla*, ou filet de soie à la *Figaro*, contenant leur épaisse chevelure; la veste de drap couleur café, chargée aux manches, aux épaules, d'une quantité de petits boutons d'argent travaillés à jour, pour chaussure des *alpargatas*, sorte de cothurne léger; ils portent sur l'épaule un *trabucco* (on espingole), dans la gueule duquel ils jettent vingt balles de calibre; des poignards, des couteaux, des scies, des pistolets, voilà ce qui le compose. Le miquelet est un arsenal ambulant qui colporte au sein des rochers son audace et ses poésies lyriques improvisées.

Digitized by Google

Les miquelets sont les plus curieux acteurs du théâtre de la guerre. En éclaireurs sur la cime des rochers, ils offrent l'aspect le plus pittoresque. Ils manœuvrent toujours en partisans. Sobres et infatigables, un cigarre et un peu d'ail suffisent à leurs besoins pour vingt-quatre heures.

Le maréchal Moncey, qui commande l'armée française qui pénètre dans la Catalogne, a fait organiser deux bataillons de miquelets, qu'il se propose d'augmenter lorsqu'il se sera avancé au centre de cette province; il a pu apprécier toute l'utilité de cette troupe légère dans les campagnes de 1793 et 1794 contre l'Espagne, dans lesquelles il commandait un corps d'armée.

Almanach de Gand.

Les petits ouvrages de topographie locale méritent souvent l'attention des savans; on y trouve des notices qu'on auroit de la peine à se procurer, ou du moins des traits curieux et intéressans, noyés dans de vieilles chroniques *in-folio.*

Le libraire Beguyn, à Gand, a publié un almanach pour l'an 1823, où l'on a réuni à des détails vulgaires quelques-uns qui nous paroissent mériter une mention; nous emprunterons la notice qu'en a donnée l'habile rédacteur du *Journal de Bruxelles.*

« La première partie, outre le calendrier et tout ce qui y est relatif, contient une suite généalogique de la famille de S. M. notre Roi et un extrait des annales bataves et belgiques.

» On y remarque des faits curieux sur la naissance et le baptême de Charles-Quint, né à Gand le 25 février 1500.

Digitized by Google

Un dessin lithographié, copié d'après un ancien tableau qui se trouve dans l'hospice des orphelins, représente le cortége qui se rend à l'église pour la cérémonie du baptême. On y voit dans la perspective une galerie formée de cordes et de planches, et qui réunit les deux tours de l'église Saint-Nicolas et celle dite du Béfroid; la distance de ces deux tours est d'environ 200 pas. Au moment où le jeune prince fut porté à l'église pour y recevoir le baptême, cette galerie étoit remplie de spectateurs qui firent retentir des cris d'allégresse.

» L'article suivant est consacré à Guillaume, prince d'Orange, et à la première entrée de ce libérateur de la patrie à Gand, le 30 décembre 1577. On y a joint le portrait lithographié de cet illustre héros, copié d'après un tableau original qui appartient à un habitant de Gand, et qu'on croit être l'ouvrage de *François Fléris*, le Raphaël des Flandres, quoique l'âge de ce portrait ne corresponde pas avec l'époque où ce peintre est mort.

» Après divers morceaux tant historiques qu'anecdotiques, on trouve une suite d'arrêtés de S. M. notre Roi, depuis le commencement de 1821, relatifs à des établissemens de bienfaisance et religieux; enfin des renseignemens sur les colonies de *Frederickoord* et de *Morlet* (1). On lira avec quelque intérêt, dans le reste des articles dont se compose cette première partie, l'histoire des clefs de la ville de Gand envoyées en 1792, par le général français Labourdonnaie, à la convention à Paris, et rendues par Sa Majesté Louis XVIII, sur la demande de M. le baron

(1) Villages coloniaux où l'on réunit des familles indigentes, en leur fournissant les moyens de se livrer à l'agriculture. Les princes de la famille royale ont pris une part distinguée dans cette œuvre de charité et d'utilité publique. (*Note du rédacteur.*)

Digitized by Google

de Fagel, ambassadeur de S. M. le Roi des Pays-Bas, près la cour des Tuileries.

» La seconde partie contient les rubriques suivantes : Antiquités de Gand ; jugemens remarquables de l'ancien temps ; les porteurs de cordes de Gand ; anecdotes et autres suivies de la Soirée, conte. Parmi les jugemens remarquables on s'arrête avec surprise devant celui par lequel un cochon est condamné à être occis sur l'échafaud par la main du bourreau pour avoir mordu et dévoré un enfant. Cette exécution a eu lieu le 10 juin 1466. On applaudit en lisant un autre jugement par lequel une fausse sainte est condamnée à demander, dans l'église de Lannoy, publiquement pardon à Dieu et à l'église pour avoir imposé aux peuples par des apparences de faux miracles. Mais on ne peut que déplorer l'ignorance de nos aïeux en lisant la sentence de *Matthieu Stoop*, condamné à être étranglé, puis brûlé comme convaincu de s'être transformé en loup garou. »

» Un supplément à cette partie renferme plusieurs documens historiques sur l'amende imposée par Charles-Quint, en 1570, aux habitans de Gand, dont la députation a dû paraître devant S. M., la corde au cou, pour des actes de désobéissance commis parmi eux. Parmi ces pièces, on trouve, en original, l'adresse de la députation et la réponse de l'empereur.

» Vient ensuite un petit conte écrit en flamand, tel qu'on le parle à Gand, intitulé : La partie de soir (soirée dans l'estaminet) ou, *qui ne veut pas perdre, ne doit pas jouer.*

» L'ouvrage est terminé par une chronique des événemens les plus remarquables, depuis le commencement de 1821 jusqu'à la fin de 1822, tirés des journaux et d'autres sources authentiques.

» Ce résumé de tout ce qui est contenu dans l'almanach

Digitized by Google

de Gand indique assez que les matières qui le composent auraient pu être classées avec plus d'ordre et de méthode, que ce qui concerne l'histoire de la ville de Gand est trop mêlé d'anecdotes, d'arrêtés royaux et de notices sur des objets souvent disparates.

» L'avant-propos qui précède le conte *la Soirée*, nous apprend que les Gantois ont deux idiomes, l'un qu'ils parlent, et l'autre qu'ils écrivent, et qu'il n'est pas encore décidé lequel des deux vaut mieux. Cet almanach, au surplus, est intéressant, varié, et doit fixer la curiosité des amateurs de choses piquantes. »

Mouvement des ports dans les États romains.

Il est devenu d'usage de regarder les états du pape comme mal administrés, mal cultivés, mal peuplés. Ces préventions sont très-exagérées, et l'administration paternelle du cardinal Consalvi tend journellement à diminuer les obstacles qui arrêtoient dans ce pays l'essor de l'industrie. Voici un tableau officiel du mouvement des ports romains pour 1822, qui semble prouver que ces ports, peu nombreux, ne sont pas aussi déserts que généralement on se le figure.

Bâtimens arrivés à Rome. — Romains (employés au cabotage de Civita-Vecchia à Rome), 200; toscans, 71; napolitains, 115; sardes, 79; françois, 21; lucquois, 21; autrichiens, 3; espagnols, 3. Total, 524.

A Civita-Vecchia. Romains (employés au cabotage, 310; toscans, 177; napolitains, 525; sardes, 278; françois, 48; anglois, de guerre, 2; *idem*, avec de la morue,

Digitized by Google

autrichiens, 6; espagnols, 13; lucquois, 9; suédois, 1; ionien, de guerre, 1; pêcheurs napolitains, 29; *idem*, toscans, 12. Total, 1413.

A Ancône. Romains ou pontificaux (presque tous employés au cabotage, et surtout au transport des grains) 632; autrichiens (servant au cabotage entre Trieste et Ancône), 238; napolitains (chargés de fruits ou sur leur lest, la plupart dans ce dernier cas et destinés à apporter des grains en Morée), 87; sardes, 14; suédois (même destination), 10; anglois (*idem*), 23; ioniens (*idem*), 49; ottomans, 4; espagnols (cherchant des grains pour l'Espagne), 7; russes, 4; hanovriens, 3; françois, 1; danois (pour la Morée), 2; grec (*idem*), 1. Total, 1075.

Total pour les principaux partis des États Romains, 3012 bâtimens (*Notizie del Giorno*).

On pourroit désirer une distinction entre les bâtimens de cabotage et les vaisseaux de haute mer, ainsi qu'une indication du tonnage. Mais remercions toujours le gouvernement pontifical de ce qu'il admet un commencement de publicité.

Liqueurs spiritueuses tirées d'arbres et de fruits d'arbres.

On remarque parmi les arbres de l'Inde le *mowah* ou *bossia butyracea*. Cet arbre, qui fleurit dans une grande partie de l'Inde, atteint la hauteur d'un chêne anglois. La beauté du feuillage et des fleurs en fait un grand ornement des campagnes. Le bois est précieux, en ce qu'il n'est point exposé, comme d'autres bois, à la destruction des fourmis blanches. On sèche les fleurs du mowah, et on s'en sert

Digitized by Google

pour aciduler les mets, et surtout pour la distillation de l'arrack; elles donnent à cette liqueur une grande force: aussi distingue-t-on l'arrack fait avec ces fleurs par le nom de *mowali-arrack*. Dans une bonne année, un bon mowah fournit 2 à 300 livres de fleurs. Du fruit on tire une huile épaisse comme du beurre et utile dans le ménage.

Le brab, ou *palmyra*, fleurit sur les bords du Nerbudda et d'autres rivières du Guzerat. Un bon arbre de cette espèce fournit par jour 43 quarts de tari ou vin de palmiers dont on peut tirer une livre de *jaggaria* ou sucre grossier. La canne à sucre se cultivoit, dans plusieurs endroits de cette contrée; mais, au lieu de fabriquer du sucre fin, on se contentoit de vendre journellement au marché les cannes avec le jus, dont les Hindous sont très-friands.

Le célèbre chimiste danois M. Oersted vient de démontrer que de tous les fruits qui croissent en Danemarck, la *pomme* est celui qui, joint à une grande quantité de sucre, produit la boisson la plus rapprochée du vin. Les cerises, les groseilles et d'autres fruits dont on avoit voulu tirer des boissons vineuses, n'y sont nullement propres. Il espère, avant peu d'années, fabriquer de très-bon vin avec le suc de pomme et du sucre.

La sève du tronc du bouleau est, de toutes les substances végétales, celle qui fournit le meilleur moyen d'imiter le vin de Champagne, qu'on falsifie à Londres et à Hambourg dans des fabriques *ad hoc* avec diverses baies, surtout des *myrtillus*.

Royaume de Lamurzec, aux îles Carolines.

M. Gaymard, un des voyageurs les plus observateurs qu'il y ait, nous a communiqué la note suivante sur les

Digitized by Google

noms et la population des îles soumises au roi *Yequitip*, qui réside à Lamurzec.

Cette population a été indiquée au gouverneur des Mariannes, en mars 1818, par le Tamor Capiapo, l'un des meilleurs pilotes carolins qui avoit visité plusieurs fois ces différentes îles.

Les noms des îles sont écrits d'après la prononciation espagnole, tels que le gouverneur les a notés.

Lamurzec, résidence du roi, à peu près. . .	2,000 ames.
Elato (résidence de la seconde personne du royaume)	1,200
Ulor.	180
Tuquas.	100
Falati.	130
Puc	170
Gulimazao	225
Ulatan.	2 (1)
Car.	15
Falipti.	25
Ulimarai, plus de	500
Falalap.	250
Soliap.	70
Palio.	120
Raor.	110
Mariog.	90
Fagunlap, plus de.	80
Fallugla.	50
Lasagay.	24
Falualap.	36

(1) Les deux hommes qui résident à Ulatan sont destinés à la récolte des cocos.

Digitized by Google

Jarradies. 50
Fanarizaray. 32
Les autres îles, inhabitées.

Total, 5,459

Quelques idées sur la théologie des Chamorres et des Caroliniens; par don Luis de Torres (1).

Les *Chamorrhes* adoroient un seul Dieu qu'ils appeloient *Funtan*; la tradition leur avoit appris que c'étoit un homme d'une taille gigantesque, qui étoit resté longtemps dans leurs îles, et qui, à sa mort, avoit formé l'univers de son sein, le ciel de ses épaules, le soleil et la lune de ses yeux.

Le chef suprême des îles Mariannes était nommé *Magalahé* (*maga* signifie ancien, grand, et *lahé*, homme); sa femme portoit le nom de *maga aga* (*aga*, femme, synonyme de *palaouan*).

Les *Caroliniens* adorent trois personnes qui se trouvent dans le ciel, et dont les noms sont : *Aluhilap*, *Luguelin* et *Olifad*. Ils croient que de toute éternité il existe une déesse appelée *Ligopup*, qui passe pour la créatrice de l'univers. Cette déesse mit au monde Aluhilap, qui est regardé comme le dieu de toutes les sciences et le dispensateur de la gloire; celui-ci est le père de Luguelin, dont on ne sait quelle est la mère ni de quelle manière il naquit.

Luguelin avoit deux femmes, l'une dans le ciel, et l'autre sur la terre; la première s'appeloit *Ylamulug*, et la seconde *Tariso*. Cette dernière n'avoit point d'égale en beauté;

(1) On a conservé l'orthographe de l'auteur espagnol.

Digitized by Google

elle mit au monde *Olifad* quatre jours après le commencement de sa grossesse. Mille traverses furent suscitées à Olifad; il finit par succomber, mais il fut ressuscité par son père.

Le diable des Caroliniens s'appelle *Alus*.

Quelques Caroliniens font monter à sept personnes la famille de Dieu; savoir : *Ligopul* (ou *Ligopup*), *Hantal*, *Aluhilap*, *Litefeo*, *Kulaguf*, *Luguelin* et *Olifad*. Ils sont d'accord sur tout le reste.

Don Luis de Torres, de qui nous tenons ces détails et beaucoup d'autres que je passe sous silence, demanda un jour à des vieillards si quelques îles n'avoient pas une autre croyance; ceux-ci répondirent que ce qu'ils avoient rapporté à don Luis étoit cru de tout l'univers, que tout ce qui existoit dépendoit de ces dieux, et que le monde finiroit quand il leur plaîroit. (Communiqué par M. *Gaymard*.)

État actuel de la Hesse électorale.

Autrefois les électeurs de Hesse étoient de petits sultans qui se faisoient un grand revenu en vendant des soldats. Le prince actuel a adopté des principes plus généreux; les Hessois respirent sous son sceptre paternel.

Le nouveau gouvernement fait beaucoup pour les arts et les sciences. La résidence de Cassel jouit déjà des bons résultats de ses soins à cet égard. On peut en juger surtout par le théâtre, qui a été sensiblement perfectionné. L'université de Marbourg a acquis plusieurs nouveaux professeurs et instituteurs. Les honoraires des anciens ont été augmentés, et c'est la caisse de l'État qui a fait face à cette augmentation. Des mesures ont été prises pour amé-

Digitized by Google

liorer les fonds affectés à différentes branches de ce corps enseignant, entre autres pour la zootomie, et de nouveaux bâtimens lui ont été cédés pour sa bibliothèque et ses autres besoins.

L'armée hessoise, qui étoit autrefois de 20 à 24 mille hommes, et qui avoit même été quelquefois portée à 30,000, est réduite maintenant à 7000 (ce qui fait encore 1000 de plus que le contingent fédéral), qui sont mieux habillés, mieux entretenus et mieux payés. Pour comprendre comment l'ancien gouvernement pouvoit entretenir une armée aussi considérable, il faut savoir que le temps du service étoit de seize ans et plus, quelquefois même pour la vie, et qu'on ne donnait aux invalides qu'un écu par mois. Les uniformes de l'armée sont modelés sur ceux des Prussiens et des Russes. Les sous-officiers reçoivent par des officiers des leçons d'écriture, de langue allemande et de géographie. Les officiers eux-mêmes étudient dans des villes de garnisons, où des professeurs, ainsi que d'autres officiers déjà instruits, s'occupent de l'enseignement. Quoiqu'on pût s'attendre, d'après ces différentes améliorations, à voir augmenter les charges, il n'a paru qu'un nouvel édit sur le timbre, dont le maximum est porté à 50,000 écus. Mais on a opéré dans les dépenses une économie annuelle de 50,000 écus, par le moyen d'un nouveau système de congés, etc.

Ville de New-Hambourg.

La Caroline méridionale vient de voir éclater une nouvelle preuve de ce que peuvent l'industrie intelligente et le travail persévérant.

Digitized by Google

Un Allemand, nommé Jacques Schultz, qui d'abord avoit gagné sa vie comme batelier et pilote de rivière, vient de fonder une ville nouvelle vis-à-vis d'*Augusta*, ville de l'état de Géorgie, dans une situation extrêmement favorable au cabotage riverain. Il l'a nommée *New-Hambourg*, et elle s'agrandit jour par jour; elle partagera avec la ville d'Augusta le commerce entre le *haut-pays* et les villes maritimes; une partie des exportations qui se faisoient par Savannah va être dirigée sur Charleston, qui est éloigné de New-Hambourg de 120 milles par terre. Aussi le gouvernement de la Caroline méridionale a avancé à M. Schultz une somme de 50,000 dollars. Déjà un nouveau chemin unit par terre Charleston à New-Hambourg, et un bateau à vapeur entretient la communication par eau.

Etat de Poyas.

Le fameux sir Grégor Mac-Grégor, connu par ses expéditions peu heureuses contre les Espagnols royalistes de Caracas, s'est établi parmi les Indiens Poyas qui habitent une partie du rivage méridional de la baie de Honduras; il assure que ce peuple l'a nommé *cazique* ou prince; il prend le titre d'*Altesse;* et, ce qui est plus important, il a ouvert à Londres un emprunt de 250,000 livres sterling, emprunt qui, un instant, a eu son cours noté à la bourse de Londres. Un bureau, agissant au nom de *S. A. le prince souverain de Poyas*, a vendu des terres au prix élevé de 3 livres sterling par *acre;* il cherche partout à enrôler des colons pour l'état de Poyas.

Le *Quarterly-Review* traite *S. A. le prince de Poyas*

Digitized by Google

de charlatan, d'aventurier, et ses agens de fripons. Aussi nous n'engagerons pas les géographes à consulter avec confiance l'ouvrage que l'agence de S. A. Mac - Grégor vient de faire publier à Londres, et qui contient une description ravissante de ce pays jusqu'ici peu connu.

Mais, au milieu d'exagérations officielles, il peut se trouver des faits véritables. On dit que les collines de la côte de Poyas s'élèvent par une pente douce, mais constante, vers le centre du pays qni présente plutôt des sommets arrondis que des montagnes escarpées. Ce seroit le caractère d'un plateau granitique semblable aux Vosges. On ajoute que le climat est salubre et agréable; qu'on n'y est peu tourmenté par les moustiques qui ont fait donner à la côte située plus au sud le nom de *Côte de Mosquitos*; que toutes les productions des Antilles y réussissent. Ces assertions n'ont rien d'improbable.

Faisons des vœux pour que la civilisation et la géographie pénètrent dans ces intéressantes contrées de l'*isthme américain* entre l'Yucatan et le Caracas, isthme qui forme encore un pays inconnu.

III.

NOUVELLES.

Publication de la relation de M. Franklin de l'expédition par terre à la mer polaire.

Ce livre, qui vient de paroître à Londres, ne manquera pas d'intéresser le public, et la traduction qu'on en pré-

Digitized by Google

pare (1) sera lue avec avidité. Nous avons déjà regretté que M. Franklin n'eût ni choisi la route ni pris les moyens qui nous paroissent les plus propres à produire de grands résultats.

On sait que l'expédition sous les ordres de M. Franklin étoit destinée à la recherche du passage qu'on prétend exister au nord-ouest de l'Amérique. Les malheurs et les privations qu'ont éprouvés les personnes composant cette expédition, contrastent singulièrement avec le bonheur qui a toujours accompagné le capitaine Parry dans son premier voyage. Le capitaine Franklin et ses compagnons partirent au printemps de l'année 1821, d'un camp où ils avoient hiverné près des bords du grand lac des Ours, par le 67e degré de latitude (correspondant à celle de l'Islande); ils s'approchèrent de la rivière dite de la Mine de Cuivre, qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. De là ils sortirent dans deux canots pour explorer les côtes de la mer polaire, à l'est de l'embouchure de la rivière en question, jusqu'à la baie d'Hudson, vers laquelle ils se dirigèrent; mais le manque de vivres et de vêtemens chauds et les rigueurs de l'hiver, qui commencèrent à se faire sentir dès la fin d'août, ne leur permit d'explorer qu'environ 165 lieues de côtes; mais ils reconnurent que la mer étoit parfaitement libre dans toute la partie que la vue pouvoit embrasser.

Au retour de l'expédition, les besoins qu'elle commençoit à éprouver et les obstacles qu'elle avoit à surmonter devinrent extrêmement alarmans. En approchant de la partie de la rivière de Copper-Mine, d'où elle étoit sortie,

(1) Chez Gide.

Digitized by Google

il étoit nécessaire de doubler une pointe immense de terre; ce qui eût occupé beaucoup plus de temps que les circonstances pressantes où elle se trouvoit ne pouvoient le lui permettre, et l'on jugea donc qu'il étoit indispensable d'abandonner les canots et de se rendre directement par terre à la Copper-Mine. En arrivant sur les bords de cette rivière, les voyageurs se trouvèrent fort embarrassés pour la traverser; mais, ayant réussi à tuer dix élans, ils construisirent un canot avec les peaux de ces animaux, et surmontèrent ainsi cette difficulté; mais la joie qu'ils en éprouvèrent fut aussi passagère que l'est toujours une espérance déçue. Dans la poursuite de leur pénible voyage à travers les contrées sauvages qui séparent la Copper-Mine du lac du Grand-Ours, ils manquèrent complétement de provisions; ils furent, durant plusieurs jours, dans la nécessité de se nourrir de mauvaises herbes et d'une poudre qu'ils obtinrent en broyant les os desséchés provenant des viandes qu'ils avoient précédemment consommées. Dans cette lutte entre l'amour de la vie et la crainte du genre de mort le plus retoutable pour tout être humain, ils eurent à regretter la perte de M. Wood, de neuf Canadiens et d'un Esquimau; et si ceux qui survécurent à ces victimes, réduits à manger pendant plusieurs jours, pour toute nourriture, les débris de leurs souliers et autres objets de pire espèce, n'eussent fait des efforts surhumains pour gagner le lac du Grand-Ours, il est probable qu'ils eussent tous également succombé. Sur ce point, ils trouvèrent les têtes et les os des animaux qui avoient servi à composer leurs provisions du dernier hiver, et ces objets leur fournirent les seuls alimens à l'aide desquels ils soutinrent un reste d'existence jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le premier poste de la compagnie de la baie

Digitized by Google

d'Hudson. Les habitans de ce pays furent sur le point de les massacrer, comme étant les auteurs de la mort de plusieurs de leurs compatriotes qui les avoient accompagnés. Tels ont du moins été les récits des journaux anglois.

Ce caractère tragique et romanesque de l'expédition sera un titre de recommandation auprès d'une nombreuse classe de lecteurs. La relation est bien écrite.

Voyage pittoresque autour du monde, par M. Choris.

Ce voyageur-artiste, que nous avons déjà recommandé à la bienveillance du public, vient enfin d'en publier les dernières livraisons. Ce livre, digne d'orner toutes les bibliothèques, offre des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et des îles du Grand-Océan; leurs armes, habillemens, canots, danses et divertissemens, musique et instrumens de musique; des paysages et des vues maritimes; plusieurs objets d'histoire naturelle accompagnés de descriptions, par M. le baron Cuvier et M. A. de Chamisso, et des crânes humains accompagnés d'observations, par M. le docteur Gall. Le tout a été dessiné par M. Choris dans le voyage qu'il a fait, de 1815 à 1818, sur le brick *le Rurik*, commandé par M. Otto Kotzebue, lieutenant de la marine impériale de Russie, et armé aux frais de M. le comte Romanzoff, chancelier d'état.

Une explication générale, contenant les faits les plus mémorables du voyage, la description des lieux, et des observations sur les habitans, est jointe à l'ouvrage, de même qu'une mappemonde, sur laquelle est tracée la route du *Rurik*.

Digitized by Google

Cette carte a été tracée par le savant M. de Krusenstern, dont le nom seul est un éloge (1).

(1) L'ouvrage complet forme un volume in-folio, imprimé par Firmin Didot sur beau papier vélin, et contient 105 gravures. Prix broché, figures noires, 160 fr.; les objets d'histoire naturelle coloriés, 200 fr.; entièrement colorié, 320 fr.

Digitized by Google

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN BOUKHARIE,

FAIT EN 1820 ET 1821,

PAR M. P. L. IAKOVLEV,

SECRÉTAIRE DE LA LÉGATION RUSSE.

Traduit du russe.

16 décembre 1820.

APRÈS avoir parcouru 17 verstes, nous avons campé près du village de Djigabachi. Dès hier, on nous avoit annoncé que notre entrevue avec le visir boukhare auroit lieu aujourd'hui. A cinq verstes du village, 200 cavaliers vinrent au-devant de nous; ils montoient les plus beaux chevaux qu'il soit possible d'imaginer. Les habitans du village voisin étoient aussi accourus pour voir des Russes. Les uns étoient à cheval, d'autres sur des chameaux; ceux-ci à pied, ceux-là sur

Digitized by Google

des ânes. La foule des curieux étoit si grande, qu'elle nous bouchoit le passage; à chaque pas nous étions obligés de nous arrêter. Mais les iessaouls ou officiers de police, armés de gros bâtons, se mirent à frapper sans miséricorde hommes, chameaux, ânes; les coups tomboient comme la grêle sur les Boukhares affamés de nous voir; de tous côtés, les turbans voloient en l'air, et laissoient à découvert les têtes tondues de tous ces musulmans. Ce fut au milieu de cette presse qu'au son du tambour, et avec l'aide des efforts constans des actifs iessaouls, nous arrivâmes à l'endroit où le visir nous attendoit.

Des conducteurs se présentèrent; l'ambassadeur, les capitaines Tsiolkovski et Meyendorf, les lieutenans Volkhovski et Timofeïev, le docteur Pander, deux interprètes et moi, escortés par cinquante cosaques, nous nous sommes avancés vers le lieu où le visir devoit nous recevoir. On y apercevoit des tentes de couleurs barriolées; la plus grande étoit la salle d'audience. La nécessité nous contraignit de mettre pied à terre, car il n'étoit plus possible de faire un pas à cheval. Des deux côtés de la route, des fantassins boukhares, l'arme au bras, formoient la haie; ils offroient un singulier coup d'œil; c'étoient tous des hommes d'un âge différent; vieillards et jeunes gens, ils étoient vêtus de robes de couleurs mélangées; les uns avoient des bonnets,

Digitized by Google

d'autres des turbans ou seulement des culottes; ceux-ci avoient des bottes, ceux-là n'en avoient pas; tous tenoient à deux mains leur moultük ou fusil à mèche. Ils ne connoissent que deux mots de commandement : « Debout, — assis; » jamais on ne prononce le mot de feu, parce que les moultüks ne peuvent pas faire feu, enfin parce que les Boukhares n'ont pas réellement d'infanterie. Avant notre arrivée, le khan fit rassembler à Boukhara tous les fusils; il se trouva 200 moultüks : alors le khan exigea la présence de tous les amateurs qui voudroient tenir un moultük à la main lorsque l'ambassade russe viendroit le visiter. Ainsi se forma cette terrible infanterie boukhare à travers laquelle passa notre cortége pour se rendre chez le visir.

Celui-ci nous reçut assis. Il avoit à sa droite quatre conseillers dans la même posture. L'ambassadeur se plaça vis-à-vis de lui. On nous proposa d'en faire autant; et, bien qu'avec nos vêtemens, rien ne fût plus désagréable que de s'asseoir à terre, il fallut en passer par-là : nous prîmes notre poste en face des quatre conseillers. Alors commencèrent les cérémonies, les politesses, les félicitations, les complimens; ensuite les domestiques du visir parurent et posèrent devant chacun de nous un plat où il y avoit des pistaches, des raisins secs, de la manne et un pain de sucre.

Digitized by Google

Le visir est un homme d'environ quarante-cinq ans: il parle avec aisance et avec une certaine emphase; il entend à merveille l'art de tourner les yeux; cependant il est encore plus habile à lever les épaules. Au bout d'une demi-heure, les quatre conseillers sortirent, nous en fîmes autant; l'ambassadeur resta seul avec le le visir.

Non, jamais je n'avois vu une si grande affluence et une foule si mélangée: Boukhares, Khiviens, Afghans, Kirghis, Indous, nos cosaques, des soldats, des Backhirs, cette réunion singulière offroit un coup d'œil vraiment bizarre. Il faisoit un très-beau temps, serein et chaud comme au mois de juillet.

Au bout d'une heure, l'ambassadeur sortit de la tente: nous nous remîmes à cheval, et nous poursuivîmes notre route; il y avoit quatre verstes de la tente du visir au lieu où nos kibitki étoient déjà dressées; on nous dit que nous étions près du village; cependant nous ne l'apercevions pas. «Voilà le village, me dit un Boukhare. — Mais c'est un fort. — C'est égal, c'est un village.» Effectivement c'est étoit un: lorsque j'y entrai, l'après midi, je reconnus que le nom ne fait pas la chose. Que l'on se figure quatre murailles crénelées et bâties en briques séchées au soleil, avec deux seules issues, une porte et une poterne; pas une seule fenêtre dans

Digitized by Google

les murs. Tel est un village boukhare à l'extérieur. On ne distingue pas le moindre indice que, derrière ces murs grossiers, il se trouve des êtres vivans. Si l'on entre par la poterne, l'on aperçoit, dans le mur qui est en face, la porte à laquelle on arrive par une ruelle si étroite, qu'un chameau chargé a de la peine à y passer. Des deux côtés de cette rue on ne voit que des murailles aussi hautes que celles du dehors et crénelées de même, et à droite et à gauche des portes : ce sont les entrées des maisons des habitans ; on y trouve des chevaux, des chameaux, des ânes et des Boukhares. Dans chaque cour il y a une citerne ou un puits. Les chambres n'ont pas de fenêtres ; c'est pourquoi les portes restent toujours ouvertes. On ne sait ce que c'est que des fours ; il y a dans le coin de la chambre un trou où l'on place des charbons ardens ; on pose dessus ce trou une table couverte d'un tapis épais. Le Boukhare s'assied près de la table, avance ses pieds sous le tapis, et assure qu'il a chaud. A l'exception de ce tapis, on ne voit pas d'autre ornement dans cette chambre.

Vapkan, 17 décembre.

Le lendemain, nous sommes allés plus loin. Ce fut la même affluence de peuple, et les impitoyables iessaouls firent jouer de même leurs

Digitized by Google

longues et grosses cannes. Après avoir traversé la ville de Vapkan, nous avons campé à peu de distance de ses murs. Elle consiste en un certain nombre de fortins ; car je ne puis nommer autrement les maisons boukhares qui n'ont ni cheminées ni fenêtres, et dont les toits sont plats. Des deux côtés d'une rue s'étendent des murs percés de petites portes ; c'est une ville : entre-t-on par une porte, on trouve au-delà une autre petite ville composée de deux à trois cours, de rues transversales, d'écuries et de chambres. Un mur entoure tout cela. Pas une ouverture, pas une fenêtre ne donne du jour sur la rue.

De même qu'hier, les Boukhares nous ont considérés jusque bien avant dans la nuit; rien ne pouvoit les éloigner de notre camp. Les iessaouls même finirent par y renoncer. Du reste, c'étoit pour nous un véritable divertissement de voir une foule innombrable qui nous accompagnoit d'un endroit à un autre, et qui, lorsque nous faisions halte pour camper, se rangeoit autour de nous, et restoit assise jusqu'à la nuit sans proférer une parole. Nous avons fait époque dans l'histoire de la Boukharie; certes, nous avons procuré aux habitans de ce pays la plus agréable des promenades. On assure que des gens de Vapkan avoient loué un cheval deux et trois ducats, uniquement pour voir les Russes ; ils ont, par dessus le marché, reçu les coups des iessaouls. Les plus à

Digitized by Google

plaindre de tous les Boukhares étoient ceux qui montoient des ânes. Le grison va de droite et de gauche, pendant que le cavalier s'oublie en regardant nos soldats d'un air ébahi : tous deux font de concert la culbute dans un fossé, ou bien tombent sur un iessaoul. Alors les coups pleuvent sur l'homme et sur le baudet ; le premier se penche en avant, met sa tête entre les longues oreilles de l'âne, et de ses pieds presse ses flancs décharnés, l'animal rue, l'iessaoul vocifère, et recommence à faire jouer son bâton.

L'après midi parut un Boukhare, élève de bateleurs indous. Il avoit un singe qui, par ses tours d'adresse, ravit toute la multitude en admiration. Nous autres aussi nous sortîmes de nos tentes. Le singe étoit réellement extraordinaire. Nous n'en avions jamais vu un pareil, pas même M. Pander, notre naturaliste, qui pourtant avoit couru toute l'Europe. Le Boukhare jeta tout-à-coup quatre couteaux en l'air; le singe en saisit un de chacune de ses pattes, les tint fermes, et se promena en appuyant les pointes sur la terre. Il dansa, il salua, enfin il fit tous les tours des ours de Russie.

Le lendemain 18, nous sommes allés à cinq verstes au-delà de Vapkan jusque sur les bords du Ser-Ierchan (le ruisseau doré), que nous avons passé sur un pont de bateau portant le nom de Mikhter-Kassim qui l'a construit ; ensuite

Digitized by Google

nous avons parcouru encore 25 verstes jusqu'à Basartché : l'iessaoul bachi, chef de la garde du khan, vint à la tête de 20 cavaliers nous recevoir à 5 milles en avant de ce village.

Basartché, éloigné de deux verstes de Boukhara, appartient au visir ; ce village aussi ressemble à un fort ; l'intérieur renferme des cours et des jardins. Nos bagages y resteront durant notre séjour à Boukhara.

Pendant quatre jours, nos soldats, nos cosaques et nous aussi, nous avons été en grand uniforme. Dans cet intervalle, les tambours battoient la marche de général ; ce qui faisoit un plaisir infini aux Boukhares, et notamment aux iessaouls. Ils prioient sans cesse les officiers de faire jouer du tambour ; on auroit été tenté de croire que c'étoit pour avoir une belle occasion de faire jouer le bâton ; car, au premier son du tambour, le peuple se précipitoit en masse sur les soldats ; à leur tour, les iessaouls se ruoient sur le peuple, et les bâtons travailloient.

La route de Kagatan à Basartché étant continuellement coupée de canaux, l'artillerie avoit bien de la peine à passer sur les méchans ponceaux qui servent à les traverser.

Digitized by Google

Entrée de l'ambassade russe à Boukhara.

20 décembre 1820.

Les négociations relatives à l'entrée de l'ambassade dans la capitale sont terminées. Aujourd'hui le khan a envoyé à l'ambassadeur une lettre dans laquelle il accepte les propositions faites par ce dernier.

La dépêche reçue, l'ambassade russe sortit de Basartché dans l'ordre suivant : trente cosaques de l'Oural avec un officier ; le moulla Bourkhanbei Pansad-Bachi ; Asad-khan Da-bachi et douze iessaouls ; quatorze personnes portant des présens ; l'ambassadeur : à sa droite, le secrétaire de légation, tenant à la main la lettre de l'empereur ; les officiers de l'état-major de la garde ; le docteur Pander et le conseiller Chapochnikov ; les interprètes ; les gens de la suite ; cent cinquante hommes d'infanterie commandés par M. Tsiolkovski, capitaine de la garde ; enfin cent cinquante cosaques de l'Oural et d'Orenbourg, avec leur iessaoul.

Je n'ai pas besoin de dire que la foule étoit prodigieuse : ce fut bien pis dans la ville ; l'affluence des curieux de tout état, de tout âge, de tout sexe, encombroit les rues à un tel point, qu'à chaque pas nous étions contraints de nous arrêter. Enfin, nous parvînmes au palais. Le cor-

Digitized by Google

tége se rangea sur la place en dehors, nous mîmes pied à terre près de la grande porte, et nous entrâmes dans le palais. Après que nous eûmes traversé trois cours remplies de fantassins boukhares assis, et tenant à la main leurs moultûks et des fauconneaux, les personnes portant les présens et trente fantassins sans fusils restèrent dans la dernière cour ; nous entrâmes dans la salle d'audience; auparavant, l'ambassadeur remit au moullah Bourkhan-bei la liste des présens; puis, prenant la dépêche des mains du secrétaire, il s'avança.

L'appartement étoit très-vaste: un grand tapis de Perse couvroit le plancher; le khan étoit assis sur une petite élévation; il étoit vêtu d'une étoffe de châle, avoit un poignard précieux à la ceinture et une aigrette noire à son turban; le visir se tenoit à sa droite, ses deux fils étoient à sa gauche; sur les côtés, les officiers du khan, vêtus d'étoffe de soie, étoient rangés le long du mur. L'ambassadeur salua : « Sois le bienvenu, dit le khan; approche-toi. » — L'ambassadeur resta debout à quelque distance du prince, et prononça le discours suivant en langue persane :

» L'empereur de Russie, mon très-grâcieux » maître, exprime à Votre Altesse ses sentimens » d'affection et d'amitié pour sa personne; et, » comme il désire consolider le commerce, » source de la richesse des sujets des deux états,

Digitized by Google

» il m'a envoyé comme son ambassadeur vers » Votre Altesse. Le contenu de la lettre de l'em- » pereur fera connoître à Votre Altesse les inten- » tions de mon souverain et ses sentimens pour » un monarque célèbre par ses hautes et bril- » lantes qualités, le fondateur de la prospérité de » son peuple. Je me croirai parfaitement heureux » si, en remplissant les ordres de mon souverain, » je puis obtenir la bienveillance de Votre Al- » tesse.

» Sa Majesté envoie également à Votre Altesse, » en témoignage de son amitié, quelques présens » qui sont le produit des pays soumis à sa domi- » nation. »

L'ambassadeur, après avoir ainsi parlé, baisa la lettre de l'empereur, l'éleva au-dessus de sa tête, la remit au visir, et se rassit.

Le khan prit la lettre, la déroula; et, après l'avoir lue à haute voix, il dit qu'il voyoit avec plaisir que les souhaits de l'empereur de Russie fussent d'accord avec les siens, et que, pour le bien des deux états, il falloit que des caravanes allassent fréquemment de Russie en Boukharie, et de Boukharie en Russie.

Alors l'ambassadeur nous présenta au khan. Ce prince nous adressa diverses questions sur notre voyage et sur la patrie de l'ambassadeur, et s'enquit de lui s'il habitoit la Russie depuis long-temps, etc.

Digitized by Google

Il finit par demander à voir les trente soldats qui étoient restés dans la cour; ils furent introduits.

L'ambassadeur s'inclina une seconde fois et sortit.

Lorsque nous fûmes arrivés à la maison préparée pour l'ambassade, l'escorte et le bagage retournèrent à Basartché.

NOTICE SUR LA BOUKHARIE.

Le royaume de Boukharie confine, au nord, avec une partie de la steppe des Kirghiz, le Kokant et l'Aderkand; à l'est, avec le Naïmatchin et le Badakhchan; au sud, avec l'Andérab, Balk et Ankoa; à l'ouest, avec une partie de la steppe des Kirghiz et Khiva.

La longueur de ce pays, de la ville d'Ouratup à Sareksa, est évaluée à trente journées de route avec des chameaux, ou à 1,800 verstes en ligne droite; sa longueur, de Boukhara au Vieux-Balk, à vingt journées de route, ou à 4,600 verstes.

On estime la population de la Boukharie à 3 millions d'habitans. Comme il ne s'y fait pas de dénombrement, elle ne peut être donnée avec exactitude.

La capitale est Samarkand; le souverain réside

Digitized by Google

à Boukhara. Chakh-roud est un faubourg de cette ville. Le royaume est divisé en sept tumans ou gouvernemens : chacun est administré par un commandant civil.

Samarkand, la capitale, est située sur le Kouan-déria, qui a sa source dans le lac Pandjikand ou Taran. Cette rivière traverse la Boukharie et se jette dans le lac Karakoul : on en a dérivé une infinité de canaux qui arrosent des villes et des bourgs ; elle est navigable ; mais la navigation n'étant pas en usage dans le pays, on se contente de faire flotter sur le Kouan-déria le bois coupé sur les bords du Pandjikand. Samarkand est une ville assez bien bâtie ; elle a plusieurs maisons en pierre ; toutefois la plupart des maisons sont en pisé. Elle renferme deux cent cinquante mosquées et quarante medrés ou écoles, dans lesquelles les mederissis ou professeurs, qui sont ecclésiastiques, font des cours de législation musulmane et de langue arabe. Cette ville compte 150,000 habitans. On y voit trois karavan-séraïs dans lesquels logent les marchands qui arrivent de l'intérieur et de toutes les villes de la Boukharie. Samarkand est gouvernée par le Devlet-by, qui est à la tête de l'administration civile et militaire. La garnison est de 3,000 cavaliers.

Boukhara, située également sur le Kouan-déria, est mal bâtie ; presque toutes les maisons sont

Digitized by Google

en terre; le palais du khan n'est qu'un immense édifice sans goût. On dit que cette ville contient 200,000 habitans, quatre cents mosquées, trente medrés ou colléges semblables à ceux de Samarkand; enfin, dix caravan-séraïs pour loger les marchands qui viennent de l'Indoustan, de l'Afghanistan, du Kokant, de la Perse, de la Russie, en un mot de tous les pays limitrophes et des villes de l'intérieur de la Boukharie.

La religion est l'islamisme. Il y a des mosquées dans toutes les villes et jusque dans les forts et les villages. Les mollahs célèbrent le service divin, et enseignent aux enfans la doctrine du Koran. Les gens riches envoient leurs enfans aux medrés de Samarkand ou de Boukhara, pour qu'ils y perfectionnent leur instruction.

La Boukharie est gouvernée en ce moment par le khan Mir-Haïdar. Il étoit âgé de quarante-cinq ans en 1821 : son autorite est illimitée; elle est héréditaire. Tourou-Khan, son fils aîné et l'héritier présomptif du trône, a vingt-trois ans. Il étoit commandant en chef de l'armée; il ne l'est plus, et vit tranquillement près de son père.

Les principaux fonctionnaires publics qui entourent le khan sont au nombre de six : le kissoubeghi, ou le grand-visir, fait connoître et exécuter la volonté du khan; il jouit de toute sa confiance : Nias-Bek-bei est chef de l'armée; le

Digitized by Google

khan a beaucoup d'estime pour lui : Raasbek-da-Akha est aussi un général ; il est parent du khan : Mouknistan-Divaa-Sarkhar est, comme grand maréchal de la cour, la personne la plus importante du palais : Moursa-Saadik est le premier secrétaire d'état : Moursa-Dja'far-Mouchraf est le grand trésorier; il paie les appointemens des employés militaires et civils.

La réunion de ces personnages, à laquelle vingt autres officiers honoraires sont invités à se joindre, forme, sous la présidence du kissoubeghi, le conseil du khan. Il s'occupe des affaires les plus importantes, ainsi que des déclarations de guerre, des traités de paix et autres objets semblables.

Le kazy-kalam est la première personne de l'état ecclésiastique; il joint à sa qualité de chef du clergé celle de juge dans les affaires civiles; ses jugemens sont exécutés comme ceux du khan; il peut condamner à mort; mais quiconque n'est pas satisfait de sa sentence, a le droit de faire porter plainte au kan par le kissoubeghi. Après avoir examiné la chose, il réforme l'arrêt du kazy-kalam, s'il le trouve injuste, et, suivant l'importance de l'affaire, le destitue, ou bien se borne à le réprimander. Le premier cas arrive bien rarement. Chaque jour le kazy-kalam, après le coucher du soleil, instruit le khan de toutes les causes qu'il a jugées dans la journée.

Digitized by Google

Le grand moufti est la seconde personne de l'ordre ecclésiastique; il est en même temps l'adjoint du kazy-kalam pour recevoir les plaintes et les requêtes. Il cite les décisions du Koran, et fait voir qui a tort ou qui a raison; mais la décision appartient au kazy-kalam.

Les kazy-ourda forment la troisième classe du clergé: il y en a deux à Boukhara et à Samarkand, et un dans chacune des autres grandes villes. Ils ont sous eux les mouftis ordinaires, et leurs rapports avec eux sont les mêmes que ceux du kazy-kalam avec le moufti.

Pour la garde de la personne du khan et de son palais, il y a une espèce de troupe sous le commandement du second oudaïtchi-bachi : il est toujours auprès de la personne du khan, et l'accompagne dans tous les voyages qu'il fait dans le royaume.

Les envoyés qui arrivent des pays limitrophes sont entretenus aux frais du gouvernement boukhare; ils jouissent de toute leur liberté dans la ville.

On estime à 300,000 hommes le nombre des troupes du royaume, qui consistent en cavalerie bien organisée, indépendamment de l'artillerie et de quelques fantassins. Le kizou-beghi est le généralissime des armées; mais, excepté à Boukhara, il ne se mêle pas personnellement des troupes. Il a sous lui plusieurs généraux qui,

Digitized by Google

en temps de guerre, ont pleine puissance d'agir, et, d'un autre côté, sont responsables. En cas de mauvais succès, il n'est pas rare qu'ils perdent la tête. Le khan commande quelquefois son armée en personne. Quand il est absent de Boukhara, le kissou-beghi dirige l'administration; mais tous les jours il lui envoie un rapport de ce qui s'est fait.

Après les ecclésiastiques viennent les marchands. Chaque Boukhare fait plus ou moins le commerce, suivant ses facultés. Les officiers civils et militaires, et les personnes même qui entourent le khan, sont des traficans; ils ont des commis et des agens, et, par leur moyen, expédient des marchandises au-delà des frontières. Les villageois sont laboureurs et jardiniers, ramassent les récoltes, creusent les canaux et les curent. Les habitans des villes ont plus de penchant pour exercer les arts mécaniques et les métiers. Ils tissent des toiles de coton, les teignent, filent le coton et la soie; c'est surtout l'occupation des femmes. Celles-ci, conformément à la loi musulmane, ne peuvent se montrer en public: étant les esclaves des hommes, elles se consacrent uniquement aux travaux domestiques et à l'éducation de leurs enfans. Leurs maris, quoique passablement actifs hors de chez eux, s'abandonnent à la fainéantise quand ils y restent. Ayant dans leurs femmes et leurs concu-

Digitized by Google

bines des exécutrices fidèles et complaisantes de leurs volontés, ils demeurent assis sans rien faire, et chantent des cantiques spirituels tirés du Koran. Ceux-ci se regardent comme des hommes pieux; d'autres passent leur temps à se divertir. Leurs jeux sont les échecs, les osselets, etc. ; ils jouent quelquefois de grosses sommes. Beaucoup aiment aussi les boissons fortes que les juifs leur vendent en grande quantité. Toutefois, comme le Koran défend l'usage des liqueurs fermentées et des jeux de hasard, et que le gouvernement punit sévèrement ces infractions à la loi, on ne se livre à ces excès qu'en secret.

Les Turcomans, les Ouzbek et les Juifs paient un impôt personnel. Les tenanciers des domaines de l'Etat lui donnent un tiers du produit, et gardent les deux autres tiers : on enlève les domaines aux paresseux et à ceux qui ne sont pas en état de cultiver leurs champs.

Entre Serakhs, Marv et Djardja, sur l'Amou-Déria, habitent les Turcomans; on évalue le nombre des kibitki de ces nomades à 90,000; ce qui donne une population de 900,000 individus. Ils fournissent 50,000 guerriers à la Boukharie. Il y a une vingtaine d'années, ce peuple commença à s'habituer à des demeures fixes. Plusieurs ont déjà des maisons, et s'occupent de l'agriculture et du soin des bestiaux. Ils ne

Digitized by Google

connoissent pas encore beaucoup d'arts mécaniques. Leurs troupeaux sont très-considérables; ils ont des chevaux excellens; ils doivent donner comme impôt un mouton sur quarante.

Les juifs sont peu nombreux, excepté à Boukhara et à Samarkand; ils occupent dans ces deux villes 8,000 maisons; ce qui fait supposer une population de 40,000 individus. Ils vivent séparés des Boukhares, quoique jouissant de toute leur liberté. Chaque homme paie par mois un impôt d'un tanga. Le produit en appartient personnellement au khan; il l'emploie à l'entretien de sa cour.

Les juifs exercent sans aucune contrainte leur culte dans leurs synagogues; ils font le commerce, s'occupent de différens métiers, fabriquent des étoffes de soie, et se distinguent comme orfévres, chaudronniers et forgerons; du reste, ils sont méprisés. Quelques-uns d'entre eux sont très-riches, et cependant ne jouissent ni de plus de droits ni de plus de considération que les autres: ce n'est que dans des cas extraordinaires qu'ils obtiennent accès auprès du khan. Il ne leur est pas permis d'aller à cheval dans la capitale. Ils ne peuvent porter ni châles ni vêtemens de soie. Les juifs seuls ont la permission de faire du vin et de l'eau-de-vie; ils en boivent et en vendent en cachette aux Boukhares; ce qui leur procure des profits considérables.

Digitized by Google

Le climat de la Boukharie, généralement chaud, est tempéré dans la partie du nord-ouest. Le printemps commence de bonne heure : au commencement de mars, tout est en fleur. La chaleur de l'été est d'autant plus forte qu'il ne pleut pas ; ce qui oblige les habitans d'arroser leurs champs par des canaux dérivés du Kouan-Déria et des autres rivières. En automne, les pluies sont assez fréquentes. L'hiver, qui est doux, ne dure que trois mois ; il tombe peu de neige ; le thermomètre ne descend que rarement à dix degrés au-dessous de zéro.

Le sol est généralement argileux et sablonneux ; il y a beaucoup de jardins ; la nature récompense richement les travaux de ceux qui les cultivent. Tout ce qui tend à satisfaire l'appétit et même ses fantaisies croît sans peine.

Le sorgho fait la principale nourriture des Boukhares, depuis le khan jusqu'au plus pauvre de ses sujets. Ce grain donne des moissons si abondantes, qu'on en exporte une grande quantité. Les raisins et les autres fruits ne sont pas moins communs. On les fait sécher, soit pour les consommer dans le pays, soit pour les envoyer en Russie. On récolte beaucoup de coton ; il forme le fond principal du commerce du pays : on en fait des tissus, on le file, ou bien on l'expédie en laine en Russie. La plus grande partie des marchandises qui vont en Russie consiste

Digitized by Google

en ouvrages en coton. Le pays ne produit pas beaucoup de soie; c'est pourquoi l'on en fait venir de Perse.

Il n'y a pas en Boukharie de grandes manufactures. Les particuliers fabriquent chez eux, suivant leurs moyens, les objets de leur industrie. Un propriétaire occupe quelquefois jusqu'à vingt ouvriers, jamais davantage. On tisse toutes sortes de toiles de coton qui sont la plupart teintes en couleurs mélangées, opération que d'autres artisans exécutent à part. On fait aussi des étoffes de soie et de coton pour les vêtemens de tous genres.

On élève beaucoup de bétail dans ce pays. Les moutons arabes ou à grosse queue y sont très-communs. Les agneaux de cette race étant très-recherchés en Chine et en Turquie, on les expédie en grande quantité dans ces contrées; il en va aussi beaucoup en Russie. Les meilleurs agneaux sont ceux que l'on appelle nés avant terme. Le gros bétail, quoique peu abondant, suffit aux besoins de la population. La race de cheval nommée cheval boukhare est assez commune; les chevaux troukhmènes sont les plus estimés, on les nomme *argamaks;* on en envoie souvent en présent à la cour de Russie. On trouve entre Boukhara et Samarkand une espèce de cheval désignée par le nom de *karabaïr*; elle est inférieure aux argamaks.

Le bois est très-rare; on ne voit de forêts que

Digitized by Google

dans le voisinage du Pandjikand. C'est par le Kouan-Déria qui sort de ce fleuve que le bois, ainsi qu'on l'a dit plus haut, parvient dans les différentes parties de la Boukharie; on le fait flotter.

On n'a pas découvert de mines de fer, de cuivre, d'argent ni d'or : tous ces métaux viennent de Russie, soit bruts, soit déjà façonnés.

Cette contrée n'a pas non plus de pierres précieuses : on tire les turquoises de la Perse, le lapis-lazuli et les rubis du Badakhchan, les émeraudes, les hyacinthes, les saphirs de la Russie; on en fait aussi venir le corail. Ce sont principalement les femmes qui les portent.

La Boukharie a des monnoies d'or, d'argent et de cuivre. La pièce d'or est l'achraf, plus pesante d'un quart que le ducat de Hollande; elle est frappée à Boukhara, et porte le nom du souverain. Le tanga, pièce d'argent, fait le vingtième d'un ducat. Le pouli-siah est la monnoie de cuivre; il en faut cinquante pour valoir un tanga.

Les Boukhares font le commerce avec tous les états limitrophes de leur pays; le gouvernement exige des Russes le cinquième de la valeur de leurs marchandises, d'après l'estimation; mais, si elles sont apportées par des mahométans sujets de la Russie, on n'exige d'eux qu'un ducat sur quarante; et, comme il n'y a qu'un bien petit nombre de nos marchands chrétiens qui aillent

Digitized by Google

en Boukharie, le produit de ce droit est peu considérable.

On reçoit de la Chine une quantité assez forte de thé, de l'argent en barres, des étoffes de soie, de la rhubarbe, de la porcelaine. On y envoie des peaux de castor et de loutre, du corail, du velours, des pelleteries, un grand nombre d'agneaux arabes, du drap, des lames d'or et d'argent, et du fil d'or. Le commerce avec les Chinois se fait dans les villes de Kachgar, Akssa, Iarkend, Ili et Khotan, qui sont limitrophes de la Boukharie, l'entrée de l'empire chinois étant aussi interdite de ce côté aux étrangers. Les habitans de toutes ces villes font profession de la religion mahométane, et fréquentent toutes les villes de la Boukharie. Les droits de douane sont de chaque côté d'un ducat sur quarante de la valeur, et se paient, soit en nature, soit en espèces.

Les Boukhares tirent de l'Indoustan, de l'Afghanistan et du Cachemyr du nil ou indigo, beaucoup de châles, de la mousseline de différentes largeurs, des toiles peintes, des voiles, des étoffes de l'Inde pour vêtemens, du sucre en poudre; ils donnent en échange de la cochenille, des lames d'or et d'argent, du corail, du fil d'or, du coton, des robes longues, du drap, du velours, des chevaux argamaks, des ducats et des écus de Hollande. Ils expédient

Digitized by Google

leurs marchandises dans ces pays, et en parcourent toutes les villes sans le moindre empêchement; cependant ils paient dans chacune un droit; ce qui augmente le prix des objets dont ils trafiquent. Les Indous et les Afghans ont, par réciprocité, la faculté de venir en Boukharie sans aucun obstacle. Ils paient un ducat sur quarante.

On obtient de la Perse de la soie, des châles de laine de Kerman qui servent de ceinturons aux troupes, de beaux tapis de Perse, du zarbaft, étoffe de soie brochée en or, du chapsan, étoffe de soie unie. Il vient d'Ispahan des ceintures brochées en or pour les gens riches et les grands personnages, des turquoises, du sucre en poudre et en pain, du poivre, du gingembre, et toutes sortes d'épicerie; on envoie dans ce pays du coton, du drap, de la cochenille, du fil d'or, du fer, du cuivre et du velours. Les habitans des deux états vont librement les uns chez les autres. Les premiers paient un ducat sur vingt; les autres seulement un sur quarante.

Les productions naturelles et industrielles du Kokan sont les mêmes que celles de la Perse. Les Kokaniens n'exigent aucun droit d'entrée des Boukhares; ceux-ci, au contraire, lèvent sur les marchandises de leurs voisins un ducat sur quarante.

Le commerce avec Khiva est peu considérable,

Digitized by Google

ces deux pays produisant à peu près les mêmes choses. Les Boukhares reçoivent de Khiva de la soie, des fruits secs, des melons et des pommes; ils y envoient du coton filé, des couleurs, etc. Les droits d'entrée réciproques sont d'un ducat sur quarante.

Les Kirghiz-Kaïssak mènent leurs nombreux troupeaux en Boukharie et sur les frontières de la Russie; ils y vendent et échangent une grande quantité de moutons et de vaches, ainsi que les objets de leur industrie, tels que feutres gros et légers, camelot, poil de chameau, lacets à chevaux, peaux crues et fourrures d'animaux sauvages; ils emportent de la Boukharie des robes longues, des tapis de laine, des loutres, du sorgho, etc. Les Kirghiz acquittent le même droit de douane que les autres mahométans.

Les droits sont perçus dans les villes frontières, ainsi qu'à Boukhara et à Samarkand, par des employés qui relèvent du kissou-beghi. Cette recette se monte à 47,000 ducats de Boukharie; et, selon les habitans, le khan l'emploie uniquement au soulagement des pauvres.

Le khan se lève tous les jours avant le soleil, et, après avoir terminé ses ablutions, fait pendant une heure la prière dans la mosquée de la cour en présence des principaux officiers de l'Etat et des dignitaires ecclésiastiques; ensuite il envoie les fonctionnaires publics remplir les devoirs

Digitized by Google

de leurs charges ; puis il va, avec les gens de sa cour et les mollahs, dans le khanaka, qui est une grande salle dans laquelle il s'asseoit et fait venir des personnes de différens états, surtout des savans et les jeunes gens les plus distingués. Cette conférence terminée, il lit le Koran pendant deux heures, après quoi il entre dans le divan-khané ou salle d'audience, dans laquelle le kissou-beghi, le kazi-ourda, l'oudaïtchi-bachi, le moukchajan, le chigaoul et d'autres officiers l'attendent. On commence par présenter ses devoirs au khan; cette formalité remplie, tous ceux qui en ont le droit s'accroupissent sur leurs talons ; ceux qui n'en jouissent pas se retirent après avoir salué le khan. Chaque fonctionnaire public fait le rapport des affaires de son département, et obtient des décisions. Quant à celles sur lesquelles il ne peut pas être pris une détermination dans ce conseil, le khan ordonne de les renvoyer au kissou-beghi. Les particuliers qui ont des requêtes à présenter sont aussi admis et obtiennent une réponse prompte. Ce travail dure deux à trois heures. Le khan retourne ensuite à la mosquée; quand il en sort, il va dans ses appartemens intérieurs; le seul kissou-beghi l'y suit. Au bout d'un certain temps, il se rend dans la salle à manger ou mikhman-khané : cinq à six personnes de sa parenté se mettent à table avec lui. Après le repas il lit le Koran pendant une demi-

Digitized by Google

heure et fait sa prière; puis il entre seul dans son cabinet, et, suivant ce que l'on dit, il s'y occupe de ses affaires particulières. A cinq heures du soir, il récite une courte prière. Après cela commence le temps de la récréation; il s'entretient avec ses favoris, boit du thé, mange des friandises, etc. Après le coucher du soleil, le Kasi-Kalam lui fait un rapport sur les affaires qu'il a décidées dans la journée. Lorsque le khan l'a entendu, il va souper tantôt dans le divan-khané avec ses favoris, tantôt dans ses appartemens intérieurs avec ses femmes. Après le repas, il entre dans la chambre de celle avec laquelle il veut passer la nuit, ou bien retourne dans son appartement et prend une de ses concubines. Pendant la nuit, il se lève pour faire ses ablutions, puis il prie et se recouche.

Le khan sort rarement de son palais : quand il se fait voir au peuple dans la ville, c'est toujours en grande pompe, accompagné de deux oudaïtchi-bachi et de sa garde, et précédé de mikharam-iessaouls ou officiers à cheval, qui annoncent à haute voix l'approche du souverain. Ce prince est vêtu de la même manière que les Boukhares qui viennent en Russie, excepté que ses vêtemens sont plus riches. Il porte une robe faite d'étoffe de châles ou de soie enrichie d'or et de pierreries; monté sur un beau cheval turcoman magnifiquement orné, il marche len-

Digitized by Google

tement. Quiconque se trouve sur son chemin, à pied ou à cheval, doit, dès qu'il entend la voix des mikharam-iessaouls s'arrêter, descendre de cheval, et attendre, les bras croisés sur la poitrine, que le khan passe, et alors s'écrier : « *Assalâm alikom !* (que Dieu vous bénisse !) » Un salam-agassi, qui précède immédiatement le souverain, répond à haute voix : « *Oualikom salâm !* (que Dieu soit avec vous !) » En été, le khan va quelquefois dans ses jardins peu éloignés de le capitale, et il y passe le temps avec ses femmes et ses favoris.

Il a quatre femmes et un grand nombre de concubines. L'épouse qu'il aime le mieux est Khanakma, fille de Seit-Bii, gouverneur d'Issar ; celle qui tient le second rang dans ses affections est la fille de Moumin-Khan, qui vint en ambassade à Saint-Pétersbourg en 1820.

Mir-Haïdar-Khan est issu de la race de Tchinghis-Khan ; car ce n'est que dans cette famille que l'on peut prendre le souverain. Il est parvenu au trône à l'âge de vingt-cinq ans, et, par son équité, sa rigoureuse observation des lois et sa bonté, s'est fait universellement chérir de ses sujets ; il vit d'une manière régulière, est exact à se conformer aux principes qu'il a adoptés, et conserve la paix avec ses voisins. Si quelqu'un trouble la tranquillité publique, il le fait punir avec la cruauté qui caractérise les Asiatiques. Ses sujets

Digitized by Google

l'aiment, ses voisins l'estiment et le craignent. Quoique le khan de Khiva soit aussi prince souverain et ait des troupes, il est cependant soumis à l'influence du souverain de la Boukharie, qui, plus d'une fois, a humilié son orgueil et l'a contraint à remplir ses obligations. On en a eu un exemple frappant au sujet du pillage des caravanes. Les marchands boukhares ne souffroient pas moins que les Russes de la conduite des Kirghiz qui, encouragés par les Khiviens, les dépouilloient; mais ils obtenoient toujours pleine et prompte satisfaction des uns et des autres par l'entremise de leurs gouvernemens respectifs. Les Kirghiz même, peuple farouche et indomptable, qui ne connoissent aucun droit des gens, craignent les Boukhares: toutefois il ne peut être question ici que de ceux qui vivent errans sur les frontières de la Boukharie. Au sud-ouest de ce pays se trouvent les villes de Marv et de Serakhs qui appartiennent à la Perse. Les disputes continuelles des Boukhares avec ce royaume firent éclater une guerre dans laquelle les premiers s'emparèrent de ces deux villes: cette conquête leur fut facilitée par le secours des Turcomans, qui vivent en nomades sur les rives de l'Amou-Déria; elle eut lieu sous le règne de Mir-Manzoum, père du souverain actuel. Le khan y tient garnison; un grand nombre d'habitans

Digitized by Google

en a été enlevé et transporté dans les villes de l'intérieur de la Boukharie.

Mir-Manzoum-Khan avoit trois frères ; savoir : Oumour-Kchou-Bii, Darvich-Bii et Fazoul-Bii : le premier avoit le commandement suprême des troupes de l'Etat ; les deux autres vivoient dans la retraite. Mir-Manzoum avoit également trois fils : Mir-Haïdar, khan actuel, qui, du vivant de son père, étoit gouverneur de Kartch ; Divan-Nessyr-Bek, gouverneur de Marv, et Mir-Mohammed-Hussein-Bek, gouverneur de Samarkand. Outkar, père du visir actuel, homme sensé, actif et dévoué à son prince, étoit kissoubeghi ou visir avant la mort de Mir-Manzoum.

Ce prince étant tombé dangereusement malade ; et, toute espérance de le voir se rétablir étant évanouie, Outkar, qui désiroit que le trône échût à Mir-Haïdar, qui, par sa qualité de fils aîné, en étoit l'héritier légitime, lui manda par un exprès, à Kartch, de venir au plus tôt à Boukhara avec une armée. Sur ces entrefaites, le khan mourut. Pour éviter un soulèvement, Outkar cacha le trépas du monarque, même à ses plus proches parens. D'après la loi et l'usage, les fonctionnaires publics doivent venir tous les matins présenter leurs salutations au khan ; Outkar les renvoya trois jours de suite au nom du prince. On commençoit à concevoir des soup-

Digitized by Google

çons, car cela n'étoit jamais arrivé : le soir du troisième jour, Outkar manda aux personnages les plus considérables de l'Etat de se réunir le lendemain dans le divan-khané. Quand ils y furent rassemblés, et que chacun eut pris sa place, Outhar, sortant des appartemens intérieurs du palais, entra dans la salle, se plaça devant le trône, et déclara à haute voix que la volonté du khan étoit qu'avant d'apprendre le sujet de leur convocation, ils se défissent de leurs sabres et de leurs poignards. Cet ordre exécuté, Outkar leur dit que le khan leur ordonnoit de retourner chez eux, et de revenir le lendemain pour entendre la communication d'un commandement extraordinaire. Alors ils furent convaincus que le khan n'existoit plus ; mais, désarmés et entourés de soldats, ils n'osèrent rien entreprendre, et se séparèrent. Aussitôt le bruit se répandit dans la ville que le khan étoit mort, que le visir vouloit monter sur le trône, et que l'on devoit l'en empêcher ; mais personne n'osoit rien entreprendre à cet égard. Oumour-Kchou-Bii, frère du khan, se regardant comme l'héritier légitime, résolut cependant d'agir ; il étoit généralissime ; il rassembla tous les commandans des armées, leur communiqua ses soupçons sur le kissou-beghi, leur annonça ses droits au trône, proposa de marcher au palais avec des troupes, de demander à Outkar d'être admis en présence

Digitized by Google

du khan, et, dans le cas d'un refus, d'entrer par force. Plusieurs généraux se rangèrent de son côté; d'autres, au contraire, le combattirent, en disant qu'une telle conduite seroit une violation manifeste des lois et un acte d'une témérité impardonnable. Ces raisonnemens ne purent retenir Oumour; il alla au palais avec ses adhérens, y pénétra, fit appeler Outkar, et le somma de le conduire en présence du khan. Le visir le retint, lui représenta qu'il enfreignoit l'obéissance qu'il devoit au monarque, en essayant, avec une poignée de rebelles, de troubler le repos du khan et de tout le peuple, et lui déclara que, s'il ne dispersoit pas sa troupe et ne se retiroit pas chez lui, il alloit le faire repousser par la force. Oumour, bien loin de tenir quelque compte de ces remontrances, redoubla ses efforts. Alors Outkar, se tournant vers les soldats, leur cria d'une voix menaçante et d'un ton impérieux: «Je vous ordonne, au nom du khan »et au mien, comme votre chef suprême, de »vous éloigner à l'instant; si vous ne m'obéissez »pas, je vous déclare rebelles, et je vais faire »tirer sur vous.» Un mouvement se manifesta parmi la troupe d'Oumour-Bii; tout son monde finit par l'abandonner, et lui-même s'enfuit dans la province de Katakourgan, dont les habitans le prirent sous leur protection. Cependant le peuple, par l'ordre d'Outkar, pilla sa maison

Digitized by Google

et tout ce qu'il possédoit. Le même jour, à minuit, Mir-Haïdar arriva de Kartch avec son armée, et fut reçu par Outkar comme son monarque. Le lendemain matin, les personnages les plus importans de l'État furent convoqués dans le divan-khané; on leur annonça que Mir-Manzoum étoit mort, et que, d'après les lois, Mir-Haïder, son fils aîné, devoit monter sur le trône. Le nouveau khan prêta, en présence de toute l'assemblée, le serment solennel de gouverner avec équité, de faire respecter les lois et d'aimer ses sujets. Toutes les personnes présentes lui jurèrent à leur tour obéissance et fidélité.

Le lendemain, le khan défunt fut enterré avec tous les honneurs dus à son rang.

Dès que Mir-Haïdar se fut assis sur le trône, i envoya chercher son oncle Oumour-Bii à Katokourgan; les habitans ne voulurent pas le livrer. Alors Raasbek-Doakha partit avec cinq mille hommes pour s'emparer de vive force de ce prince. Après une résistance de deux jours, les habitans furent contraints d'ouvrir leurs portes et de remettre Oumour-Bii entre les mains de Raasbek-Doakha. Celui-là lui fit aussitôt couper la tête, qu'il envoya au nouveau khan. Cet acte de barbarie est qualifié de justice par les Boukhares.

Divan-Nessir-Bek et Mir-Mohammed-Hussein-

Digitized by Google

Bek, frères de Mir-Haïdar, qui commandoient, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à Marv et à Samarkand, encoururent la disgrâce de leur frère, et furent obligés de s'enfuir au-delà des frontières. Tourou-Khan, fils de Mir-Haïdar et son héritier présomptif, ne quitte pas son père.

LE KOKAN.

Au nord de la Boukharie se trouve le Kokan, qui autrefois appartenoit à ce pays; Oumer, khan de Kokan, est souverain absolu. Les lois de cette contrée, la religion, les mœurs, les usages, le commerce y sont les mêmes que dans la Boukharie, et un même peuple habite dans l'une et dans l'autre. La seule différence qui existe entre les deux états, c'est que le Kokan est moins étendu, moins peuplé, et par conséquent plus foible que la Boukharie. On peut tirer cette dernière conséquence de ce qu'il lui paie un droit sur les marchandises, tandis que les Boukhares en sont exempts chez les Kokaniens. Soit que cela vienne de jalousie relativement au commerce, ou de la crainte que le monarque inspire, ou de tout autre motif, il règne constamment des dissentions et des disputes entre les deux peuples. Quelquefois les Kokaniens font

Digitized by Google

des incursions dans les villes de la Boukharie situées sur la frontière, pillent les habitans et emmènent le bétail. Les Boukhares, de leur côté, leur rendent la pareille. Vers 1805, les choses en vinrent à un tel point, que les Boukhares réunirent une armée considérable, entrèrent dans le Kokan, et prirent les villes d'Oura-tup et de Tachkent; elles leur restèrent. Suivant les nouvelles les plus récentes, les Kokaniens ont fait heureusement la guerre contre les Boukhares, en 1820, et ont recouvré Tachkent. On doit remarquer, à l'honneur de ces peuples, que la guerre ne trouble pas leurs relations commerciales. Les armées combattent, emportent les villes et les forteresses; mais les habitans paisibles et les marchands continuent à aller tranquillement d'un pays à l'autre, et continuent à vendre leurs marchandises sans éprouver le moindre obstacle.

IRRUPTION DES AFGHANS.

Vers 1790, Témir-Chah de Kaboul s'étant mis à la tête de ses Afghans, voulut subjuguer la Boukharie; il s'en approcha donc avec une armée nombreuse: Mir-Manzoum, qui vit le danger, demanda du secours à ses voisins. Les Ko-

Digitized by Google

kaniens, les Tourkestaniens, les Turcomans, qui alors n'étoient pas encore soumis, et les Issars, lui envoyèrent des troupes. Après s'être réunies aux Boukhares, elles marchèrent toutes ensemble vers Kiliva, ville située sur l'Amou-Déria, où elles rencontrèrent l'armée afghane. Témir, qui ne s'étoit pas attendu à voir sitôt les ennemis, reconnut qu'il ne pourroit pas obtenir la victoire contre les forces que les Boukhares lui opposoient; en conséquence, il demanda la paix. Le khan de Boukharie y consentit volontiers, à condition que Témir lui paieroit un tribut, et le dédommageroit de toutes les dépenses que le rassemblement des troupes lui avoit occasionnées. Ces propositions ne furent point adoptées par Témir, et la guerre commença. Durant quatre jours, on n'en vint pas aux mains; mais, dans la nuit qui précédoit le cinquième jour, les Boukhares tombèrent à l'improviste sur les Afghans, les mirent en désordre, et remportèrent une victoire complète; ils s'emparèrent du camp de l'ennemi, et dispersèrent l'armée de Témir-Chah, qui ne se sauva par la fuite qu'avec un petit nombre des siens.

Après ce succès éclatant, les Boukhares et leurs alliés retournèrent chez eux. Le khan, pour témoigner à ceux-ci sa reconnoissance des secours qu'ils lui avoient donnés, partagea le butin avec eux. Les Issars, mécontens de leur part, mon-

Digitized by Google

trèrent des intentions hostiles; cependant, comme ils étoient foibles, ils n'osèrent pas attaquer les Boukhares; ils se bornèrent à inquiéter leurs frontières, en les pillant et en enlevant des bestiaux. Mir-Manzoum, voulant mettre un terme à ces maux, donna ordre à son fils, Mir-Haïdar, alors gouverneur de Kartch, de faire la guerre à ces bandits, de les vaincre, et, suivant l'usage de ces contrées, de lui envoyer à Boukhara la tête d'Alaverd-Tazy, chef des Issars, le menaçant, dans le cas où l'expédition ne réussiroit pas, de le déclarer déchu de son droit d'hérédité au trône, et de lui ôter le gouvernement de Kartch. Mir-Haïdar, qui étoit encore très-jeune, avoit heureusement d'excellentes troupes et de bons généraux. Il vainquit les Issars, prit leur ville, fit couper la tête à Alaverd, et occuper le pays par son armée, puis retourna près de son père. Depuis ce temps, cette province est soumise à la Boukharie.

TURCOMANS DE LA BOUKHARIE.

Les Turcomans qui habitent entre Serakhs, Marv et Djarda, ainsi qu'on l'a déjà vu, et ceux qui se sont établis dans la première de ces villes, appartiennent à la même race que ceux qui vi-

Digitized by Google

voient en nomades à Manghichlak, entre la mer Caspienne et Khiva; mais ils se sont fixés en Boukharie avant la dispersion de ces derniers. Vers 1795, ils n'étoient pas encore sujets des Boukhares, et vivoient indépendans comme les Kirghiz. Mir-Manzoum vint à bout de les gagner, non par la force des armes, mais par la persuasion. L'oppression que les Perses leur faisoient éprouver l'aida beaucoup dans l'exécution de son projet; les steppes qu'ils parcouroient étant enfermées entre la Perse et la Boukharie, ils aimèrent mieux se soumettre à cette dernière puissance, qui lui promettoit secours et protection contre leurs ennemis. D'ailleurs, la religion les rapprochoit des Boukhares, parce que les Persans sont sectateurs d'Ali, et regardés comme des hérétiques par les Turcomans, qui sont des sunnites ardens. Ceux-ci furent très-utiles aux Boukhares pour la conquête de Serakhs; c'est pourquoi le khan, après que cette ville eut été entièrement détruite, et que ses habitans eurent été transportés dans l'intérieur de la Boukharie, en céda l'emplacement à ses alliés pour les récompenser. Ils rebâtirent la ville et demandèrent un chef au khan : aujourd'hui, elle est florissante; c'est un des boulevards du pays contre la Perse.

Digitized by Google

TURCOMANS DU CAP MANGHICHLAK.

Ces nomades ont depuis long-temps occupé les steppes comprises entre la rive orientale de la mer Caspienne, le lac Aral et Khiva. Ils n'ont pas cessé d'être libres et indépendans. Quoique, par leur manière de vivre, leurs mœurs, leurs usages, leur religion et leur industrie, ils se rapprochent des Kirghiz, et que ce dût être pour eux un motif de vivre en paix avec ces peuples, ils sont au contraire en état d'hostilité permanente avec eux. Les invasions réciproques, l'enlèvement du bétail, les pillages, ont augmenté à un tel point et ont rendu la condition des Turcomans si précaire, qu'ils ont été obligés d'envoyer des députés au gouvernement russe pour le prier de faire construire à Manghichlak un fort qui les protége contre les incursions des Kirghiz. On ignore pourquoi cette mesure n'a pas encore été prise; mais les Turcomans, après avoir encore patienté quelque temps, ont fini par abandonner la steppe dans laquelle ils erroient depuis si long-temps. Quelques-uns sont allés dans celle qui entoure Astrakhan; d'autres ont émigré à Khiva; quelques-uns ont passé en Perse; enfin, un petit nombre s'est séparé de ceux qui s'étoient soumis au khan de Khiva, a traversé l'Amou-Déria dans la steppe

Digitized by Google

de Bakansk, et ne s'est arrêtée que sous les murs de Noura, ville de Boukharie; ces fugitifs ont reconnu la souveraineté de Mir-Haïdar. Ils lui paient le même tribut que les Turcomans établis entre Serakhs et Djarda.

ITINÉRAIRE DES FRONTIÈRES DE RUSSIE A BOUKHARA.

La route des caravanes depuis Troïzk, ville située sur les frontières de la Russie, dans le gouvernement d'Orenbourg, par 54° 10′ de latitude nord et 58° 30′ de longitude est, jusqu'à Boukhara, traverse la steppe des Kirghiz. Sa longueur est de 1,625 verstes. Voici les stations ou les lieux où l'on campe :

1. De Troïzk au Togouzak, petite rivière, 50 verstes, avec des chevaux de bagage. On parcourt cette distance en trente-six heures avec des chameaux.

2. Du Togouzak au Tobol, 100 verstes. Le fourrage est assez abondant; on rencontre beaucoup de lacs.

3. Du Tobol à l'Oubagon, 150 verstes. On trouve assez de fourrage, beaucoup de rivières et de lacs.

Digitized by Google

4. De l'Oubagon au canton des sept petits Ruisseaux, 100 verstes. Le fourrage ne manque pas, mais on ne trouve pas d'eau : les voyageurs sont obligés d'en porter avec eux.

5. Des sept petits Ruisseaux au Zyr-Koupa, 100 verstes. Assez d'eau et de fourrage.

6. Du Zyr-Koupa au Tourgaï, 100 verstes. Eau et fourrage en grande abondance.

7. Du Tourgaï au Ielantchik, 100 verstes. Assez de fourrage. Il n'est pas nécessaire de creuser profondément pour rencontrer de l'eau.

8. Du Ielantchik au Syr-Déria, 350 verstes. Cette distance se parcourt en dix jours avec des chameaux chargés, et en sept à cheval. Les fourrages et l'eau ne manquent pas.

9. Du Syr-Déria à l'Oubagan, 60 verstes. Eau et fourrages assez abondans.

10. De l'Oubagan au Ianghy-Déria, 45 verstes. Assez d'eau et de fourrages.

11. Du Ianghy-Déria au Mont-Aldar, duquel coule une source, 100 verstes. Tout ce trajet est sablonneux, l'eau y manque ; il faut donc la porter avec soi. On trouve du fourrage ; mais il est rare et en petite quantité.

12. Du Mont-Aldar à Bich-Boulan, 70 verstes. L'eau est amère ; il est nécessaire de s'en pourvoir. Le fourrage est peu abondant.

13. De Bich-Boulan à Iouz-Koudouk, 30 verstes. Peu de fourrages, beaucoup d'eau.

Digitized by Google

14. De Iouz-Koudouk au Mont-Pouikpouilduk, 60 verstes. Cette station ressemble à la précédente pour l'eau et le fourrage.

15. Du Pouikpouilduk à Karagat, 60 verstes. Fourrage rare, eau abondante.

16. Du Karagat à Tousrabat, 60 verstes. Peu de fourrage; on creuse pour avoir de l'eau.

17. De Tousrabat aux premiers hameaux boukhares, 40 verstes. On puise de l'eau à des puits voisins des hameaux.

18. Des premiers hameaux à Boukhara, 50 verstes.

Le voyage entier, avec des chameaux chargés, dure quarante jours, sans comprendre le temps que l'on emploie à passer les rivières. On ne met que trente-un jours à parcourir cet espace quand on est à cheval.

(*Extrait du journal russe intitulé :* Le Messager de la Sibérie.)

Digitized by Google

LETTRES

SUR

QUELQUES CONTRÉES DE L'ESPAGNE;

PAR M. LÉON DUFOUR, D. M.

Adressées à M. BORY DE SAINT-VINCENT, correspondant de l'Académie royale des sciences, etc.

QUATRIÈME LETTRE (1).

Nous sommes sortis de la péninsule espagnole par Jaca; rentrons-y par Irun. On dit vulgairement que *la lisière est toujours pire que le drap;* et, certes, on peut en faire l'application à cette partie de la frontière d'Espagne. A peine avez-vous franchi le pont de la Bidassoa, qu'un changement brusque semble vous transporter dans un autre hémisphère. Vous ne trouvez presque plus

(1) Cette lettre sera accompagnée de plusieurs autres; elle fait suite à celles qui ont été insérées dans le Tome XVII.

Digitized by Google

rien ni au physique ni au moral qui conserve la trace des mœurs et des coutumes françoises. Je ne sais pas si cette transition a produit le même effet sur vous que sur moi; mais, à l'aspect de ces hommes du peuple rembrunis et sales dans leur costume comme dans leur physionomie, à leur attitude paresseuse et essentiellement insouciante, je crus voir une colonie de ramoneurs expatriés et nostalgiques. Ils ont cependant une stature et une conformation avantageuses. Vous aurez été frappé, ainsi que moi, de la coiffure des jeunes filles. Les cheveux tout-à-fait redressés à la grecque dans le pourtour de la tête et très-étirés, se réunissent au sinciput, d'où ils retombent en une longue tresse noire et onctueuse qui se prolonge jusqu'au bas des reins.

Vous parlerai-je de ces charrettes biscaïennes dont le bruit horrible vous eût plus d'une fois déchiré le timpan? C'est ici que l'art du charron est véritablement dans l'enfance. Leurs roues, à peine de deux pieds et demi de diamètre, sont des disques plats, minces et pleins, entourés d'une virole de fer. Il n'y a point de moyeu, et elles sont fixées d'une manière immobile à un axe transversal en bois, qui passe sous le fond de la caisse de la charrette et qui exécute à lui seul les mouvemens de la rotation. Ces mouvemens se font avec lenteur et difficulté, et les frottemens produisent un bruit aigre, perçant, déchirant, que

Digitized by Google

l'on peut comparer à de vieilles trompettes et à des clairons fêlés qui seroient au maximum du désaccord. C'est surtout lorsque plusieurs charrettes marchent ensemble dans l'éloignement, que cette méprise est facile. Il faut convenir que ce moyen de transport est peu favorable à la contrebande.

Les habitans des parties septentrionales de l'Espagne, où ces charrettes sont en usage, prétendent que le bruit qu'elles produisent divertit les animaux, et l'on n'a jamais pu les déterminer à renoncer à l'usage d'essieux tournans et de roues ployées, qui n'est pas moins incommode dans l'usage qu'à l'ouïe de l'étranger.

L'art du laboureur est au niveau de celui du charron. On n'emploie ni charrues ni bestiaux, au moins dans quelques cntaons du Guipuscoa; car je n'entends pas généraliser cette pratique agricole. L'instrument du labourage consiste en une fourche de fer appelée *laia*, dont les branches, parfaitement droites, ont un pied et demi de longueur et quatre ou cinq pouces d'écartement. Ces deux branches se réunissent en haut en une courte poignée, et l'une d'elles est fléchie en cet endroit, à angle droit, pour recevoir le pied destiné à l'enfoncer. Voici maintenant comment se fait l'opération du labourage : Deux hommes attelés ont préliminairement divisé, au moyen d'un fer tranchant, la surface du sol en

Digitized by Google

lignes plus ou moins parallèles : les laboureurs, au nombre de trois ou quatre, rangés sur la même ligne, sont armés chacun de deux fourches; ils les enfoncent perpendiculairement en appuyant avec force le pied sur l'une d'elles; ils ébranlent la motte de terre, puis ils poussent horizontalement sous celle-ci l'autre fourche; et, d'un commun accord, ils lui font faire un demi-tour, de manière que sa surface herbeuse soit dans un sens perpendiculaire, et se recouvre de la terre des mottes qui la précèdent. Cette manière simple de labourer n'est pas aussi pénible qu'on pourroit le croire, surtout lorsque les mouvemens et les efforts s'exercent d'une manière simultanée; elle est bien adaptable aux terrains escarpés. Quatre hommes qui travaillent ainsi renversent en douze secondes une motte de terre de quatre à cinq pieds de longueur sur neuf à dix pouces d'épaisseur.

Vous connoissez Irun; ainsi nous passerons outre, sans vous parler ni de son jeu de paume, qui est peut-être l'édifice le plus élégant, ni de son église surchargée d'or, ni de son auberge, dont le premier appartement est une vaste écurie où le fumier entassé infecte toute la maison, ni de ces jalousies inamovibles à travers lesquelles les Espagnols tamisent leurs soupirs amoureux. En sortant d'Irun vous laissez à droite, à la distance d'une petite lieue, Fontarabie, située sur

Digitized by Google

les bords de la mer, et Handaye, renommée par son eau-de-vie qu'on n'y fabrique point. Après deux heures de marche, vous passez à Oyarsun et à Astiarraga. Le pays est montueux; les vallées en sont généralement bien cultivées et très-habitées. Tous les versans exposés au nord sont très-boisés. Les pommiers y abondent pour la fabrication du cidre; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la beauté, la solidité de la route royale. C'est un ouvrage qui feroit honneur aux Romains. Elle est bordée d'un trottoir en larges pierres plates appelées *losas* en castillan, et de bornes partout où cela est nécessaire. Les ponts en pierre y sont multipliés et d'une belle construction. Vous trouverez Hernani, petite ville assez bien bâtie et agréablement bien située au milieu des montagnes. Je ne me rappelle pas où j'ai lu que celui qui fit François Ier prisonnier à Pavie étoit d'Hernani. Vous marchez ensuite en face d'un pic élevé qui porte le nom du village d'Urnietta, placé vers sa base. La longue bourgade d'Andoen vient après, et vous arrivez à Tolosa. C'est la capitale du Guipuscoa. Sa position au confluent de l'Orio et de l'Araxis, et dans un vallon bien cultivé, la rend fort agréable. Elle a 3,000 mille ames de population.

Ici nous quitterons la route de Madrid que vous avez, ainsi que moi, parcourue, et je vais vous conduire dans celle de Pampelune. Malgré

Digitized by Google

ses nombreuses sinuosités à travers des montagnes hautes et escarpées, elle est partout fort praticable pour les voitures et solide. Les roches de cette contrée sont calcaires, tantôt nues, tantôt boisées, suivant leur exposition. Vous passez aux villages de Lisace et d'Aspirots, et, après six ou sept heures de marche, vous arrivez à celui de Lecomberi. C'est la plus misérable des stations. Après avoir descendu une très-longue côte, le cours des torrens change de direction. Les eaux, au lieu de se précipiter vers Tolosa, courent vers Pampelune. On traverse plusieurs défilés, un entre autres fort étroit et flanqué de rochers verticaux. Il étoit devenu redouable aux François par les embuscades des guerroyeurs de Mina. Les montagnes s'abaissent ensuite insensiblement, la campagne devient riante, et l'on entre par ce qu'on appelle *la chaîne* dans une vaste plaine qui précède Pampelune.

Quoique capitale de la Navarre et le siége d'une vice-royauté, Pampelune n'est ni une grande ni une belle ville, comparativement à Sarragosse, Barcelone, Valence, etc. Ses rues sont en général obscures, mal pavées, et ses maisons construites sans goût. Il y a d'agréables promenades plantées d'ormeaux et une citadelle très-forte. Ses habitans sont sensiblement moins rembrunis que ceux des autres provinces de la péninsule. Sa situation, dans le voisinage de

Digitized by Google

montagnes élevées, rend son ciel habituellement nébuleux, et les pluies y sont extrêmement fréquentes en automne et en hiver, ainsi qu'elles le sont à Bayonne. Sa campagne, arrosée par l'Arga, est peu remarquable par sa culture.

Pampelune a été, durant notre séjour en Espagne, et principalement lors du siége de Saragosse, le centre principal de nos hôpitaux militaires; il y en a eu en même temps cinq en pleine activité de service. L'épidémie qui désola Saragosse y exerça aussi d'épouvantables ravages; car, pendant le dernier trimestre de 1808 et le premier de 1809, on compte onze mille cinq cents morts dans les hôpitaux de cette ville. Calculez maintenant combien de victimes furent moissonnées par le même fléau sur toute la ligne depuis Saragosse jusqu'à Bayonne; étendez ce calcul sur l'ensemble des établissemens hospitaliers que la France entretenoit à cette époque sur divers points de l'Europe, et vous aurez le secret de cette énorme consommation de conscrits. Il ne seroit pas difficile de vous prouver que les hôpitaux dévoroient dix fois plus de soldats que les batailles et les siéges. Vous frémiriez, si je vous signalois les vices nombreux de l'administration des hospices militaires en pays conquis, et si je vous dévoilois les brigandages exercés sur ces malheureux malades par les économes et les

Digitized by Google

infirmiers..... Mais détournons nos regards de cet affligeant tableau.....

En sortant de Pampelune par la route de Saragosse, vous traversez d'abord un pays assez plat, inégalement cultivé, presque désert, et, après une bonne heure de marche, vous apercevez sur votre gauche un bel aquéduc en pierre composé d'une cinquantaine d'arches et construit sous Charles III; il produit dans ce lieu un effet magnifique. Nous fîmes halte au trop fameux Carrascal. C'est un endroit où, pendant notre séjour en Navarre, nous avons perdu près de deux mille hommes, soit par des assassinats particuliers, soit dans différentes affaires avec les guérilas. Vous vous figurez peut-être que c'est quelque défilé étroit semblable à ceux que nous avons passés sur la route de Tortosa à Pampelune; mais il n'en est point ainsi: c'est une forêt de chênes verts appelés *carrascos* en espagnol, et qui n'est ni très-épaisse ni montueuse; ce qui la rendoit le repaire habituel des bandes, c'est qu'elle est éloignée des points où nous avions des garnisons, et qu'elle débouche dans plusieurs vallées des hautes montagnes, où les guérilas pouvoient facilement vivre et se cacher. Nous franchîmes le Carrascal sans malencontre, grâce à un convoi d'environ huit cents hommes et à trois cents éclaireurs qui nous avoient devancés

Digitized by Google

dans cette station. C'est ainsi qu'en septembre 1811, époque où les journaux du temps ne cessoient de parler de la parfaite tranquillité de la Navarre ; c'est ainsi, dis-je, qu'il falloit être accompagné pour la traverser avec quelque sécurité. Précisément alors l'insurrection étoit à son comble. Le gouverneur de Pampelune avoit mis à prix la tête de Mina pour 10,000 francs, et Mina celle du gouverneur pour 30,000..... Et voilà comme on écrit l'histoire !.....

Après Barasuin, misérable bourgade qu'on traverse, vous arrivez à Tafalla, où j'ai séjourné près de deux mois, en 1808, avec le quartier-général du maréchal Moncey. C'est une petite ville assez laide de trois à quatre mille habitans, située sur la grande route, à six ou sept lieues au sud de Pampelune, sur la rive droite de l'Arragon. Elle dût être autrefois un point assez important. On y voit encore les immenses ruines d'un ancien palais des rois de Navarre.

Observez que c'est à Tafalla seulement que l'on rencontre les premières plantations d'oliviers. L'existence de ces arbres est un excellent thermomètre pour juger de la température habituelle d'un pays ; elle indique une zone particulière pour la végétation. C'est à partir de là que les plantes méridionales se présentent en foule, que les arbustes aromatiques, tels que la lavande, le thym, la sauge, l'armoise, le romarin,

Digitized by Google

couvrent les collines et embaument les airs. A mesure que l'on pénètre dans cette zone, vous aurez remarqué, ainsi que moi, la différence frappante dans la nuance de la verdure et dans la stature des végétaux. Le nombre des arbustes et des sous-arbrisseaux y est proportionnellement plus grand que celui des plantes annuelles. Flore semble y perdre sa fraîcheur; sa physionomie y prend une teinte d'un gris sombre qui fatigue la vue. L'aridité du sol, la constance d'une température élevée semblent contracter, déprimer le tissu aréolaire des plantes, en épurer les sécrétions, et leur imprimer un tempérament sec, fibreux, tenace.

Pendant mon séjour à Tafalla, j'ai poussé quelques reconnoissances sur divers points de cette contrée de la Basse-Navarre. C'est un pays mal connu pour la géographie. Je vais vous y conduire. Nous commencerons par Lérin. Cette petite ville, située à cinq lieues à l'ouest de Tafalla, en est séparée par un désert monticuleux, nu, aride, monotone, coupé de nombreux ravins, parcouru par l'Arga, petite rivière que l'on traverse sur un pont en pierre près de Miranda de Arga. Elle a une population d'environ trois mille ames. Sa position sur un plateau, dont presque tout le contour est un escarpement à pic, est des plus pittoresques. Ses rues sont mal percées, ses maisons assez mal bâties en terre ou

Digitized by Google

en briques. Il y a un château des anciens comtes de Lérin, où, en octobre 1808, 600 hommes des tirailleurs de Cadix, commandés par don Juan de la Cruz, donnèrent des preuves de la bravoure la plus opiniâtre. Quoique sans artillerie, ils résistèrent pendant plusieurs jours à l'attaque soutenue d'une division de 5 ou 6 mille hommes de nos troupes, et ils ne consentirent à capituler qu'après avoir épuisé leurs cartouches et leurs vivres. Je voudrois n'avoir pas inséré dans le carnet de mes observations journalières les horribles désordres qui accompagnèrent le pillage de la malheureuse Lérin à l'époque précitée. Ces faits isolés sont ordinairement perdus pour l'histoire; mais ils doivent du moins se rattacher aux localités. Dans la partie occidentale de la ville, on a pratiqué par étage de larges gradins qui servent de promenade, et d'où l'on jouit d'un point de vue original. Vous avez absolument à vos pieds une plaine unie comme une glace, d'une culture, d'une fraîcheur qui contrastent admirablement avec les montagnes pelées qui l'environnent. Elle est arrosée par les sinuosités de l'Ega, et terminée par des collines riches en vignobles, et où l'on distingue çà et là quelques oliviers. Si vous descendez sur les bords de cette petite rivière, vous apercevez sur les flancs de l'escarpement de Lérin d'immenses cavités qui paroissent y avoir été pratiquées par les

Digitized by Google

hommes, et que les gens du pays regardent comme d'anciennes habitations des Maures. L'action destructive du temps les a rendues inaccessibles ; mais des personnes qui les ont visitées m'ont assuré qu'il y avoit de vastes appartemens souterrains.

La structure géologique des environs de Lérin et de toute cette partie de la Navarre dans un rayon de sept à huit lieues offre un aspect singulier et bizarre, un *facies* vraiment sinistre. Ce sont des montagnes uniformément basses. Une teinte rouillée est répandue sur tout leur ensemble. Pas un arbre, pas un buisson de verdure n'en rompent l'affreuse monotonie. Les crevasses, ou plutôt les ragades longitudinales qui les ravinent, les font paroître ridées, sillonnées, frappées du sceau de la misère et de la décrépitude. On diroit qu'un feu lent et caché a calciné cette terre et lui refuse sa parure végétale. Si vous examinez de plus près la texture intime de ces monts, vous trouvez qu'au lieu d'être formés d'une masse compacte plus ou moins homogène, ils ne sont généralement composés que d'un détritus calcaire assez incohérent et coloré par le fer. Le gypse, ou chaux sulfatée, y abonde ; il s'y trouve disposé par couches plus ou moins obliques à l'horizon, flexueuses ou crénelées, tantôt d'un rouge briqueté, tantôt en filons parallèles d'un blanc soyeux, nacré, strié.

Digitized by Google

Les stries, que l'on peut facilement détacher avec le tranchant de la lame d'un couteau, sont perpendiculaires à la direction de la couche.

Ma lettre n'étant déjà que trop longue, nous allons suspendre nos excursions pour en reprendre le cours dans la prochaine.

Saint-Sever (Landes), 10 mai 1821.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

ROUTE COMMERCIALE

D'ASTRAKHAN A KHIVA ET EN BOUKHARIE

PAR LA MER CASPIENNE;

Traduit du russe.

Les commerçans qui vont d'Astrakhan à Khiva et en Boukharie par la mer Caspienne, attérissent à sa côte sud-est nommée par les Turcomans *Manghichlak*, et par les navigateurs russes *Port de Manghichlak*. Les marchandises sont débarquées; les navires sont obligés de passer entre les îles de Koulala et Sviétoï d'un côté, et le cap Tak-Karagan de l'autre. Les caravanes qui veulent aller par eau à Astrakhan viennent aussi dans cet endroit.

Autrefois les marchandises étoient expédiées à dos de chameaux par la route qui traverse les montagnes qui environnent la baie de Manghichlak au sud-est. Alors ce transport se faisoit par les Turcomans nomades qui habitoient dans les environs de ce port; ils conduisoient les mar-

Digitized by Google

chandises à Ourghendj en Khivie; aujourd'hui la plupart ont abandonné cette steppe que les Kirghiz sont venus occuper.

Il faut un peu plus de vingt jours aux caravanes pour franchir les montagnes; puis elles descendent dans la vallée, où la chaîne se partage en deux chaînons secondaires. Le chemin à travers les montagnes est pierreux et presque entièrement dégarni de bois. On rencontre dans les endroits favorables des puits creusés par les Kirghiz, les Turcomans et les marchands voyageant en caravanes. On trouve au milieu de la route un édifice carré; ses murs ont près de 10 pieds de hauteur; sa circonférence totale est de 1,000 pieds. Une porte y donne entrée; on ne voit dans l'intérieur ni bâtimens ni ruines. Les Turcomans nomment ces murs Olang; ils disent qu'ils ont été construits autrefois par un peuple dont ils ignorent le nom, et que les pierres qui ont servi à élever cette bâtisse ont été tirées du lac situé à sa base. Ce récit n'est pas dénué de vraisemblance; car les rives du lac offrent des roches de la même nature que celle des blocs de pierre de l'édifice. Les bords de ce lac sont élevés et escarpés; on ne peut arriver au niveau de l'eau que par un sentier fort étroit. Le lac est très-profond et toujours agité, jamais on n'y voit de poissons; mais la particularité la plus remarquable, c'est que, vers 1805, ses eaux et

Digitized by Google

celles des nombreux puits de la montagne, qui, depuis les temps les plus reculés, étoient salées et amères, ont éprouvé une métamorphose soudaine, et sont devenues douces et bonnes à boire.

Au bout d'une journée de route ou un peu plus, on trouve plus loin, à main gauche, un autre lac dont la circonférence peut être estimée avec exactitude à plus de 700 pas. Le sol est marécageux; du haut des rivages qui sont élevés et rocailleux, une quantité de sources d'eaux salées se précipitent avec fracas. Dans le lointain s'élève une montagne du sommet de laquelle, lorsque le temps est serein, on aperçoit un château de forme carrée en pierre. On ignore ce qu'il renferme. Suivant une tradition, il a été bâti, bien long-temps avant Mahomet, par un conquérant, nommé Iskander-Dzul-Karnaïn, qui avoit vaincu plusieurs peuples; et ce guerrier, de même qu'un autre, nommé Djemchid, qui vint après lui, ont caché dans ce château des trésors immenses qu'ils ont enlevés aux nations subjuguées; enfin, Tamerlan avoit l'intention de se servir de ce château; mais, par une cause quelconque, il n'effectua pas ce projet. N'est-ce pas de là qu'est venu le nom singulier de *Birzakilmos*, c'est-à-dire il s'est en allé, il est perdu, ou bien il part pour ne plus revenir?

Les chevaux sauvages, les buffles, les kara-

Digitized by Google

tchanli (renards) et les lièvres sont communs dans les montagnes. Les premiers de ces animaux s'approchent des caravanes en jouant; ils sont plus petits que les chevaux ordinaires. On trouve du corail dans la mer, près de la côte de Manghichlak.

En descendant dans la vallée, on voit, dans un angle formé par les chaînons des montagnes secondaires dont il vient d'être question, le lac d'Oï-Bogour, qui a pris naissance vers le commencement du dix-neuvième siècle. Son eau est bonne à boire; il est profond, et abonde en poissons de la mer Caspienne. C'est ce qui fait supposer aux Turcomans que ces deux réservoirs naturels communiquent l'un avec l'autre par des canaux souterrains; mais, comme ces mêmes poissons se trouvent aussi dans la mer d'Aral, on peut conclure de ce fait qu'ils arrivent de ce réservoir par l'Amou-Déria dans ce lac; car cette rivière qui forme un coude et tombe dans l'Aral, à l'époque des débordemens du printemps, communique avec l'Oï-Bogour par un bras qui se rattache à ce coude, tandis qu'un autre bras de cette rivière qui se dirige d'un côté entièrement opposé, c'est-à-dire au sud-ouest, se rapproche annuellement de la mer Caspienne.

Quant à l'apparition soudaine de cette mer, il faut l'attribuer à un tremblement de terre. On remarque, dans plusieurs endroits de l'intérieur

Digitized by Google

de ces montagnes, des cavités qui rendent un son sourd quand on en frappe la surface avec quelque chose de pesant : on dit qu'une de ces cavernes, qui est extrêmement profonde et obscure, doit son origine à une caravane qui s'y est précipitée. Sur la côte de Manghichlak, on voit le mont Abichtcha, dont le cratère ouvert vomit constamment une vapeur sulfureuse : tout autour sont éparses des pierres noires.

En général, toutes les montagnes de cette contrée sont couvertes d'un nuage ; et, quoique le soleil les éclaire assez fréquemment, ce n'est que pour un temps très-court. Il y pleut très-souvent.

Des montagnes à Ourghendj, la route est unie; de chaque côté croissent diverses espèces d'arbres, notamment le saksaoul, qui a à peu près 15 pieds de haut, est branchu et a de longs rameaux : son bois est si dur, que la hache y mord difficilement. Les forêts sont peuplées de plusieurs sortes d'animaux sauvages, entre autres par des lions.

Les Turcomans nomades habitent sur la côte orientale de la mer Caspienne. Leurs voisins sont les Khiviens, avec lesquels ils vivent en paix. Quelques Turcomans sont au service du khan de Khiva.

Les Turcomans sont adonnés au brigandage et rusés; ils s'occupent de l'éducation des bestiaux et un peu de l'agriculture; ils n'aiment pas le

Digitized by Google

commerce. Cependant ils font avec Khiva un trafic d'esclaves assez considérable. Ils se les procurent en enlevant les pêcheurs des bords de l'Emba (1) et des Persans. Ils pillent assez souvent les caravanes qui vont de Boukhara à Manghichlak, et les Khiviens les y encouragent. Ces désordres sont cause que, depuis quelque temps, les marchands boukhares fréquentent rarement cette route; ils ont préféré celle d'Orenbourg et celle du bureau de douane de Sorotchikovsk, dans le gouvernement d'Orenbourg.

Les Kirghiz qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ont remplacé les Turcomans pour conduire les caravanes à travers les montagnes, sont également un peuple grossier et ami du pillage. Ils sont pasteurs et chasseurs, et, avec le poil de chameau, fabriquent des feutres et des camelots.

Les Turcomans et les Kirghiz, à l'exception de ceux qui sont devenus sujets de la Russie, ne reconnoissent aucune forme de gouvernement; quoique les premiers aient des

(1) L'Emba est une grande rivière qui sépare le gouvernement d'Orenbourg de la steppe des Kirghiz. Ce peuple nomme cette rivière *Djem*, c'est-à-dire la rivière aux framboises, parce que, sur ses bords, les framboisiers sont très-communs. L'Emba coule du nord-est au sud-ouest, et se jette dans la mer Caspienne après un cours de 100 lieues.

Digitized by Google

princes, et les derniers des khans. Les Kirghiz craignent les Khiviens, et, comme eux, professent l'islamisme et sont sunnites. A l'exemple des Turcomans, ils sont le fléau des marchands qui voyagent, et en extorquent des rétributions pour leurs marchandises. Les Asiatiques sont en quelque sorte à l'abri de ces oppressions de la part de ces peuples par la communauté de religion et par les liaisons qu'ils ont contractées avec eux.

Ces bandits ont aussi commencé, depuis quelque temps, à se montrer sur la mer Caspienne; ils se servent de bateaux qu'ils ont volés aux pêcheurs russes, et, d'après ces modèles, en ont eux-mêmes déjà construit quelques-uns. Ils les ont armés d'artillerie, de sorte qu'ils attaquent même de gros bateaux de pêche. D'ailleurs, leur flotte n'est composée que de cinq grandes barques.

Les caravanes mettent cinq jours à parcourir la distance du lac Oï-Bogour à Ourghendj. Cette ville est le rendez-vous des caravanes qui vont de la Boukharie et de Khiva en Russie et en Perse; ce qui la rend très-importante.

A gauche de Khiva, sur les rives orientales de la mer d'Aral, habitent les Karakalpaks, peuple nomade, plus pacifique que les Turcomans et les Kirghiz; il est agriculteur et pasteur. Ils étoient autrefois soumis à des khans, auxquels

Digitized by Google

ils n'obéissoient pas beaucoup; aujourd'hui une partie a reconnu la domination de la Russie; l'autre est tributaire de Khiva.

Les caravanes khiviennes vont d'Ourghendj à Khiva, capitale du pays, qui est éloignée de la première de 70 verstes. Les Boukhares ne vont avec leurs caravanes que jusqu'à El-Djik, première ville de leur territoire. Les ballots légers y sont transportés par terre en trois jours. Quant aux balles plus pesantes, on les expédie par l'Amou-Déria. On les charge sur des radeaux grossièrement construits que des journaliers tirent à la cordelle; car, dans cette contrée, on ne sait ce que c'est que de faire usage du gouvernail ou de la voile. Le trajet, de cette manière, se fait en sept jours au plus.

(*Extrait du journal russe intitulé :* Mélanges patriotiques.)

Digitized by Google

NOTES

SUR LA CARTE D'UNE PARTIE NORD-EST DE L'AFRIQUE,

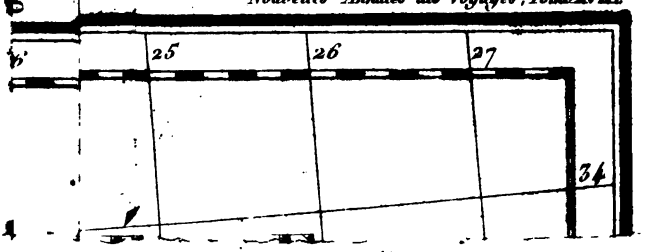
DRESSÉE POUR L'INTELLIGENCE DU VOYAGE DE DELLA-CELLA;

PAR LE CHEVALIER LAPIE, GÉOGRAPHE.

TEL est le véritable caractère de la science, qu'à mesure qu'elle s'enrichit de nouvelles conquêtes, elle tente de plus grands efforts pour en reculer les bornes. Plus les obstacles qu'elle rencontre sont difficiles à vaincre, plus on la voit s'armer d'une courageuse opiniâtreté; et c'est ainsi qu'après avoir obtenu des documens positifs sur les autres parties du globe, elle concentre aujourd'hui tous ses travaux sur l'Afrique, pour dérober enfin à cette vaste et impénétrable contrée les secrets de son organisation géographique.

Dans cette conjoncture, j'ai pensé qu'on ne verroit pas sans intérêt, rassemblés dans le même cadre, les routes de Della-Cella, du capitaine

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Lyon, d'Hornemann, ainsi que les divers renseignemens recueillis par ces voyageurs, et enfin ceux que nous devons à M. Walckenaer, et qu'il a consignés dans ses savantes Recherches sur l'intérieur de l'Afrique.

Cette carte présentant de grandes différences avec toutes celles qui ont paru sur ces contrées, et notamment avec celle qui accompagne le voyage de Della-Cella en italien, qu'elle est destinée à remplacer, j'ai pensé qu'il étoit de mon devoir de dire quelques mots sur sa construction, et de faire connoître les matériaux dont j'ai fait usage.

Je commencerai par rendre un témoignage public de ma reconnoissance à M. le capitaine de vaisseau Gauthier, à qui la science est redevable de tant de belles observations, et qui a bien voulu me permettre de prendre un extrait des côtes qu'il leva, en 1817, depuis Tripoli jusqu'à Mesurata, et de Benghasi à Alexandrie. C'est à l'aide de ces précieux documens, appuyés sur les observations astronomiques de cet habile navigateur et des relevés de M. le lieutenant de vaisseau Richard, qui, en 1821, explora tout le golfe de la Sidre, que je suis parvenu à donner à ces côtes les formes nouvelles et exactes que ma carte présente.

Mourzouk étant la principale position à laquelle devoient aboutir la plupart de mes itiné-

Digitized by Google

raires, il fallut, avant tout, s'occuper de déterminer son emplacement; et, comparaison faite des observations de Ritchie avec celles d'Hornemann, n'ayant trouvé que quinze secondes de différence pour la latitude, je ne balançai pas à l'adopter, et je plaçai Mourzouk par 25° 54′ 0″ de latitude nord et par 13° 31′ 45″ de longitude à l'orient du méridien de Paris. Cependant le major Rennell ayant établi cette position dans la carte qui accompagne le voyage de Hornemann, par 27° 23′ 0″ de latitude et 13° 16′ 0″ de longitude, et la détermination de ce savant géographe ayant été suivie jusqu'à ce jour, j'examinai les raisons sur lesquelles il s'étoit fondé, et je ne vis pas sans étonnement qu'il avoit fait usage que de renseignemens vagues dont l'emploi s'excuse à défaut de documens positifs, mais qui sont insuffisans pour faire rejeter des observations astronomiques faciles à faire, surtout par un homme exercé comme l'étoit Hornemann.

La position de Mourzouk déterminée, je cherchai à établir les routes suivies par le capitaine Lyon. Je commençai par Benioled, dont la latitude, suivant Ritchie, est de 31° 45′ 0″. Les deux routes de ces voyageurs, se rattachant à Tripoli, fixèrent la longitude à 11° 48′ 0″. Il en fut de même pour Bonjem, dont la latitude observée est de 30° 35′ 32″, et j'obtins pour la longi-

Digitized by Google

tude 13° 33′ 0″. Sokna fut placé à 29° 5′ 36″ et à 14° 22′ 0″. Zeghen, dont la latitude étoit également donnée par Ritchie, fut placé à 27° 26′ 0″ et à 14 6′ 0″. N'ayant qu'une seule route pour déterminer la longitude de ces deux endroits, je fis usage des directions indiquées sur la carte qui accompagne la relation du capitaine Lyon.

Teghary fut ensuite l'objet de toute mon attention. Ce point, où se rattachent plusieurs routes venant de l'intérieur de l'Afrique, et dont le major Rennell a mal à propos fait deux positions différentes, me parut assez important pour examiner tout ce qui en a été dit ; et, convaincu par cet examen même de l'exactitude des calculs du capitaine Lyon, relativement à la position de cet endroit, j'ai adopté 24° 4′ 0″ et 13° 17′ 0″, au lieu de 26° 20′ 0″ et 12° 43′ 45″ que lui assigne le major Rennell. Je déterminai ensuite la ville de Gatrone par 24° 47′ 57″, d'après les observations de M. Lyon, et par 13° 38′ 0″.

Ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit assurer la position de Mourzouk, je me servis encore des renseignemens qui furent communiqués, en 1788, à M. Venture par un vieux Tripolitain, qui deux fois avoit fait le voyage de Tripoli au Fezzan, et que nous devons au savant orientaliste M. Langlès ; plusieurs combinaisons me déterminèrent à adopter pour chacune des journées indiquées par cet Africain vingt milles

Digitized by Google

géographiques, terme moyen des distances que parcourent les caravanes légèrement chargées; et, comme la position de Mesurata a été astronomiquement déterminée par M. le capitaine Gauthier, c'est à partir de cet endroit seulement que je commençai à faire usage des renseignemens dont je viens de parler; je ne trouvai sur ma carte que 230 milles au lieu de 240 que donnent les douze journées indiquées par cet Africain de Mesurata à Ouadan, dont l'emplacement est déterminé par le capitaine Lyon relativement à Sokna; mais cette légère différence, selon moi, ne doit provenir que de l'ignorance où l'on est sur la véritable direction de cette route, puisque les six journées suivantes conduisent exactement au Zeghen, et les cinq autres à Mourzouk: ainsi, en assurant la position d'Ouadan, cet itinéraire vient encore confirmer l'exactitude des déterminations de Sokna, Zeghen et Mourzouk.

Une autre route, empruntée aux mêmes documens, assure encore la position de Sokna, qu'elle place à dix-huit journées de Tripoli. Cet itinéraire, divisé ainsi, donne: trois journées de Tripoli au pied du Gharian, trois à El-Gharieh, trois à Mezdah, deux à El-Djefer, et enfin sept à Sokna, qui, suivant les évaluations adoptées, donnent 360 milles géographiques, distance exactement semblable à celle que je trouvai sur ma carte.

Digitized by Google

Mezdah s'étant trouvé placé au moyen de cette route, je l'ai recoupé par un itinéraire indiqué dans le journal d'une expédition faite, en 1810, par Sidi-Mohamed, fils du pacha de Tripoli, contre le Soltan, et extraite de l'excellent ouvrage de M. Walckenaer; j'y trouvai douze journées de Tripoli à cet endroit, et je le plaçai par 30° 33′ 0″ et 11° 34″ 0″.

Il fallut ensuite s'occuper de l'emplacement de Gadamès, d'où partent plusieurs routes qui s'enfoncent dans l'intérieur de l'Afrique, et dont j'avois besoin pour vérifier Tegherry, placer Agably et Ghraat, et assurer encore la position de Mourzouk. Treize journées de Gabès et treize de Tripoli, que j'estimai à 15 milles, parce qu'elles font partie de longs itinéraires qui se prolongent à travers le grand désert, déterminèrent la position de cette ville à 30° 41′ 0″ et à 8° 5′ 0″. Ce point établi servit encore à confirmer celui de Mezdah, situé à neuf journées et demie de cet endroit.

De Gadamès à Tegherry, le cheik Hag-Kasem indique trente-sept journées, qui, estimées à 15 milles géographiques pour les caravanes pesamment chargées, donnent 555 milles; je n'en trouvai que 490 sur ma carte; mais je pense que cet excédant de 65 milles résulte probablement des détours que fait la route, et que nous ne connoissons pas. Cette hypothèse fut une nou-

Digitized by Google

velle raison de croire que les positions nouvelles de Tegherry et Mourzouk ne devoient pas être plus élevées. J'en fus encore plus convaincu lorsque j'essayai de placer Ghraat, que le capitaine Lyon indique être à dix journées de Mourzouk et à vingt de Gadamès, puisque ces trente journées, estimées à 15 milles, me donnèrent 450 milles, et que je n'en trouvai que 415 sur ma carte.

Je me serois moins étendu sur ce point, quelque important qu'il fût, parce que les observations faites par Hornemann et Ritchie sont trop identiques pour me laisser le moindre doute à l'égard de leur exactitude, s'il n'avoit été l'objet d'une discussion particulière de la part d'un géographe dont l'opinion est une autorité respectable; et j'ai lieu d'espérer que, si j'ai été conduit à adopter une opinion différente de la sienne, on ne m'accusera pas de l'avoir fait trop légèrement.

Le capitaine Lyon, d'après les renseignemens qu'il a obtenus, place Ghraat à sept journées au sud-ouest de Sokna; mais je suis fondé à croire qu'il y a ici erreur de direction, puisqu'il met cet endroit à sept journées d'Oubari, que nous savons être à trois journées vers l'ouest de Mourzouk et à trois grandes journées de Sokna; le ré-

Digitized by Google

sultat de mes combinaisons me détermina à placer cette ville à 27° 49′ 0″ et à 12° 10′ 0″ (1).

Tafilet ayant été déterminé, dans la carte qui accompagne le voyage de M. Cochelet, à 30° 44′ 0″ et à 6° 17′ 0″ à l'occident du méridien de Paris, j'estimai à 15 milles chacune les trente journées qui séparent cette ville d'Agably, ainsi que les quarante-une journées que M. Lyon indique de Mourzouk à cette dernière ville, ce qui me donna pour résultat 1,065 milles; et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je trouvai cette distance entièrement conforme à mes combinaisons : alors, recoupant Agably par les vingt-quatre journées qu'il y a de Gadames à cette ville, je la plaçai à 27° 44′ 0″ et à 2° 5′ 0″ à l'orient du méridien de Paris.

Zouclah, dont la latitude se trouvoit déterminée, par M. Lyon, à 26° 11′ 48″, fut placée à 14° 34′ 0″ d'après ses distances et celles que donne Hornemann relativement à Mourzouk; traçant ensuite la route qui va de cet endroit à Benghasi à Derné, je plaçai d'abord Temissa à deux jour-

(1) M. Lyon, indiquant un endroit nommé El-Birkaat, à cinq journées de Ghraat, sans désigner dans quelle direction, je l'ai placé à tout hasard sur la route de Gadamès; il se pourroit bien cependant que ce fût la même position que celle qui est indiquée sur la route de Gadamès à Tegherry sous le nom de El-Gatz.

Digitized by Google

nées, que M. Lyon indique être de huit heures chacune; la première dans la direction de l'est, l'autre vers le nord; ensuite Fugga, à trois journées et demie, puis Zellah et enfin Marada, que je crus reconnoître dans le Maraté de Della-Cella, chacune à quatre journées; mais, pour arriver à ce point, je fus obligé d'augmenter les quantités admises pour chaque journée de marche, et je supposai qu'elles avoient été faites avec des erhelâ ou chevaux de selle, dont la course par jour est estimée à 25 milles. Je plaçai ensuite Zdabia, à moitié chemin de Benghasi ou à quatre journées de l'un et l'autre endroit; mais ici le voyageur ralentit sans doute sa marche, puisque je fus obligé de réduire les distances parcourues dans chacune d'elles.

El-Abiad, que je crus reconnoître dans le Labiar de Della-Cella, fut placé à une forte journée de Benghasi; Saàs, que je crus également être le Zarder de cet auteur, et Maraoua, le furent de même et successivement à une journée; El-Homrie à une journée et demie, et Garinna, que je supposai être Kurin, l'ancienne Cyrène, à une journée; deux autres journées me conduisirent à Derné, en passant par Leghaiba.

Ces points établis, je m'occupai de tracer la route tenue par Della-Cella. Le lecteur, en suivant la relation de ce voyageur, verra combien il est à regretter qu'il ait laissé tant de lacunes

Digitized by Google

dans ces distances, et trouvera, j'ose l'espérer, que je n'ai rien négligé pour suppléer à ces omissions.

De là, passant à l'itinéraire d'Hornemann, je cherchai à déterminer l'emplacement d'Audjelah, point important pour établir la route suivie par ce voyageur; et, dirigeant vers le sud de Derné les 200 milles que me donnent les dix journées qu'il y a de cette ville à Audjelah, je portai la même quantité vers le sud-est de Barca. L'intersection de ces deux distances me donna pour résultat 29° 28′ 0″ et 20° 9′ 0″. Toutefois je ne pus établir les treize journées qui séparent Audjelah de Benghasi, qu'en supposant que cette route étoit suivie par des caravanes pesamment chargées; à l'aide de ce calcul, je trouvai à peu près la distance convenable.

Mais, pour m'assurer de l'exactitude de ce point, je le recoupai encore par les vingt journées qu'il y a de Zonela à cet endroit en passant par Zellah, opération qui me donna presque le même résultat.

Une carte que M. Jomard dressa pour les voyages de M. Drovetti, et que ce savant voulut bien me communiquer, me servit à placer Syouah; et, partant de cet endroit pour établir la route d'Hornemann à Mourzouk, j'acquis de nouvelles preuves en faveur de la position que j'avois assignée à Audjelah.

Digitized by Google

Je vérifiai ensuite Syouah par les quatorze journées de Derné à cet Oasis, et j'obtins exactement les 280 milles qui en sont le résultat. Enfin, ayant établi la route de Browne d'Alexandrie à cet endroit, je trouvai encore les cent trente-sept heures qu'il employa à parcourir cet intervalle, entièrement conforme à la distance donnée par ma carte : alors il ne me resta plus de doute sur l'exactitude de cette position.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le tracé de la route d'Hornemann; j'ajouterai seulement qu'en me servant pour ce travail des estimations du savant géographe anglois, j'ai cru pouvoir leur faire subir quelques légers changemens, et qu'enfin je n'ai rien omis de ce qui pouvoit contribuer à présenter des résultats dignes de quelque confiance.

Je terminerai ces notes par un mot sur le figuré des montagnes.

Les monts Gharian et Terhouana ont été établis d'après les routes du capitaine Lyon, celle de Della-Cella, l'expédition au Soltan et les observations du capitaine Gauthier. Pour le reste, je me suis trouvé réduit à un tracé fondé en partie sur de simples conjectures qui ne peuvent être rectifiées ou confirmées que par les observations des voyageurs. Ainsi les montagnes Noires ou Soudah, traversées par M. Lyon, me parurent être la continuation de celles qui s'étendent au

Digitized by Google

nord de Gadamès, et dont j'ai cru voir la suite dans le Haroudje-el-Acouad ou Noir. D'après le même système, j'ai supposé que les monts Maraï, franchis par Hornemann avant d'arriver au Haroudje, et ceux que traversa Della-Cella pour se rendre à Bomba, étoient, ainsi que les monts Gherdoba, des ramifications de cette chaîne qui peut-être va se rattacher dans le sud-est à quelque chaîne intérieure; cette hypothèse sera pour moi l'objet d'un examen plus approfondi lorsque je traiterai l'intérieur de l'Afrique dans la grande carte dont je m'occupe.

La connoissance de ces vastes contrées peut avoir un jour une si grande influence sur le commerce de l'Europe, qu'on doit tout tenter pour soulever le voile qui la couvre, et tel est le but vers lequel tendront tous mes efforts.

L'expédition du Soltan, dont j'ai parlé plus haut, traversa, après cinq jours de marche, en partant de Mezdah, des montagnes noires que je regardai comme la continuation du Soudah, supposition qui me servit à tracer la suite de cette route qui, ne se rattachant à rien, m'avoit causé quelque embarras.

Les monts Agrouh me parurent être la chaîne de l'Ater, que traversa Cornelius Balbus en se rendant au pays des Garamantes, et je crus reconnoître, dans les rivières qu'il traversa, les torrens d'Acawan et de Tahamatz.

Digitized by Google

Enfin, j'ai pensé que les montagnes de sable traversées par M. Lyon étoient la suite du Haroudje blanc.

Réduit à employer des élémens incertains, à m'appuyer sur des calculs souvent hypothétiques, j'ai fait mes efforts pour perfectionner la carte de contrées qui seront peut-être pendant long-temps encore interdites aux investigations précises de la géométrie et de l'astronomie. Je soumets les résultats de ce travail à l examen critique des géographes; ceux qui seront les plus capables de le perfectionner apprécieront aussi le mieux les difficultés qu'il présente, et seront les plus disposés à excuser les imperfections qui s'y trouvent.

Digitized by Google

DESCRIPTION

DES TOMBEAUX ET MONUMENS INDIENS

DÉCOUVERTS A SAINT-LOUIS,

SUR LE MISSISSIPI;

Traduite de l'anglois, et extraite du voyage fait aux Monts-Rocailleux en 1819 et 1820,

PAR LE MAJOR E. H. LONG.

SAINT-LOUIS, nommé jadis Pain-Court, fut fondé, en 1764, par Pierre La Clade et ses associés, quatre-vingt-quatre ans après la construction du fort Crèvecœur sur la rivière des Ilinois. Jusqu'à une époque très-récente, ce lieu a été occupé par des habitans d'extraction françoise qui faisoient un commerce lucratif avec les Indiens. Sa population s'est rapidement accrue en peu d'années par l'arrivée de plusieurs familles. Les affaires y ont pris une grande extension par la présence de négocians et d'ouvriers entreprenans venus des états situés plus à l'est. En même

Digitized by Google

temps que la ville s'agrandit, que sa prospérité augmente et qu'elle acquiert de l'importance, les mœurs et les usages des habitans des Etats-Unis remplacent ceux des François et des Espagnols, dont le nombre diminue proportionnellement. Comme ce lieu semble destiné à être le dépôt des marchandises expédiées de la Nouvelle-Orléans dans le pays haut, arrosé par les affluens du Mississipi, il est fâcheux qu'il n'y ait pas de port pour protéger les bateaux contre l'impétuosité du courant et contre le danger des glaçons pendant l'hiver. Sous ce rapport, la position d'une ville projetée quelques milles plus bas a un avantage décidé sur celle de Saint-Louis, car elle a un bon port; elle fut choisie, il y a quelques années, par un Canadien françois qui s'y établit.

Les couches horizontales de roche calcaire sur lesquelles la ville de Saint-Louis est placée, et qui s'étendent dans les environs, ont fortement attiré l'attention des curieux par les empreintes de pieds humains bien distinctes que l'on y a trouvées une ou deux fois. M. Rapp, membre de la société des Harmonites, possède une pierre dont la surface porte des marques indiquant qu'elles ont été faites par le pied nu d'un homme qui s'y est posé pendant qu'elle n'étoit pas encore bien formée; on y aperçoit aussi une ligne irrégulière qui paroît avoir été tracée par

Digitized by Google

une baguette que cet homme tenoit à la main. Cette pierre a été extraite de la pente du bord du Mississipi, au-dessous de la limite des débordemens périodiques. Il nous semble que l'explication de ce phénomène n'est pas très-difficile.

Il est très-probable que l'impression d'un pied d'homme faite sur une couche mince de vase déposée sur la pente des rochers, et laissée à nu à la retraite des eaux, peut s'être conservée lorsque la vase s'est durcie, et avoir fini par acquérir l'apparence d'une empreinte produite immédiatement sur la pierre calcaire. Cette supposition devient encore plus vraisemblable, si l'on examine la vase et la boue laissées par les eaux du Mississipi; elles sont formées d'un mélange d'argile et de chaux tellement intime, que, dans les circonstances favorables, il doit durcir promptement. Nous ne sommes pas sûrs que l'origine des empreintes en question ait été telle que nous venons de l'exposer; mais nous ne pouvons adopter l'opinion de quelques personnes qui les ont supposées contemporaines des débris d'animaux marins qui tiennent une si grande place dans la masse des rochers calcaires. Nous disons hardiment que, quelles que puissent être ces empreintes, si elles ont été causées, comme il le paroît, par l'action du pied d'un homme, elles appartiennent à une époque bien plus ré-

Digitized by Google

cente que celle du dépôt de la roche calcaire sur la surface de laquelle elles ont été trouvées.

Le pays autour de Saint-Louis, de même que celui qui est derrière le fort Chartres, et de même que les pays de calcaire horizontal en général, offre, à la distance de cinq à sept milles derrière la ville, de nombreuses cavernes qui sont souvent très-profondes; elles ont la forme de grands entonnoirs; leur ouverture, à la superficie du terrain, a de 60 à 150 pieds de diamètre. M. Say descendit dans une de ces cavités pour connoître la température moyenne dans l'intérieur de la terre; cette caverne s'ouvre au fond d'une ravine profonde; elle a deux entrées près l'une de l'autre qui laissent un passage à l'eau, et sont assez larges pour qu'un homme y puisse pénétrer. On trouve dans l'intérieur deux chambres longues de trente-cinq pieds et larges de douze. Au fond de la seconde, il y a un étang dont l'accès est difficile. Le thermomètre se soutenoit dans ce lieu à 12° 43′ R., et à 19° dans une partie ombragée de la ravine, à peu près à vingt-cinq pieds au-dessous de la surface générale du sol.

La plaine herbeuse à l'ouest de Saint-Louis est embellie d'un grand nombre de jolies plantes. Nous y avons observé l'*aristolochia sipho*, le *cypripredium spectabile*, le *lilium catesbeianum*, le

Digitized by Google

barstia coccinea, le *triosteum perfoliatum*, le *cistus canadensis*, le *clematis viorna* et le *tradescantia virginica*. La lisière de cette plaine est couverte d'humbles taillis de chênes noirs et d'hamamélis; elle abonde en ruisseaux et en sources d'eau excellente, près l'une desquelles on trouva une nouvelle espèce de viorne très-belle. Sur la limite occidentale de cette prairie, on voit de jolies fermes. C'est là que M. John Bradbury, connu depuis si long-temps et d'une manière si avantageuse par ses travaux en botanique et par ses voyages dans l'intérieur de l'Amérique, commence à se construire une habitation.

Cet homme, aussi aimable qu'instruit, n'a négligé aucune occasion de nous être utile durant notre séjour à Saint-Louis. Près de l'emplacement qu'il a choisi pour sa maison coule une source minérale dont les eaux sont fortement imprégnées de gaz hydrogène sulfureux. Le bétail et les chevaux qui, durant la belle saison, errent dans ces pâturages, préfèrent l'eau de cette source à celle de toutes les autres, et on les voit journellement accourir de fort loin pour en boire.

Les tumulus et d'autres restes de travaux des nations indiennes qui habitoient jadis cette contrée, sont très-nombreux dans les environs de Saint-Louis. On compte vingt-sept tumulus de

Digitized by Google

forme et de grandeur diverses au nord et à peu de distance de la ville ; ils sont à peu près disposés sur une ligne qui court du nord au sud. Leur forme la plus ordinaire est celle d'un carré oblong ; leur surface est actuellement couverte de broussailles épaisses ; ce qui ne permet pas de les examiner avec une exactitude scrupuleuse.

Ils offrent généralement un massif carré creusé en pente douce du sommet à la base : la longueur de cette pente est dans quelques-uns de 50 pieds, dans d'autres de 150. Leur hauteur n'est que de 5 pieds. Le plus remarquable de ces monumens est celui que l'on désigne par le nom de *Jardin tombé* (falling garden) ; il est composé de trois étages, tous de longueur égale et de la même forme ; l'étage supérieur, de même que les cinq tertres qui le suivent, est borné à l'est par le bord de la seconde banquette du fleuve ; le second et le troisième étages se succèdent sur la déclivité du rivage, en conservant chacun leur position horizontale, et sont joints l'un à l'autre, ainsi qu'avec le premier, par une descente brusque et oblique.

Il est probable que ces massifs de terre ont été érigés pour servir de cimetières, ou bien ont soutenu des autels pour les cérémonies religieuses. Nous ne pouvons nous figurer aucun usage utile auquel il y ait eu moyen de les appliquer pendant la guerre, à moins que ce ne

Digitized by Google

fussent des postes élevés pour observer les mouvemens d'un ennemi qui s'approchoit; mais un seul monceau auroit suffi pour cet objet, et l'on auroit vraisemblablement choisi un emplacement différent.

L'on ne découvre auprès aucun de ces ouvrages rien qui ressemble à un fossé ou à une levée.

Les tombeaux indiens sont extrêmement nombreux dans les environs de Saint-Louis, quoique l'on n'en trouve aucun dans le voisinage immédiat de la ville. Ils sont surtout fréquens sur les collines près du Merameg et sur la rive gauche du Missouri. Le 12 juin, MM. Say et Peale, accompagnés d'un homme du pays, descendirent dans un canot le Mississipi jusqu'à son confluent avec le Merameg, qu'ils remontèrent à une distance de 15 milles, et s'arrêtèrent à un endroit où l'on avoit visité un grand nombre de tombeaux. Suivant la rumeur publique, on y avoit trouvé des ossemens de nains. La plupart de ces tombes sont près des rives du Merameg; elles ne s'élèvent pas au-dessus de la surface générale du sol; on les reconnoît aux pierres verticales qui les entourent, et qui font une petite saillie aux deux extrémités de la sépulture. Quand on a enlevé la terre et les nombreuses pierres horizontales qu'elle renferme, on voit que les côtés sont construits en longues dalles de pierres posées verti-

Digitized by Google

calement et fort exactement adaptées les unes aux autres, de manière à former un mur continu. Ces tombeaux ont ordinairement trois à quatre pieds, et quelquefois six pieds de longueur. Les ossemens qu'ils renfermoient sembloient y avoir été déposés après qu'on les avoit séparés des chairs, et les uns des autres, conformément à la pratique encore en usage aujourd'hui chez plusieurs tribus indiennes.

Dans le premier tombeau ouvert par M. Say, on trouva les fragmens d'un pot de terre et un crâne d'enfant; dans le second, les restes d'un homme de moyen âge, de taille ordinaire, couché dans toute sa longueur; les os étoient en désordre et brisés. Un habitant du lieu apprit aux curieux que beaucoup de tombeaux semblables avoient été découverts le long des sommets de la plupart des collines voisines. Il avoit rencontré dans une de ces sépultures deux vases de poterie, l'une ayant à peu près la forme d'une bouteille à cou raccourci, l'autre avec une large bouche; il n'y avoit, d'ailleurs, pas un seul ossement dans cette tombe. Ayant passé la nuit dans cet endroit, M. Say et son compagnon traversèrent la rivière pour gagner Lilliput, ville que l'on a le projet de bâtir sous ce nom sur l'emplacement cité si souvent comme celui des tombeaux de la race des pygmées. Tout y ressemble en général à ce qui a déjà été décrit. Une tête, retirée de

Digitized by Google

terre, étoit celle d'un vieillard, comme on le voyoit à ses mâchoires édentées et aux alvéoles oblitérées. Les colons voisins en avoient conclu l'existence d'une race d'hommes sans dents, et à mâchoires semblables à celles des tortues.

M. Say et M. Peale, contens de s'être convaincus, par le témoignage de leurs yeux, que tous les ossemens découverts dans cet endroit étoient ceux d'hommes de taille moyenne, vendirent leur bateau, mirent sur leurs épaules leurs fusils, leurs bêches et les os, et se mirent en marche pour Saint-Louis, dont ils étoient éloignés de 16 milles, et où ils arrivèrent, le 20 juin, à onze heures du soir. Ils eurent, pendant cette promenade, ample matière à réfléchir sur cette qualité de l'esprit, tantôt produite par l'éducation, tantôt engendrée par le commerce avec des gens déraisonnables, qui porte à l'amour du merveilleux, et, se livrant à l'exagération, jette un voile de mensonge sur les traits charmans de la simple nature.

Ces tombeaux contiennent évidemment les restes d'un peuple plus moderne que celui qui a élevé les tertres.

Sur le sommet de l'un des grands monticules voisins de Saint-Louis, on voit plusieurs de ces tombeaux. On ne trouva quelque chose que dans un seul; c'étoit une dent d'une espèce de rat, avec les vertèbres et les côtes d'un serpent de taille moyenne; ces restes étoient bien con-

Digitized by Google

servés. Il fut impossible de déterminer si le reptile avoit été enterré là par les Indiens, ou s'il étoit mort dans ce tombeau après y avoir pénétré par un trou. Si les indigènes l'y avoient déposé, ce sont probablement les os d'une espèce de crotale; car on sait que, de nos jours, plusieurs Indiens ont du respect pour des serpens de ce genre. La découverte de ces os donne lieu de présumer que les serpens à sonnette étoient autrefois adorés par les naturels de l'Amérique, et que leurs restes, comme ceux des ibis en Egypte, étoient religieusement placés dans une sépulture après leur mort.

Pendant notre séjour à Cincinnati, M. Drake nous fit voir, dans son cabinet d'histoire naturelle, deux grandes coquilles marines qui avoient été extraites d'anciens tombeaux indiens à peu de distance de cette ville. Chacune avoit été coupée dans le sens de sa longueur, et il n'en restoit que la moitié la plus considérable. Cette circonstance donnoit lieu de présumer que les indigènes s'étoient servis de ces coquilles en guise de coupes; ou bien que, consacrées par la superstition, elles furent regardées comme des ustensiles sacrés, et employées, soit dans les sacrifices, soit dans les libations faites aux dieux. Cependant elles peuvent aussi, comme le cymbium de l'archipel de la Grèce, avoir été d'usage dans les bains.

Digitized by Google

Une de ces coquilles semble être le casque cornu des conchyliologistes, il a neuf pouces et un quart de long et sept pouces de large. L'autre appartient au genre *fulgur*, ou carreau de Montfort, et, autant qu'on en peut juger, est la même qui se trouve aujourd'hui sur les côtes de la Géorgie et de la Floride orientale, et que les naturalistes connoissent sous le nom de *Fulgur perversus*. Cependant aucun des individus que nous avons vus récemment n'est aussi grand que celui de Cincinnati, qui a neuf pouces de long sur six et demi de large.

Les auteurs ont indiqué différens pays comme l'habitation du casque cornu; suivant Rumphius, il est répandu sur les rivages d'Amboine, dans le détroit de Malacca et sur les plages de l'île de Bouton : Humphreys dit qu'on l'apporte des Indes orientales et de la Chine; Linné croyoit qu'il vivoit sur les côtes d'Amérique; Bruguière nous apprend que Linné s'étoit trompé sur la patrie de ce coquillage, et assure qu'il est natif de l'Océan asiatique.

Ce casque cornu acquiert une certaine importance dans la question relative à l'origine des Américains. Toutes les autorités auxquelles nous avons pu recourir, s'accordent pour indiquer les côtes de l'Asie, ou des îles voisines de ce continent, comme la patrie de ce grand testacée. Linné seul est d'un avis différent; mais aucun

Digitized by Google

autre naturaliste n'en ayant parlé comme se trouvant sur les rivages du nouveau continent, nous devons croire, avec Bruguière, qu'il est particulier à l'Océan asiatique.

Ce coquillâge, ayant été découvert dans un ancien tombeau indien, fournit un témoignage en faveur d'une communication qui a existé autrefois entre les Indiens du nord de l'Amérique et ceux de l'Asie, et nous porte à croire que même il existoit entre eux un trafic assez considérable. Il s'étendoit aussi aux côtes de l'Océan atlantique, d'où l'on obtenoit le *fulgur*.

Quoique ce fait isolé ne fournisse pas une preuve positive de la migration des ancêtres des Indiens américains, de l'Asie, dans les pays où ils vivent aujourd'hui, toutefois, combiné avec d'autres témoignagnes recueillis soigneusement par différens auteurs, il peut venir à l'appui de cette croyance devenue vulgaire.

Dans les prairies des Ilinois, vis-à-vis de Saint-Louis, on voit beaucoup de tertres fort grands. Nous en avons compté soixante-quinze dans une promenade de cinq milles qui nous a conduits à une colline occupée, depuis quelques années, par des moines de la Trappe. Ce monticule énorme est dirigé à peu près du nord au sud; il est couvert de broussailles et d'herbes tellement entrelacées de ronces et de plantes sarmenteuses,

Digitized by Google

que nous ne pûmes pas nous procurer un détail exact de ses dimensions.

L'examen de ces ouvrages de l'art des humains, de ces monumens sans inscription, rappelant l'existence d'un peuple jadis nombreux et puissant, aujourd'hui entièrement inconnu et n'ayant laissé aucun souvenir, ne manque jamais, quoique souvent répété, de produire une impression de tristesse. Pendant que nous étions sur ces monceaux qui se détériorent, et dont plusieurs sont presque entièrement effacés, nous ne pouvions nous empêcher de comparer leur air de décadence avec la fraîcheur du vaste champ de la nature qui se déployoit autour de nous et l'insignifiance de ces monumens avec les traits majestueux et impérissables du paysage que nous avions sous les yeux: nous sentions le peu de solidité et de durée de ce que font les hommes; nous nous souvenions de ce qu'on a dit et répété sur les pyramides d'Egypte, paroles qui peuvent s'appliquer aussi justement à tous les travaux des mortels : « Ces monumens doivent périr; mais l'herbe qui croît entre leurs fragmens déjoints se renouvellera d'année en année. »

Digitized by Google

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire et description des îles Ioniennes, depuis les temps fabuleux et héroïques jusqu'à nos jours, avec un nouvel atlas contenant cartes, plans, vues, costumes et médailles; par un ancien officier supérieur en mission dans ces îles; ouvrage revu par M. Bory de Saint-Vincent, correspondant de l'Académie des sciences, etc.—Paris, 1823; 1 vol. in-8°. Chez Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, au Marais.—Prix, 25 fr.

Peu de pays présentent autant de souvenirs chers au monde savant que les îles Ioniennes, situées le long de la côte occidentale de la Grèce, près de l'entrée de la mer Adriatique. Les écrivains les plus célèbres de l'antiquité ont pris soin de nous faire connoître l'importance de ces îles, leurs richesses, leurs guerres, leurs relations avec la Grèce. Tous ont vanté la marine de Corcyre, qui ne le cédoit qu'à celle d'Athènes. Dans la guerre du Péloponèse, les îles Ioniennes furent appelées à jouer un rôle encore plus marquant. Une querelle entre Corinthe et Corcyre fit naître la guerre qui alluma ce vaste incendie; la Grèce tout entière en fut embrasée; chacun de ces différens états

Digitized by Google

se rangea du parti qui favorisoit le plus son ambition ou ses intérêts particuliers; mais tous recherchèrent avec empressement l'alliance des îles. Corinthe, désespérant de vaincre les Corcyréens, ne rougit pas de susciter des révoltes au sein de leur pays, en y jetant les brandons de la guerre civile; politique odieuse, observe l'auteur, trop fréquemment employée depuis.

On vit plus d'une fois ces îles hospitalières recueillir d'illustres proscrits, et les consoler de l'ingratitude de leurs concitoyens. Thémistocle et Démarate y trouvèrent un asile contre les persécutions d'Athènes et de Sparte.

Les causes qui appelèrent les Romains en Grèce, et qui leur soumirent enfin ce beau pays, se rattachent encore à l'histoire des îles Ioniennes. On voit Corcyre rester fidèle alliée de Rome dans ses guerres contre Philippe, Persée et la ligue achéenne. Céphalénie et Zacynthe, au contraire, embrassent et défendent le parti de ces rois ou des Etoliens, leurs alliés.

Plusieurs des grandes scènes qui composent l'histoire des maîtres du monde se sont passées dans ces îles ou dans leurs colonies: Epidamne et Apollonie, l'une en Epire, l'autre en Macédoine, toutes deux colonies de Corcyre, ont été le théâtre de la lutte de Pompée et de César, de Brutus et d'Antoine. La bataille d'Actium, qui décida des destinées du monde, se donna entre Leucade et Corcyre, et l'heureux Auguste recueillit les premiers fruits de sa victoire en s'emparant de ces îles, qui avoient combattu pour la cause de son rival.

Ce fut par de grands services rendus à des empereurs romains qu'elles méritèrent plus tard de recouvrer leur liberté et leurs priviléges. Avec leur indépendance, elles reprirent une partie de leur antique grandeur; et, quand le colosse romain s'écroula de toutes parts, elles étoient

Digitized by Google

encore dans un état florissant, et, seules, elles purent résister aux torrens des barbares qui alors inondoient l'Europe.

L'histoire de ce pays, durant tout le moyen âge, offre moins de détails curieux; son sort, lié à celui du Bas-Empire, demeure à peu près ignoré; quelques-unes des îles, tombées sous le joug ottoman, ont langui depuis dans un cruel asservissement.

Corfou, Sainte-Maure, Ithaque, Céphalonie, Zante et Cerigo furent cédées à la république de Venise vers l'époque de la prise de Constantinople par les Latins. Leur histoire, dès-lors, n'est plus guère que le fastidieux détail des incursions et des ravages des Turcs et des pirates; cependant elle retrace quelquefois des événemens qui ne laissent pas de donner de l'importance à l'archipel Ionien. Candie trouve dans la proximité de ces îles une grande partie de ses moyens de défense durant le long siége qui fit briller le courage héroïque de tant de guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour combattre les musulmans. Zante et Cerigo offrent aux vaisseaux chrétiens qui vont porter des secours à Candie des points de relâche avantageux; Corfou devient l'arsenal de la marine vénitienne et la place d'armes des Européens pendant ce siége mémorable.

La belle défense de Schulembourg à Corfou contre les Turcs est encore une époque célèbre. C'est le dernier succès obtenu par la république de Venise. Dès ce moment, étrangère aux guerres continentales et aux grands intérêts de l'Europe, elle perdit sa force, sa considération, et bientôt après sa liberté.

Une ère nouvelle sembloit sur le point de commencer pour les îles Ioniennes : tombées au pouvoir de la France à la suite d'un traité, fruit de nombreuses victoires, elles

Digitized by Google

voyoient enfin luire un rayon de bonheur. Ces malheureux sujets de Venise crurent leur tranquillité et leur défense assurées sous l'égide d'une puissance respectable : mais un gouvernement stupide ne sut, dans ses faux calculs, mesurer la valeur politique de ces îles qu'à leur peu d'étendue sur la carte, et on abandonna à leurs propres forces quelques braves qui ne purent conserver des pays convoités par l'Angleterre et la Russie ; il fallut donc céder à l'impérieuse nécessité et à des ennemis que favorisoient et la force et le grand nombre. Cette cession ne se fit pas toutefois sans quelque résistance : la défense de Nicopolis et de Prevesa, celle de la ville de Corfou, offrent de beaux exemples d'intrépidité et de dévouement.

Un an après la conquête de Corfou, les Russes et les Turcs, qui, par une de ces singularités en politique dont nos temps ont offert plus d'un exemple, avoient joint leurs forces ensemble pour se rendre maîtres de ces îles, convinrent entre eux, par un traité, de réunir en corps d'état toutes les îles ex-vénitiennes sous le nom de République des Sept-Iles, en leur laissant l'indépendance et la liberté de choisir une constitution : c'étoit encore un phénomène assez curieux de voir les chefs héréditaires de deux monarchies absolues qui, jusque-là, s'étoient fait la guerre toutes les fois que l'occasion leur avoit paru favorable, se réunir pour décider l'établissement d'une république ; mais, par une fatalité singulière, leur bonne volonté, qui sans doute étoit bien sincère, ne put être réalisée ; la république Sept-Insulaire fut en effet formée, proclamée et reconnue. Cependant ce corps politique manquoit de l'ame qui seule pouvoit lui donner l'existence. L'indépendance réelle lui manquoit ; des partis déchirèrent la république ; les Russes y tinrent garnison.

Le traité de Tilsit en mit de nouveau les François en

Digitized by Google

possession; ils la gardèrent jusqu'au moment où la monarchie colossale organisée par Napoléon croula par des causes qu'il n'entre pas dans notre plan d'examiner.

Pendant les six années que la France fut maîtresse des Sept-Iles, il ne s'y passa rien de mémorable. Les habitans jouissoient d'une tranquillité parfaite. Rien n'eût manqué à leur félicité, s'ils eussent pu reprendre le cours de leurs opérations commerciales. Malgré la douceur avec laquelle ils étoient traités, ces peuples souffroient impatiemment la domination françoise; ils soupiroient après un changement qui leur donnât leur indépendance ou même de nouveaux maîtres. Leurs vœux furent et remplis et déçus. Leurs îles furent organisées en république; elles eurent un pavillon particulier; mais un haut-commissaire anglois, qui représente son monarque, leur fit sentir que, soumises de fait à la Grande-Bretagne, elles formoient une partie imperceptible de l'immense domaine de cette puissance.

Tels sont les faits exposés avec beaucoup de talent par l'auteur de l'*Histoire des îles Ioniennes*. Ce récit est suivi de leur description et de leur statistique, morceau rempli de détails précieux, et dont quelques-uns sont nouveaux. On ne peut les consulter qu'avec fruit.

L'atlas joint à cet ouvrage contient des cartes et des vues de toutes les îles Ioniennes, ainsi que des médailles et des figures : toutes sont lithographiées. Quoique ce genre de travail semble peu propre à rendre la délicatesse des lignes et des contours qui composent une carte de géographie, nous ne craignons pas d'avancer que ces cartes, et surtout celle qui offre l'ensemble des côtes et des îles de la Grèce, est d'une exécution si nette, que, sous ce rapport, la gravure ne feroit peut-être pas mieux. Une particularité de cette carte est de ne contenir que les noms anciens des contrées qu'elle représente.

Digitized by Google

Les cartes sont précédées d'un état nomiatif des îles et écueils habités et inhabités qui dépendoient ou dépendent encore du gouvernement des îles Ioniennes. Ce tableau est d'autant plus curieux, que l'on y trouve le nom de beaucoup d'îlots connus de bien peu de personnes, même de celles qui fréquentent la Méditerranée. Il n'y a pas longtemps qu'un navigateur crut avoir fait une découverte qui alloit mettre son nom à côté de celui des Colomb, des Tasman et des Cook. Il avoit reconnu, exactement à la vérité, tous ces îlots disséminés sur la mer Ionienne, entre les grandes îles et le continent. Il mande aussitôt cette importante nouvelle aux grands fonctionnaires de la république; elle est répétée avec emphase dans des journaux consacrés à la science. On ne trouvoit pas des expressions assez fortes pour préconiser le haut degré d'importance de la grande découverte. Mais tout-à-coup un journal italien en fait une de son côté; c'est que ces îlots sont nommés et décrits, soit dans la *Description du golfe de Venise*, par Bellin, soit dans le *Dictionnaire géographique* de la Martinière, soit dans plusieurs autres livres. Grâce à l'atlas des îles Ioniennes, on a la facilité de connoître sans peine la nomenclature de ces îlots.

L'état de la population des îles Ioniennes, dressé il y a dix ans, leur donne 158,405 habitans. L'auteur ajoute, en note, que sans doute, dans ce laps de temps, ce nombre a dû, par suite de l'état de paix et de la prospérité commerciale du pays, subir une augmentation. Effectivement, des notices qui paroissent authentiques portoient, il y a quatre ans, la population des Iles Ioniennes à près de 188,000 ames, et des ouvrages récemment publiés l'évaluent à 200.000; ce qui n'a rien d'improbable.

L'auteur de l'histoire des îles Ioniennes n'ayant conduit son ouvrage que jusqu'à l'année 1807, un homme de lettres

Digitized by Google

qui a long-temps résidé dans cet archipel, s'est chargé de compléter ce travail en le continuant jusqu'à nos jours.

Un discours préliminaire de M. Bory de Saint-Vincent a été placé en tête du livre. Nous pouvons dire avec justice de ce morceau, qu'il se distingue autant par les grâces du style que par le mérite de la concision. Il trace à grands traits les faits qui rappellent les îles Ioniennes à l'attention du monde savant; il s'exprime avec un enthousiasme généreux sur le mouvement qui agite en ce moment la Grèce, et fait des vœux pour le succès d'une cause qui a pour elle ceux de tous les amis de l'humanité.

E.

Journal d'un Voyage autour du monde pendant les années 1816-1819; par M. DE ROQUEFEUIL, lieutenant de vaisseau, etc., etc.; deux volumes in-8°, 1823 (1).

Que le commerce françois pourroit faire des conquêtes honorables et avantageuses, si les études géographiques guidoient l'esprit de spéculation, et si les idées énoncées dans les livres étoient réalisées par des capitalistes éclairés! En voici un exemple brillant : Le savant hydrographe et excellent citoyen, M. de Fleurieu, a décrit le voyage de M. Marchant aux côtes nord-ouest de l'Amérique, dont le but étoit d'essayer ce commerce lucratif des pelleteries que les Anglo-Américains, les Anglois et les Russes exploitent depuis les voyages de Cook, de Dixon, de Méares et de Vaucouver. Il paroît que c'est la lecture de l'ouvrage de M. de Fleurieu qui a inspiré à un des premiers négo-

(1) Chez Ponthieu, au Palais-Royal, et chez Gide, rue Saint-Marc.

Digitized by Google

cians de Bordeaux l'idée de faire une tentative nouvelle du même genre. Réunissant à ses plans mercantiles les vues d'un patriotisme élevé et éclairé, M. Balguerie jeune combine le projet d'envoyer à la côte nord-ouest de l'Amérique un bâtiment chargé de chercher des peaux de loutres de mer, de les faire vendre à la Chine, et d'importer en France, par ce moyen, des marchandises de ce dernier pays acquises par échange et sans exportation de numéraire. Il offre la conduite du bâtiment, simple navire de 200 tonneaux, monté de trente-quatre hommes en tout, à un officier de la marine royale, auquel il confie en même temps la direction des opérations commerciales. M. *de Roquefeuil*, lieutenant des vaisseaux du roi, portant un nom que nos anciennes guerres navales ont rendu célèbre, accepte cette mission sans être arrêté par les vains préjugés qui jadis interdisoient aux officiers de marine les voyages de commerce; il a pensé avec raison que les faits d'armes ne sont pas les seuls qui puissent honorer le pavillon françois et accroître la propriété nationale. *Le Bordelais*, c'est le nom du navire, met à la voile de l'embouchure de la Gironde le 19 octobre 1816; il y revint le 21 novembre 1819. Nous ne le suivrons pas dans toutes les circonstances variées qu'offre sa longue course; les renseignemens commerciaux que cette relation présente ne peuvent pas, en général, être abrégés sans perdre de leur utilité, et ceux de nos lecteurs qui s'y intéressent feront bien de se procurer l'ouvrage. En principe général, nos analyses des ouvrages imprimés en françois ne doivent avoir qu'une étendue limitée, parce que nous devons supposer que la plupart de nos lecteurs lisent les bons livres *in extenso*. C'est ce qui nous détermine à n'extraire qu'un petit nombre de détails de la relation de M. de Roquefeuil.

Digitized by Google

Le Bordelais étant arrivé au *Pérou*, M. de Roquefeuil se rendit de sa personne du port de Callao, où il y a environ quatre cents maisons, à Lima, qui en est éloigné d'un myriamètre, trajet que les voleurs rendent impraticable la nuit. Il fut fort bien reçu par le vice-roi, sans pouvoir obtenir toutefois, en sa qualité d'étranger, la permission d'aller chercher du blé et du riz, comme il se proposoit de le faire, dans la partie du Pérou où sont les ports de San Pedro et de Truxillo, et qui est très-riche en denrées. Il se vit forcé d'employer le produit des ventes qu'il avoit pu effectuer à acheter du cuivre, article qui, de tous ceux du Pérou et du Chili, est celui qui convient le mieux pour la Chine. Il prit aussi quelques objets d'échange pour la côte nord-ouest et des dents de baleines (cachalots) qui devoient lui servir à se procurer du bois de sandal aux îles Marquises.

Les femmes de Lima portent une jupe étroite et plissée, nommée *saya*, qui dessine les formes avec un peu trop d'exactitude; en revanche, elles ont le haut du corps et la figure absolument cachés, lorsqu'elles paroissent au-dehors, par la *manta*, qui est un voile noir fermé à la ceinture. Au fond, ce sont les rayons d'un soleil vertical qu'elles redoutent, et non pas les regards des hommes.

Elles joignent aux agrémens de la figure une parure fort recherchée, et particulièrement un goût marqué pour les perles, qui contrastent agréablement avec leur teint animé et le noir brillant de leurs cheveux. Les maisons, au contraire, n'offrent à l'intérieur ni goût ni richesse; l'extérieur seul est agréable.

Le soir du dimanche des Rameaux, M. de Roquefeuil vit la procession dite *del Borriquito* (de l'ânon), cérémonie grotesque qui attire un concours immense. A l'occasion des divertissemens qui signalent l'époque de Pâques,

Digitized by Google

il parle de l'intempérance du peuple, de cette contrée, même parmi les individus d'origine espagnole, même parmi les femmes, vice qui contraste si fort avec la sobriété dont s'honorent les habitans de la mère-patrie. Mais beaucoup d'usages qui ont étonné notre voyageur ne sont cependant que la répétition de ce qu'on voit à Madrid, à Cadix et à Barcelone. Par exemple, au spectacle, dès que la toile est baissée pour les entr'actes, un cliquetis de briquets se fait entendre, et chaque bouche, même la plus jolie, est armée d'un cigare, ce qui remplit la salle d'une épaisse fumée. Les combats de taureaux et ceux de coqs sont fort du goût des habitans de Lima.

La population de Lima est d'environ 80,000 ames, dont les Espagnols européens ne forment pas plus du vingtième; il y a un assez grand nombre de créoles blancs; le reste des habitans se compose d'Africains esclaves, dont le nombre peut égaler celui des blancs, et de gens de couleur de toutes les nuances, mélangés de sang espagnol africain et de celui des anciens indigènes, et croisés à l'infini.

Cette ville renferme un dépôt hydrographique qui contient les meilleures cartes que l'on ait de la mer du Sud et plusieurs manuscrits intéressans.

Le commerce du Pérou, aujourd'hui qu'il est devenu libre, doit acquérir beaucoup d'importance pour la France, qui peut fournir à ce pays des vins, des toiles, des draps, des objets de mode, et surtout des soieries, dont le débit est considérable. On peut sans doute y envoyer aussi des huiles comme faisoit l'Espagne, quoique l'olivier réussisse aux environs de Lima et y donne de l'huile passable. Les articles d'exportation est le cacao, le cuivre, le quinquina, les laines de mouton et celles de vigogne, les peaux de chinchilla, et enfin la cochenille, du moins lorsqu'on vou-

Digitized by Google

dra s'occuper de cette dernière branche de commerce. Les parages du Pérou, particulièrement ceux des Gallapagos, abondent en baleines et en cachalots; aussi sont-ils fréquentés par beaucoup de baleiniers anglois et américains. Ceux-ci, plus encore que les Anglois, s'adonnent, sur divers points de la côte et sur les îlots adjacens, à la chasse des phoques de différentes espèces, connus sous les noms de *loups*, d'*éléphans* et de *lions marins*. Cette chasse est si active, surtout depuis une trentaine d'années, qu'il s'en est suivi une dépopulation sensible parmi ces animaux; on n'en trouve plus en grand nombre que dans les lieux nouvellement reconnus. Quelquefois la découverte d'un rocher procure un grand avantage à celui qui l'a faite. Cette branche d'industrie maritime n'exige que des ustensiles de peu de valeur, et tout le monde est à la part. Il règne à bord de ces bâtimens un esprit d'ordre et d'économie, et en même temps un degré d'activité auxquels M. de Roquefeuil se plaît à accorder des éloges.

Nos lecteurs se demanderont peut-être quelle cause peut entraîner jusque dans les mers de l'équateur ces grands amphibies qui, dans notre hémisphère, semblent chérir les eaux glaciales des mers polaires. D'abord, il suffiroit peut-être de faire observer que la température de l'Océan, et surtout d'un aussi vaste Océan que celui qui baigne l'Amérique à l'ouest, n'éprouve que très-peu l'action de la chaleur solaire; mais il existe de plus un grand courant qui entraîne les eaux des mers polaires le long des côtes du Chili et du Pérou jusque vers les îles Gallapagos, où ce courant se perd enfin dans le courant général des mers équatoriales de l'est à l'ouest.

M. de Roquefeuil, dominé par le but commercial de son voyage, n'a pas pu faire toutes les excursions dans les îles Gallapagos, dont, sans doute, en navigateur habile, il ap-

Digitized by Google

précie l'importance. Il falloit s'avancer rapidement vers les côtes de la Californie.

On croit généralement que les vents d'ouest et de nord-ouest qui règnent sur les côtes du Mexique pendant notre été, qui, dans ces parages, porte, quoique imparfaitement, le nom d'hiver, ne se font pas sentir plus loin de terre qu'à 70, 100 ou au plus 150 lieues; cependant M. de Roquefeuil les a trouvés à plus de 200 lieues de la côte de Guatimala. Contrarié par ces vents, et ensuite par des courans portant au sud, ce ne fut que le 4 août qu'il découvrit la côte de Californie et qu'il put mouiller dans la baie de la *Yerva-Buena*, qui dépend du beau port de San Francisco, duquel, suivant l'auteur, Vancouver a donné un plan plus exact que celui de la Pérouse.

Il apprit du commandant de ce *presidio* espagnol, qu'ayant remonté jusqu'à 50 lieues de son embouchure la rivière de *San Sacramento*, qui se jette dans ce port en venant du nord-est, aussi bien que celle de *San Joaquin*, qui vient du sud-est, il y avoit trouvé partout sept à huit brasses d'eau. La première de ces rivières déborde souvent dans la saison des pluies, et forme de vastes marécages habités par des indigènes ichthyophages. D'autres parties de ses bords sont très-fertiles; la vigne y croît spontanément, et le maïs demande très-peu de soins.

L'industrie est tellement dans l'enfance en Californie, que les seuls meubles passables qu'on vit à San Francisco avoient été fabriqués par un Kodiaque, fait prisonnier lors des expéditions de pêche que les hommes sujets de la Russie faisoient jusque dans ce port en 1809, 1810 et 1811, avec leurs *caïouques* ou *baïdarques* (bateaux couverts de peaux de phoques), avant que les Espagnols eussent construit quelques embarcations pour les repousser. Le bourg

Digitized by Google

de la Mission se compose d'une centaine de misérables cases. En général, ces indigènes sont insoucians et d'une intelligence très-bornée. Mais l'intérieur de la Californie paroît renfermer des contrées très-susceptibles de nourrir des colonies européennes, et la position des côtes en fait convoiter la souveraineté par plus d'une puissance.

Avant d'atteindre San Francisco, où l'on se trouva le 17 octobre, on passa à peu de distance d'un établissement russe nommé *Bodega* en espagnol, situé par 38° 30′, l'embouchure d'une petite rivière que les Russes appellent *Slavinska-Ross*. C'est une usurpation de territoire que l'Espagne, ou, à sa place, le Mexique, auroit le plus grand intérêt à repousser. Ils en saisiront sans doute une occasion favorable lors d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie, guerre à peu près inévitable, si les Russes persistent à vouloir exclure les bâtimens anglois de la partie des côtes qui est à l'ouest de l'archipel de la Reine-Charlotte (1).

M. de Roquefeuil a fait deux séjours assez prolongés au port San Francisco; il y a recueilli les notices suivantes sur la Californie.

Les Espagnols ont quatre *presidios* et dix-neuf missions dans la Californie. En 1717 et 1718, la population qu'ils renfermoient ne s'élevoit, à la première de ces deux époques, qu'à 20,330 individus, dont environ 1,300 d'origine espagnole, et le surplus de race indigène. La première classe se composoit de militaires en activité, ou en retraite, et de leurs familles. Le gouverneur, un officier et les missionnaires, étoient les seules personnes nées en Espagne. Le nom de *gente de razon* est réservé, dans

(1) Comparez l'article *Nouvelle-Calédonie occidentale* dans ces *Nouvelles Annales des Voyages*, T. XIV, p. 47.

Digitized by Google

l'Amérique espagnole, à tout ce qui n'est pas d'origine indigène, et s'applique même, dit l'auteur, aux noirs esclaves. Cette partie de la population s'accroît rapidement dans toute la province : la race espagnole n'avoit perdu que 51 individus et avoit eu 141 naissances. Il en est tout autrement de la race indigène, dont le nombre ne se soutient dans les missions qu'au moyen de quelques vieillards qui, n'ayant pas la force de pourvoir à leur subsistance, abandonnent les tribus indépendantes pour chercher auprès des missionnaires un asile contre la faim. Les principales causes de la diminution de cette race paroissent être, 1° les avortemens volontaires; 2° l'insouciance des mères pour leurs enfans; 3° les erreurs de régime de toute espèce; 4° le manque de secours pour les malades. Les officiers et les missionnaires conviennent que la race indigène est presque entièrement éteinte dans la Vieille-Californie, où, par cette raison, le nombre des missions est réduit de cinq à deux, et que, dans la Nouvelle-Californie, plus fertile et de tout temps plus peuplée, il n'y avoit pas une seule mission où les naissances balançassent les décès.

Il y eut, en 1817, parmi les indigènes, 1,634 décès, et seulement 762 naissances.

Dans la même année, les produits agricoles des missions donnèrent les résultats suivans :

Blé-froment.	52,001 fanègues.
Maïs.	22,354
Légumes divers.	18,895
Total. . .	93,250 fanègues.

Le blé rend dix-sept fois la semence. La vigne est cultivée dans les missions du sud; le vin de Santa Barbara, le meilleur de la Californie, est rouge, liquoreux, un peu

Digitized by Google

capiteux, et ressemble au vin de qualité moyenne du cap de Bonne-Espérance. Les légumes et les fruits d'Europe prospèrent dans les jardins de la mission.

Le nombre des bestiaux, quoique encore considérable, a diminué depuis que les troubles du Mexique ne permettent plus d'en recevoir une herbe qui servoit à détruire les loups. L'auteur nomme cette herbe *yerva de la puebla*. L'indication qu'il donne de son usage mériteroit d'être constatée, et ne seroit pas sans utilité en France.

M. de Roquefeuil estime que la Haute-Californie, dans son état actuel, peut fournir à l'exportation deux mille tonneaux de mer en graines et légumes, sept à huit cents tonneaux de viandes sèches ou salées. On peut y joindre du sel de bonne qualité qui se trouve abondamment sur divers points de la côte. La consommation énorme de peaux de bœufs qu'on emploie à une multitude d'usages en laisse peu de disponibles. On sent que tous ces produits sont susceptibles d'un immense accroissement.

On peut aussi tirer de la Californie des peaux de loutres et de phoques; ces animaux y sont même en plus grande quantité que sur les côtes plus septentrionales de l'Amérique; mais, outre que les fourrures de la Californie sont moins belles, elles sont de plus mal préparées.

La côte nord-ouest proprement dite est le théâtre spécial des opérations commerciales de M. de Roquefeuil; car le fameux *oukaze* n'en avoit pas encore interdit l'approche. Tout en chassant aux loutres, le voyageur françois a fait des observations intéressanses pour la géographie et l'histoire.

Les courans apportent au Kodiak divers corps flottans, entre autres des arbres, souvent même des débris de navires japonois. M. de Roquefeuil tient du capitaine Pigot, commandant le brig anglois *le Forester*, que celui-ci ren-

Digitized by Google

contra, à 300 lieues dans l'ouest de la Californie, un bâtiment japonois qui étoit en mer depuis plusieurs mois, ayant été poussé au large par des coups de vent répétés. De dix-sept hommes qui composoient originairement l'équipage, il n'en restoit que trois, du nombre desquels étoit le capitaine. Le navigateur anglois déposa ces infortunés au Kodiak, d'où ils furent renvoyés dans leur pays. Voilà un exemple de ces événemens fréquens qui ont dû disperser les races humaines sur tous les rivages du globe, événemens qui, la plupart du temps, restent ignorés des nations savantes et lettrées, seules dépositaires des sciences historiques.

La côte nord-ouest est généralement formée par une chaîne de montagnes élevées qui vient du Nouveau-Mexique, et qui, en se dirigeant au nord-ouest, se rapproche des rivages de l'Océan. Ces rivages même, et ceux des îles qui les bordent, sont généralement escarpés. Les *îles de la Reine-Charlotte* présentent une exception, du moins aux environs du bras de mer nommé *Masset*.

Les terres, dans cette partie, contrastent avec ce qu'on voit en général sur la côte nord-ouest; elles sont basses, en pente douce, et ne présentent ni les rochers escarpés ni les dentelures anguleuses qui se rencontrent ailleurs si fréquemment; le feuillage des bois a une teinte moins sombre, et tout l'ensemble est beaucoup moins sauvage; les habitans sont aussi les plus beaux hommes de la côte nord-ouest. Il règne sur leurs personnes, et dans tout ce qui leur appartient, un air d'opulence et de propreté supérieur à ce qu'on avoit remarqué jusqu'ici; ils habitent de grosses bourgades, remarquables surtout par les figures colossales qui décorent les maisons des principaux habitans, et dont la bouche béante sert de porte. On voit, au-dessus du plus grand de ces villages, un fort dont le para-

Digitized by Google

pet est couvert d'un beau gazon et entouré d'une palissade en bon état. *Itomtchou*, grand chef de Masset, vint à bord avec ses trois femmes, et fut si content de l'accueil qu'on lui fit, qu'il désira changer de nom avec M. de Roquefeuil, qui en fit en sa faveur le diminutif Roki, le nom entier ne pouvant être prononcé par ce chef. On conversoit à l'aide d'un naturel de *Skitigats* (l'un des principaux villages de l'île de la Reine-Charlotte), nommé *Intchortge*, qui se faisoit fort bien comprendre en anglois, et se piquoit d'avoir les manières de Boston. Pour les habitans de cette côte, qui n'ont guère de relations qu'avec les navires de cette ville, Boston est la capitale du monde civilisé.

Les habitans de l'anse dite *des Amis* sont toujours en guerre avec leurs voisins, et probablement ils ont été et sont peut-être même encore antropophages; c'est pour les Européens seulement qu'ils montrent de la bienveillance. Leurs chefs, qui sont en même temps leurs pontifes, se prétendent parens du soleil. Les personnes de leur famille, jusqu'au troisième degré, sous le nom de *tahis calati*, forment la classe des patriciens; les autres sont des espèces d'esclaves qu'on appelle *mitschimis*. Les misérables chefs à moitié nus de ces peuplades affamées, sales habitans de cases enfumées, réceptacles d'ordures et de puanteur, sont aussi fiers de leur illustre origine, dit M. de Roquefeuil, que les premiers potentats du monde civilisé; ils en font souvent le sujet de leurs conversations. Leurs femmes et leurs filles partagent aussi cet orgueil.

On n'obtient une femme qu'en faisant des présens aux parens de celle qu'on veut épouser; aussi les pauvres Mitschimis sont-ils réduits à vivre la plupart dans le célibat, tandis que là, comme sur toute la côte nord-ouest, la pluralité des femmes est l'apanage des chefs et des nobles.

Bien différentes des insulaires de la mer du Sud, les

Digitized by Google

filles et les femmes de ce pays montrent beaucoup de modestie et paroissent avoir des mœurs pures.

L'idiome de Noutka est plein de consonnes et d'aspirations moins dures cependant que dans les langues des parties septentrionales de la côte qui offrent des sons semblables, dit l'auteur, à l'espèce de sifflement que font les chats quand ils sont provoqués; il s'y rencontre fréquemment des terminaisons en *tz*, ou *tl*, ou *tzl*, comme dans le mexicain.

Ce petit peuple est paresseux, pauvre et foible; mais il est généralement assez judicieux, porté au bien, et sensible aux bons procédés.

Quelques excursions de M. de Roquefeuil dans les archipels de l'Océanie ne sont pas restées sans fruit pour l'accroissement des connoissances. Voici une remarque sur les îles Marquezas ou Mendana que nous croyons neuve :

L'île *Oevahoa*, la plus fertile de cet archipel, et où M. de Roquefeuil se procura deux mille kilogrammes de bois de sandal, possède une sorte de *bardes* qui vont dans les îles voisines chanter leurs poèmes sur des airs assez monotones qui tiennent de notre plain-chant; ils s'accompagnent, soit en frappant dans leurs mains et sur différentes parties de leur corps, soit en faisant retentir de grands tambours qui paroissent être leur seul instrument. Ces concerts leur valent de nombreux présens. Il y a pour les fêtes de ce genre, dans chaque vallée, un espace rectangulaire de cent à cent trente mètres de long et de vingt-cinq à trente de large à peu près, ceint par un parapet à hauteur d'appui, de dix pieds d'épaisseur, souvent bordé d'une rangée d'arbres et entouré d'allées qui forment des promenades agréables.

La nécessité de faire de l'eau, du bois et de prendre des rafraîchissemens, conduisit notre navigateur bordelais à

Digitized by Google

Anaroura, dans l'île de *Woao*, une des îles Sandwich, excellent port que la nature a creusé dans le banc de corail qui cerne la côte du sud de cette ile.

Les habitans des îles Sandwich, malgré leurs fréquentes communications avec les nations civilisées, n'ont rien changé à leurs demeures ni à leur manière de vivre; mais ils ont adopté les instrumens de nos charpentiers, et ils s'en servent adroitement. Ils se sont familiarisés avec nos armes à feu, et font volontiers usage de quelques-uns de nos tissus, particulièrement de draps bleus légers.

Les bestiaux se sont multipliés; il y a des troupeaux considérables de bœufs, de moutons, de chèvres, et aussi de chevaux venus originairement de la Californie. Les indigènes ne cultivent guère que des cucurbitacées; mais M. de Roquefeuil trouva à Woao un vieux soldat prussien qui exerçoit le jardinage avec succès, et fournissoit d'excellens légumes aux navires. Un autre Européen retiroit aussi d'assez bon vin des vignes dont il a apporté les plants de la Californie.

Les Américains ont tiré de Woao quelques cargaisons de sandal, et Tameama en a même envoyé à la Chine sur un de ses navires portant un pavillon à sept bandes horizontales blanches et rouges. Ce bois est encore commun dans les quatre îles principales; mais il a cessé d'être très-recherché à Canton; et les Russes, qui avoient formé un établissement sur cette dernière île pour s'en procurer, y ont renoncé, parce que les frais surpassoient de beaucoup les bénéfices. Tant mieux! nous aurions voulu que toutes ces jolies îles de l'Océanie eussent été réservées pour l'infortuné qui cherche un asile paisible, pour le missionnaire qui sent la vocation de prêcher la parole céleste, pour quelque fondateur d'une société vertueuse, qui, en soumettant les peuplades sauvages avant qu'elles ne connussent les armes

Digitized by Google

à feu, les auroit civilisés par le pouvoir de ses bienfaits, par l'exemple de ses compagnons, et par l'éducation méthodique de leurs enfans. La Providence en a disposé autrement; les matelots, les marchands, les déportés y ont répandu de nouveaux vices et de nouveaux moyens de destruction. Toutefois il est encore bien de positions où, avec quelques foibles moyens de culture et de défense, une colonie bien composée, soumise à de sages lois et administrée avec habileté, deviendroit en peu d'années une république florissante.

M. de Roquefeuil a vu Canton en observateur attentif; il donne une idée de l'immense commerce que les Américains font avec cette ville. Trente de leurs bâtimens, dont le port réuni s'élevoit à dix mille deux cents tonneaux, y arrivèrent du 1er juillet 1815 au 30 juin 1816. La saison suivante, il en vint trente-huit du tonnage total de treize mille quatre-vingt-seize tonneaux; celle d'après trente-neuf, portant quatorze mille trois cent vingt-cinq tonneaux; enfin quarante-sept navires dans les dix premiers mois de la saison de 1818 à 1819. Il résulte de ce commerce une très-grande exportation de numéraire au préjudice des Etats-Unis.

La valeur totale de l'importation à la Chine, par les bâtimens américains, avoit été, dans les trois premières années précitées, de la valeur de 15,213,000 piastres, dont 12,068,000 en numéraire.

Les Anglois, au contraire, ont trouvé moyen de faire accepter en paiement aux Chinois les lainages et les métaux de l'Angleterre, ainsi que les cotons, l'opium et d'autres articles de l'Inde anglois. Dans l'année 1817 à 1818, il arriva à la Chine seize vaisseaux de la Compagnie venant de l'Angleterre, et trente-neuf bâtimens particuliers armés dans l'Inde. Les produits de l'Angleterre en-

Digitized by Google

trèrent pour une valeur de 3,670,000 piastres dans la somme des importations; ceux de l'Inde, pour 12,456,000 piastres.

Les observations nautiques et hydrographiques dont cette relation est templie, font le plus grand honneur aux talens de M. de Roquefeuil.

Le roi a récompensé, par la croix de la Légion-d'Honneur, le zèle patriotique de M. Balguerie. C'est une réponse royale à ces mauvais politiques aux yeux desquels la classe des commerçans semble peu digne d'aucune distinction sociale, et qui paroissent même assez disposés à regarder le commerce comme un élément superflu, ou du moins très-secondaire dans une « *société* » bien organisée. Ces « *doctrines sociales* », car c'est ainsi que la secte les appelle, nous paroissent aussi dangereuses que celles du parti opposé, selon lequel le commerce et l'industrie composent la société tout entière. Le premier système réduit la société à une caste héréditaire de propriétaires territoriaux; le second restreint tous les intérêts sociaux aux seuls profits matériels; l'un vise à une aristocratie nobiliaire, sans esprit national, sans liberté civile et sans force réelle; l'autre tend à une démocratie mercantile, sans élévation dans les idées, sans souvenirs historiques, sans élémens d'ordre et de durée; tous les deux, ils sont en opposition avec la vraie civilisation européenne et avec les besoins les plus urgens de la France. M. B.

Digitized by Google

Dissertation sur MARCO-POLO *et sur d'autres voyageurs vénitiens*, etc.; par M. l'abbé PLACIDE ZURLA. — *Di* MARCO POLO *et degli altri viaggiatori veneziani*, etc. Deux volumes in-4°, avec quatre cartes géographiques.

(PREMIER ARTICLE.)

Les lecteurs des *Nouvelles Annales des Voyages* savent que nous avons commencé, il y a quatre ans, une analyse critique de l'édition savante de Marco-Polo, en anglois, par M. Marsden; nous avions commencé à confronter les manuscrits italiens, latins et françois de cette fameuse relation de voyage existans à la bibliothèque royale de Paris, afin de compléter le travail de l'éditeur anglois qui n'avoit pas eu connoissance du manuscrit le plus étendu, celui sous le n° 7367. Non seulement le défaut de temps, mais la crainte de déplaire à un certain nombre de nos lecteurs, nous déterminèrent d'abord à ne pas publier la suite de notre travail dans ces Annales, et bientôt à ne pas le continuer, ou du moins à n'y revenir que par intervalles. Dans cette occasion, nous avions annoncé avec les éloges les plus justes le docte travail de M. l'abbé Zurla; mais l'analyse plus détaillée que nous désirions en faire resta comprise parmi les projets que le découragement nous empêcha d'accomplir.

Aujourd'hui que la *Société de Géographie* reprend avec une grande réunion de forces un travail que seuls nous avons été obligés d'abandonner, la justice littéraire exige que nous fassions connoître, au moins bibliographiquement, ces dissertations d'un savant théologien, protecteur des études géographiques dans le poste éminent de direc-

Digitized by Google

teur de la *Propagande* romaine, auquel le choix éclairé du souverain pontife l'a appelé. En payant une dette aussi sacrée, nous regrettons toujours de ne pouvoir, faute de loisir, mettre à cette annonce les soins et les recherches qui l'auroient rendu un peu moins indigne de son objet.

Le principal mémoire est la *Dissertation sur Marco-Polo*, qui remplit tout le premier volume. Dans le premier chapitre, M. Zurla expose ses recherches critiques et bibliographiques sur les divers textes de Marco-Polo. Il pense que le texte original a été dicté en latin, et qu'il est le même que celui que Ramusio a publié dans une traduction italienne. Il cherche à prouver qu'il est très-peu probable que Marco-Polo ait pu dicter son récit en dialecte vénitien vulgaire, « parce qu'il paroît qu'il avoit oublié cet idiome. » Mais si les textes vénitiens sont des traductions, pourquoi les noms propres des lieux et des hommes y sont-ils écrits d'après l'orthographe vénitienne, par exemple, *Zorzania* pour *Giorgiania?* Au surplus, c'est un problème difficile. MM. Walckenaer, Marsden et d'autres savans penchent pour le vénitien; M. le chevalier Baldelli, à Florence, qui travaille à une édition du texte, possédé par l'académie *della Crusca*, et nommé *il Milione*, est disposé à regarder le vieux françois comme la langue originale.

Dans le deuxième chapitre, le savant auteur a recueilli et examiné les notices très-incomplètes et très-incertaines qui nous restent sur l'origine de trois Polo; savoir: Marco, le voyageur; Nicolo, son père, et Mattéo ou Mafféo, son oncle, ainsi que sur les dates précises de leurs voyages en Tartarie, du retour de Marco et de sa captivité parmi les Génois. A la fin du chapitre, M. Zurla réfute quelques objections contre la véracité de Marco-Polo et contre l'authenticité de ses relations. C'est le silence de ce voyageur sur la grande muraille de la Chine qui a fourni l'argument

Digitized by Google

le plus spécieux contre la réalité de ses voyages dans la Chine proprement dite; en admettant même que Marco-Polo, entré par les provinces occidentales, n'ait jamais vu de ses yeux ce fameux monument de la prudence et de la poltronnerie chinoise, en supposant qu'à plusieurs époques (comme nous le faisons, et M. Zurla avec nous) que la grande muraille, a été négligée et même tout-à-fait abandonnée dans un état de ruine, le voyageur vénitien a-t-il pu vivre tant d'années au milieu des Chinois et faire tant d'autres observations curieuses, véridiques, frappantes sur les singularités de ce peuple, sans entendre parler d'une construction aussi mémorable, et dont le souvenir, en la supposant tombée en ruines, devoit se conserver dans toutes les parties de l'empire, et même chez les hordes tatares ou mongoles?

Dans le troisième chapitre, M. Zurla entre dans la discussion des détails géographiques. Le principe d'où il part est de suivre aussi fidèlement qu'il peut les indications contenues dans le texte, de conduire le lecteur pas à pas sur les traces du voyagenr vénitien, de n'admettre ni lacunes ni confusion dans le récit, par conséquent d'avoir peu d'égards aux contradictions existantes entre Marc-Paul et les géographes arabes, turcs et chinois, et de ne viser qu'à reproduire la carte *ad mentem* de l'auteur; principe excellent, si on pouvoit démontrer que Marc-Paul, dans les courtes notes sur ses immenses courses, a suivi un ordre uniforme, et si on osoit soutenir que les indications du nombre des journées et celle des directions aient été mieux conservées dans les manuscrits que les noms de villes et de contrées. Mais est-il possible d'admettre ces deux données, dès qu'on réfléchit sur le texte avec une entière impartialité et sans le désir, excusable dans un compatriote, d'y trouver une relation supérieure aux lumières

Digitized by Google

et au goût général du treizième siècle? Nous ne le pensons pas. Nous ne saurons regarder comme un itinéraire suivi et combiné les souvenirs d'un voyageur qui, après vingt ans, raconte sommairement ses courses à travers des pays dont il n'existoit alors aucune carte tant soit peu rapprochée de la véritable forme des objets. Marc-Paul n'a tracé aucune carte, du moins nous n'en avons aucune preuve; et, si on veut regarder celle qui existe dans la salle *di Scudo*, au palais ducal de Venise, comme renfermant quelques fragmens tirés d'une esquisse de Marc-Paul (ce que j'admettrois volontiers, surtout à cause de la manière chinoise dont la carte est orientée), on doit avouer que les trois positions si importantes de *Camul* (Hamil), de *Campion* (Kantcheou) et de *Cambalu* (Peking), sont tout-à-fait contraires au texte du voyage, ainsi qu'aux rapports mutuels que la géographie assigne avec certitude à ces trois lieux. Camul seroit presque droit au sud de Lop et de Campion; le voyageur seroit remonté au nord-est pour aller de Hamil en Chine; le fleuve *Poulisangau*, sur lequel Cambalou est situé, seroit au-dessus de l'Yangtsé-Kiang. En se tenant au texte, on évite à la vérité ces absurdités : mais on ne sauroit cependant suivre exactement la série des lieux, telle qu'elle est donnée dans tous les manuscrits; il faut bien, par exemple, se décider à ne pas placer *Samarcande* entre Cashgar et Yarkand; il faut bien que *Souc*, le pays natal de la rhubarbe, ne soit pas située entre Hamil et Kantcheou, mais à une grande distance, au sud-est de ces deux villes; il y a encore quelques autres corrections qu'on ne sauroit repousser sans tomber en contradiction avec des faits géographiques démontrés : aussi personne, jusqu'à présent, a-t-il refusé d'admettre ces corrections. Mais une fois l'admission faite d'une sorte de désordre dans le récit de l'auteur, l'extension à donner

Digitized by Google

à ce principe est bien difficile à limiter d'une manière tant soit peu critique. Forster, dans ses voyages au nord, abandonne peut-être quelquefois la suite des lieux marquée dans le texte sans des raisons suffisantes; M. Zurla s'y tient avec une fidélité rigoureuse, sans craindre les contradictions avec les cartes modernes ou avec les relations des autres voyageurs, même contemporains; par exemple, il place le pays de *Tenduc* près la frontière nord de la Chine, pour suivre les indications de Marc-Paul (telles que nous les avons); mais la ville de *Calacia* ou *Kaïlak*, qui en doit être voisine, seroit, d'après Rubruquir, située loin de là dans les montagnes des Iugors ou Ouigours. C'est une difficulté que nous n'approfondirons pas ici, n'ayant pas encore comparé les passages y relatifs dans les manuscrits. Nous ne parlons ici que du principe de critique adopté par M. Zurla; nous le trouvons susceptible d'une modification essentielle; nous pensons qu'il faut regarder la relation de Marc-Paul comme écrite de souvenir et comme ne présentant, quant aux distances et aux directions, que des données susceptibles d'être rejetées lorsqu'elles contrarient d'autres données plus certaines; nous pensons que Marc-Paul a conservé l'idée exacte de sa marche générale de l'est vers l'est, depuis Balk jusqu'à Cambalou, mais qu'il a rattaché de mémoire plusieurs villes et pays situés hors de sa marche, à des points de repos qui interrompent son voyage. *Campion* ou Kantcheou, capitale de Tangout, que l'on a généralement pris pour Kantcheou, est même formellement indiqué par le voyageur comme un endroit où il a séjourné pendant sept ans; c'est là qu'il a recueilli beaucoup de notices sur les Ouigours et sur le Tibet; peut-être a-t-il fait de là plusieurs excursions en diverses directions; le critique doit se placer en idée dans ces points centraux, et essayer ensuite,

Digitized by Google

par des raisonnemens souvent très-compliqués, à deviner le sens de la relation. Un itinéraire suivi et positif des voyages de Marc-Paul seroit, selon nous, peu fait pour satisfaire l'homme instruit et judicieux. Tel est le résultat d'assez longues méditations que nous avons faites sur Marc-Paul; un savant anglois, M. Marsden, qui en a fait un objet d'études particulières pendant vingt ans, paroît pénétré des mêmes idées; il les suit habituellement dans son commentaire.

Nous ne discuterons pas en détail les explications données ou adoptées par M. Zurla; il faudroit consacrer à un semblable travail un espace plus étendu que ces *Nouvelles Annales* n'en pourroient nous fournir; il suffit de dire que l'érudition et les raisonnemens de l'auteur le placent au rang des meilleurs commentateurs de Marc-Paul. Ses opinions méritent toute l'attention des commentateurs futurs. Il a eu raison de relever la conjecture erronée que nous avions énoncée sur l'identité possible de *Carchan* et de *Ciarcian:* outre les raisons géographiques, nous savons aujourd'hui que les manuscrits y sont contraires; mais les manuscrits font naître une nouvelle difficulté : *Carchán* ne se trouve écrit *Earchan* qu'une seule fois, et la conjecture qui en a fait *Iarkand* n'a donc qu'un foible appui. Combien un travail scientifique sur les variantes de Marc-Paul ne seroit-il pas nécessaire! Notre opinion sur l'identité de *Bascia* et la province de *Vasch* est aussi rejetée par M. Zurla, à cause de la direction indiquée par Marco-Polo; mais il n'y substitue pas une nouvelle explication, et nous avons cherché long-temps, mais toujours en vain, un pays situé dans la direction donnée par le voyageur vénitien, et auquel le nom de *Bascia* pût s'appliquer. Si l'on veut bien se rappeler que les consonnes *b* et *v* se confondent dans la plupart des langues, si l'on veut tenir

Digitized by Google

compte de l'étendue et de l'importance de la province de *Vasch*, d'où sort le fleuve du même nom, et qui paroît être la contrée des *Pasiani* de Strabon, conquérans d'une partie de l'empire grec de Bactriane (peut-être identique avec les *Pascæ* de Ptolémée), on sera du moins convaincu que notre hypothèse n'est pas sans quelque probabilité.

Il y a plus : tout ce qui précède ou qui suit la mention faite de *Bascia*, ne nous paroît intelligible qu'en admettant l'identité de ce pays avec le Vasch.

C'est au nord-est du pays de Vasch que s'étend la contrée *Wakan*, le *Vochan* ou *Vocam* de Marco-Polo, qui y passa pour se rendre de Badakshan à la plaine, ou, pour mieux dire, au plateau de Pamer. On retrouve même dans la ville d'*Ousch* ou *Ouz-Kend*, de la contrée de Fergana, le nom d'*Ouchach*, mentionné dans ce passage par notre voyageur. C'est sur la carte savante, mais presque illisible de la Perse, par M. Wahl, que l'on peut suivre ces détails, qui tous s'appuient mutuellement et se rattachent à la position du pays de Vasch.

Herbelot fournit encore un argument accessoire. Le territoire de Vasch ou de la ville de *Vasch-Kerd* étoit le même qu'on nommoit aussi *Sagenian*, nom qui semble identique avec *Sicinian* dans Marc-Paul, et qui, selon nous, se retrouve sur la mappemonde de Fra-Mauro, sous la forme de *Segenach*.

Cette carte, pour le dire en passant, place très-distinctement le nom de *Thymocaim* ou *Timochain*, qui a tant tourmenté les commentateurs de Marc-Paul, entre Kerman et Balkh, exactement à moitié chemin et à l'endroit où la carte de M. Wahl marque les deux villes de *Thum* et de *Kaïn*, chef-lieux de deux districts situés, comme notre voyageur le dit, *au nord* de la chaîne-frontière de la Perse occidentale. Cette position s'accorde infiniment mieux avec

Digitized by Google

la route qu'on doit supposer avoir été suivie par Marc-Paul en se rendant d'Ormus et de Kerman à Balkh et à Badakshan, que ne le fait la position de *Dameghan* ou *Demghan*, ville voisine des montagnes du Mazanderan, dont le nom, malgré les efforts de M. Marsden, se laisse difficilement ramener à la forme très-marquée de *Timo-Cain* ou *Timo-Cam*.

La nouvelle explication que nous indiquons s'accorderoit très-bien avec le principe critique de M. Zurla, qui trace l'itinéraire de Marc-Paul par Kerman, Herat et Balkh.

Que ne resteroit-il à dire sur le *Tenduc*, sur l'*Erginul* (plus exactement *Ergi-Oul*), sur la ville d'*Egrigaya* et sur tant d'autres questions difficiles, traitées avec beaucoup d'érudition et beaucoup de jugement par M. Zurla dans les derniers paragraphes de ce chapitre! Nous indiquerons les deux derniers paragraphes sur la *série chorographique* des voyages de Marc-Paul comme un morceau très-judicieux et très-instructif. M. B.

(*La suite à une autre livraison.*)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Extrait de la relation d'un voyage aux Indes orientales, lue à l'Académie des sciences, par M. Leschenault de la Tour.

En 1816, M. Leschenault de la Tour, naturaliste du roi et chevalier de la Légion-d'Honneur, partit pour l'Inde,

Digitized by Google

chargé spécialement de la mission de procurer aux colonies françoises des végétaux utiles. Ses observations les plus importantes concernent l'histoire naturelle, et surtout la botanique; mais il n'a pas négligé d'observer les pays et les peuples qu'il a visités sous le point de vue plus généralement intéressant de l'histoire et de la géographie. Nous allons faire connoître quelques-unes de ses remarques.

« Je visitai Karikal, établissement françois à 30 lieues au sud de Pondichéry; j'en parcourus le territoire, ainsi que celui des possessions angloises situées plus au sud, et les environs de la ville de Trinquebar, qui appartient aux Danois.

« Karikal est situé sur une des branches du Colram : ce fleuve, un de plus considérables de la péninsule, prend naissance sur le revers oriental de la branche occidentale des Gates; après avoir traversé la péninsule presque en son entier, il se divise en plusieurs bras qui fécondent, par leurs inondations, les cultures du royaume de Tanjaor et celles du territoire de Karikal, dont le sol sablonneux est rendu fertile par les débordemens du fleuve qui y dépose un limon rougeâtre; les irrigations sont ménagées et dirigées avec beaucoup d'intelligence au moyen de digues et de canaux.

« Ce pays offre une belle végétation et un riant aspect; la rivière est assez profonde pour être navigable; c'est par elle que se fait la plus grande partie du commerce des riz du royaume de Tanjaor; ils descendent dans des espèces de bateaux d'une construction fort bizarre; ce sont des treillages en bambou recouverts extérieurement en peaux de buffles.....

« C'est là que je vis pour la première fois la plique, qui n'est point regardée dans l'Inde comme une maladie; elle y est fort commune. J'ai observé un très-grand nombre

Digitized by Google

d'individus pliqués de tous âges, je les ai toujours trouvés sains; les fonctions de la vie n'étaient point troublées, et la coupe de leurs cheveux n'entraînoit aucun accident. Je n'ai rencontré qu'un seul exemple d'une plique en masse; toutes les autres étoient multiformes. Les Indiens, qui aiment à rattacher toutes choses à des causes surnaturelles, croient que la plique indique la présence de quelque divinité protectrice à laquelle ils consacrent leur chevelure; dans ce cas, elle doit être coupée en cérémonie dans une pagode; ils font cette offrande lorsqu'ils ont assez d'argent pour satisfaire aux droits exigés par les brames; on m'a assuré que les fakirs (*pandarons*), lorsqu'ils ont les cheveux pliqués, ont le soin de les entretenir dans cet état en les frottant avec le suc laiteux du *ficus religiosa*.

« Au commencement de 1818, je partis pour Salem, ville indienne, située à 50 lieues environ à l'ouest de Pondichéry.

« Le terrain, à mesure que l'on s'avance dans l'intérieur de la péninsule, s'élève graduellement; mais la pente ne commence à devenir un peu sensible qu'à la distance de 12 à 14 lieues au-delà du village de Tirnavalour. On trouve dans cet endroit une forêt assez étendue où il y a quelques tigres et quelques autres animaux carnassiers, et qui est peuplée d'un très-grand nombre d'oiseaux, parmi lesquels beaucoup de tourterelles et de pigeons verts.

« Les premières roches que j'ai trouvées sur cette route à une lieue environ à l'ouest de Tirnavalour, sont de la nature du jaspe; le sommet de quelques-unes seulement s'élève au-dessus du sol; elles forment une masse souterraine qui se prolonge du nord au sud, et dont la largeur de l'est à l'ouest, en en jugeant par ce qu'on voit à la surface, est d'environ 200 pas; cette belle roche est dure et très-compacte; elle prend un beau poli; sa couleur est un joli

Digitized by Google

vert-pomme parsemé de taches rouges et grisâtres. Deux ou trois lieues plus loin, on commence à rencontrer des rochers formant des monticules; quelques-uns sont roulés, d'autres sont adhérens au sol; ils appartiennent au genre syénite; leur couleur et leur contexture varient en raison des agrégats. C'est surtout sur les bords de la rivière de Kongrepaleon, à 20 lieues à l'ouest de Pondichéry, que j'ai recueilli les plus belles variétés; j'ai trouvé dans le lit de cette rivière quelques fragmens de corindon.

« Pour faire mes recherches, je m'arrêtai une journée entière sous un bosquet au bord de la rivière; son ombrage seroit délicieux, si l'on n'y étoit pas tourmenté par la quantité de singes qui l'habitent; ces animaux amusent d'abord par leur pétulance et leurs gestes bizarres; mais ils deviennent bientôt importuns : il faut tout surveiller soigneusement, sinon ils pillent les provisions avec une témérité étonnante; puis ils se retirent dans des touffes de bambous où l'on ne peut les atteindre.

« De cet endroit on aperçoit, à la distance de trois lieues, les premières montagnes; elles ne forment pas une chaîne continue, mais elles sont séparées les unes des autres par des plaines; leur pente est rapide.

« Depuis les bords de la mer jusqu'à l'approche des montagnes, le sol est un sable de nature quartzeuse ou une argile rougeâtre, ou le mélange de l'un et de l'autre; il y a peu de terrains très-fertiles; presque partout ce n'est qu'à force d'arrosemens que l'on obtient les récoltes.

« Atour, éloigné de 35 à 36 lieues dans l'ouest de Pondichéry, est un beau village situé sur le bord d'une petite rivière et resserré entre deux montagnes; ce passage étant un des plus fréquentés pour pénétrer dans l'intérieur du pays, les souverains indiens y ont bâti une forteresse con-

Digitized by Google

sidérable; Typoo-Sultan y entretenoit une forte garnison : les Anglois s'en emparèrent à la fin du dix-huitième siècle; elle existe aujourd'hui presque encore en entier; la compagnie n'y a point de troupes, et on la laisse se dégrader; les fortifications sont en partie revêtues de beaux blocs de granit non taillés : j'anticipai sur les priviléges du temps, en brisant à grands coups de marteau quelques-unes de ces pierres pour enrichir ma collection. Les montagnes voisines sont riches en fer; les montagnards en font l'extraction, et apportent la fonte en gueuses du poids de quelques livres à Atour, où on la convertit en fer dans de petites forges chauffées avec du charbon de bois; on dit que ce fer est d'une qualité très-médiocre.

« Le vallon qui est au-delà du village d'Atour a plusieurs lieues d'étendue; il est fertile et bien cultivé; on traverse ensuite un défilé assez sauvage, puis on entre sur le territoire de Salem, éloigné de 11 à 12 lieues d'Atour. La plaine, au milieu de laquelle est située la ville de Salem, est vaste et entourée de montagnes dont quelques-unes sont d'une élévation considérable : on remarque parmi les habitans un air d'aisance et même de luxe que l'on rencontre rarement dans les autres parties de la péninsule; outre la fertilité du sol qui contribue à la prospérité du pays, c'est encore une des contrées où la fabrication des toiles a le plus d'activité : cette fabrication sert d'aliment à un commerce considérable.

« Salem est le chef-lieu d'une province; il y a un collecteur anglois pour la perception des revenus, un juge, un résident commercial chargé des achats pour le compte de la compagnie, et une garnison de cipayes pour escorter les recettes à Madras et pour garder les prisonniers; il n'y a aucun autre Européen que ceux attachés au service de la compagnie; ils sont au nombre de neuf à dix.

Digitized by Google

« Une chose très-remarquable est une grande forteteresse dont les murs ont environ 40 pieds d'élévation ; elle a été bâtie par les souverains du pays : on assure qu'elle a plus de deux cents ans d'existence ; et, quoiqu'elle soit entièrement construite en terre battue, elle n'est cependant que peu dégradée ; la terre a acquis la dureté de la pierre.

« L'aisance dont jouissent les habitans de Salem se fait remarquer dans toutes les habitudes de la vie : on y est mieux vêtu et mieux logé qu'ailleurs ; la ville est bien bâtie et d'une grande propreté, mais les habitans sont tourmentés par un fléau qui paroît d'abord ridicule dans sa cause ; ce sont les singes, semblables à ceux dont j'ai parlé plus haut : ils se multiplient d'autant plus, que le meurtre d'un de ces animaux est regardé comme une action sacrilége ; les maisons en sont couvertes ; et, malgré que l'on ait la précaution de garnir les toits d'épines, ces animaux, dirigés par l'instinct de destruction qui les anime, parviennent à arracher les tuiles : ce qui les excite encore à ce désordre, c'est que souvent un Indien ira pendant la nuit répandre, sur le toit d'une personne dont il est l'ennemi, quelques poignées de grains ; le lendemain matin les singes accourent, écartent avec adresse les épines, et arrachent les tuiles pour s'emparer des grains qui ont glissé entre les jointures : le malheureux propriétaire, témoin de ce dommage, jette des cris, lance des pierres pour épouvanter les singes, qui sont aguerris à ces sortes d'attaques ; il finit par se consoler, surtout s'il croit connoître l'agresseur, dans l'espoir de lui procurer bientôt une pareille visite.

« Les singes exercent encore leurs rapines dans l'intérieur des maisons lorsqu'on ne les tient pas bien fermées, et dans les basars ; à la moindre inattention des vendeurs, ils enlèvent grains, fruits et légumes avec une adresse et une effronterie presque incroyables : si les Indiens n'é-

Digitized by Google

toient pas retenus par leurs superstitions religieuses, ils se débarrasseroient facilement de ces hôtes incommodes, qui ne s'avisent jamais d'approcher des maisons et des jardins des Européens, où ils seroient reçus à coups de fusil.

« Ces singes sont de l'espèce nommée *bonnet chinois* (*cercopithecus faunus*); j'ai remarqué (mais sans avoir pu m'assurer si les retours étoient périodiques) que quelques femelles avoient la face aussi rouge que si elle eût été frottée de carmin; j'ai cru cependant m'apercevoir qu'elles étoient dans cet état pendant le temps de la gestation....

« Les roches qui constituent les montagnes des environs de Salem sont granitiques ou de gneiss; elles contiennent beaucoup de grenats et d'amphibole; le fer y abonde. A environ deux lieues au sud-sud-ouest, dans la montagne de *Kantiamale*, il y a une mine de fer sablonneuse que l'on ramasse dans les ravines; le fer qui en provient donne un excellent acier. Pour convertir le fer en acier, les ouvriers indiens le mettent par petites masses d'environ une livre dans un creuset en terre glaise; la cémentation se fait en entourant le métal avec les trois septièmes de son poids de poudre de l'écorce séchée du *cassia auriculata;* on y ajoute quelques feuilles vertes de l'*asclepias gigantea* ou du *jatropha curcas;* on lutte le creuset, puis on l'échauffe avec du charbon de bois pour opérer la fusion.....

« .....Au mois d'octobre 1818, je partis de Pondichéry pour aller explorer les montagnes des Gates; je visitai d'abord les lieux où l'on trouve les différentes espèces de corindon du carnate; l'endroit d'où l'on tire le plus beau est situé à l'est de la rivière de Kavery, à une lieue et demie environ du village de Tsholasiramani, à 70 lieues dans l'ouest-sud-ouest de Pondichéry. J'en recueillis de beaux échantillons rouges, roses et verdâtres dans leur

Digitized by Google

gangue; les roches de gneiss où se trouvent les corindons sont souterraines, à 10 ou 12 pieds au-dessous du sol; le terrain est ondulé et forme de petits monticules; la veine où le corindon est plus abondant peut avoir 200 toises de largeur; sa direction est du sud-est au nord-ouest.

« Avec le corindon réduit en une poudre plus ou moins fine et amalgamé avec la résine laque, les lapidaires indiens fabriquent des roues sur lesquelles ils taillent les pierres fines; j'ai dans ma collection deux de ces roues et les différentes espèces de poudre de corindon avec lesquelles on les fabrique..... »

M. Leschenault de la Tour ayant vu quelques-uns de ses domestiques succomber à la *cholera morbus*, fut lui-même atteint d'une fièvre bilieuse qui avoit tous les caractères de la fièvre jaune. Il fut obligé de revenir à Pondichéry. Il rapporta cependant de cette excursion plusieurs animaux vivans, entre autres le jeune éléphant qui est au Jardin des Plantes.

« .....Après m'être rétabli, je retournai à Coimbetore, en passant par Trichynapoly, grande ville avec forteresse, où la compagnie angloise a une garnison considérable; puis j'allai visiter les *montagnes de Nellygerry*, accompagné de M. Sullivan et du docteur Jones.

« Ces montagnes, qui font partie de la chaîne des Gates, sont situées au nord-nord-ouest de Coimbetore; leur longueur est et ouest est d'environ 14 lieues, et leur largeur nord et sud varie de 5 à 9 lieues. Je suis resté vingt jours sur leur sommet, et je les ai parcourues dans leurs différentes directions; elles sont élevées; mais aucune observation n'a encore fixé leur hauteur; on ne peut en juger que par la température qui, dans la saison la plus froide (les mois de décembre et de janvier), fait descendre le mercure pendant la nuit au-dessous du degré de congélation,

Digitized by Google

température bien froide pour le onzième degré de latitude où sont situées ces montagnes : pendant le mois de mai, époque de mon voyage, le thermomètre de Réaumur a varié du onzième au dix-neuvième degré de chaleur.

« La pente des montagnes, du côté de Coimbetore, est fort escarpée; les sentiers étroits pratiqués pour les communications entre les habitans de la plaine et ceux des montagnes sont très-rapides; ils ont été tracés par les indigènes, qui, ne portant aucune chaussure, gravissent avec facilité les escarpemens les plus roides; ces sentiers montent directement sans presque aucune sinuosité (1); souvent ils forment avec l'horizon un angle de plus de 45 degrés, et rarement au-dessous de 30; ils sont en outre embarrassés de grosses roches qu'il faut quelquefois gravir en s'aidant avec les mains : on se fera difficilement une idée de la fatigue que l'on éprouve pour parvenir jusqu'au premier sommet; je mis deux heures et demie pour y arriver, quoique la distance ne soit pas d'une lieue, à partir du bas des montagnes. On trouve ensuite alternativement des descentes et des montées, toutes fort rapides, pendant deux à trois lieues, qu'il faut parcourir jusqu'au premier village; la difficulté des chemins est la cause que, jusqu'à présent, les Européens n'avoient qu'une connoissance fort imparfaite de ces contrées élevées et de leurs habitans (2). Il y a dans cette route, au milieu des forêts, une grande

(1) Depuis cette époque, on a considérablement amélioré les chemins qui conduisent aux montagnes de Nellygerry.

(*Note de M. Leschenault.*)

(2) Depuis l'époque où j'ai visité ces montagnes, elles sont bien mieux connues : on y a formé, à cause de leur salubrité, des établissemens de santé, où plusieurs Anglois de la péninsule viennent chaque année passer la saison la plus chaude.

(*Note du même.*)

Digitized by Google

quantité de tigres, d'hyènes, d'ours, et beaucoup d'éléphans au pied des montagnes.

« Le sommet des montagnes de Nellygerry offre un aspect varié et très-pittoresque; la surface est composée de plusieurs monticules plus ou moins arrondis ou escarpés; ils sont séparés par des vallons, au fond desquels coulent presque toujours des ruisseaux d'une eau limpide et murmurante; avec un peu d'industrie, on pourroit établir de fort bonnes prairies dans plusieurs endroits de ces fraîches vallées. Les flancs des montagnes présentent tantôt des champs cultivés, tantôt des bouquets de bois presque impénétrables, à cause des lianes et des arbustes épineux que fait naître abondamment une vigoureuse végétation, et qui enlacent des arbres quelquefois énormes. C'est à regret que je suis obligé de dire que ces bosquets sont dangereux, car ils servent souvent de retraite aux tigres, aux ours et aux chiens sauvages, qui sont communs dans ces montagnes.

« Les habitans sont peu nombreux; ils paroissent fort doux; ils mènent une vie heureuse et indépendante; ils sont divisés en trois tribus : les *boggers*, les *cotters* et les *totters;* les derniers, qui habitent les régions les plus élevées, sont regardés comme les habitans primitifs, ils ne sont que pasteurs; ils possèdent de nombreux troupeaux de buffles. Les deux autres tribus cultivent la terre ou exercent des métiers utiles, tels que ceux de forgerons, de charpentiers, etc., etc. Les totters offrent dans leurs usages une coutume très-extraordinaire, et qui est bien en opposition avec les mœurs orientales; c'est la pluralité légale de maris (1) : ordinairement, les frères n'ont entre

(1) M. Leschenault a depuis observé la même coutume dans l'intérieur de l'île de Ceylan.

Digitized by Google

eux qu'une seule femme qui accorde ses faveurs selon son gré. Outre ses maris, une femme peut avoir encore un amant dont les droits sent incontestés par les bénévoles époux : cette race est généralement fort belle pour les formes et pour les traits.

« Les villages placés sur les sommets des monticules sont composés d'une petite quantité de cabanes peu élevées et d'une apparence misérable; mais elles sont solidement construites en bois, en terre glaise, et couvertes de chaume. Celles des *totters* sont entièrement en bois ; il n'y a d'autre ouverture qu'une porte si basse, qu'il faut s'y glisser à plat ventre pour pouvoir y entrer.

« Les champs entourent ordinairement les habitations ; il n'y a d'autre bétail que des bœufs et des buffles que l'on renferme pendant la nuit dans des parcs circulaires en pierres, surmontés d'une haie sèche ou vive fort élevée, pour les mettre à l'abri des bêtes féroces. Le terrain est rougeâtre ou noirâtre, meublé, profond et très-fertile. Les plantes cultivées sont le blé, l'orge, les lentilles, le paspale froment, la cretelle à épis larges, plusieurs espèces de millet, le pois chiche, une autre espèce de pois noir, la moutarde, le pavot qui fournit l'opium, l'ail, les oignons, etc. L'air y est pur et fortifiant, la température fraîche et agréable.

« La botanique offre le plus grand intérêt sur les montagnes de Nellygerry, par la différence qui existe entre les plantes de cette contrée et celles de la plaine : on y trouve un très-grand nombre de genres analogues à ceux d'Europe : tels sont les *vaccinium*, *rhododendrum*, *fragaria*, *rubus*, *anemone*, *balsamina*, *geranium*, *mespilus*, *plantago*, *rosa*, *salix*, *berberis*, etc. Cette similitude indique que les plantes d'Europe s'y acclimateroient parfaitement bien.....

Digitized by Google

« .....Au mois de septembre 1819, je partis pour le Bengale; mon but étoit de me procurer plusieurs plantes utiles; je les envoyai à Bourbon par le navire du commerce *la Favorite;* elles arrivèrent dans le meilleur état. Parmi les plantes qui formoient cet envoi, je citerai :

« Le *Sanguerus Rumphii*, dont on retire une espèce de sagou, et qui porte à la base de ses feuilles des filamens ressemblant à des crins très-forts dont on fait de bons cordages : on les emploie besucoup dans les îles de la Sonde et des Moluques.

« Le *Ficus elastica*, arbre qui donne une gomme élastique.

« L'*Asclepias tenacissima* et le *Musa textilis*. On retire de l'un et de l'autre des filamens propres à faire des étoffes et des cordages.

« L'*Urtica tenacissima*, plante annuelle, dont l'écorce fournit une filasse plus forte que celle du chanvre. Cette plante, qui ne demande que quatre mois pour sa culture, réussiroit probablement en France; elle seroit d'autant plus précieuse, que son produit est supérieur à celui du chanvre, qu'elle n'exigeroit qu'un terrain de moindre qualité pour y être cultivée, et qu'enfin les chanvres de France ne suffisent point aux besoins de la marine (1).

« Le *Swietenia febrifuga*, arbre dont l'écorce peut remplacer celle du quinquina.

« Le *Boswelia thurifera*, bel arbre qui donne de la résine odoriférante nommée *oliban*.

« Et enfin un grand nombre d'arbres propres à la charpente, à la menuiserie, et utiles aux arts.

« Ces plantes se sont pour la plupart parfaitement ac-

(1) Cette plante s'est beaucoup multipliée à Bourbon; il sera facile de la faire parvenir en France.

Digitized by Google

climatées, et le gouvernement de Bourbon en a fait faire plusieurs distributions aux habitans.

« J'ai toujours eu le soin de joindre à mes envois de plantes des notes étendues sur leurs propriétés et sur leur culture.

« Je revins à Pondichéry en janvier 1820. Je fis, par le navire du commerce *le Mercure*, un envoi considérable au Jardin du Roi, qui arriva à Paris au mois de septembre suivant; et un autre envoi au Sénégal de plantes vivantes et de graines qui arrivèrent aussi dans le meilleur état. Parmi les plantes envoyées au Sénégal, je signalerai l'*Hibiscus populneus*, bel arbre qui a le précieux avantage, pour ces contrées, de résister aux plus fortes chaleurs et de croître très-bien dans les terrains sablonneux; il pourra un jour ombrager les points les moins arides des déserts d'Afrique (1)..... »

M. Leschenault partit au mois d'avril 1820 pour explorer le sud de la péninsule de l'Inde et l'île de Ceylan. Il visita d'abord le royaume de Tanjaor, riche par ses cultures que fertilisent les inondations du Colram. Ce pays est un des plus productifs de la péninsule; il est très-peuplé; les villages sont grands et rapprochés; les basars sont bien fournis, et le peuple est dans une grande aisance.

« Je me rendis ensuite, dit-il, dans le pays de *Tondimène*, contrée sauvage couverte de forêts, de terrains vagues, et peu fréquentée par les Européens : c'est peut-être le seul pays de l'Inde soumis à la domination angloise dont le raja ne paie pas de tribut, et qui conserve l'administration indépendante de son territoire. Le résident de Tanjaor n'exerce à son égard qu'une surveillance qu'il n'est pas nécessaire de rendre très-active; car ce petit souverain

(1) Cet arbre a très-bien réussi au Sénégal.

Digitized by Google

n'est pas riche, et ses domaines sont peu peuplés. L'industrie principale des habitans étoit autrefois le vol, ainsi que l'indique encore le nom de *Coleris* qu'ils portent, et qui signifie *voleurs*. La bonne police qu'exerce aujourd'hui le jeune raja a détruit ce brigandage, de sorte que l'on voyage avec assez de sûreté; il est cependant prudent d'être armé et sur ses gardes.

« Je fus très-bien reçu du rāja de Tondimène. Je restai quelque temps campé près de sa capitale, qui se nomme *Podookotah*. J'accompagnai plusieurs fois le raja à la chasse dans les forêts et au vol du faucon. Le jeune prince aime beaucoup cette dernière chasse, qui est fort amusante : il a un grand nombre de faucons bien dressés.

« Je visitai ensuite le district de Madura, intéressant par ses beaux monumens d'antiquité indienne et par ses cultures de cotonnier. De là je me rendis dans les montagnes de Cottalam.

« Ces montagnes, situées à 12 lieues environ au nord-nord-ouest du cap Comorin, participent pour leurs productions des deux côtes de Malabar et de Coromandel qu'elles séparent; elles éprouvent aussi l'influence des deux moussons; leur sol est fort riche; abreuvées et rafraîchies pendant une grande partie de l'année par des brumes et par de petites pluies, elles nourrissent une quantité considérable et une grande variété de végétaux; de nombreux ruisseaux, qui souvent forment de belles cascades, les arrosent dans tous les sens.....

« .....Vers la fin de juillet, je m'embarquai à Tutticorin sur le petit brik anglois *Barbara*, pour me rendre dans l'île de Ceylan. Je séjournai quelque temps à Colombo pour observer tout ce qui intéresse la culture des cannelliers et la préparation de leurs produits; je me procurai plusieurs plants vivans et beaucoup de graines que

Digitized by Google

j'adressai de suite à Pondichéry, où, grâce aux soins de M. Spinasse, on posséda bientôt une centaine de jeunes plants de cannelliers. Cet envoi étoit accompagné d'un mémoire fort détaillé qui a été depuis imprimé à Bourbon par les ordres de M. le commandant et administrateur pour le roi.

« .....J'obtins de M. le gouverneur anglois la permisson de visiter l'intérieur de l'île. Je partis pour Kandy, en dirigeant ma route par Koringalle, chef-lieu du district connu sous le nom des *Sept-Korles*.

« On peut dire que l'intérieur de l'île de Ceylan n'est qu'une vaste forêt : on rencontre dans les parties basses et arrosées des cultures de riz ; mais tout le reste du pays est inculte et sauvage. On ne voit que fort peu de maisons rarement réunies en villages ; elles sont presque toujours isolées et situées au milieu des bois à quelque distance des routes, et entourées d'arbres dont les fruits servent de nourriture habituelle aux habitans. Les principales espèces de ces arbres sont le cocotier, le bananier et le jacquier (*artocarpus integrifolia*), dont les gros fruits, portés sur le tronc de l'arbre et sur ses principales branches, renferment une grande quantité d'amandes grosses comme des châtaignes, et que l'on mange grillées.

« Le cannellier et le cafier croissent naturellement dans les bois : la récolte du café est faite par le premier venu; ce qui est la cause qu'on le cueille toujours vert. La récolte de l'écorce de cannellier appartient au gouvernement.

« Depuis Kornigalle jusqu'à Kandy, le pays est fort montagneux; les montagnes sont quelquefois arrondies à leur sommet; d'autres fois elles se terminent par des pics plus ou moins aigus; leurs déclivités sont ordinairement très-roides, et les vallons qui les séparent sont fort étroits. Toutes les montagnes sont couvertes jusqu'à leurs cimes

Digitized by Google

d'une végétation magnifique et si épaisse, qu'il est impossible de pénétrer dans les forêts autrement qu'en suivant les sentiers établis pour les communications : cette abondance de végétaux qui couvre le sol rend les observations géologiques très-difficiles; il paroît certain cependant, d'après mes observations et d'après les échantillons de roches que j'ai recueillis, que la masse de montagnes qui forme le territoire de Kandy appartient aux terrains primitifs; les variétés de granit et de gneiss sont nombreuses, ainsi que celles de pegmatites dont plusieurs renferment du feldspath chatoyant : on trouve encore plusieurs belles variétés de calcaire primitif; mais elles sont isolées et n'occupent jamais que peu d'étendue.

« Un des plus grands fléaux que puisse rencontrer un naturaliste dans ses recherches, ce sont les sangsues terrestres des parties montagneuses de Ceylan : c'est surtout lorsqu'il a plu qu'on les rencontre en quantité considérable; elles sont fort petites; elles s'insinuent entre les mailles des bas les plus épais, et se glissent sous les vêtemens sans que l'on s'aperçoive d'abord de leur marche ni de leurs morsures; mais on est averti par le sang qui coule abondamment. Peu de temps après, on éprouve des démangeaisons intolérables dont on cherche à se soulager en se grattant, ce qui augmente le mal. Les petites plaies qui surviennent dégénèrent bientôt, chez les personnes peu saines, en des ulcères si dangereux, que souvent ils nécessitent l'amputation du membre malade, et qu'ils causent même la mort : on m'a assuré que deux régimens anglois qui avoient fait, en 1818, la guerre dans l'intérieur, lors de la révolte des Kandiens, avoient perdu plus de cinquante hommes par cette seule cause....

« La ville de Kandy étoit la résidence des anciens souverains; elle est élevée d'environ 250 toises au-dessus du

Digitized by Google

niveau de la mer, et située dans une petite vallée entourée de hautes montagnes : les rues sont régulières et alignées ; les maisons sont bâties en terre glaise, et recouvertes, pour la plupart, en feuilles de palmiers ; elles ont un aspect misérable ; elles sont malpropres et point aérées. La ville est bordée au sud par un lac d'environ un tiers de lieue de longueur, qui a été creusé par les ordres du dernier roi.

« Le palais est situé à l'est de la ville ; il occupe un grand espace ; mais une partie des anciens bâtimens est détruite ; d'autres constructions ont été faites par les Anglois ; la portion du palais qui reste est dans un assez mauvais état, et n'a rien de bien remarquable. Il est long et fort étroit ; c'étoit l'appartement des femmes ; il est habité aujourd'hui par le gouverneur anglois, sir John d'Ogly, qui voulut bien m'y offrir un logement.

« A l'une des extrémités du palais il y a un pavillon octogone qui domine une grande place ; ce pavillon étoit autrefois très-orné, mais aujourd'hui il tombe en ruine ; c'étoit dans cet endroit que le roi se montroit au peuple, qu'il contemploit les cérémonies religieuses, et qu'il voyoit manœuvrer ses troupes, ou exécuter par les éléphans les criminels qui étoient condamnés à mort.....

« La pagode particulière du roi est située derrière le pavillon octogone ; elle est en grande vénération dans toute l'île, parce qu'elle renferme une dent de Boudhou, divinité qu'adorent les indigènes de Ceylan. Cette pagode est très-petite ; sa construction se rapproche des constructions chinoises. L'espèce de sanctuaire où est déposée la dent de Boudhou n'a guère que 10 à 12 pieds en carré : ce lieu n'a d'autre ouverture que la porte qui donne sur une petite chambre servant de vestibule ; il est par conséquent fort sombre ; le plafond et les murs sont ornés de dorures et de fleurs : les mêmes ornemens décorent aussi un autel qui occupe une grande partie du sanctuaire, et sur lequel sont placées plusieurs figures de Boudhou ; j'en ai remarqué une fort belle d'environ un pied de hauteur faite d'un seul morceau de cristal de roche très-transparent, à l'exception du côté gauche, où il est un peu laiteux. Boudhou est représenté assis ; la dent du dieu est placée sous une grande cloche en argent doré, ornée de chaînes d'or et de plusieurs pierres fines, dont quelques-unes paroissent être

Digitized by Google

d'un grand prix, à cause de leur volume; les prêtres ne permettant pas facilement de voir la précieuse relique, je ne pus jouir de cette faveur.

« Pendant plus de trois mois que je restai dans l'intérieur de l'île, je dirigeai mes recherches sur plusieurs points : c'est à quelques lieues de Kandy que j'ai découvert, dans une superbe pegmatite, la variété de feldspath nacré de Ceylan, connue et si recherchée des lapidaires sous le nom de *pierre de lune*. Cette charmante pierre, avant ma découverte, n'avoit pas encore été trouvée dans sa gangue (1); celles de cette espèce, répandues dans le commerce, ne se trouvoient qu'en petits fragmens détachés dans une roche décomposée de kaolin. Je réunis une belle suite de roches et de pierres gemmes d'un beau volume et bien cristallisées; je formai un herbier considérable, et j'enrichis mes collections zoologiques d'un grand nombre d'objets nouveaux. Mon intention étoit d'aller visiter le pic d'Adam; mais je n'échappai pas à l'insalubrité du climat : attaqué de la dyssenterie, je fus obligé de revenir à Colombo, où, après m'être rétabli et après avoir mis en ordre le fruit de mes recherches, je m'embarquai, au mois de février 1821, sur un petit brik anglois qui me ramena à Pondichéry : j'apportai à la côte de Coromandel l'*herbe de Guinée*, plante d'autant plus précieuse pour ce pays, qu'on y manque de bons fourrages pour la nourriture des bestiaux. Elle a fort bien réussi..... »

Au mois d'août suivant, M. Leschenault s'embarqua sur la goëlette de S. M. *le Sylphe*, et arriva, en septembre, à l'île de Bourbon, où il s'occupa d'objets relatifs à sa mission de naturaliste. Il arriva enfin, dans le mois de mai 1822, à Nantes. Il a été reçu dans la capitale par les applaudissemens unanimes des savans, qui apprécient en lui un des observateurs les plus judicieux de tous les genres.

Nouvelles observations sur les noms des nombres dans l'Océanie.

Nous avons présenté (T. XVII, p. 268) quelques obser-

(1) La priorité de cette découverte a été reconnue par la gazette du gouvernement anglois de Ceylan, du 25 novembre 1820.

Digitized by Google

vations sur les noms des nombres chez les divers peuples de l'Océanie de la race malaie, d'après les vocabulaires rapportés par M. de Rossel et M. Gaymard, ou assignés dans les transactions de la Société de Batavia.

Il en résulte que la civilisation, en se répandant à travers cet immense archipel, a pour ainsi dire pivoté autour de la Nouvelle-Guinée, puisque les noms malais des nombres sont les mêmes à Sumatra, à Java, à Timor, à Célèbes, aux Moluques, aux îles Marianes, aux îles Sandwich, aux îles des Amis et de la Société; tandis que ce même système arithmologique n'a pas pénétré parmi les peuples de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande et de l'île Van-Diémen, du moins chez ceux que nous connoissons.

M. Gaymard, cet habile observateur, dont nous avons déjà plusieurs fois désigné le mérite au public, nous a communiqué quelques nouvelles données pour compléter l'ensemble de l'arithmologie de l'Océanie.

1. *Noms des nombres aux îles Lamurzec (partie de l'archipel des îles Carolines).*

Nous avions été frappés du singulier mélange de quelques mots malais avec un nombre bien supérieur de termes d'une langue *inconnue* qui se présente dans l'idiome général des Caroliniens; nous avons cependant remarqué que les noms de nombres étoient presque tous *malais;* ce qui semble indiquer une liaison intime des colonies malaies avec les Caroliniens. M. Gaymard a bien voulu nous communiquer les noms de nombres en dialecte de Lamurzec. Les voici, accompagnés de nos remarques.

Extrait d'un manuscrit espagnol communiqué par D. Luis de Torres. (1).

1. *Yot.* (On peut ramener ce terme à celui de *hegie* ou *highi* du javanois, venant d'*ega* en sanscrit).

(1) J'ai conservé exactement l'orthographe espagnole. G.

Digitized by Google

2. *Ruec.*
3. *Eli.* (Ne seroit-ce pas *teli*, adouci?)
4. *Fan.*
5. *Lima.*
6. *Golo.*
7. *Fix.*
8. *Guali.*
9. *Tiva.*
10. *Seïc.* (Ne seroit-ce pas le *se* ou *sa* signifiant *un* dans quelques idiomes malais, élevé au rang de dizaine par la terminaison *ic*) ?
11. *Yota.*
20. *Ruic.* (Voilà la formation en *ic* qui reprend et continue, à l'exception de 70).
30. *Senic.*
40. *Faïc.*
50. *Limic.*
60. *Goloec.*
70. *Fior.* (Formation semblable à celle de *Kior*, etc., en idiome papous).
80. *Gualic.*
90. *Tiguic.*
100. *Sebuc.*
200. *Renpud.* (*Putlu*, dizaine, en malabar rustique, selon Hervas).
300. *Felepud.* (Je conjecture qu'il faut lire *Telepud*, de *tele*, trois, et *pud*).
400. *Fapud.*
500. *Limapud.*
600. *Golopud.*
700. *Ficipud.*
800. *Gualipud.*
900. *Tivapud.*
1000. *Sangres.* (En dialecte *batta*, île de Sumatra, mille se nomme *sa-ribou*).
2000. *Ruangrés.*

2. *Nombres caroliniens donnés plus correctement que dans le voyage de M. Arago.*

M. Gaymard nous a communiqué le résumé suivant de ses propres observations et de celles de don Luis de Torres : les noms écrits d'après ce dernier sont mis en parenthèse. Nos remarques suivent la parenthèse.

1. Iot (*Hiot*).
2. Rou (*Ru*).
3. Iel, iéli et iol (*Hiel*). L'aspiration nous paroît tenir la place du *t* supprimé.
4. Fan, fel (*Fang*).
5. Lime, libe, nime (*Lim*).
6. Hol (*Hol*).
7. Fiz, fus (*Fis*).
8. Oual, ouane, ouhane (*Hual*).
9. Ti-hou (*Ti-hu*).
10. Sek, sièke et seg (*Seg*).
11. Seg - macéou (*Seg-*

Digitized by Google

maceo). La syllabe *ma*, ou *mé*, paroît signifier *ét.*

12. Seg-marouoou (*Segmaru*).

13. Seg-méhalou (*Segmasalù*).

14. Seg-méfaou (*Segmafahù*).

15. Seg-malimou (*Segmalimù*).

20. Rouek, mentérouek (*Ruheg*). Ici la formation en *ic*, *ek*, *eg*, est à remarquer.

30. Serik, Selik, Elig.

40. Fahik.

50. Limek, Nemek.

60. Oulik, Oulek, Holik.

70. Fizik.

80. Hualik.

90. Tihonek.

100. Siapogou, Siapougou, Iapougou.

3. *Particularités relatives aux îles Sandwich et à la Nouvelle-Zélande.*

M. Gaymard nous a donné les nombres de la Nouvelle-Zélande jusqu'à douze; les neuf premiers sont exactement les mêmes que ceux des îles Sandwich, seulement précédés d'une aspiration très-forte que M. Gaymard exprime par un *k;* par exemple, *kataï* pour *ataï*, et ainsi de suite. Le dix se dit, à la Nouvelle-Zélande, *kanhaourou;* le onze, *koroïti* et *kalekaou;* le douze, *koromatoua.*

Nous n'apercevions d'abord rien dans les mots connus de cette langue qui pût expliquer ces trois derniers mots; mais le même mode de formation se représente aux îles Sandwich; seulement elle ne commence qu'au nombre 20.

On dit *kan-aroua*, 20; *kan-akorou*, 30; *kan-aha*, 40. Puis commence un nouveau mode de formation : on dit *arima kanaha*, 50; *aono kanaha*, 60; *aïkon kanaha*, 70; *aonarou kanaha*, 80; *'aiva kanaha*, 90, et *oumi kanaha*, 100.

Il est évident que les syllabes *kan* et *kanaha*, placées avant ou après les nombres simples, signifient dizaine. Or, la main se nomme *kanaï* aux Marianes, *kapou* en Nouvelle-Zélande, et *kaï* en malabar. C'est donc très-vraisemblablement le terme *main* qui a été employé à dénoter la dizaine par les Sandwichois.

Ceci pourroit aussi conduire à une explication du nom

Digitized by Google

de dix à la Nouvelle-Zélande; mais il faut attendre de nouveaux témoignages et un ensemble plus complet.

Nous ne terminerons pas cette note sans dire que les noms de nombres à Madagascar, à l'exception du premier, sont malais; les voici: *Areyk*, un; *roé*, deux; *telou*, trois; *effats*, quatre; *limi* et *dimy* (selon Megisser), cinq; *enim* et *ennin*, six; *fitou*, sept; *valou*, huit; *sivy*, neuf, et *foulo* ou *poulo*, dix. La ressemblance frappera quiconque voudra jeter un coup d'œil sur les noms des nombres rapportés dans notre article précédent.

Au contraire, pas un seul de ces noms ne s'est rencontré jusqu'ici dans la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Calédonie, l'île Van-Diémen. La sphère de la civilisation, où les peuples malais ont répandu leur système numérique, est donc à peu près déterminée.

Volcan de Java.

Nous avons parlé de l'activité singulière des volcans dans les mois de septembre, d'octobre et de décembre de l'année passée. Ceux de Java ont encore coutume de s'agiter au mois de décembre.

A *Kadou* on a ressenti, le 27 décembre, un tremblement de terre, à la suite duquel il y eut une éruption volcanique du mont *Mérapie*, qui a incendié quatre villages et en a englouti deux. Les habitans ont eu le temps de se sauver, et il n'a péri que quinze personnes.

Il s'est fait aussi quelques éruptions du volcan *Bromo*, mais qui n'ont point causé de dommages.

Usages de l'Indostan.

On lit dans les mémoires de M. Forbes les détails suivans :

« L'hospitalité s'exerce libéralement dans tout le Gu-

Digitized by Google

zerat. Lorsqu'une personne de quelque considération passe par une contrée, on lui présente, à l'entrée de chaque village, des fruits, du lait, du beurre, du bois à brûler et des vases de terre pour la cuisine : les femmes et les enfans lui offrent des bouquets de fleurs. Beaucoup de villages entretiennent auprès du puits ou du lac le plus voisin un homme chargé d'avoir soin des seaux d'eau et de servir gratuitement les voyageurs. Il y a même des villages où l'on engage les voyageurs à se reposer une journée, peu importe qu'ils soient nombreux ou non, riches ou pauvres, indigènes ou étrangers.

« Après les grandes pluies, les routes sont tellement dégradées, qu'il faut souvent envoyer quelqu'un en avant pour démolir les buttes de sable et remplir les ravines. Selon la coutume de la contrée, on prépare gratuitement les chemins pour les gouverneurs et les personnes employées au gouvernement, et, immédiatement après les pluies, il n'y a pas de voyageur qui ne fasse préparer la route où il ne passe en palanquin ou à cheval. Cette coutume explique pourquoi saint Jean, dans les prophéties d'Elie, est désigné comme l'homme qui doit préparer le chemin de notre Seigneur et lui servir de précurseur.

« La porte de l'Est, à Dhuboy, est le rendez-vous du matin des brahmins et des principaux habitans ; mais les Chandalus et les Parias ne peuvent s'y montrer. On y parle à l'ombre des nouvelles politiques, qui, dans l'Inde, n'intéressent pas moins qu'en Europe. Sous les arbres de cette promenade, on voit quelques autels de pierres brutes usées en partie par le frottement continuel des mains dévotes. Au-dessous d'un bananier est dressé un autel servant aux épreuves judiciaires. On y répand tous les jours des fleurs et de l'huile, et les habitans de la ville y font le matin leur conversation.

« Un autre point de réunion, c'est un puits situé hors de la ville ; les femmes y puisent de l'eau soir et matin, et les voyageurs s'y assemblent dans les chaleurs. Les puits du Guzerat ont rarement des poulies et des cordes pour puiser l'eau ; quelques-uns ont des escaliers. Aussi beaucoup de pélerins et autres voyageurs portent toujours avec eux un pot de fer et une longue corde. La réunion des pé-

Digitized by Google

lerins auprès d'un puits, en orient, m'a souvent rappelé la conservation du Sauveur avec la femme de Samarie. »

Boussole des Caroliniens.

Les insulaires de cet archipel divisent l'horizon en *douze* aires de vent, et ils les classent en douze aires sous *quatre* divisions générales. Le tableau suivant en donne une idée; on y a conservé l'orthographe espagnole de l'auteur, don Luis de Torres.

Puhu (minuit).

Efanguilesac.	30 degrés à l'ouest du nord.
Efanguilap.	Nord.
Efanguiles.	30 degrés à l'est du nord.

Puhitag (levant).

Cotoafan.	30 degrés au nord de l'est.
Cotomay.	Est.
Cotuhor.	30 degrés au sud de l'est.

Puhilong (midi).

Ourules.	30 degrés à l'est du sud.
Ourulep.	Sud.
Ourulesac.	30 degrés à l'ouest du sud.

Puhitog (couchant).

Lotuar.	30 degrés au sud de l'ouest.
Lotuhelap.	Ouest.
Lotuafang.	30 degrés au nord de l'ouest.

Ce tableau, qui nous a été communiqué par M. Gaymard, montre que les Caroliniens avoient précisément la rose des vents de Timosthène, employée par les Grecs et les Romains depuis Alexandre jusqu'à Claude. M. Gosselin croit que cette division a dû être inventée sous le 36e degré de latitude, et il en donne des raisons plausibles dans son mémoire sur les *Roses des Vents*; cependant la boussole des Caroliniens ne présente aucune ressemblance dans

Digitized by Google

les noms avec celle des Japonois ni avec celle des Chinois, de qui, d'après ces raisons, elle devoit être venue.

Nous avons trouvé dans la langue des îles des Amis quelques foibles ressemblances de sons qui rappellent les noms des vents caroliniens.

En employant l'adverbe *cantulor*, qui répond à *vers* ou *près*, ils obtiennent une rose de vingt-quatre vents, comme les Romains avoient au temps de Vitruve; mais leur nomenclature est bien moins embrouillée, et ils conservent dans leur place les onze vents principaux. Ils disent, par exemple, *Efanguiles cantulor cotoafan;* c'est le vent qui répond au nord-est.

Statistique de la Martinique. — Résumé des tables publiées par M. Renouard de Sainte-Croix en 1821.

La superficie est de 67,513 carrés (1), dont 43,748 sont incultes, ou tenus en savanes et en bois. Sa population est de 98,279 individus; savoir : hommes libres blancs, 9,867; de couleur, 11,073; esclaves, 77,339.

On y compte 6,906 mulets, 12,083 bœufs et vaches.

Elle se divise en quatre arrondissemens; celui du Fort-Royal, du Marin, de la Trinité et de Saint-Pierre. Ses principales cultures sont la canne à sucre, qui occupe 12,757 carrés; le cafier, 2,815; le cacaotier, 412; le cotonnier, 330; les vivres, 7,541. Etendue cultivée, 23,765.

La culture de la canne à sucre emploie 30,806 esclaves et forme 371 sucreries, sur lesquelles on compte 178 moulins à eau, 199 à manége, 20 à vent, 10 à vapeur, qui donnent en sucre 53,059 barriques du poids de 1000 livres chacune, et en sirop 2,699,588 gallons; le gallon égale quatre pintes de Paris.

Le produit en café est de 1,370,075 liv. m.; en cacao, 449,492; en coton, 62,694.

Les impôts établis par ordonnances du gouverneur se perçoivent ou sur les marchandises, à l'entrée, à la sortie, à la vente, au magasinage, à la consommation; ou sur les

(1) Le carré égale 3 arpens 68 perches 28 pieds de Paris.

Digitized by Google

personnes par tête d'esclaves non cultivateurs, pour la profession libre d'aubergiste, cabaretier, etc., de débitant de tabac et de colporteur; ou sur les meubles, tels que les vaisseaux, les embarcations de toute espèce, les cabrouets des villes et la location des maisons. Ils produisent une recette de . . . . . 3,373,289 fr.
aux quels il faut ajouter la dotation annuelle
que la colonie reçoit de la métropole. . . 1,300,000

Total du revenu. . . .	4,673,289
La dépense est de.	4,499,287
Excès de la recette. . .	174,000

Statistique de la Guadeloupe. — Résumé des tables publiées par M. le colonel Boyer de Peyrelcau en 1823.

La Guadeloupe, Marie-Galante, les Saintes, la Désirade, et une partie de l'île Saint-Martin, sont réunies sous le même gouvernement, et donnent une population de 109,404 individus: hommes libres blancs, 12,802; de couleur, 8,604; esclaves, 87,998.

On y compte 2,350 chevaux, 4,798 mulets, 21,623 bœufs et vaches, 12,921 moutons et cabrits. La superficie de ces îles est estimée 112,015 carrés (1), dont 39,439 sont cultivés; savoir : en cannes à sucre, 22,023 carrés; en cafiers, 5,330; en cotonniers, 2,747; en cacaotiers, 108; en manioc et vivres, 9,281. Le surplus est inculte. 27,991 carrés sont en friche : 24,025 sont en savanes, et 20,512 en bois debout.

On estime que, cultivé en cannes, le carré doit donner quatre à cinq milliers de sucre; qu'il doit nourrir deux mille à deux mille cinq cents pieds de cafiers, dont le produit moyen est d'une livre de grains par pied, et qu'enfin,

(1) Le carré de la Guadeloupe est d'un sixième plus petit que celui de la Martinique.

Digitized by Google

planté en cotonniers ou en caotiers, ou en retire trois à quatre quintaux de coton, ou dix à quinze quintaux de cacao.

Néanmoins, les 22,023 carrés que la Guadeloupe consacre à la culture du sucre n'en produisent que 60,000 barriques du poids de 1 000 à 1,200 livres. Ils se divisent en 509 sucreries, ou habitations exploitées par 35 à 36,000 esclaves, 142 moulins à eau, 222 à vent et 197 à manége.

Les plantations de cafiers ne donnent que 3,000,000 livres de café, et forment 1,244 caféyères, ou habitations exploitées par 16,000 esclaves. On compte 711 habitations à coton qui en récoltent 600,000 livres, 23 habitations à cacao qui en fournissent environ 100,000 livres, et enfin 263 habitations à vivres.

Dans le cours de 1820, cette colonie a livré à la métropole 5,104,878 livres de sucre terré; 37,791,360 livres de sucre brut, 2,075,895 livres de cacao, 132,066 livres de coton, 100,252 gallons de rum-tafia, 568 livres de girofle. Cette exportation, évaluée à 16,989,808 fr., s'est faite par 123 bâtimens donnant 29,477 tonneaux, et ayant 1,803 hommes d'équipage Les importations de cette année furent de 12,030,270 fr. En 1821, les exportations de la Guadeloupe s'élevèrent à 19,376,668 francs, et les importations à 9,330,069 fr. Elle reçut 110 bâtimeus, dont 42 sortis de Bordeaux, 23 du Havre, 19 de Nantes, et 13 de Marseille; elle en expédia 145. Elle vend en outre annuellement à l'étranger 1,200,000 gallons de sirop en échange de morue sèche ou d'autres denrées.

Les impositions directes et indirectes sont, comme à la Martinique, réglées par les ordonnances des gouverneurs, assises sur les mêmes objets.

Elles produisent.	1,789,492 fr.
La dotation fournie par la métropole. .	1,300,000
Total du revenu. . . .	3,089,492
Les dépenses générales et locales sont estimées.	2,978,737
Excès de la recette.	110,755

Digitized by Google

VOYAGE

DANS

QUELQUES PROVINCES DE L'ASIE-MINEURE,

FAIT EN 1820

PAR M. LEAKE.

Traduit de l'anglois.

De tous les pays où le voyageur, en suivant les vestiges des arts et de la civilisation des Grecs au milieu des ruines et de la barbarie des temps modernes, répand du jour sur l'histoire et fait des additions importantes à la science de la géographie, il n'en est pas de plus difficile à parcourir que l'Asie-Mineure. Dans la Turquie d'Europe, l'inhospitalité des musulmans est en quelque sorte tempérée par leur proximité de l'Europe civilisée, le sentiment de leur foiblesse et la supériorité de la population chrétienne : en Asie, au contraire, les chrétiens éprouvent à chaque instant qu'ils sont purement tolérés ; le Turc sent

Digitized by Google

que le pays est toujours à lui, et qu'il est éloigné d'un pas de plus de ces nations de sectateurs du Christ, dont la puissance, qui augmente aussi vite que sa race déchoit, l'oblige à prévoir qu'il sera expulsé de ces contrées qu'il a enlevées aux Grecs, quand les états chrétiens étoient comparativement foibles, et à regarder cet événement comme devant s'accomplir quelque jour : d'un autre côté, c'est pour l'Europe civilisée un des plus étonnans phénomènes de nos temps, de voir qu'on laisse des pays si favorisés par la nature en possession des Turcs.

Parmi les nombreux obstacles qui, dans l'Asie-Mineure, arrêtent la marche du voyageur, il faut surtout compter l'état désert de cette contrée, qui souvent met hors de la portée de l'homme qui la visite les choses les plus indispensables; les disputes et les guerres continuelles entre les personnes qui ont le pouvoir; l'autorité précaire du gouvernement de Constantinople, qui rend sa protection illusoire, et fait que le succès du voyageur dépend entièrement du caractère personnel de l'officier qui commande dans chaque district; enfin l'ignorance et le caractère ombrageux des Turcs, qui n'ont aucune idée d'une excursion entreprise uniquement pour les progrès de la science, et qui croient qu'on ne vient chez eux que pour préparer une invasion hostile ou pour chercher des trésors dans les

Digitized by Google

ruines de l'antiquité : or, les soupçons de cette sorte sont naturellement plus forts dans les provinces, comme l'Asie-Mineure, qui sont le moins fréquentées par les étrangers. Si la prudence ou l'heureuse étoile du voyageur le préservent de toutes ces causes de danger, de même que de la peste, de la rencontre des bandits et d'autres périls inséparables d'un état social à demi-barbare, il a encore à redouter la perte de sa santé par les effets combinés du climat, de la fatigue et des privations, malheur qui manque rarement d'arrêter sa marche avant qu'il ait achevé la course qu'il projetoit.

L'état de l'Asie-Mineure force encore l'Européen qui veut en visiter l'intérieur en détail à changer de costume, à se faire passer pour médecin, à s'armer de patience et de persévérance, à faire le sacrifice de toutes les aisances de la vie, à cacher son argent, si d'ailleurs son savoir et si sa connoissance intime de la langue et des mœurs du peuple le rendent propre à la tâche qu'il entreprend. Si Browne et Burkhardt n'eussent pas été enlevés à la science, ils eussent pu employer à l'examen de l'Asie-Mineure ces qualités qu'ils possédoient : de tous les pays que l'antiquité a rendus intéressans, c'est celui où il reste le champ le plus favorable à l'exercice de talens pareils à ceux dont ils étoient doués.

Parmi les voyageurs modernes, deux seule-

Digitized by Google

ment ont traversé ce pays par des routes différentes pour l'examiner : Paul Lucas, en 1705 et 1706, et le capitaine Macdonald Kinneir, en 1813 et 1814. Les autres se sont bornés à suivre le même chemin, et les voyages des deux Européens que je viens de nommer se réduisent à une description de trois à quatre routes au lieu d'une seule ; l'état de cette contrée et la manière de voyager les ayant privés de la possibilité de faire hors de la route les excursions sans lesquelles la géographie d'un pays inconnu ne peut être convenablement fixée. Il paroît d'ailleurs, par le journal de M. Macdonald Kinneir, que les difficultés de visiter l'Asie-Mineure ont plutôt augmenté que diminué. La principauté formée par Tchappan-Oglou offroit quelque sécurité ; sa mort y a mis fin ; elle est partagée entre quelques chefs épars, et dont la plupart n'ont pour la Porte qu'une obéissance douteuse ; peut-être, par une conduite prudente et par des précautions prises à l'avance, le voyageur obtiendroit la permission d'examiner leurs territoires sans danger. Partout ailleurs il ne peut, à moins de posséder toutes les qualités énoncées plus haut et de sacrifier beaucoup de temps, espérer que de traverser rapidement le pays en suivant les principales routes, jeter en passant un coup d'œil sur des restes d'antiquité, et noter la distance des lieux, la direction générale du chemin et la position relative de

Digitized by Google

quelques montagnes ou d'autres objets remarquables qu'il aperçoit de chaque côté.

Dans cet état de choses, il est évident que la géographie de l'Asie-Mineure ne peut être perfectionnée qu'en réunissant des journaux de plusieurs voyageurs, et en essayant de construire graduellement une carte détaillée du pays par la combinaison de tous les renseignemens obtenus de cette manière. C'est dans l'intention de contribuer à cet objet, que je soumets au public le journal d'une excursion de Constantinople aux côtes de Cilicie par le centre de l'Asie-Mineure. La ligne suivie est une de celles qui traversent les parties les plus intéressantes de la province; la latitude et la longitude de son extrémité méridionale ayant été déterminées par le capitaine Beaufort (1), elle peut être indiquée sur la carte en toute sûreté (2). Cette ligne et deux ou trois autres (3), dont les extrémités sont également

(1) Le voyage du capitaine Beaufort est traduit dans les Nouvelles Annales des Voyages, T. V et VI, p. 1.

(2) La position de son extrémité septentrionale, Constantinople, est bien connue par de nombreuses observations.

(3) Les plus importantes sont celles de Satalie à Chougout, par le général Koehler; de Satalie à Kassaba, près de Smyrne, par M. Corancez; une autre de Smyrne à Satalie, par Allah-cheher et Bourdour, par Paul Lucas : ces

Digitized by Google

certaines (1), fournissent, avec quelques observations de latitude, dans l'intérieur de la presqu'île, de bons matériaux pour l'ébauche d'une carte : quoique nous n'ayons pas les moyens de la terminer complétement, nous pouvons du moins fixer d'une manière satisfaisante plusieurs points et la direction des principales chaînes de montagnes. Nous serons beaucoup aidés dans notre marche ultérieure par la connoissance déjà acquise de la côte; car il est digne de remarque que cette partie de la géographie de l'Asie-Mineure est bien plus avancée que celle de l'intérieur (2). Des reconnoissances partielles dans les environs de Smyrne et de Constantinople; celle de la côte de Smyrne aux Dardanelles, par Choiseul-Gouffier; les observations de Beauchamp dans la mer Noire, et surtout la reconnoissance de la côte méridionale et d'une partie de la côte occidentale faite,

deux dernières ont l'avantage de couper les routes de Chandler et d'autres daus la vallée du Méandre.

(1) Ces lieux sont : Adana, Tarsous, Erklé, Koniéh, Afiom-Karahissar, Kutahiéh, Toushanli, Brouse, Kesariéh, Ouskat, Kastamouni. Les observations ont été faites par Niebuhr, Browne, et par MM. Kinneir et Chavassé.

(2) Après avoir tracé toutes les routes publiées et des itinéraires manuscrits, bien entendu que je laissois de côté tous les documens qui n'étoient pas appuyés sur de bonnes autorités, j'ai trouvé que les cinq sixièmes de l'intérieur de l'Asie-Mineure restoient encore à connoître.

Digitized by Google

en 1811 et 1812, par le capitaine Beaufort, nous ont procuré, on peut le dire, des notions exactes d'une moitié du littoral, et, dans le reste, il n'y a pas d'erreur considérable sur les points importans (1); de sorte que les routes futures, à travers la presqu'île entre deux points de la côte, pourront être tracées avec beaucoup de précision, pourvu que le voyageur ait l'attention de noter la direction qu'il suit, les distances et le temps qu'il met à les parcourir. Il est bon d'observer que les routes dans la direction du nord et du sud, ou dans celles du nord-est et du sud-ouest, seront les plus intéressantes à suivre; le fréquent passage des voyageurs qui vont de l'Europe dans l'Inde, ou de Constantinople et de Smyrne en Perse et en Syrie, ou dans les directions opposées, ayant multiplié les routes dans le sens de la longueur de la péninsule, tandis que nous en avons bien peu qui la traversent.

Il ne sera peut-être pas inutile, pour les travaux des géographes, de citer ici les autorités qui, jointes à celles qui ont été rapportées plus haut, forment le fonds de nos connoissances pour la géographie de l'Asie-Mineure. Les anciens voya-

(1) Les reconnoissances effectuées, en 1820, dans la mer Noire, le long de la côte septentrionale de l'Asie-Mineure, par M. Gauttier, capitaine de vaisseau, ont parfaitement fait connoître cette partie. E.

Digitized by Google

geurs peuvent se réduire à Tavernier, Tournefort, Paul Lucas, Otter et Pococke; car Bertrandon de la Brocquière et La Mottraye, De Bruyn, Griffiths et Capper ne donnent aucun détail géographique qui ne soit contenu dans les relations des autres.

Tavernier nous apprend, dans son introduction, que sa première sortie de France fut pour aller en Angleterre, où régnoit alors Jacques Ier. Il mourut en 1685. Quoiqu'il ait plusieurs fois traversé l'Asie-Mineure pour aller en Perse, où son commerce l'appeloit, il ne donne pas de renseignemens géographiques sur la partie centrale de la péninsule asiatique, à l'exception de la route des caravanes de Smyrne à Tocat, qui passoit par Kassaba, Alla-cheher, Afiom-Karahissar, Belvoudoun, et le terrain salé jusqu'au Kizil-Ermak, qu'il traverse à Kesré-Kioupri. Quoiqu'il ait vraisemblablement parcouru cette route trois fois au moins, il n'a laissé d'autre remarque que celle du nombre des heures entre chaque station, dont souvent même il n'a pas donné les noms.

Tournefort ne traversa l'Asie-Mineure que dans une direction, d'Erzeroum à Angora par Tocat; et ensuite passant un peu au nord d'Eski-cheher, il gagna Brouse.

Paul Lucas fut envoyé, en 1704, par le même ministre de Louis XIV qui avoit employé Tournefort, pour visiter également l'Archipel, la mer

Digitized by Google

Noire et l'Arménie. Malheureusement pour la géographie de l'Asie-Mineure, Paul Lucas, pour les talens et les connoissances, étoit infiniment au-dessous de son contemporain. Il paroît même que, par ses études préliminaires, il n'étoit pas en état de s'occuper des recherches vers lesquelles ceux qui le faisoient voyager lui avoient recommandé de diriger son attention, et dont le but étoit de recueillir des médailles et des inscriptions.

En prenant la qualité de médecin, il s'assura une bonne réception dans plusieurs villes de l'intérieur et la protection des gouverneurs; mais les bandits qui, à cette époque, infestoient toutes les parties du pays, l'obligèrent toujours de voyager à la hâte; il manquoit de l'instruction nécessaire pour tirer beaucoup d'avantage de courses effectuées dans des circonstances semblables, comme auroit pu le faire un voyageur plus expérimenté et plus éclairé. Il a généralement noté avec soin le temps qu'il a mis à parcourir la distance d'un lieu à un autre; cependant les noms de ces lieux sont souvent défigurés par la négligence avec laquelle il les a écrits. Son ignorance et sa crédulité lui font trouver du plaisir à répéter les histoires absurdes qu'un voyageur entend si fréquemment dans ces contrées à demi-civilisées; en même temps il oublie de citer plusieurs observations utiles qu'il ne peut

Digitized by Google

manquer d'avoir faites. Il a, dans plusieurs cas, répété les récits fabuleux des habitans, comme s'il eût été lui-même témoin de la chose, et par-là il s'est attiré le reproche d'avoir voulu en imposer à ses lecteurs. Toutefois il n'est pas douteux que son itinéraire, abstraction faite de sa relation, ne soit aussi exact qu'il a été capable de le faire. Les résultats pour la géographie, liés et comparés à ceux des autres voyageurs, prouvent suffisamment ce fait; et Paul Lucas, avec ses fautes, a fourni plus de routes qu'aucun autre voyageur en Asie-Mineure. Il est allé, 1° de Constantinople à Nicomédie, Nicée et Brouse; 2° de Brouse à Kutahiéh, Eski-cheher, Angora, Kir-cheher, Kesariéh; 3° de Kesariéh à Nigdé, Bor, Erklé et Koniéh; 4° de Koniéh à Angora, Beibazar, Gheivé, Nicomédie et Constantinople; 5° de Smyrne à Sardis, à Alla-cheher, à Alankivi, à Bourdour, à Sousou, à Adalie; 6° d'Adalie à Sousou, Isbarta, Igridi, Serskiséraï et Koniéh; 7° de Koniéh à Erklé, et à travers le mont Taurus par les portes ciliciennes à Adana et à Tarsous.

Après Paul Lucas, Otter est le plus utile des anciens voyageurs. Il étoit Suédois. La cour de France l'envoya en Perse en 1734. Parti de Constantinople, il traversa l'Asie-Mineure en passant par Isnik, Inoghi, Eski-cheher, Ak-cheher, Ko-

Digitized by Google

niéh, Erklé et Adana. Sa relation est surtout précieuse, parce qu'elle est principalement composée des renseignemens extraits des meilleurs géographes orientaux, dont les ouvrages se trouvent dans la bibliothèque royale de Paris, et particulièrement d'Ibrahim-Effendi, directeur de l'imprimerie de Constantinople. L'on est fondé à regarder comme exacts les détails qu'il a fournis; car ils s'accordent, pour la Caramanie, avec ceux que contiennent les ouvrages de deux autres géographes turcs qui vivoient vers le milieu du dix-septième siècle. Le plus ancien des deux étoit Moustafa-Ben-Abdalla-Kalib-Tchelebi, mieux connu sous le nom de Hadji-Khalfa; l'autre étoit Aboubekr-Ben-Behren, de Damas. Quoique l'on tire peu de chose de ces auteurs, relativement à la position exacte des lieux, leur témoignage sur l'orthographe des noms, et leur connoissance de la géographie politique, sont de la plus haute importance.

Niebuhr parcourut l'Asie-Mineure en 1766: la relation de cette partie de ses voyages en auroit formé le troisième volume; malheureusement l'incendie qui consuma le palais du roi à Copenhague, en 1795, détruisit toutes les planches gravées, et il ne fut plus possible de songer à le publier. Niebuhr avoit passé par Erklé, Koniéh, Karahissar, Kutahiéh et Brouse; il fit les obser-

Digitized by Google

vations de latitude dont nous avons déjà parlé ; et le major Rennell possède un exemplaire de sa carte tirée avant l'incendie.

En 1797, Browne, en revenant de l'intérieur de l'Afrique, traversa l'Asie-Mineure. Après avoir quitté Alep et Aïntab, il franchit la chaîne du Taurus, et passa par Bostan, Kesariéh, Angora, Sabanjé et Nicomédie. M. Bruce (1) a suivi la même route en 1812, et a donné un détail de noms et de distances qui ne se trouvent pas dans la relation imprimée de Browne.

Ce fut aussi en 1797 qu'Olivier traversa l'Asie-Mineure par Kelendéri, Maout, Laranda, Koniéh, Ak-cheher, Afiom-Karahissar, Kutahiéh, Yeni-cheher, Nicée et Nicomédie.

Seetzen parcourut l'Asie-Mineure de Constantinople à Smyrne, et de Smyrne à Afiom-Karahissar, Ak-cheher, Koniéh, Laranda, Ibrala, et à travers le mont Taurus à Karadouar (Ankhiele, le port de Tarsous), d'où il alla par mer à Selenné, le port d'Antioche. Les distances et les noms des lieux par lesquels il passa, écrits avec le plus grand soin, ont été conservés ; mais il est bien à craindre que le reste de ses precieux manuscrits ne soit perdu à jamais.

En 1801, Browne traversa de nouveau l'Asie-

(1) *Voyez* le supplément au voyage de Kinneir.

Digitized by Google

Mineure de Constantinople à Nicomédie, Brouse, Kutahiéh, Afiom-Karahissar, Ak-cheher, Koniéh, Erklé, Tarsous (1).

Parmi les voyageurs modernes, M. Kinneir est celui qui a fait le plus d'augmentations importantes à nos connoissances sur la géographie de l'intérieur de l'Asie-Mineure. Ses routes ont été, 1° de Constantinople par Nicée, Eski-cheher, et Ghermé à Angora, d'Angora par Ouskat à Kesariéh, et de Kesariéh par Nigdé, Ketch-Hissar (2), et à travers le mont Taurus par les portes ciliciennes à Tar-

(1) *Observations de latitude de lieux situés sur la route de Constantinople à Smyrne, faites par Browne, et extraites de ses manuscrits.*

	Latitude.	Longitude.
Smyrne.....	38° 28′ 7″	17° 6′ 48″
Magnisa.....	38 41 30	
Demir-Kassou.	39 49	
Balikesr.....	39 32	
Ouloubad.....	40 9 30	
Mitchalizza...	40 26 30	
Brouse.....	40 9 30	
Yeni-cheher..	40 12	
Kizderbend...	40 32	
Nicée.....	40 21 30	

(2) C'est probablement une erreur pour Kilissa-Hissar, qui, d'après Hadji-Khalfa, est le nom d'un château près de Bor. La position et la distance du Ketch-Hissar de

Digitized by Google

sous, Adana et Iskenderoun; 2° de Kélenderi à Maout, à Laranda, à Koniéh, à Ak-cheher, à Afiom-Karahissar, à Kutahiéh, à Brouse, à Modania; 3° de Constantinople, par Nicomédie, à Sabanje, à Téréboli, à Boli, à Kastamouni (1); à Samsoun, à Tarabizoun, à Erzeroum.

M. Kinneir est aussi l'une des nombreuses personnes qui, dans les dernières années de la guerre, ont traversé la partie septentrionale de l'Asie-Mineure par Tokat, Amasiéh, Osmangik et Boli. Cette route a été tracée sur le papier avec une exactitude remarquable, mais ne peut pas être d'une grande utilité pour l'ensemble de la géographie des parties septentrionales de l'Asie-Mineure avant que la longitude de quelques-uns de ses points soit connue et que nous ayons d'autres routes qui la coupent du nord au sud.

Une autre route qui a été encore plus suivie est celle de Brouse ou de Maalitch, par Ouloubad et Magnesie, à Smyrne; les latitudes des principaux lieux par où elle passe ont été déterminés par

M. Kinneir, relativement à Nigdé, suffisent pour prouver qu'il doit avoir été très-près du Bor de Hadji-Khalfa et de Paul Lucas.

(1) M. Kinneir appelle ce lieu *Costambol*. Les géographes turcs lui donnent le nom que j'ai inséré dans le texte.

Digitized by Google

Browne. Nous avons plusieurs descriptions de cette route et de plusieurs autres dans les anciennes provinces de Mysie, Lydie et Carie, dans Smith, Wheler, Spon, Chishull, Pococke, Picenini, Chandler et Choiseul-Gouffier, ainsi que dans plusieurs voyages manuscrits qui ne seroient pas inaccessibles au géographe.

Les autorités sur lesquelles se fonde notre connoissance de la géographie ancienne de l'intérieur de l'Asie-Mineure sont les ouvrages de Strabon, de Ptolémée, de Pline, d'Etienne de Byzance, la carte de Peutinger ou table théodosienne, les itinéraires d'Antonin et de Jérusalem, le Synecdème d'Hiéroclès, et les récits historiques de plusieurs expéditions militaires célèbres, telles que, 1° le journal de Xénophon, 401 ans avant J. C., de la route de Cyrus de Sardes à Célené, de là à Iconium, à travers la Lycaonie et une partie de la Cappadoce et par le mont Taurus à Tarsus; 2° la relation de la marche d'Alexandre-le-Grand, 333 ans avant J. C., de la Lycie en Pamphylie et en Pisidie, de là à Gordium en Phrygie et à Ancyre, et par la Cappadoce et les portes ciliciennes à Tarsus; 3° le récit que fait Tite-Live des marches de Cn. Manlius, 189 ans avant J. C., en Phrygie, en Pamphylie et en Pisidie, et de là en Gallo-Grèce et à Ancyre; 4° la marche de l'empereur Alexis Comnène, de Constantinople à Iconium,

Digitized by Google

dans une expédition contre les Turcs, telle qu'elle est rapportée par Anne Comnène, fille de ce prince.

On peut y ajouter, pour la côte méridionale, un périple anonyme intitulé περιπλους της θαλασσης, tiré de la bibliothèque royale de Madrid, et inséré dans l'ouvrage que le libraire Iriarte publia, en 1769, sous ce titre : *Regiæ Bibliothecæ Matritensis codices græci manuscripti.* Mais les témoignages les meilleurs et les plus nombreux pour la géographie ancienne sont ceux qui existent encore dans le pays ; ce sont les ruines des villes antiques, les inscriptions et les monumens qui s'y trouvent. Quand ces restes des temps passés auront été complétement examinés, et que les résultats de ces recherches auront été appliqués à l'explication des passages des histoires dont nous venons de faire mention, ils conduiront probablement à un système de géographie de l'Asie-Mineure bien plus exact que ceux que nous possédons actuellement; car, tant que nous ignorerons la position de points aussi importans que Gordium, Pessinus, Synnada, Celænæ, Cibyra, Sagalassus, Aspendus, Selge, Antioche de Pisidie et Isaura, on essaiera vainement de former un système satisfaisant, et dont les différentes parties doivent dépendre absolument les unes des autres, ainsi que de la détermination exacte des lieux principaux.

Digitized by Google

Le 19 janvier 1800, je partis de Constantinople, pour l'Egypte, avec M. Koehler, brigadier-général, sir Richard Fletcher, M. Carlyle, archidiacre et professeur d'arabe à Cambridge, et M. Pink, du corps royal des ingénieurs-géographes. Nous étions bien armés et habillés comme des courriers tatars; notre troupe, en y comprenant les domestiques, les postillons et les trois gardiens de bagage, composoit une caravane de trente-cinq personnes. A cette époque, les messagers et autres personnes qui voyageoient par la poste entre l'armée du grand-vizir et la capitale, suivoient tantôt la route qui aboutit à la côte méridionale de l'Asie-Mineure, à Satalié, tantôt celle qui la rejoint à Kelendéri. Nous prîmes le parti de ne nous décider pour l'une des deux que lorsque nous serions arrivés au point où elles se séparent.

Nous sommes sortis de Skutari, ou Iskiodar, à onze heures du matin, et, pendant quatre heures, nous avons longé les rives de la mer de Marmara, en traversant un des cantons les plus délicieux des environs de Constantinople; la douceur du temps et la sérénité de l'atmosphère ajoutoient au charme de ce beau pays. A notre droite s'étendoit la surface tranquille de la mer de Marmara jusqu'à la côte boisée qui s'élève au sud de Nicomédie, et qui est surmontée par les sommets majestueux de l'Olympe de Bythinie.

Digitized by Google

Au milieu de ce magnifique bassin, nous apercevions devant nous les îles du Prince avec leurs villages et leurs couvens pittoresques entremêlés de bosquets de pins et de vignobles. Quelquefois la route traversoit de gras pâturages couverts de moutons, mais surtout des jardins qui fournissent la plus grande partie des plantes potagères nécessaires à la consommation de la capitale de l'empire et de ses faubourgs. Déjà les féves et d'autres productions printanières étoient assez avancées. La route étoit boueuse en quelques endroits, mais en général très-bonne.

Kartal, où nous sommes arrivés après quatre heures de marche, est une bourgade située sur les bords du golfe, au milieu d'un canton fertile et bien cultivé; elle a un port pour les petits navires. Une demi-heure plus loin, Pandikhi, village grec, conserve, à un bien petit changement près, son ancien nom de παντιχιον.

20. De Kartal à Kivysa, cinq heures. Nous avons traversé Pandikhi, et, au bout de trois heures, Touzla, ainsi nommé des salines qui en dépendent. La route serpente le long de la côte du golfe, qui, par son peu de largeur, présente une grande variété de jolis paysages. Le pays offre de belles prairies, dont la surface est percée en quelques endroits par des rochers de marbre bleu et blanc; on distingue des restes d'anciennes carrières. Nous avons rencontré un mollah voya-

Digitized by Google

geant dans un taktrévan, commodément appuyé sur des coussins bien doux. Il fumoit tranquillement son narghilé (1). Les gens de sa suite, magnifiquement habillés, l'accompagnoient à cheval. Ses chevaux de bagage étoient chargés de matelas et de couvertures pour ses sofas, de valises contenant ses habits, d'un grand assortiment de pipes, de plateaux de cuivre, de chaudrons, de casseroles, et d'une batterie de cuisine complète. Cette manière de voyager diffère beaucoup sans doute de celle qui étoit en usage chez les Turcs du temps d'Osman et d'Orkan. La plupart des objets qui composoient le bagage du mollah sont vraisemblablement d'origine grecque; ils ont été adoptés de la nation vaincue de la même manière que les Romains empruntèrent aux Grecs les arts d'un meilleur siècle. Dans le fait, c'est au luxe grec, avec l'addition du café et du tabac, que l'état actuel d'imbécillité de ces barbares doit être attribué; cet adage, « *Græcia capta ferum victorem cæpit*, » s'applique aussi bien aux Turcs qu'il s'appliqua jadis aux Romains. En effet, quoique ce soit dégrader les arts de la Grèce dans leur perfection, que de les comparer aux arts des Grecs du Bas-Empire, toutefois,

(1) Sorte de pipe dans laquelle la fumée passe à travers l'eau; on en fait usage dans tout l'orient.

Digitized by Google

dans l'échelle de la civilisation, les Turcs étoient aussi inférieurs à ceux-ci que les Romains aux premiers.

Kivysa, en grec Κιβυζα, est une ville turque qui a quelques maisons grecques. Le seul objet remarquable que l'on y voie est une belle mosquée en marbre blanc, entourée d'un bosquet de grands cyprès des deux variétés, l'une à branches verticales, l'autre à branches étalées. Cette mosquée et des bains commodes sont l'ouvrage de Moustapha-Pacha, qui fut grand-vizir du sultan Sélim Ier, à l'époque de la conquête de l'Egypte. Une inscription grecque très-fruste fut le seul indice auquel je reconnus que Ghebsé avoit été une ville grecque.

21. De Kivysa à Kizdervent, neuf heures. Pendant les trois premières, nous avons voyagé parallèlement aux rivages du golfe, dont les deux côtés présentent ici un superbe tableau de caps escarpés et de promontoires boisés, avec des villages sur les flancs des montagnes et des champs entremêlés de vignobles jusque sur le sommet des hauteurs. La route descend ensuite au bord de la mer, sous le petit village de Malsoum, où une longue langue de terre, s'avançant du bord opposé, procure la facilité d'un passage commode qui n'a que deux milles de longueur. On le nomme le *Passage du Dil* (la langue). Comme il

Digitized by Google

est très-fréquenté, il s'y trouve toujours de grands bateaux et des hommes pour les conduire; ils sont logés dans des tentes dressées sur le rivage.

Nous avons écrit à nos amis de Constantinople par l'occasion d'un chasseur du sultan qui s'en retournoit chargé de faisans, de perdrix et d'autre gibier qu'il avoit tué dans les bois voisins du golfe pour la table de Sa Hautesse. Défaire notre bagage, passer l'eau et remettre tout en ordre, a été l'affaire de deux heures; puis nous avons suivi et longé le Dil pendant trois milles avant de reprendre la direction de la côte.

Ayant laissé la ville d'Ersek, à peu de distance à notre droite, nous avons rencontré une belle vallée arrosée par une rivière qui tombe dans le golfe près du Dil, et que nous avons traversée plus de vingt fois, soit à gué, soit sur d'excellens ponts en pierre. En plusieurs endroits, elle tombe en cascades par dessus les rochers. Le ciel n'a pas un nuage; la température est celle de l'Angleterre au mois d'avril ou de mai. La terre est couverte de violettes, de safrans et de jacinthes en fleur. Le chemin est très-bon, et nous faisons quatre milles et demi à l'heure; nos neuf heures de route sont terminées en sept.

Nous avons passé devant les ruines d'un vieux château du temps du Bas-Empire, avec beaucoup de tours. Les flancs des hauteurs de chaque

Digitized by Google

côte sont couverts de troupeaux de moutons et de chèvres. Les paysans sont occupés à labourer dans la vallée. Nous rencontrons de longues files de chameaux liés les uns aux autres, et précédés par un âne. En approchant de Kizdervent, situé dans un coin de la vallée écarté, près de la source de la rivière dont nous avions suivi les bords, nous sommes entrés dans une vaste plantation de mûriers, ce village étant du grand nombre de ceux de ce canton qui approvisionnent Brouse de la soie, dont l'excellente qualité est réputée dans le monde commercial. Des vignes, sur le penchant des collines voisines, donnent aussi un vin passable.

Kizdervent (le passage des filles) étant malheureusement situé sur la grande route de Constantinople à Brouse, Kutahiéh et Koniéh, est exposé à mille vexations de la part des gens qui y passent, malgré les priviléges et les exemptions qui lui ont été accordés par la Porte. Ce village n'est habité que par des Grecs. A notre arrivée, nous avons trouvé notre konagki ou courrier tatar, qui nous précédoit pour nous procurer des logemens (konak), assis devant un bon feu dans une jolie chaumière, formant un contraste agréable avec la pauvreté et le dénuement qui frappent au milieu de la prétendue magnificence des maisons turques. Si nous en jugeons d'après ce que nous avons été à même d'observer, la condition des chré-

Digitized by Google

tiens de la classe inférieure dans l'Asie-Mineure n'est pas pire que celle des musulmans du même rang; et, si les chrétiens de la Turquie européenne ont quelque avantage résultant de la supériorité de leur nombre sur les Turcs, ceux de l'Asie ont la satisfaction de voir que les Turcs ne sont pas moins opprimés qu'eux-mêmes par les hommes en pouvoir; et ils doivent aussi s'apercevoir qu'ils ont affaire à une race de musulmans généralement plus doux, plus religieux et plus humains que ceux d'Europe.

22. Nous voyageons dans une belle vallée qui va toujours en montant. Au bout d'une heure, nous sommes tout-à-coup arrivés en vue du lac Ascanius. Sa longueur est à peu près de dix milles, et sa largeur de quatre; il est entouré de trois côtés de collines escarpées et rocailleuses, derrière lesquelles s'élèvent les cimes neigeuses de la chaîne de l'Olympe. Une forêt de chênes verts et d'autres arbres qui ne perdent jamais leurs feuilles, mêlés aux chênes ordinaires, couvre les pentes les moins éloignées; à gauche, le long de l'extrémité du lac, nous apercevons une plaine fertile, bien cultivée, qui est terminée sur les bords du lac par l'enceinte des anciens murs de Nicée avec leurs tours massives et leurs portes. Rien de plus frappant, dans ce coup d'œil magnifique, que la pureté de l'atmosphère et l'éclat de ses cou-

Digitized by Google

leurs que nous voyons si rarement dans nos pays du nord.

Nous faisons le tour de l'extrémité septentrionale du lac, en voyageant pendant dix milles dans une plaine où les amandiers sont déjà en fleur, et nous traversons des plantations d'oliviers, de mûriers et de vignobles. Nous laissons à peu près, à deux milles à gauche, un ancien obélisque triangulaire isolé au milieu de la plaine. Il porte une inscription qui a été publiée par Pococke, et qui prouve que ce monument a été érigé en l'honneur de C. Cassius Philiscus. Nous entrons par une des anciennes portes de Nicée, et, au milieu des jardins renfermés aujourd'hui dans l'enceinte des murs de cette ville, nous arrivons à la chétive ville turque d'Isnik, éloignée de cinq bonnes heures, ou environ vingt milles de Kizdervent.

Parmi les lieux de l'antiquité situés entre Constantinople et Nicée, Scutarium (1) et Pantichium (2), qui ont conservé leurs anciens noms, nous font suffisamment connoître leur position.

(1) Ορχανης..... ηλθε προς τον Βυζαντιον την Περαιαν ο Σκουταριον εγκωριως ονομαζεται. Cantacuzène, Liv. IV, c. 4.

(2) *Antonini itinerarium*, ed. Wesseling, p. 19. — Iter. Hiewsolym, p. 571.

Digitized by Google

Kivyza passe pour être une corruption de Libyssa, nom d'une petite ville maritime célèbre pour avoir été le tombeau d'Annibal; mais Kivysa a plus probablement remplacé Dacibyza, ce mot, lorsqu'il est écrit en grec (κιβυζα), n'étant que l'ancienne Δακιβυζα, dont la première syllabe est retranchée. D'ailleurs, les trente-six ou trente-neuf milles romains, marqués dans l'itinéraire d'Antonin, entre Chalcédoine et Lybissa, ne s'accorde pas aussi bien avec les neuf heures de route de Scutari à Kivysa, qu'avec les douze heures jusqu'à Malsoum que je regarde comme situé sur l'emplacement de Libyssa. Plutarque semble confirmer cette supposition; car, en faisant mention de Libyssa (1), il parle d'un endroit sablonneux qui répond au promontoire de Dil. Dacibyza est cité par plusieurs historiens du Bas-Empire comme un lieu où, par ordre de Valens, empereur arien, quatre-vingts prêtres de la secte opposée furent brûlés avec le navire sur lequel ils s'étoient embarqués (2). La rivière qui coule de Kizdervent au cap Dil ne peut être

(1) Εν δε Βιθυνια τοπος εστι θινωδης απο θαλασσης και προς αυτω κωμη τις ον μεγαλη Λιβυσσα καλειται. Vie de Flaminius.

(2) Zonaras, Liv. XIII, c. 16; Socrate, Liv. IV, c. 16; Sozomène, Liv. VI, c. 14; Cedrenus, p. 311; Théophanes, p. 50.

Digitized by Google

que le Draco, que Procope décrit comme ayant un cours extrêmement sinueux. J'avois observé que nous l'avions traversé une vingtaine de fois, avant de savoir que Procope avoit fait la même remarque sur le Draco (1). Durant la première croisade, le passage du Draco fut fatal à quelques Normands sous les ordres de Pierre Lermite. Après avoir débarqué à Helenopolis, ils s'avancèrent imprudemment vers Xerigordus, sur le chemin de Nicée, et tombèrent dans une embuscade de Turcs qui les attendoient (2). Le château que nous avons passé, à peu de distance de Kizdervent, est probablement Xerigordus. Helenopolis, nommée d'après la mère de Constantin-le-Grand, ayant été près du Draco, étoit probablement sur l'emplacement ou près d'Ersek.

Le soir, nous avons trouvé le temps de nous promener au milieu des ruines de Nicée. Les murailles, les tours et les portes anciennes sont assez bien conservées. Leur construction ressemble à celle des murs de Constantinople; elle date du même temps. Dans beaucoup d'endroits, elles sont formées de couches alternatives de briques romaines et de grandes pierres de taille jointes par un ciment très-épais. On a placé dans

(1) Διαβαινειν αυτον πλειον η εικοσακις εστι τοις τη δε ιουσι. Procope, *des Edifices*, Liv. V, c. 2.

(2) Anne Comnène, Liv. X, c. 7.

Digitized by Google

quelques endroits des colonnes et d'autres fragmens d'architecture, ruines d'édifices plus anciens. Les tours des rives du lac et de chaque côté des portes sont les plus grandes et les mieux conservées. Nous avons remarqué aussi deux murs qui, partant de l'enceinte, s'avançoient jusqu'au bord de l'eau; ils étoient sans doute destinés à empêcher, lorsque cela étoit nécessaire, toute communication sous les murs de la ville de ce côté. Quelques-unes des tours, comme celles de Constantinople, ont des inscriptions grecques qui ont été publiées dans les *Inscriptiones antiquæ* de Pococke. Les ruines des mosquées, des bains et des maisons dispersées au milieu des jardins et des champs, occupent une grande partie de l'espace en dedans des fortifications grecques, et montrent que l'Isnik turque, quoique peu considérable aujourd'hui, fut autrefois un lieu important : effectivement son histoire, sous les premiers Ottomans, avant qu'ils fussent maîtres de Constantinople, nous fournit une raison suffisante de la regarder comme telle. Toutefois elle ne fut jamais si grande que la Nicée des Grecs, et elle semble avoir été principalement construite des restes de cette ville; car les ruines des mosquées et des bains sont remplies de fragmens d'églises et de temples grecs.

23. D'Isnik à Lefké, six heures, et de Lefké à Vezir-Khan, quatre heures. Nous ne tardons pas

Digitized by Google

à quitter les rives du beau lac d'Isnik, et nous remontons une vallée que nous quittons au bout de trois ou quatre milles, puis nous gravissons brusquement à gauche sur une colline d'une hauteur modérée. Perdant bientôt la vue du lac, nous avançons dans un pays élevé et stérile où nous entrons dans une ravine profonde formée de chaque côté par de grandes montagnes dont les rochers sont tapissés de superbes arbres toujours verts. La ravine mène dans un vallon où les mêmes objets reçoivent un nouveau degré de beauté du contraste de la vue d'une belle vallée arrosée par le Sakaria, nom corrompu de l'ancien Sangarius, quoique ce fleuve semble avoir été non pas le bras principal, mais celui qui étoit jadis appelé Gallus.

Lefké, bâtie en briques cuites au soleil, est au milieu de cette charmante vallée, près de la rivière, que nous traversons sur un beau pont de pierre avant d'entrer dans cette jolie ville. La culture de cette vallée est aussi parfaite que celle de quelques-unes des parties les plus civilisées de l'Europe. Les champs sont séparés par des haies et des fossés en bon état. De grandes plantations de mûriers, entremêlées de vignobles et de champs de blé, occupent les terrains inférieurs, et l'on voit des emplacemens mis en culture sur des hauteurs qui, dans d'autres parties, fournissent un excellent pâturage aux moutons

Digitized by Google

et aux chèvres. Cette région délicieuse offre un contraste très-pittoresque avec l'inégalité et la grandeur des montagnes qui l'entourent. L'on nous raconta qu'il y avoit eu récemment un soulèvement pour chasser un cadi détesté ; cependant nous n'aperçûmes pas le moindre symptôme de troubles.

Nous suivons la vallée, en laissant de chaque côté plusieurs villages, pendant quatre heures de plus, jusqu'à Vezir-Khan. Depuis que nous avons quitté le golfe de Nicomédie, nous n'avons pas aperçu de vestiges de voitures à roues, et nous rencontrons à peine quelqu'un sur la route pendant cette journée, excepté des cavaliers turcs, avec leurs chiens, qui vont à la chasse aux lièvres. Les Turcs de ces cantons sont une très-belle race d'hommes; ils ont une grande variété de costumes de tête qui conviennent parfaitement à leurs figures mâles. Les femmes que l'on aperçoit hors des maisons sont toutes vêtues du feredjé qui cache leurs formes, et couvertes du voile si souvent décrit par les voyageurs.

A Vezir-Khan, nous avons logé dans une petite maison bâtie en terre, et il a fallu attendre long-temps avant que nos domestiques pussent décider les habitans à tuer les volailles destinées pour notre dîner, et à envoyer des gens à la rivière pour pêcher du poisson. La vallée voisine est couverte de vastes plantations de mûriers ;

Digitized by Google

les vergers, les vignobles, les champs de blé, entourés de haies, sont tenus avec une propreté et un soin qui contraste singulièrement avec la misère des maisons.

24. De Vezir-Khan à Chougont, huit heures. Le temps continue à être serein et doux. Pendant les deux premières heures, nous voyageons encore dans la vallée, puis nous gravissons sur une haute montagne qui est une branche de l'Olympe. Elle renferme, à l'est, les vallées arrosées par les bras du Sangarius que nous avons passés, et qui, à l'ouest, sont bornées par les hauteurs situées entre Isnik et Lefké. Le passage de cette montagne nous offre la vue de rochers brisés et de terrains inégaux stériles et peu boisés : de temps en temps on aperçoit de vastes plaines de chaque côté. Au sommet du chaînon nous rencontrons un karakol-hané ou corps-de-garde, et au pied de la montagne nous entrons, à l'est, dans de charmans vallons qui nous conduisent dans d'immenses plaines ondulées et bien cultivées en grains. Elles donnent une idée favorable de l'économie rurale des Asiatiques; cependant on découvre peu d'habitans; dans toute la journée, nous n'avons vu que trois ou quatre petits villages. Le temps est sec, et par conséquent la route excellente; quand il pleut, ce doit être tout le contraire, parce que la terre est grasse et profonde.

Digitized by Google

A l'extrémité de cette plaine, nous apercevons Chougout, et, sur une colline contiguë, le tombeau d'Ali-Osman, fondateur de la dynastie ottomane. Chougont fut concédée à Ertogrul, père d'Osman, sultan de Koniéh, pour ses services militaires, et devint la capitale d'un petit état qui comprenoit le pays voisin jusqu'à Angora, dans l'est, et, du côté opposé, tout le territoire montagneux situé entre les vallées du Sangarius et celles de l'Hermus et du Mæandre. Osman s'empara ensuite de Nicée et de Brouse, de toute la Phrygie et de la Bithynie, et posa ainsi les fondemens de la grandeur turque. Il y a un autre tombeau d'Osman à Brouse, la plus importante des places qu'il conquit sur les Grecs. Les Turcs de cette partie de l'Asie-Mineure assurent que c'est un cénotaphe, et que les os d'Osman ont été déposés à côté de ceux d'Ertogrul, son père, dans sa ville natale. Le tombeau est construit comme quelques-uns des plus beaux et des plus anciens sépulcres de Constantinople; il est au milieu d'un bosquet de cyprès et de chênes verts.

On dit que Chougout contient neuf cents maisons; aujourd'hui cette ville a une bien chétive apparence; ce qui est dû surtout à une révolte récente des habitans. Une troupe de trois cents insurgés a tué, dans un espace de trois mois, trois ayans qui lui ont été envoyés par la Porte. Aujourd'hui, le gouvernement de Constantinople

Digitized by Google

ayant le dessus, les habitans ont été obligés de s'enfuir dans les montagnes. Il nous semble que le gouverneur et ses troupes sont continuellement en alerte pour empêcher que la ville ne soit de nouveau surprise et pillée. Ce qui rend notre situation encore plus désagréable est une découverte que nous venons de faire : notre firman de voyage, par suite d'une intrigue à Constantinople, dont nous connoissons trop bien le premier auteur, est rédigé de manière qu'il laisse aux officiers turcs le pouvoir de nous empêcher d'avancer. En conséquence, l'ayau de Chougout profite de la circonstance pour extorquer de nous un présent avant de nous donner la moindre assistance. Nous sommes misérablement logés dans un appartement en ruines, au-dessus d'une écurie occupée par les chevaux de l'ayan : nous ne pouvons nous opposer à ce que les soldats viennent dans notre chambre pour examiner nos armes et notre bagage. La ville est entourée de vastes plantations de mûriers ; on prépare dans chaque maison une grande quantité de soie écrue.

25. Nous ne pouvons nous procurer des chevaux qu'à neuf heures, et ce sont de pauvres bêtes qui n'ont que la peau sur les os ; encore est-elle couverte de plaies. Ils peuvent à peine marcher quand nous partons ; cependant, à notre surprise extrême, avant d'avoir parcouru une grande distance, nous nous apercevons que

Digitized by Google

la plupart vont un bon pas et ne nous fatiguent pas; nous faisons ainsi une route de dix milles, en ne nous arrêtant que rarement et pour très-peu de temps : à notre arrivée à Eski-cheher, nos montures paroissoient en meilleur état qu'à notre départ. Le chemin est sec et uni, et le temps constamment beau. Pendant la première moitié de la course, nous avons voyagé dans des montagnes boisées: pendant l'autre, dans une grande plaine qui n'a pas moins de 30 milles de largeur; elle est mal peuplée, et il n'y en a qu'un tiers de cultivé.

A peu près à huit milles d'Eski-cheher, nous avons vu des ruines grecques sur un monticule dans la plaine. Au milieu d'un grand nombre de débris épars de colonnes et d'autres restes d'architecture, nous trouvons plusieurs piédestaux ou stèles d'une construction lourde, avec quelques fragmens d'inscriptions grecques presque entièrement effacées; nous avons vainement cherché à découvrir le nom de cette cité, quoique le mot πολις fût visible. Les ruines portent le nom de Bech-Kardach (les cinq frères) : cependant le nombre des piédestaux encore debout est de plus de cinq; mais cinq est le nombre favori des Turcs. Quand ils veulent, dans la conversation, en exprimer un dont ils ne sont pas certains, c'est ordinairement 5, 15, 40, 100 ou 1001,

Digitized by Google

qu'ils emploient, soit qu'ils approchent de ceux-ci, ou qu'ils ne soient pas exactement déterminés.

Eski-cheher est presque de la même grandeur que Chougout, et avantageusement situé à la racine des montagnes qui bornent au nord la grande plaine dont j'ai parlé plus haut. Cette ville est divisée en haute et basse, et traversée par une petite rivière qui, au pied des monts, se joint au Persek, le Thymbrius des anciens. Cette rivière prend sa source au sud de Kutahiéh, passe par cette ville, et se jette dans le Sangarius, à quelques heures au nord-est d'Eski-cheher. Ce lieu est aujourd'hui célèbre par ses bains chauds : nous ne pûmes nous assurer s'il conserve quelques restes d'antiquité. Il est très-vraisemblable qu'il occupe l'emplacement de Dorylæum : la plaine de Dorylæum est souvent citée dans les historiens byzantins comme le point de rassemblement des armées de l'empire d'orient dans ses guerres contre les Turcs : Anné Comnène la décrit comme la première grande plaine que l'on rencontre en Phrygie, après avoir traversé la chaîne de l'Olympe et passé Leucæ (1). Ayant une preuve

(1) M. Mac-Kinneir y a trouvé des restes d'antiquités, et y a copié des inscriptions grecques chrétiennes. Paul Lucas a vu des ruines et transcrit des inscriptions incom-

Digitized by Google

indubitable de la position de Leucæ dans le nom du village de Lefke, qui est exactement la prononciation moderne du grec Λευκαι, il semble certain que la plaine de Dorylæum est celle d'Eski-cheher.

La position de la ville est fixée d'une manière non moins décisive à Eski-cheher par l'autorité de Cinnamus (1), qui mentionne ses bains chauds (2), sa plaine fertile et sa rivière, et de plus est confirmée par les anciens itinéraires; car de Dorylæum partoient plusieurs routes: 1° à Philadelphia; 2° à Apamée-Cibotus ou Celænæ; 3° à Laodicée-Combusta et à Iconium; 4° à Pessinus et à Amorium; 5° à Ancyra, convergence de lignes dont les extrémités étant presque certaines, qui ne peut s'appliquer qu'à Eski-cheher ou à quelque lieu dans son voisinage immédiat. La position d'Eski-cheher s'accorde aussi avec les itinéraires d'Antonin et de Jérusalem, puisque nous voyons, dans ces tables, que la route de Nicée à Ancyre ne passoit pas à Dorylée, Eski-cheher étant à peu près à vingt milles au sud d'une ligne tirée d'Isnik à Angora.

plètes dans un village arménien qui est à une heure et demie d'Eski-cheher.

(1) Livre XVI, ch. 14.

(2) Tabula Theodos. Segm. VI; Antonini Itinerar., 202.

Digitized by Google

L'aga d'Eski-cheher avoit autrefois le gouvernement d'une ville à six heures de distance, et dont nous avons oublié de noter le nom. Il avoit long-temps été en guerre avec le gouverneur d'Eski-cheher : ayant enfin acquis assez de supériorité sur son ennemi pour enlever tous ses moutons et ses bœufs, il poursuivit ses succès, en 1799, avec un tel redoublement d'énergie, qu'il ajouta la tête de son rival à ses autres dépouilles ; depuis, il est resté tranquillement en possession des deux places, et son autorité a été confirmée par la Porte.

26. D'Eski-cheher à Seïd-el-Ghazy, distance de neuf heures, calculée. Le vent d'est est perçant. Pendant la première moitié de la route, nous continuons à voyager dans les mêmes plaines incultes : vers la fin, le terrain est plus entrecoupé de collines et de vallons, et paroît moins sauvage et moins désert. A peine voit-on un arbre dans toute la durée de la journée. Sur la lisière de la plaine, nous apercevons dans plusieurs endroits des chambres sépulcrales creusées dans le roc. Ces monumens et les fragmens d'ancienne architecture, dispersés dans différentes parties de ces plaines, fournissent des preuves incontestables qu'elles étoient autrefois cultivées et bien peuplées.

A peine à mi-chemin, nous avons trouvé, près d'une fontaine, plusieurs pierres avec des

Digitized by Google

inscriptions ; celle-ci est la seule que je pus déchiffrer :

ΔΗΜΑΕΚΑΙ
ΓΑΙΟΕΥΠΕΡ
ΒΟωΝΙΔΙωΝΠΑ
ΠΙΑΔΙ..ΙΕωΤΗ
ΡΙΕΥΧΗΝΚΑΙ
ΗΡΑΚΛΗΑΝΙΚ
ΗΤ

Il paroît que c'est un vœu de remercîment à Jupiter-Papias le sauveur, et à Hercule l'invincible, pour le soin qu'ils ont pris des bœufs de Demas et de Caïus. Ces deux noms se retrouvent dans les livres du Nouveau-Testament : le second est le plus commun des deux. Une personne qui le portoit, et qui appartenoit à Derbé, étoit membre de l'une des églises de la Lycaonie (1) : Demas envoie ses salutations aux chrétiens de Colosse (2).

L'inscription que nous avons copiée est sur une dalle plate, surmontée d'un fronton, au milieu duquel il y avoit une tête de bœuf avec un feston. Une autre grande pierre étoit un piédestal carré surmonté d'une corniche ornée ; il y avoit

(1) *Voyez* la troisième épître de S. Jean, v. 1.

(2) S. Paul, épître aux Colossiens, ch. VI, v. 14, et épître à Philémon, v. 24.

Digitized by Google

d'un côté une inscription oblitérée, et au centre une guirlande.

Durant la seconde partie de la journée, nous avons trouvé un chemin excellent; il auroit convenu pour des voitures. Seïd-el-Ghazy est un pauvre village ruiné; il porte encore des marques qui indiquent que ce fut un lieu plus important, même du temps des Turcs, puisqu'il y a une belle mosquée sur le penchant d'une colline qui domine le village; elle est consacrée à un saint musulman, duquel ce lieu tire son nom. Plusieurs fragmens d'architecture prouvent aussi que c'est l'emplacement d'une ancienne cité grecque.

27. De Seïd-el-Ghazy à Kosrou-Pacha-Khany, la distance est de sept heures. Nous faisons un détour à droite de la route directe pour examiner des monumens antiques que l'on nous avoit indiqués pendant que nous étions à Seïd-el-Ghazy. Nous montons d'abord pendant quelque temps, et nous traversons une bruyère haute et pierreuse qui est au sud-ouest; ensuite nous entrons dans une forêt de pins : on avoit extrait de la térébenthine d'un grand nombre de ces arbres en faisant des incisions à leur pied et allumant du feu au-dessous. Par ce moyen, la résine descend rapidement, et l'on en recueille une grande quantité; mais l'arbre en meurt; quelquefois aussi le feu se communique et détruit de grands

Digitized by Google

espaces de forêts. Nous avons aperçu, en passant, beaucoup de traces de ces incendies.

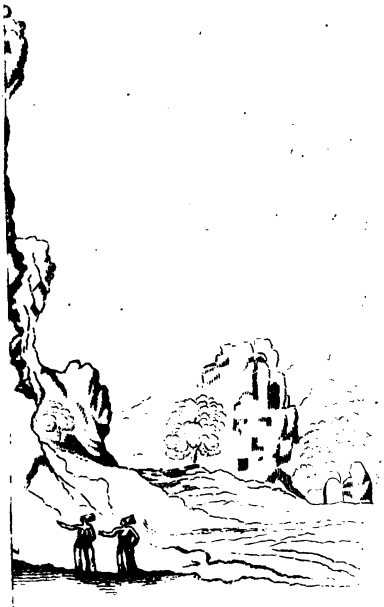
Ayant traversé la forêt pendant une heure, nous sommes arrivés en vue d'une belle vallée qui est située au milieu de son étendue. Nous tournons à gauche, nous descendons dans la vallée, et nous reconnoissons bientôt que c'est une petite plaine longue à peu près d'un mille et large d'un quart de mille, enfoncée au centre de la forêt, et singulièrement diversifiée par des rochers qui s'élèvent perpendiculairement au-dessus de terre et prennent la forme de tours et de châteaux ruinés. Quelques-uns ont, à ce que l'on suppose, 150 pieds de haut. Un ou deux, entièrement détachés du reste, ont été creusés en forme de catacombe, avec des portes, des fenêtres et des galeries; de sorte qu'il faut examiner tout cela de près pour nous convaincre que ce sont des rochers, et non des tours ou des édifices. Nous reconnoissons que les chambres intérieures ont été des sépulcres contenant des excavations pour les cercueils et des niches pour les urnes cinéraires.

En suivant la direction de la vallée au sud-est, nous arrivons en vue de chambres sépulcrales creusées avec plus d'art; elles ont un portique avec deux colonnes devant la porte, au-dessus de laquelle une rangée de denticules forme une

Digitized by Google

corniche. La plus remarquable de ces excavations est celle dont on aura une idée plus exacte par le dessin ci-joint, fait par le général Koehler, tandis qu'avec M. Carlyle nous nous occupions à copier les deux inscriptions taillées sur la surface des rochers. Dans celle d'en haut, quelques lettres manquent au commencement et à la fin ; celle d'en bas nous a paru complète. Les lettres de la première sont plus grandes et plus larges que celles de la seconde. Toutes deux sont écrites de gauche à droite ; mais l'inférieure est en ligne perpendiculaire du haut en bas sur le bord du monument ; de sorte qu'il faut tenir la tête de côté pour placer les yeux dans la direction de l'inscription. Le rocher que l'on a façonné de cette manière singulière s'élève à une hauteur d'environ cent pieds au-dessus de la plaine ; le derrière et un de ses côtés restent dans leur état naturel. La partie ornée est à peu près de 60 pieds carrés, surmontée d'une espèce de fronton au-dessus duquel sont deux volutes. Les figures taillées dans le roc n'ont nulle part plus d'un pouce de profondeur, excepté vers le bas, où l'excavation est plus enfoncée et ressemble à un autel. Il n'est pas impossible qu'elle cache l'entrée de la chambre sépulcrale dans laquelle reposent les restes de la personne en l'honneur de laquelle ce magnifique monument fut exécuté ; car, dans d'autres parties de l'Asie-Mineure, notamment à

Digitized by Google



AKTEI:EΔAE

EMAN:ELAES

Digitized by Google

Digitized by Google

Telmissus, on voit des exemples de l'art admirable avec lequel les anciens défendoient quelquefois l'entrée de leurs tombeaux. On ne peut guère douter que ce monument ne soit sépulcral; les cryptes et les catacombes dans les rochers creusés prouvent que la vallée fut consacrée spécialement à cette destination, à laquelle sa position écartée au milieu de vastes forêts et ses beautés pittoresques la rendoient extrêmement convenable.

La vallée porte le nom de Doganlou, de celui d'un petit village que nous n'avons pas vu; on nous a dit qu'il s'y trouve des restes d'anciennes fortifications que les Turcs appellent Pismach-Kalesi. Je suis porté à croire qu'elles indiquent l'emplacement de Nacoleia, nommée par Strabon entre les villes de la Phrygie-Épictète, dans laquelle Cotyæium, Dorylæum et Midaium étoient également situées; car le premier de ces lieux, aujourd'hui Kutahiéh, n'est éloigné que de vingt milles géographiques en ligne directe à l'ouest-nord-ouest de Doganlou; le second Dorylæum (Eski-cheher) est à trente milles au nord de Doganlou, et Midaium, comme on le verra bientôt, étoit à peu près à la même distance au nord-est. Mais un argument plus fort en faveur de la position de Nacoleia, près la vallée de Doganlou, se tire de la comparaison de différentes routes qui viennent de Dorylæum, telles qu'elles sont dé-

Digitized by Google

terminées dans la table théodosienne et dans l'itinéraire d'Antonin. Ces routes sont au nombre de cinq; et, quoique l'on ne doive pas ajouter une confiance implicite aux distances entre les différens lieux, notamment dans la table théodosienne, de laquelle quatre de ces routes sont extraites, l'ordre dans lequel ces noms sont placés semble prouver qu'elles ne peuvent pas être très-inexactes. La première de ces routes, suivant l'ordre dans lequel elles sont rangées dans la note ci-jointe (1), conduit à l'est par Germa à

(1) I. Iter a Dorilæo Ancyra :

Arcelaio... M. P.	30	*Antonini itin.*, *p.* 202, *edit. Wesseling.*
Germa.....	20	
Vindia.....	32	
Papira.....	32	
Ancyra.....	27	
	141	

Ce total est de 14 milles romains. La distance réelle sur la carte, d'Eski-cheher à Angora, est de 100 milles en ligne droite.

La table théodosienne donne les distances suivantes :

II. Dorileo; 28 Mideo; 28 Tricomia; 21 Pessinunte; 24 Abrostola, 23 Amurio. Total, 77 M. P. à Pessinus, et 47 M. P. de Pessinus à Amorium: la première distance sur la carte est à peu près de 60 milles géographiques; la seconde, de 20.

III. Dorileo; Docymeo 32; Synnada 32; Jullæ 35; Philomelo 28; Laudicia catacecaaumeno. Total,

Digitized by Google

Ancyra (Angora); la seconde mène à l'est-sud-est par Midaium à Pessinus, d'où une autre route allant à Amorium, dont la position, d'après des inscriptions trouvées par Pococke, paroît avoir été à peu de distance de Sevrihissar; la troisième conduisoit au sud-est à Synnada, Philomelium et Laodicæa-Combusta (Yorgan-Ladik); la quatrième, au sud, à Nacoleia, et, par Peltæ, à Apamæa-Cibotus; la cinquième enfin, au sud-ouest, par Cotyæum à Philadelphia (Allacheher). Quoique la position d'Apamæa-Cibotus n'ait pas encore été déterminée avec précision, nous savons que ce lieu étoit près des sources des

127 M. P.; plus, la distance de Dorylæum à Docimia. La distance sur la carte est à peu près de 130 milles géographiques.

IV. Dorileo; 20 Necolea; 40 Couni; 32 Eucarpia; 30 Eumenia; Pella (lege Peltæ); 12 ad Vicum; 14 Apamea Ciboton. Total, 148 M. P.; plus, la distance d'Eumenia à Pella. La distance sur la carte est environ de 100 milles géographiques.

V. Dorileo; 30 Cocles (lege Cotyæo); 35 Agmonia; 25 Aludda; 30 Clanudda; 35 Philadelfia. Total, 155 M. P. La distance sur la carte est à peu près de 120 milles géographiques. Dans la table théodosienne, la proportion entre les distances réelles et la somme des différentes distances calculées en milles romains, montre que la distance d'un lieu à un autre ne peut s'admettre qu'à 10 ou 12 milles près; dans quelques cas, ces erreurs sont encore plus fortes.

Digitized by Google

rivières qui forment le Méandre, et l'on ne peut douter qu'elles ne soient situées un peu au sud-ouest d'Eski-cheher. Par conséquent, Nacoleia étoit dans cette direction relativement à Dorylæum; elle étoit sur une route située entre celle qui mène à Synnada et à Laodicæa, et celle qui va à Cotyæium et à Philadelphia : c'étoit la première ville que l'on rencontroit sur la route d'Apamæa. Toutes ces circonstances s'accordent avec la position de Doganlou relativement à Eski-cheher.

A la première vue des grands rochers sculptés de la vallée de Doganlou, et en observant le peu de ressemblance qu'ils offroient avec les ouvrages grecs, nous avons pensé qu'ils pouvoient avoir été façonnés par les anciens Perses quand ils possédoient ce pays, et que la partie inférieure, ressemblant à un autel, avoit quelque rapport à leur culte du feu; toutefois de plus mûres réflexions nous ont fait entrevoir plusieurs objections contre cette supposition. D'abord il n'est pas probable qu'aucun des grands monumens des Perses se trouve à une distance si considérable de Suze et de Persépolis dans une partie du pays qu'ils ne possédoient que d'une manière précaire, et qu'ils ne pouvoient jamais considérer que comme une contrée étrangère dont ils avoient fait la conquête et dont la propriété étoit incertaine. Secondement, le style des ornemens

Digitized by Google

ne ressemble exactement à celui d'aucun des anciens monumens perses que nous connoissons; et, troisièmement, les caractères des inscriptions, qui paroissent être de la même date que le reste de l'ouvrage, ressemblent tellement à ceux des lettres de l'alphabet grec dans leur forme primitive, que la conjecture la plus raisonnable est peut-être que ce monument a été exécuté par les anciens Phrygiens, qui, de même que les Ioniens (1), les Lydiens (2) et d'autres nations de l'Asie-Mineure, étant indépendans avant la conquête des Perses, firent usage d'un alphabet différant légèrement de celui des Grecs, et dérivé de même d'une origine phénicienne. En même temps que la forme des caractères (3), ainsi que les rangées des points ver-

(1) Hérodote, Liv. I, c. 141; Liv. V, c. 59.

(2) Nous avons les restes de l'alphabet lydien dans l'étrusque; car, bien que Denys d'Halicarnasse conteste que les Etrusques fussent une colonie lydienne, Appien, Strabon, Plutarque, Justin, Velleius Paterculus, Denys Periegète et Marcien d'Héraclée, prouvent que c'étoit l'opinion générale de l'antiquité; et le témoignage d'Hérodote (Liv. I, c. 94), ainsi que celui de l'alphabet étrusque et celui d'un décret étrusque rapporté par Tacite (Annales IV, 55), semblent décisifs sur ce point.

(3) Indépendamment de l'F qui est le digamma grec, et du E qui est le premier epsilon, le lecteur observera que l'on rencontre aussi un Ξ avec quatre barres transversales:

Digitized by Google

ticaux (1) pour marquer les séparations des mots, offrent une ressemblance évidente avec le grec archaïque, quelques-uns des mots sont en unisson avec les ornemens de sculpture de ce monument; ce qui indique que les inscriptions ne sont pas en grec pur. Ainsi, la ressemblance et la différence s'accordent avec ce que nous devons nous attendre à trouver dans le caractère phrygien, dont les liaisons avec la Grèce sont manifestes d'après plusieurs parties de son histoire dans les premiers temps, et de même la distinction entre les deux nations est fortement tracée par Hérodote, qui appelle les Phrygiens des barbares.

On doit aussi remarquer que la sculpture du monument de Doganlou, quoiqu'elle ne ressemble à aucun des ouvrages des Grecs, est du même style que les ornemens, également éloi-

il est difficile de dire si ces deux dernières lettres différèrent entre elles ou sont les mêmes; je pencherois cependant pour la dernière opinion, les deux inscriptions finissant avec le même mot ΕΔΑΕ, quoique dans l'une la première lettre du mot soit Ε, et dans l'autre Ε. J'ai observé particulièrement que ces deux caractères revenoient plusieurs fois dans les inscriptions, et j'ai en conséquence essayé de les distinguer soigneusement.

(1) *Voyez* quelques-unes des inscriptions grecques les plus anciennes, notamment celles qu'a données Montfaucon dans sa paléographie, et qui sont relatives aux braves qui moururent dans la guerre du Péloponnèse.

Digitized by Google

gnés du goût grec, qui couvroient les colonnes placées jadis de chaque côté du trésor d'Atrée, bâtiment qui passoit pour avoir été construit par les cyclopes que l'on supposoit des artistes venus d'Asie.

En comparant l'alphabet du monument de Doganlou avec le grec archaïque et avec l'étrusque, on observe qu'il n'existe pas entre eux de différence plus grande que celle que l'on peut s'attendre à trouver entre des branches de la même famille séparées et éloignées depuis long-temps. Il faut pourtant considérer que l'alphabet grec et celui de Doganlou se ressemblent plus entre eux qu'ils ne ressemblent à l'alphabet étrusque, tant par la forme des lettres que par cette circonstance qu'ils sont écrits de gauche à droite, au lieu de l'être de droite à gauche, comme les caractères toscans le furent constamment (1). C'est une distinction dont on peut rendre raison, en supposant que le monument de Doganlou est beaucoup moins ancien que la migration de l'alphabet lydien en Italie, et que, dans l'intervalle entre la migration et la date des inscriptions de Doganlou, les Lydiens et les Phrygiens avoient changé la direction de leur écriture, ainsi que nous le savons des Grecs, qui d'abord écrivirent indifféremment, soit de gauche à droite, soit de

(1) Voyez Lanzi. *Saggio di lingua etrusca.*

Digitized by Google

droite à gauche, puis en lignes alternatives de la manière appelée Βουστροφηδον, et enfin constamment de gauche à droite; tandis que les Etrusques ont pu continuer à employer le mode primitif observé en Lydie, conformément à un usage commun parmi les habitans des colonies, d'adhérer à leurs anciennes coutumes, même après qu'elles étoient tombées en désuétude dans la métropole.

Il semble que ce soit une tentative vaine d'essayer d'expliquer des inscriptions écrites dans un langage dont nous n'avons pas d'autres restes; toutefois les caractères fournissant la preuve qu'il y avoit une grande ressemblance entre ce dialecte et le grec, il n'est pas impossible que le monument de Doganlou jette quelque lumière sur l'histoire ancienne, si l'on découvre par la suite d'autres inscriptions dans le même dialecte. D'ailleurs, deux observations ne peuvent manquer de se présenter à l'esprit de quelqu'un qui n'examineroit cette inscription même que superficiellement.

On a déjà noté que l'inscription inférieure commençant par Baba est complète, et l'on peut présumer que la supérieure, quoique incomplète aux deux extrémités, ne manque que de peu de lettres. Cela paroît évident, tant parce qu'elle occupe toute la longueur d'une sorte de fronton extérieur, que parce qu'elle est terminée par un mot qui n'a besoin que d'une lettre pour être le

Digitized by Google

même que celui de l'inscription inférieure. Ce mot final est remarquable : écrit en grec, c'est ΕΔΑΕ ou ΕΔΑΕΣ. Or, εδας dérive de δαιω, partager ou couper avec un instrument tranchant, est précisément le mot que l'on s'attend à trouver dans une inscription grecque très-ancienne, sur un monument dont tout le mérite visible est d'être taillé en carrés, en lozanges et autres figures régulières sur la surface d'un rocher rendu uni. En examinant les autres mots, on y reconnoît de nouvelles ressemblances avec le grec. Le second, le troisième et le quatrième de l'inscription inférieure, et le premier mot de l'inscription supérieure, si c'est un seul mot, semblent finir tous par un sigma, et trois d'entre eux par ος : il est donc probable que les premier, second, troisième et quatrième mots de l'inscription inférieure contenoient le nom et le titre de l'homme qui la grava ; Σικεμεμαν marquoit peut-être le lieu d'où il venoit, et le long mot, n° 1, de l'inscription supérieure étoit peut-être le nom de celui qui plaça l'inscription. Mais les plus remarquables de tous ces mots sont le second et le quatrième de l'inscription supérieure, qui, écrits en grec, sont : ΜΙΔΑΙ ΓΑΝΑΚΤΕΙ, « au roi Midas, » avec des mots intermédiaires qui paroissent être au datif, et sont peut-être des titres ou des dénominations patronymiques du roi : ainsi le résultat de ces remarques est une forte présomption

Digitized by Google

que ce monument fut érigé en l'honneur de quelqu'un des rois de Phrygie de la famille de Midas. La situation du lieu, la structure du monument, la teneur de l'inscription et la forme des lettres ressemblent beaucoup au grec de la même époque, et donnent un degré de probabilité à cette supposition; d'ailleurs, les noms de Midaium et Gordium; la remarque de Strabon, que les rives du Sangarius furent jadis la demeure de Gordius et de Midas (1); l'observation de Pausanias, qu'Ancyre fut fondée par Midas, et que de son temps il y avoit une fontaine dans cette ville nommée la fontaine de Midas; enfin, le témoignage de Strabon et de Pausanias (2), qu'une troupe de Gaulois, en s'emparant du pays adjacent à Ancyre et à Pessinus, occupa une partie des états de l'ancienne dynastie des Gordiens; tout concourt à prouver que les rives du Sangarius étoient la partie centrale de leurs états, et conséquemment que la vallée de Doganlou, située entre le Sangarius et le Thymbrius, un de ses affluens principaux, étoit exactement dans la partie du pays que les états de cette dynastie doivent avoir renfermée. En conséquence de cette supposition, la date du monument de

(1) Attique, c. IV.

(2) Strabon, Liv. XII, c. VII; Pausanias, Attique, *ibid.*

Digitized by Google

Doganlou est entre 740 et 570 ans avant l'ère chrétienne, puisque l'on voit dans Hérodote (1) que telle fut à peu près la période de la dynastie gordienne, cet historien nous apprenant que Midas, fils de Gordius, fut le premier des barbares qui envoya des offrandes à Delphes, et qu'elles précédèrent celles de Gygès, roi de Lydie, qui commença son règne 715 ans avant J. C. La Phrygie perdit son indépendance lorsque tout le pays, à l'ouest de l'Halys, fut subjugué par Crœsus, roi de Lydie, vers l'an 570 avant J. C. Quelques années après, Atys, fils de Crœsus, fut tué accidentellement par Adraste, qui étoit de la famille royale de Phrygie, et fils de Gordius, fils de Midas (2). Ce dernier Gordius semble donc avoir été le roi de Phrygie qui fut rendu tributaire par Crœsus : or, comme il étoit fils d'un Midas, et que le premier Midas étoit fils d'un Gordius, il paroît probable que les monarques phrygiens, durant les deux siècles de leur indépendance, avoient porté ces noms alternativement de père en fils, conformément à un usage qui a été suivi communément chez toutes les nations et dans tous les siècles.

(1) Hérodote, Liv. I, c. 4. Eusèbe place le commencement du règne de ce Midas dans la quatrième année de la dixième olympiade, ou 737 ans avant J. C.

(2) Hérodote, Liv I, c. 35.

Digitized by Google

Comme nous ne savons pas combien il peut y avoir eu de monarques de la Phrygie indépendante, il est impossible de déterminer auquel d'entre eux ou à quelle époque, durant les deux siècles de l'existence de la monarchie phrygienne, on doit rapporter le monument de Doganlou, à moins que l'on n'obtienne à l'avenir de nouveaux éclaircissemens sur cette inscription.

A côté de ce magnifique reste de l'art des Phrygiens, il y a une très-grande chambre sépulcrale et un portique de deux colonnes creusé dans le même grès rougeâtre, dont ce grand monument et d'autres rochers sont formés. Les colonnes ont une plinthe simple au sommet, et sont surmontées d'un rang de denticules le long de l'architrave. Elles vont ordinairement en diminuant vers le haut; ce qui, avec la proportion générale de l'ouvrage, lui donne l'apparence d'être de l'ordre dorique, quoique, dans le fait, il n'offre aucun des attributs qui le distinguent. C'est une ressemblance exacte des maisons dont on fait encore usage dans ce pays, qui sont en bois et de forme carrée, ayant un portique soutenu par des piliers qui sont plus larges aux deux extrémités. Les chambres sépulcrales n'en diffèrent qu'en ce que le travail est plus fini : les denticules correspondent aux extrémités des solives qui supportent le toit plat de la maison.

Je ne puis quitter cette vallée intéressante

Digitized by Google

sans manifester le vœu que des voyageurs futurs qui traverseront l'Asie-Mineure par les routes d'Eski-cheher ou de Kutahiéh, puissent consacrer un jour ou deux à l'examiner plus complétement que nous ne l'avons fait ; car il est assez probable qu'une inexactitude ou une omission a pu se glisser dans la copie des inscriptions par la singularité des caractères, l'élévation de l'une d'elles au-dessus du sol, et le peu de temps qui nous fut accordé pour les transcrire et les revoir.

Ayant quitté le grand rocher sculpté, nous suivons la vallée pendant une certaine distance ; puis nous traversons un pays boisé et sauvage, où nous rencontrons à peine des traces d'habitation jusqu'à Kosrou-Khan, petit village ainsi nommé d'après le pacha qui fit bâtir le caravansérai. Nous y sommes arrivés à cinq heures du soir, ayant, d'après notre calcul, fait un détour de neuf à dix milles de plus que la route directe depuis Seïd-el-Ghazy. Pendant que nous traversions le bois, il tomba une grêle très-forte ; cependant le temps ne tarda pas à s'éclaircir de nouveau.

28. De Kosrou-Khan à Belvoudoun, douze heures. Nous nous sommes levés à sept heures du matin, le bagage partit à cinq, nous nous mîmes en route à huit ; le temps étoit serein. Nous avons voyagé par des vallées boisées.

Vers la fin de la journée, nous avons franchi

Digitized by Google

une chaîne de collines dont le terrain étoit très-bon ; on y voyoit quelques espaces cultivés ; le reste étoit couvert de broussailles ; de temps en temps nous avons rencontré quelques troupeaux de moutons et de chèvres, et dans un endroit une troupe nombreuse de bêtes à cornes. Nous aperçûmes plusieurs chambres sépulcrales creusées dans le roc ; l'extérieur de quelques-unes étoit orné, et à d'autres tout uni. Dans plusieurs parties de notre route, nous avons aussi observé des indices de vastes carrières : c'étoit probablement de l'une d'elles que l'on tiroit le fameux marbre phrygien appelé *Synnadicus* ou *Docimitis*, d'après le nom des lieux où on le trouvoit.

Ce marbre étoit si estimé, qu'on le transportoit en Italie (1) ; et tel étoit le pouvoir de la mode ou du préjugé, que l'empereur Adrien en plaça des colonnes dans les nouveaux édifices qu'il fit construire à Athènes (2), dont les environs abondent en marbres de la plus grande beauté. A dix milles environ de Belvoudoun, nous avons aperçu cette ville et le lac qui est au-delà ; au sud s'élevoit le Sultan-Dagh, haute chaîne de montagnes, et parallèlement à ce lac, au nord de la plaine de Belvoudoun, l'Emir-Dagh.

De là nous avons descendu par une longue

(1) Strabon, Liv. XII, c. 7

(2) Pausanias, Attique, c. 18.

Digitized by Google

pente à Belvoudoun, qui est situé dans la plaine. C'est une ville d'une grande étendue, mais qui renferme principalement de misérables cabanes. Le long des rues, et autour de la ville, on rencontre beaucoup de restes d'antiquité qui paroissent être principalement du temps de l'empire de Constantinople. A Belvoudoun, nous avions à faire choix de deux routes pour arriver à la côte, l'une menant à Satalie, l'autre par Koniéh et Karaman à Kelendéri. Nous préférons la dernière, à cause de l'incertitude du long passage par mer de Satalie à Cypre dans cette saison; d'ailleurs, on nous dit que tous les Tatars, ou courriers du grand-visir, prennent aujourd'hui la route de Koniéh.

29. De Belvoudoun à Ak-cheher, onze heures. Pendant les deux premières, nous avons voyagé dans la plaine située entre Belvoudoun et le pied du Sultan-Dagh, traversant près de ces monts un canton marécageux au milieu duquel coule une rivière considérable. Elle vient de la plaine et du pays ouvert qui s'étendent à notre droite jusqu'à Afiom-Karahissar, et va joindre le lac qui occupe la partie centrale et inférieure de la plaine située entre les chaînes parallèles du Sultan-Dagh et de l'Emir-Dagh.

Nous continuons à marcher au sud-est le long du pied du Sultan-Dagh. La route est absolument unie, et, grâce au temps sec, en très-bon

Digitized by Google

état. A droite, nous avions le lac et la plaine dont j'ai parlé. Le givre couvroit partout le terrain autour de nous, et la neige les montagnes des deux côtés de la vallée. Ces symptômes d'hiver disparurent à mesure que le jour avança; et, de midi à trois heures, le soleil fut plus chaud qu'agréable, parce que notre coiffure, qui étoit le kalpak tatar, laissoit notre visage entièrement exposé à ses rayons. Nos sourighis, ou postillons, avoient de singuliers manteaux de feutre en poil de chameau blanc, épais d'un pouce, et si roides, que ce vêtement se tient debout sans avoir besoin d'être soutenu quand on le pose à terre; il n'a ni manches ni capuchon; il n'est pourvu que de trous pour passer les bras, et de larges bandes comme des ailes sur les épaules pour écarter la pluie. Il se fabrique dans le pays.

Au bout de six heures, nous avons traversé Saaklé ou Isaklou, grand village entouré de jardins et de vergers, au milieu d'un petit pays bien arrosé par des ruisseaux qui coulent du Sultan-Dagh, et mieux cultivé qu'aucun des cantons que nous avions vu depuis Isnik et Lefké. On dit cependant que le pacha d'Isaklou est en rebellion; et ce n'est pas la première fois que nous voyons les lieux qui se trouvent dans cet état beaucoup plus florissans que les autres; ce qui donne naturellement lieu de supposer que, dans cet empire, il y a une liaison étroite entre la

Digitized by Google

prospérité d'une province et l'habileté de son chef à résister aux ordres de la Porte. C'est une conséquence toute simple de sa politique habituelle de changer fréquemment les gouverneurs des provinces, qui, achetant leurs emplois à très-haut prix, sont obligés de se livrer à toutes sortes d'extorsions pour se rembourser, et s'assurer un profit à l'expiration de leur temps. Il paroît que l'aga d'Isaklou, étant doué de plus de prudence et de talens que les Turcs en place n'en ont ordinairement, s'est renforcé à un tel point, que la Porte pense que tous les efforts qu'elle feroit pour le réduire lui coûteroient plus que ne lui produiroit le résultat qu'elle obtiendroit; en conséquence, elle se contente du revenu très-modéré, suivant ce qu'on nous a dit, qu'il remet très-régulièrement à Constantinople. Sur ces entrefaites, il a pris personnellement un si grand intérêt à la prospérité de ce lieu, qu'il trouve plus d'avantage à le bien gouverner qu'à s'enrichir rapidement par le système d'oppression que suivent les autres gouverneurs. Le territoire d'Isaklou renferme dans sa dépendance plusieurs villages dont la fertilité est assurée par les ruisseaux qui descendent du Sultan-Dagh. Nous y avons vu une plus grande quantité et plus de variétés d'arbres à fruits, que dans aucun des lieux de l'Asie-Mineure que nous avions traversés jusqu'à ce jour. Ce sont les mêmes qui croissent

Digitized by Google

dans l'Europe tempérée, comme pommiers, poiriers, noyers, coignassiers, pêchers, vignes; il n'y a ni figuiers, ni oliviers, ni mûriers. Ainsi le climat, quoique très-doux en ce moment et certainement très-chaud en été, ne l'est pas en général plus que l'intérieur de la Grèce ou de l'Italie.

« Nous suivons le terrain uni au pied du Sultan-Dagh jusqu'au moment où nous arrivons en vue d'Ak-cheher (ville blanche), grande ville située, comme Isaklou, au pied des montagnes, et pourvue de même des avantages d'un sol fertile et d'une grande abondance d'eau courante. Elle est entourée de beaucoup de jolis jardins; à d'autres égards, elle montre les mêmes traits caractéristiques que toutes les cités turques, de vastes cimetières, des rues étroites et boueuses, des maisons et des mosquées en ruines. A une petite distance de l'entrée occidentale de la ville, nous passons devant le sépulcre de Noureddin-Hodgia, un santon turc. Les musulmans y viennent en pélerinage. C'est un monument en pierre dans la forme ordinaire, entouré d'une colonnade ouverte soutenant un toit; les colonnes ont sans doute été tirées d'un ancien édifice grec. Le cimetière est rempli de débris d'architecture grecque convertis en pierre tumulaire de Turcs; ce qui prouve qu'Ak-cheher occupe la position d'une ville grecque d'une grande importance.

Digitized by Google

Notre konagki ne put nous procurer d'autre appartement qu'une chambre en ruine dans le menzil-hané. L'aga ayant répondu d'une manière très-insolente à nos messages, nous prenons le parti, malgré la fatigue d'une longue journée, de partir immédiatement pour la station prochaine. Pendant que l'on prépare les chevaux, nous mangeons notre kébah dans le cimetière, et nous nous mettons à l'abri du froid de la soirée dans une tente de chameliers, où nous nous chauffons en buvant leur café et fumant avec leurs pipes. A notre arrivée, nous avons observé que les habitans fortifioient leur ville en élevant une des portes les plus simples qui fut jamais construite pour servir de défense. Elle consistoit en quatre montans en sapin, soutenant une plate-forme couverte en roseaux, et en avant de laquelle il y avoit un épaulement en briques crues avec un rang de meurtrières. Ces portes et un mur en terre peu élevé sont les fortifications ordinaires des petites villes d'Asie. Nous avons vu dans un endroit les portes dressées seules, comme marque d'honneur, sans aucun mur pour les unir les unes aux autres.

« Le lac d'Ak-cheher n'est pas contigu à la ville, ainsi que d'Anville l'a marqué sur sa carte; il en est éloigné de six à huit milles, il communique par une rivière avec celui de Belvoudoum, et, après la saison des pluies, quand ces lacs ont

Digitized by Google

pris un grand accroissement, ils forment une masse d'eau continue longue de trente à quarante milles. Il est probable que d'Anville s'est également mépris en plaçant Antioche de Pisidie à Ak-cheher; car, si Sultan-Dagh est la Phrygia-Paroria de Strabon, comme il y a tout lieu de le croire, Antioche, d'après la même autorité, devroit être sur le revers méridional de cette chaîne, tandis qu'Ak-cheher est sur le revers septentrional.

A six heures du soir, nous sommes partis d'Ak-cheher; le 30, à une heure du matin, nous sommes arrivés à Arkout-Khan. Nous marchions bien plus lentement que dans le jour. Nous avons traversé, comme la veille, un pays ouvert et uni; vers la fin de la route, nous avons rencontré un terrain plus ondulé qui sépare les eaux coulant dans le lac d'Ak-cheher de celles qui vont au lac d'Ilgoun. Le temps étoit froid et serein. Passé onze heures, au coucher de la lune, il s'est obscurci. Quelques personnes de la troupe se sentirent alors tellement accablées par le sommeil, qu'elles eurent beaucoup de peine à s'empêcher de tomber de cheval.

Après deux ou trois heures de repos à Arkout-Khan, nous poursuivons notre route pendant trois heures à Ilgoun, grand et misérable village qui renferme quelques restes d'antiquité épars. Nous nous y sommes procuré des œufs et du

Digitized by Google

kaïmak (crême bouillie) pour notre déjeûner, et nous avons continué notre route à Ladik.

Depuis que nous avons quitté Ak-cheher, les cimes les plus hautes du Sultan-Dagh semblent s'éloigner de notre route et se diriger au sud-est. Nous avons continué à voyager dans la même plaine inculte, coupée de quelques chaînons de collines basses, de torrens qui, des flancs du Sultan-Dagh, coulent vers les lacs de cette vaste campagne. A deux heures d'Ilgoun, nous rencontrons une rivière plus considérable, que nous passons sur un pont; elle se jette dans le lac d'Ilgoun. A six heures au-delà de cette ville, nous traversons le grand village de Kadoun-Kioui ou Kanoun-Hané : on dit qu'il contient mille habitans. Trois heures plus loin, nous arrivons à Yorgan-Ladik ou Ladik-el-Tchous, autre grande bourgade fameuse dans toute l'Asie-Mineure pour ses manufactures de tapis, et avantageusement située dans un territoire bien arrosé, entre des collines basses au nord desquelles s'étend une vaste plaine.

Le chemin, dans le pays ouvert que nous avons traversé, est large, bien battu, et convenable pour toutes les espèces de voitures; grâce au temps qui, dernièrement, a été fort sec, il est dans un état excellent. Le ciel est constamment sans nuage; dans le jour, le vent souffle de

Digitized by Google

l'est ; l'après midi, le soleil est chaud ; le soir, le temps est calme et serein ; le froid est piquant ; il gèle ; dans les lieux ombragés, la glace ne fond que tard dans l'après midi.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LETTRES

SUR

QUELQUES CONTRÉES DE L'ESPAGNE;

PAR M. LÉON DUFOUR, D. M.

Adressées à M. BORY DE SAINT-VINCENT, correspondant de l'Académie royale des sciences, etc.

CINQUIÈME LETTRE (1).

MA dernière lettre vous laissa à Lérin, dans un joli vallon enclavé au milieu d'un affreux désert. J'ai omis de vous dire que les comtes de Lérin, célèbres dans les fastes historiques de l'Espagne, prenoient leur titre de cette ville, qui fut autrefois une place très-forte. En 1459, elle s'opposa aux efforts des Castillans, qui furent contraints d'en lever le siége; et, en 1507, le comte

(1) *Voyez*, pour les trois premières lettres, Tome XVI, p. 719, et, pour la quatrième, Tome XVIII, p. 187.

Digitized by Google

de Lérin s'étant renfermé dans le château, y fut vivement attaqué et fait prisonnier par le roi de Navarre.

Maintenant je vais vous faire parcourir, par des chemins de traverse, une ligne qui, en passant par Lodosa et Peralta, nous ramènera à Tafalla, où nous reprendrons la grande route de Pampelune à Saragosse.

Le triste village de Sesma est le seul qui se trouve sur notre passage dans l'espace de quatre grandes lieues espagnoles, qui sépare Lérin de Lodosa. Je n'ai vu nulle part une aussi grande quantité de sparte (*Lygeum spartum*, L.) que dans les montagnes qui l'avoisinent. Je vous ai déjà parlé ailleurs de l'emploi de cette graminée, dont la présence est un signe de stérilité. Les Navarrois de cette contrée l'appellent *Albardin*, parce qu'on l'utilise principalement pour rembourrer des bâts ou *aubardas*. Cette dénomination vulgaire n'échappa point à Clusius, le premier botaniste qui nous ait donné la description et une figure passable de cette plante; puis elle a été francisée dans l'Encyclopédie méthodique, où l'on désigne le genre *Lygeum* de Linné sous le nom d'*Alvarde*.

Lodosa, fort peu connu dans nos géographies, est une petite ville de la Navarre située immédiatement sur la rive gauche de l'Ebre. Son nom, *si licet parvis componere magna*, paroît avoir la

Digitized by Google

même étymologie que la vieille capitale de notre France; car il signifie *boueuse* en castillan. Cette dénomination se justifie par le voisinage de l'Ebre qui, sans doute autrefois, l'y accompagnoit de marais. Ce fleuve forme en cet endroit la limite de la Vieille-Castille, et on l'y traverse sur un fort beau pont en pierre. Accolées contre une montagne d'un calcaire feuilleté, ses maisons, au nombre d'environ deux cents, sont pour la plupart en terre. Sa campagne, toute sur la rive gauche, présente une riante culture qui fait un contraste frappant avec le sol stérile et caillouteux du bord opposé. On y voit des vignobles, des plantations d'oliviers, et surtout de frais jardins qui produisent en abondance des fruits et des légumes excellens. Un aquéduc répand dans cette *huerta* des irrigations bien entendues. Il y a un beau moulin sur le fleuve et des promenades dans le voisinage. C'est à Lodosa que se concentra, le 21 novembre 1808, une armée d'environ 20,000 combattans commandée momentanément par le duc de Montebello, qui, le surlendemain, livra et gagna la bataille de Tudela. Cette circonstance, toujours malheureuse pour les habitans, détermina presque toute la population à s'enfuir dans les montagnes, et les dieux pénates ne furent point respectés.

Depuis Lodosa jusqu'à Andocilla, le chemin traverse un pays montueux, sec, stérile, inha-

Digitized by Google

bité. Une demi-lieue avant ce dernier village, vous apercevez, sur la gauche, à quelques centaines de toises, celui de Carcar, remarquable parce qu'il est bâti sur un mamelon dont le centre est surmonté et comme enfilé par le clocher. Andocilla est un gros village de la Navarre, situé aux bords de l'Ega, et d'une centaine de feux environ. Il est flanqué contre une montagne rocailleuse, et divisé en haut et bas. Toutes les maisons sont bâties en terre pilée ou *pisé*, à l'exception de l'église, qui est en briques. Je remarquai aux habitans une mauvaise couleur, un air malingre. J'appris que les fièvres intermittentes étoient endémiques. J'en recherchai la cause, et je la trouvai évidemment dans les émanations infectes qui s'exhalent de plusieurs bassins d'eau stagnante placés au voisinage de l'Ega, et destinés à la macération, au rouissage du chanvre. Ce sont là les germes délétères qui empoisonnent lentement l'existence de ces pauvres gens. Vous êtes surpris sans doute qu'au sein de ces montagnes calcaires les constructions soient généralement en terre. Cela tient à la texture de la pierre de ces contrées, qui est disposée en couches feuilletées que leur extrême friabilité et un commencement de décomposition rendent impropre à la maçonnerie. Il faut deux grandes heures de marche pour se rendre d'Andocilla à Peralta. C'est toujours un pays frappé de stéri-

Digitized by Google

lité, pelé et pouilleux que l'on traverse. Je n'y vis d'autres traces de la fréquentation des hommes que, de loin en loin, quelques parcs de brebis abandonnés. Quoique ces montagnes paroissent, au premier coup d'œil, dénuées de végétation, les troupeaux y trouvent néanmoins à subsister pendant plusieurs mois de l'année. Le mouton y est même d'une excellente qualité. J'appris que ces animaux étoient surtout friands de deux plantes qui n'y sont pas rares, et dont la couleur grise se confond avec celle du sol. Les pasteurs me la désignèrent toutes les deux sous le nom de *Yerva blanca*. L'une est le liseron rayé (*Convolvulus lineatus*, L.); l'autre est le plantain blanchâtre (*Plantago albicans*, L.). J'y vis pareillement la scabieuse colombaire, qui est aussi recherchée par ces animaux. Ces plantes, comme vous le savez, sont d'une texture serrée dépourvue de sucs aqueux, et ont un principe nutritif plus rapproché. Les bêtes à laine d'Espagne s'accommodent si bien de ces sortes de pacages qui abondent dans la patrie des mérinos, qu'elles dépérissent lorsqu'on les transporte dans les pays où l'herbe est fraîche et succulente; et, comme on dit proverbialement, *il faut à chaque bête de son foin*. Cette circonstance influe puissamment sur la difficulté qu'il y a d'acclimater les mérinos en France sans altération dans la qualité de leur toison.

Digitized by Google

Malgré la réputation justement méritée de son vin rancio et l'existence de quelques traces d'antiquités mauresques, Peralta n'est point, à ma connoissance, signalé dans nos dictionnaires géographiques. C'est un assez grand village, peut-être une petite ville de la Navarre, placé sur la rivière d'Arga, à la terminaison d'une chaîne de montagnes arides, et adossé contre des rochers feuilletés qui l'abritent du nord. Il y a un assez beau pont en pierre. La plupart des maisons sont bâtiès en pisé. C'est ici que je remarquai, pour la première fois, des parquets d'appartemens, même au second étage, d'une seule pièce, formés d'une sorte de stuc extrêmement dur, poli et imperméable. On en voit beaucoup en Navarre et dans d'autres provinces d'Espagne. Vous croiriez, au premier aspect, qu'ils sont en pierre; le gypse ou pierre à plâtre, qui abonde dans toutes ces montagnes, entre pour beaucoup dans la composition de ce stuc, qui remplace avantageusement et le plancher et la brique. Le sommet de la montagne qui domine le village est surmonté de quelques restes de fortifications qui m'ont paru dater du temps des Maures; et c'est sans doute de la position élevée de celles-ci que dérive le nom de *Peralta*. De ce sommet, où ces ruines m'attirèrent, la vue se promène à gauche sur une vaste plaine d'une culture variée où serpente l'Arga, et, sur la droite, elle suit au loin des

Digitized by Google

hauteurs rouilleuses et décharnées qui forment un contraste frappant. C'est de ce village que prenoit son nom un D. Pèdre de Peralta, connétable de Navarre, qui, en 1469, fit assassiner sur le chemin de Tafalla D. Nicolas, évêque de Pampelune.

Le quartier-général du maréchal Moncey ayant séjourné une semaine à Peralta, en septembre 1808, j'en profitai pour visiter les environs et en étudier les productions naturelles. J'appris qu'il existoit une mine de sel gemme en exploitation à Funes, distant de trois quarts de lieue, et je me hasardai, malgré les bruits sinistres qui circuloient alors, à aller la reconnoître. Bowles, dans son *Histoire naturelle d'Espagne*, en décrivant les trois principales mines de sel gemme de la péninsule, en indique une dans la Navarre; mais il la place à Valtiera, entre Caparoso et l'Ebre: ainsi ce n'est point celle de Funes, puisque ce dernier village est à plusieurs lieues de distance des deux que je viens de citer. La découverte de la mine saline de Funes ne date, d'après le témoignage des habitans, que de quarante-cinq à cinquante ans. Elle est située à trois ou quatre cents pas du village de ce nom, sur la pente de la montagne. Son gissement confirme la remarque faite par plusieurs géologistes, qu'il s'accompagne ordinairement d'un terrain gypseux. Je vous ai déjà dit que la chaux sulfatée

Digitized by Google

s'observoit fréquemment dans les montagnes de cette contrée de la Navarre, et elle abonde avec le schiste dans la chaîne qui recèle la mine en question. J'ai pénétré dans le souterrain où se fait l'exploitation ; il avoit alors 360 pas de longueur. Je n'ai pu mesurer la puissance du banc salin, parce que, de tous côtés, il se présentoit à mes yeux sans aucune trace de limites. La galerie n'avoit guère plus de 12 à 15 pieds de hauteur. La mine est d'une grande pureté. On n'y trouve que quelques étroites intersections de roche schisteuse. Certains cristaux de ce sel s'isolent parfaitement, et ressemblent, par leur transparence, leur forme rhomboïdale et leur grandeur, aux plus beaux échantillons de *chaux carbonatée limpide* ou *spath d'Islande*. Parmi les travailleurs, les uns étoient exclusivement occupés à arracher les masses salines ; d'autres brisoient celles-ci pour en élaguer les portions rocailleuses. Des femmes étoient chargées de tirer les morceaux de sel les plus purs, et ceux-ci étoient ensuite portés dans un moulin à bras placé fort incommodément dans la galerie même. Ce moulin réduit le sel en une poussière blanche comme de la farine, et on le livre au commerce dans cet état. Cette mine est une propriété commune à Funes et à Peralta. Elle est assez abondante pour fournir à la consommation d'une grande partie de la province.

Digitized by Google

Je ne vous dis rien du désert que l'on traverse pendant l'espace de quatre lieues pour se rendre de Peralta à Tafalla. Je fis ce trajet fort rapidement et pendant la nuit.

Tafalla, que l'on trouve aussi dans quelques vieux auteurs sous le nom de Taffaglio, est une petite, mais très-ancienne ville de la Navarre, située à cinq ou six lieues au sud de Pampelune, et traversée par la grande route. Elle a de trois à quatre mille habitans; elle est mal percée, mal bâtie, et il y a peu de propriétaires aisés. La structure du pays environnant est montueuse, mais ce sont de basses montagnes. Sa campagne, qui est au sud, vers Olite, est une belle plaine couverte de magnifiques oliviers et de vignobles. On n'y cultive pas de grains. A l'est de la ville, il y a une petite *huerta* arrosée par un ruisseau qui se jette dans la rivière d'Aragon. Ce ruisseau n'est point, comme l'avancent quelques géographes, le *Cidaço;* car celui-ci est sur la rive opposée de l'Ebre. Les édifices publics de Tafalla se bornent à trois ou quatre couvens qui servoient d'hôpitaux, pendant notre occupation, à deux églises paroissiales fort modestes, à une assez jolie place carrée appelée *El-Trinquete* ou *Jeu de Paume*, à des ruines d'un vieux château et d'un palais royal. Les restes de ces deux derniers monumens suffiroient pour attester l'antiquité de Tafalla, si l'histoire ne confirmoit en-

Digitized by Google

core cette vérité. Déjà, dès l'an 1038, elle étoit une des principales villes du royaume, et D. Ramire, roi d'Aragon, fortifié des troupes des rois maures de Saragosse, de Huesca et de Tudela, vint mettre le siége devant cette place. Je trouve dans l'Histoire d'Espagne par le père Mariana, que, « vers 1404, D. Charles, roi de Navarre, fit bâtir deux superbes palais à Olite et Tafalla. Il n'y eut rien en ce temps-là de plus magnifique ni de plus somptueux, soit pour l'architecture, la beauté de l'ouvrage, la grandeur et la commodité des appartemens, les ameublemens précieux, l'étendue et l'agrément des jardins, soit pour tous les autres ornemens dont il embellit les dedans et les dehors de ces deux édifices; car ce prince n'entendoit pas seulement la guerre et les affaires, mais encore il étoit l'homme du monde le plus curieux, le plus magnifique et le plus intelligent dans tous les arts. » Il existoit encore, lors de mon séjour à Tafalla, une espèce de trône qui n'étoit point en bois revêtu de velours, mais en pierre ou peut-être en marbre, et d'une seule pièce. On pense bien qu'une pareille étoffe étoit à l'abri des mites, et a dû se conserver dans son intégrité. En 1450, le prince de Viane, après avoir perdu la fameuse bataille d'Ayvar, fut fait prisonnier et conduit au château de Tafalla. En février 1479, Léonore d'Aragon, reine de Navarre, dont le règne ne dura pas plus d'un mois, mourut

Digitized by Google

à Tudela, et fut inhumée à Tafalla. En 1481, les états-généraux furent convoqués dans cette petite ville. J'ajouterai à ces notes historiques que, dans l'automne de 1808, le quartier général du maréchal Moncey séjourna près de deux mois à Tafalla, en attendant les renforts de la grande armée, et que, le 4 novembre de cette même année, le maréchal Ney vint s'y concerter avec lui pour un mouvement général ordonné par Napoléon, qui étoit alors à Vittoria.

Il est temps de reprendre notre voyage vers Saragosse. En sortant de Tafalla, vous entrez dans une belle plantation d'oliviers : c'est là seulement, en venant du nord au sud, que débute cette zone végétale. Elle est un thermomètre infaillible pour apprécier la température habituelle d'un pays. La prospérité de cet arbre précieux donne la certitude que les fortes gelées y sont fort rares. L'olivier paroît assez indifférent sur la nature du sol. Un certain degré de chaleur est l'élément principal de son acclimatation. Je l'ai vu aussi productible dans les plaines que sur les collines dans les terrains secs et caillouteux, que dans ceux qui sont gras ou arrosés. Après une heure de chemin à travers ces riches forêts, vous laissez sur votre gauche, à une portée de fusil, la petite ville d'Olite, capitale d'un arrondissement, et qui fut autrefois une résidence royale. Le pays est ensuite, pendant trois bonnes heures de marche,

Digitized by Google

inculte, borné par des montagnes arides d'une affreuse monotonie. Vous traversez sur un fort beau pont en pierre l'Aragon, et aussitôt après vous voilà à Caparoso.

J'étois bien impatient d'y arriver, et je le fus bien plus encore d'en partir. Que le ciel vous préserve d'un séjour de quarante-huit heures dans ce vilain pays! il y auroit de quoi y contracter une mélancolie incurable. C'est un gros village en pisé, dont la couleur rouillée se confond avec les rochers sur la pente desquels il est situé. Toute la contrée, qui est montueuse, a la physionomie la plus sinistre. Une même couleur d'un gris roussâtre est répandue sur l'affreuse nudité de ce vaste tableau; pas un arbre, pas un buisson n'en rompent la monotonie. D'horribles crevasses mettent à découvert les flancs dévorés des montagnes les plus voisines, tandis que les sommets lointains offrent les sillonnemens des rides flexueuses qui leur donnent l'aspect réfrogné et malheureux. On diroit qu'un feu lent et caché a calciné ce pays, et lui refuse pour toujours sa parure végétale. N'allez pas croire que je me sois contenté pour cette esquisse de regarder, comme on dit, à travers le trou de la serrure: J'étois placé sur le point le plus élevé qui domine le village, sur les ruines d'un ancien château fort, et ma vue s'étendoit tout autour de moi à un rayon de plusieurs lieues. Mais comment est-il

Digitized by Google

possible qu une terre aussi ingrate soit habitée? comment peut-on y subsister? Vous allez le savoir. Il en est de ce grand pays comme de beaucoup de choses et d'actions humaines dont on veut juger le fond sans soulever le voile qui le couvre. Des ruisseaux, des rivières, des fleuves pénètrent, animent, fertilisent le sein de ces monts, dont l'observateur ne découvre que les plateaux ou les sommets déserts. Ainsi l'Arga, l'Ega, l'Aragon, l'Ebre, en traversant ces solitudes apparentes, s'y accompagnent de moissons, de jardins et d'habitations. C'est là que sont la jolie vallée de Lérin, celle d'Andocilla, les excellens vignobles de Peralta, la mine de sel de Funes, les riches jardins de Lodosa, et bien d'autres dont je ne vous ai pas parlé. Mais je m'aperçois un peu tard que je porte mes regards trop loin. Observons la structure intime de ces montagnes. Au lieu d'être formées par une masse compacte plus ou moins homogène, elles semblent n'être composées que d'un détritus calcaire souvent incohérent. Le sulfate de chaux continue à y être abondant, et y est disposé par couches plus ou moins obliques à l'horizon. Tantôt il est sali par l'oxide de fer, et tantôt d'un blanc soyeux strié formant alors des filons parallèles. Les stries de ces filons sont perpendiculaires à la direction de ceux-ci, et on les sépare facilement avec le tranchant d'un couteau.

Digitized by Google

De Caparoso à Tudela il y a six à sept lieues. On traverse un désert connu sous le nom de *Baldena del Rey*, qui sépare les *cinco villas* d'Aragon, de la Navarre. De tous les temps, il a été redouté des voyageurs à cause des voleurs, dont il est le repaire habituel. Il y a de vastes ravins à fleur de terre où des escadrons entiers pourroient se tenir en embuscade sans qu'on les y soupçonnât. On passe au pauvre village de Valtierra, puis dans une plaine couverte de soude destinée à une fabrique de savon mou appartenant à un habitant de Tudela. La culture de la soude et l'existence d'une mine de sel que je n'ai pas eu le loisir de visiter, mais que je vous ai dit avoir été décrite par Bowles, me font penser que Valtierra n'est peut-être que la corruption de Saltierra, qui dut être la première dénomination de ce village.

Tudela, chef-lieu d'une des six merindades de la Navarre, est située immédiatement sur la rive droite de l'Ebre, à moitié chemin de Pampelune à Saragosse. Elle paroît d'une fondation très-ancienne. Le poète Martial la désigne sous le nom de *Tutela;* et quelques auteurs, trop amis sans doute des origines fabuleuses, la regardent comme une colonie fondée par Tubal, le premier roi d'Espagne. Quoi qu'il en soit de son antiquité plus ou moins reculée, Tudela termine au sud le royaume de Navarre, et se trouve ainsi enclavée entre l'Aragon et la Vieille-Castille. Elle a une population

Digitized by Google

de 8 à 9,000 âmes, composée en grande partie de laboureurs; elle est le siége d'un évêché. Bâtie à l'extrémité d'un vallon qui se termine aux bords du fleuve, elle est dominée par des plateaux dont ceux de l'ouest dépendent des montagnes de las Cloqueras, et ceux de l'est appartiennent à celles de Sainte-Catherine. Ses rues, généralement fort mal percées, tortueuses et sombres, sont très-négligées pour le pavé, et surtout pour l'entretien de la propreté. Il n'y a guère que le quartier plus moderne de las Herrerias qui soit construit sur des principes plus conformes à la salubrité. La place des Taureaux, destinée aux courses de ces animaux, est dans ce quartier, et son architecture n'est pas dénuée d'élégance; elle est carrée et circonscrite par des maisons bâties sur un plan régulier. La cathédrale est d'un gothique fort rembruni et dépourvue de luxe intérieur. Il y avoit huit couvens, pour la plupart destinés à des religieuses. Quelques-uns d'entre eux qui, même avant notre occupation, avoient été réformés ou supprimés par Charles IV, furent transformés par nous en hôpitaux. La ville est traversée par deux torrens presque invisibles renfermés en grande partie dans des aquéducs. L'un étoit, du temps des Romains, une rivière assez considérable, appelée le *Caïlus* ou *Queiles*. Il descend des montagnes de Moncayo, et passe, sous la place des Taureaux, dans un

Digitized by Google

aquéduc d'une largeur fort remarquable; il est fort souvent à sec. L'autre, connu sous le nom de *Baranco de media villa*, est une espèce d'égout fort insalubre. Le pont de l'Ebre est, sans contredit, le monument le plus considérable de Tudela; il est en pierre et de dix-sept arches; une de celles-ci fut détruite dans l'été de 1808, lorsque nos troupes firent une première tentative sur Saragosse, et fut remplacée alors par une charpente en bois qui vraisemblablement subsiste encore. La construction de ce pont date d'une époque reculée. Ce fut vers l'an 1194 que D. Sanche VIII, surnommé le Courageux, affecté, vers la fin de son règne, d'un cancer très-douloureux qui le détermina à se retirer dans le château de Tudela, détourna l'Ebre de son lit ordinaire pour le faire passer au lieu de sa dernière résidence, et y fit bâtir le pont actuel. Il ne reste plus de cet ancien château que la vieille tour de Sainte-Barbe qui domine la ville du côté du nord, et qui devint un poste militaire respectable pendant le séjour des troupes françoises. La tour de Monréal, qui lui correspond au côté opposé de la ville, est une masse informe de terre que l'on dit de fondation mauresque.

Si la ville de Tudela n'offre rien d'attrayant sous le rapport de la distribution de ses rues et de l'architecture de ses édifices, il n'en est pas ainsi pour ses habitans. Un séjour de plus d'un an et

Digitized by Google

demi parmi eux m'a mis à même d'apprécier leur urbanité et leur généreuse hospitalité. Les environs sont remarquables par leur agrément et leur fertilité. Il y a dans le voisinage du fleuve une jolie promenade publique. Deux vastes *huertas*, l'une appelée *le Mejana*, l'autre *Mosquera*, fournissent, à la faveur d'irrigations bien entendues, les meilleurs légumes, les meilleurs fruits de la province, et dans une quantité qui excède de beaucoup la consommation locale. La principale richesse territoriale est l'olivier; il y en a d'immenses plantations, soit au-delà, soit en-deçà de l'Ebre, et je n'ai vu nulle part cet arbre prospérer aussi bien. Tudela se suffit aussi grandement à elle-même pour le grain et le vin. La belle plaine de l'Albea, située au sud-ouest de la ville, sur la route de Cascante, est presque exclusivement cultivée en céréales.

Si nous voulons maintenant examiner Tudela sous le rapport de ses illustrations, nous verrons qu'elle occupe plusieurs pages honorables dans l'histoire. Ce fut dans cette ville que, en 1253, D. Jayme, roi d'Aragon, eut une entrevue avec Marguerite, reine de Navarre, pour un traité offensif et défensif. En 1284, le roi d'Aragon, après la prise d'Albaracin, s'avança dans la Navarre, occupée par les François, et mit le siége devant Tudela; mais D. Juan Nunnez de Lara s'étant renfermé dans cette place, la défendit

Digitized by Google

vigoureusement, et obligea le roi à lever le siége. En 1335, il y eut devant cette ville un combat sanglant entre les Castillans et les Navarrois ; ceux-ci furent mis en déroute par la lâcheté de D. Henri, vice-roi de Navarre, qui s'enferma dans la place. Vers 1361, le corps de la reine Blanche de Castille, empoisonnée par son mari, Pierre-le-Cruel, fut déposé dans la cathédrale de Tudela. En 1395, le roi de Navarre vint recevoir dans cette dernière ville la reine, qui depuis long-temps s'étoit retirée à la cour de Castille ; il lui fit une réception magnifique. En 1470, le comte de Foix, soutenu du parti des Beaumont, vint mettre le siége devant Tudela ; mais il fut forcé à le lever par son beau-père, le roi d'Aragon, qui, malgré son grand âge, marcha à la tête d'un corps d'armée. En 1476, le roi d'Aragon et celui de Castille, son fils, après avoir eu ensemble des conférences à Vittoria, eurent encore une entrevue de plusieurs jours à Tudela sur les moyens de rétablir la tranquillité en Navarre : le comte de Lérin et le connétable Pèdre de Peralta, les deux principaux chefs des factions Beaumont et Grammont, assistèrent à ces conférences. En 1512, les habitans de Tudela ayant refusé de prêter serment de fidélité à Ferdinand, roi de Castille, l'archevêque de Saragosse, à la tête d'une armée, vint menacer la place de mettre tout à feu et à sang, et ils furent

Digitized by Google

obligés de recevoir la loi du vainqueur. Cette ville fut la patrie de Benjamin ben Jonah, plus connu sous le nom de Benjamin de Tudela. Ce célèbre rabbin, qui vivoit dans le douzième siècle, publia, dans le but d'illustrer la nation juive, des voyages que quelques auteurs regardent comme fabuleux.

Je terminerai cet aperçu historique en vous rappelant que, dans notre dernière guerre de sept ans en Espagne, la ville qui nous occupe eut aussi sa part d'une malheureuse célébrité. Ce fut le 23 novembre 1808 qu'eut lieu la bataille de Tudela. J'en fus témoin oculaire et surtout auriculaire. L'armée espagnole, forte de 50 mille hommes, étoit commandée par le général Castagnos. La nôtre, de 20 mille, avoit à sa tête le duc de Montebello. Le maréchal Moncey y commandoit le troisième corps, le seul qui agit offensivement. A notre approche, l'ennemi abandonna, sans se mettre à même de les défendre, les hauteurs qui dominent Tudela, et exécuta sa retraite en partie sur Saragosse, en partie vers la Castille. Ce fut dans les oliviers qui précèdent l'antique ville de Cascante, située à deux lieues de Tudela, et non pas dans le territoire de cette dernière, qu'eut réellement lieu la bataille. Celle-ci se prolongea jusqu'à la nuit. Les François furent d'abord obligés de se replier deux fois; mais ils finirent par vaincre la ténacité des Espa-

Digitized by Google

gnols et par se rendre maîtres du terrain. Un général de division y fut grièvement blessé. Cette bataille eût eu des résultats bien autrement importans, si celles de nos troupes qui n'avoient point pris une part active aux succès de la journée, au lieu de s'oublier dans l'infortunée Tudela, eussent continué à poursuivre l'ennemi qui se retiroit en désordre sur Saragosse. Des officiers françois instruits et présens à l'affaire m'ont assuré, et des officiers espagnols attachés à l'état-major de Palafox m'ont répété depuis que, si l'on n'eût point perdu de temps ce jour-là, nous serions entrés sans coup férir dans la capitale de l'Aragon le lendemain de la bataille de Tudela. A quoi tiennent souvent nos destinées !..... Quelques heures de marche de plus eussent évité à cette populeuse cité, à notre armée, tous les désastres d'un siége long et obstiné : le redoutable typhus n'eût point moissonné à lui seul plus de cinquante mille personnes *intrà muros*, et peut-être un nombre tout aussi effrayant de François et d'Espagnols, par la propagation de ce fléau, depuis son foyer principal jusque dans nos départemens méridionaux, d'innombrables édifices n'eussent point été ensevelis sous leurs propres ruines ; le renversement de tant de fortunes particulières n'eût pas eu lieu ; l'exemple d'une résistance si héroïque n'eût point retenti dans tous les cœurs espagnols et

Digitized by Google

n'y eût point réveillé le sentiment de leurs forces; en un mot, les affaires de la péninsule eussent pris certainement une autre face, et leur influence sur l'Europe eût pu amener des résultats différens. Mais enfin Saragosse succomba devant une valeur plus opiniâtre encore que la sienne, et il lui reste aujourd'hui, pour compensation de tant de calamités, ce noble chatouillement de l'amour-propre qu'on appelle de la gloire..... Pardonnez-moi cet épisode, et revenons à Tudela. Elle devint, pendant le siége de Saragosse, un point de première importance, soit pour l'établissement de nombreux hôpitaux, soit comme entrepôt des munitions de guerre, soit enfin pour l'approvisionnement des subsistances militaires. J'aurois bien eu quelque démangeaison de vous raconter comment, lors de mon séjour dans cette ville, je fus fait prisonnier par la guerille de Mina; mais je vous fais grâce de ces détails et de ceux de mon évasion. Je vous ferai observer seulement, pour vous prouver combien ces guerilles étoient bien servies dans le pays, malgré les apparences pour nous du contraire, que, précisément la veille de l'irruption de Mina et de Porlier dans Tudela, le général Buget, gouverneur de la ville, se croyant sans doute bien informé, étoit parti à la tête de toute la garnison pour aller surprendre ces chefs redoutés. Cela s'appelle jouer aux barres. L'apparition subite de ces ha-

Digitized by Google

biles partisans étoit, pour nos guerriers les plus expérimentés, un problème irrésoluble. On eût dit qu'ils tomboient des nues. Leur prompte facilité à se dissoudre pour éluder nos poursuites, leur réorganisation, en quelque sorte magique, déconcertoient tous nos plans.

Après cette longue halte à Tudela, remettons-nous en voyage. Il y a un trajet de quinze lieues entre cette ville et Saragosse. Pendant près d'une heure, la route traverse une belle forêt d'oliviers et de vignobles qui appartiennent encore à Tudela. Vous quittez ensuite la Navarre pour entrer dans l'Aragon. Sur votre droite, vous apercevez dans toute sa majesté le pic sourcilleux de Moncayo, blanchi par des neiges éternelles, et servant de point de mire à vingt lieues à la ronde. C'est l'ancien mont Caunus des Romains. Il est dans la Nouvelle-Castille. A sa base sont les grandes plaines d'Araviano, devenues si fameuses dans toute l'Espagne par la tragique mort de sept illustres frères qu'on appeloit les infans de Lara. Plusieurs siècles après, en 1539, ces mêmes plaines devinrent le théâtre d'une bataille sanglante, où le comte de Transtamare et le prince Tello, son frère, défirent complétement les Castillans. Je regretterai toute ma vie de n'avoir pas fait une excursion à Moncayo pendant mon long séjour à Tudela, qui n'en est qu'à six ou sept lieues de distance. Les maudites guerilles, qui ne

Digitized by Google

respectoient aucun François, pas même un simple soldat de Flore, ont toujours entravé mes projets. C'est une des montagnes de la péninsule les plus intéressantes pour le botaniste. Asso, qui a publié une Flore d'Aragon, est peut-être le seul naturaliste qui l'ait visitée. Il y a trouvé le sabot de Vénus, ou *Cypripedium*, plante fort rare qui n'habite guère que les froides montagnes des Alpes. Arrivé aux limites de Tudela, vous pouvez prendre deux directions pour atteindre Saragosse : l'une, en continuant par la grande route, vous fait traverser successivement le village de Mallen, précédé d'une vaste lande rase, celui de Luceni et la petite ville d'Alagon, désignée sous le nom d'*Allobona* dans l'itinéraire d'Antonin; l'autre, qui mérite la préférence pour l'observateur, va nous conduire par le canal royal d'Aragon. Près du village de Funtellas, vous vous détournez sur la gauche, et, après une petite demi-heure de marche, vous arrivez à l'origine du canal appelé *le Bocal*. Ce canal, qui traverse tout l'Aragon, fut creusé, il y a une cinquantaine d'années, dans le double but de servir aux irrigations et au commerce intérieur. Malheureusement il n'est point encore achevé, puisqu'il n'est navigable que jusqu'à Saragosse. Depuis le Bocal jusqu'à Sastago, où il doit déboucher dans l'Èbre, et communiquer par celui-ci avec la Méditerranée, il a environ trente

Digitized by Google

lieues de longueur, neuf pieds de profondeur et cinquante de largeur. Le Bocal fut exécuté sous la direction de Ramond Pignatelli, Saragossais. Il y a une fort belle maison royale entourée de jardins et de bosquets charmans. Une forte digue en maçonnerie, dont la construction a coûté des sommes énormes, traverse l'immense largeur de l'Èbre, et détourne l'eau pour les écluses. Au lieu de ces barques plus ou moins commodes, plus ou moins élégantes que nous voyons flotter sur la Garonne, sur la Seine ou sur notre beau canal du Languedoc, vous ne trouverez ici qu'un misérable bateau traîné par deux mules efflanquées, sœurs bâtardes de Rossinante; mais votre vue se promenera avec délices sur les fertiles plaines, les riches collines de Riaforada, de Fustiniana, de Gallur, de Figaruelas, de Gricen, villages qui avoisinent le canal. Des montagnes basses et décharnées, tantôt grises ou rougeâtres, tantôt d'un blanc crayeux, bornent l'horizon. Tout près de Gricen, le canal se trouve encaissé, pendant l'espace de 12 à 1,500 pas, dans un mur élevé de 50 pieds au-dessus d'un ruisseau qui en traverse la base sous une arcade. Après huit ou dix heures de navigation, on débarque à la Casa blanca, qui est à une demi-lieue de Saragosse.

Saint-Sever (Landes), 15 mai 1823.

Digitized by Google

GUIDE DU VOYAGEUR EN ESPAGNE,

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT,

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, etc.

Avec deux cartes dessinées et coloriées par l'auteur.

Paris, 1823, un volume in-8° de 700 pages (1).

DEPUIS que les événemens politiques ont fixé de nouveau l'attention sur un pays qui, pendant plusieurs années, attira les regards de toute l'Europe, impatiente de connoître l'issue de la lutte qu'il avoit entreprise pour résister à l'homme devant lequel tout jusqu'alors avoit plié, on a vu paroître plusieurs ouvrages sur cette contrée dont on s'étoit fait des idées si fausses. La *Géographie physique et politique de l'Espagne et du Portu-*

(1) Prix, 12 fr. Chez Janet, rue Saint-Jacques, n° 59; et au bureau du *Courrier des Spectacles*, rue Feydeau, n° 31.

Digitized by Google

gal, par Antillon, contient des notions exactes. « Ce petit livre, dit M. Bory, est ce que nos voisins possèdent de meilleur sur la géographie de eur pays, et peut servir de canevas pour un traité plus étendu; il indique dans l'auteur un bon esprit de critique : ainsi, nous l'avons souvent eu sous les yeux pour la rédaction de cet ouvrage. » La géographie d'Antillon a été récemment traduite en françois (1), et déjà l'on a pu profiter des renseignemens qu'elle renferme.

On aime à voir M. Bory rendre justice à une production de laquelle il a su profiter : cela n'arrive pas toujours ; et peut-être les nombreuses et inexactes compilations que la circonstance fait enfanter ne nommeront pas Antillon, ou bien le dénigreront. Il a eu grand tort aux yeux de ceux qui font imprimer des rapsodies, il les juge avec justesse. « Si l'on en excepte Bourgoin, où l'on trouve, dit-il, de très-bonnes choses, encore qu'il renferme plus d'une erreur, je n'ai pu rien tirer des divers livres de voyage et de géographie publiés dans le reste de l'Europe. Les Anglois surtout, les François, les Italiens et les Allemands parlent de l'Espagne comme ils le feroient de quelque pays de l'intérieur de l'Afrique, et je ne sais si c'est une fatalité plus grande pour

(1) Prix, 6 fr. Chez Piquet, quai Conti, n° 17 ; et chez Kilian, rue Vivienne, n° 17.

Digitized by Google

eux que pour nous, que les voyageurs modernes copient et augmentent encore les erreurs anciennes. »

Il n'est pas étonnant que des hommes qui n'ont jamais mis le pied en Espagne aient commis des erreurs en parlant de ce pays; car, d'après un proverbe très-connu, il faut, pour bien décrire une chose, l'avoir vue de ses yeux. Or, sous ce rapport, M. Bory a été à même de puiser des notions exactes sur la péninsule ibérique dans les nombreuses excursions qu'il y a faites. De 1805 à 1813, il en a visité la plupart des provinces. Il voyageoit à cheval, manière la plus sûre de bien observer une contrée. On s'aperçoit, en lisant son livre et en examinant sa carte, qu'il a profité des facilités que son service d'aide-de-camp du duc de Dalmatie lui procuroit, pour parcourir les régions dont il présente aujourd'hui le tableau, et on conçoit qu'il a pu écrire en connoissance de cause.

On se figureroit difficilement toutes les erreurs qui, depuis les Romains, ont été entassées sur certaines parties de l'Espagne. Prenons pour exemple le territoire arrosé par le Tage. « Au nom de ce fleuve tant célébré par les poètes, dit M. Bory, l'imagination, involontairement réveillée, s'en trace les plus rians tableaux. — Mais, s'écrie-t-il, après avoir présenté cette description séduisante, que la réalité est loin de la pom-

Digitized by Google

peuse réputation que, depuis les Romains jusqu'à nos jours, on s'est complu à donner au plus triste des fleuves!

« Des bords arides âprement découpés à pic, un lit généralement tortueux, embarrassé et rétréci, des eaux jaunâtres presque continuellement bourbeuses, voilà ce qui caractérise véritablement ce Tage parcourant ordinairement une campagne dépouillée, sèche, abandonnée, où l'ardeur du soleil dévore une végétation dure, courte, ligneuse, quand le souffle des tempêtes n'en élève pas des nuages d'une poussière rougeâtre qui pénètre les vêtemens, et va donner sa teinte sinistre aux traits du campagnard, ainsi qu'aux tristes bouquets d'yeuses échappés à la destruction parmi des rocs dépouillés et épars. Le vautour seul, entre les oiseaux carnassiers, habitans de l'austère vallée, y domine les airs, en menaçant des bandes malpropres de mérinos guidés par des pâtres plus malpropres encore, malheureux et grossiers compagnons des animaux qu'ils défendent, non seulement contre les loups, mais encore contre les nombreux lynx dont les monts de Grédos et les monts Lusitaniques sont tous remplis. Nulle partie de l'Espagne n'est plus sauvage ni plus pauvre que celle qu'on feignit en être la plus riante et la plus riche; et quelques points un peu moins déshérités de la nature que l'on rencontre çà et là le long

Digitized by Google

du fleuve que nous avons représenté tel qu'il est, ne sauroient lui mériter ce nom de Tage doré et cette célébrité qu'on lui donna, en adoptant comme des vérités les exagérations des poètes. »

Heureusement cette contrée ne forme qu'une petite portion de l'Espagne; mais, en général, les parties centrales de la péninsule offrent presque partout un aspect triste et désolé; les parties même que l'homme défriche dans cette étendue du milieu, et qui le paient de ses peines, sont frappées d'un air de monotonie fatigante: aussi le voyageur qui, d'un point quelconque du pourtour de la péninsule, se rend directement à Madrid, qui en occupe à peu près le centre, prend-il de l'Espagne la plus déplorable idée.

La région riveraine, au contraire, se compose d'un espace à peu près parallèle à la côte, plus large au levant et au couchant qu'au septentrion et au midi; tout autour s'étendent des montagnes ou des pentes sur lesquelles s'échappent de petits fleuves secondaires. Cette région s'élève de l'extérieur à l'intérieur d'une manière plus ou moins rapide; et l'on doit noter que, parvenu dans sa limite supérieure, le voyageur ne redescend guère; ce qui rend raison de la hauteur considérable de la région centrale composée de plateaux partout où des montagnes ne la couronnent pas. La température de la région riveraine est en général sensiblement plus égale que

Digitized by Google

celle des cantons qui lui sont limitrophes dans la région centrale, c'est-à-dire qu'il y fait un peu moins chaud durant l'été, et beaucoup plus doux durant l'hiver. On y trouve certaines productions particulières communes à toute la circonférence; de sorte que le voyageur qui, partant du cap Creus, arriveroit, en suivant la côte, à l'embouchure de l'Adour, s'apercevroit beaucoup moins d'un changement d'aspect entre les lieux qu'il auroit parcourus successivement, que celui qui, parti de Bayonne ou de Valence, et se rendant en droite ligne ou à Cadix, ou à Lisbonne, verroit le pays changer totalement de physionomie plusieurs fois, et, selon l'élévation au-dessus du niveau de la mer, des plaines et des montagnes qu'il traverseroit dans l'intérieur.

Voilà deux divisions bien marquées en Espagne; il en est une autre que M. Bory trace avec beaucoup de sagacité.

Quatre grandes pentes sont déterminées en Espagne par les plateaux et les sept systèmes de montagnes que l'on observe à la surface de la péninsule ibérique. Ces pentes sont désignées par M. Bory sous les noms de versans cantabrique, lusitanique, ibérique et bétique. Chacun offre des traits particuliers qui le caractérisent.

Le versant cantabrique s'étend depuis le col de Bellegarde, dans les Pyrénées, jusqu'au cap

Digitized by Google

Ortegal, sur le golfe de Biscaye : il n'a jamais plus de quinze lieues du nord au sud ; quelquefois sa largeur est moindre. Les pentes qui le forment reçoivent toute l'influence que peut avoir l'aspect du nord sur un climat tempéré par sa position sur le globe ; car des hauteurs considérables permettent à peine aux souffles du sud d'y pénétrer, tandis que les vents du pôle boréal, circulant librement à la surface des mers, tombent directement, et de tout leur poids, sur un développement de côtes abandonné à leur violence directe. Le climat y est humide et tempéré, les vallées en sont fertiles, et les productions naturelles ont le plus grand rapport avec celles de la Bretagne, du Cornouaille et même du pays de Galles. C'est avec nos contrées tempérées qu'il offre le plus de ressemblance. Les habitans de ce versant sont les descendans de ces Vasques, de ces Cantabres et de ces Astures qui, de tout temps, eurent horreur de la domination étrangère : ils furent les derniers peuples de l'Espagne soumis par les Romains : les Arabes ne purent les abattre.

Le versant ibérique, le plus considérable de tous, s'étend de l'est à l'ouest depuis les monts où le Duero, le Tage et la Guadiana prennent leurs sources jusqu'à l'Océan atlantique, et, du nord au sud, depuis le cap Ortegal jusqu'à l'embouchure de la Guadiana.

Digitized by Google

Sa température est plus chaude que celle du versant cantabrique; la vigne y réussit presque partout; elle y donne des vins en général plus analogues à ceux de France que ceux des versans ibérique et bétique: l'olivier commence à couvrir les campagnes. Vers les côtes, et surtout dans la partie méridionale du Portugal, la végétation prend un caractère qui la rapproche considérablement de celle des îles atlantiques; l'oranger et le citronnier y sont comme naturalisés; la datte y mûrit en abondance; on a remarqué que les végétaux américains s'y répandent avec facilité. Le versant lusitanique semble avoir une sorte de rapport avec l'Amérique, et il est peu de productions de cette partie du globe qui ne puissent réussir dans ses portions chaudes. Les habitans de ce versant, bien que séparés par des divisions politiques établies depuis long-temps, ont cependant quelques habitudes communes qui tiennent probablement à l'influence générale des lieux. Ce sont eux qui méritèrent cette réputation de gravité et de fierté que partagent les Portugais, celle de paresse qui a été attribuée à la totalité de l'Espagne, et qui est une calomnie par rapport aux habitans des autres versans, surtout du cantabrique, où les hommes sont au contraire très-laborieux.

Le versant ibérique occupe toute la partie orientale de la péninsule, depuis les sources de

Digitized by Google

l'Èbre jusqu'au cap de Gata. C'est peut-être le plus chaud, même dans ses parties septentrionales. L'olivier réussit dans toute son étendue, et semble s'y plaire plus qu'ailleurs; la vigne y donne des vins chargés en couleur et généreux; les agaves y circonscrivent déjà les propriétés; les cactus n'y gèlent jamais; on commence à y voir des palmiers; les plantes du Levant, de l'Archipel et de la Sicile s'y retrouvent presque en totalité; partout on rencontre ce caractère méditerranéen dont le midi de la France donne déjà l'idée, et qui, commun à la Natolie, ainsi qu'aux rives de la Syrie, a quelque chose d'asiatique.

Le versant bétique pourroit se nommer versant africain; il s'étend du cap de Gata à l'embouchure de la Guadiana. C'est, sans contredit, la partie la plus chaude de la péninsule. Les plantes de l'Afrique s'y présentent aux regards du voyageur venant du nord. De longues haies d'agaves bordent toutes les propriétés, les dattiers se multiplient. Dès Séville, on trouve le bananier croissant en pleine terre dans plusieurs jardins; des arbres de la zone torride deviennent bientôt des arbres vulgaires, et l'on parvient jusqu'à des sites maritimes où la végétation européenne a presque disparu pour faire place aux plantes exotiques, ou du moins regardées comme propres à la Flore atlantique. L'oranger et le citronnier composent quelquefois des bois d'une étendue

Digitized by Google

considérable. Comme les habitans du versant ibérique, ceux du versant bétique paroissent un mélange des nations qui florissoient à diverses époques sur les bords de la Méditerranée. Le caractère maure s'est parfaitement conservé dans le pays; tout y rappelle ses anciens dominateurs, soit par un effet de cette insouciance qui paroît propre aux peuples des pays chauds, soit par une facilité d'humeur qui tient à la douceur du climat et à la riante exposition du sol qu'ils habitent. Les habitans de la Bétique, légers, inconstans, rieurs et spirituels, s'embarrassent peu de l'avenir, et n'ont jamais résisté à personne; ils se sont fort bien accommodés de toutes les dominations, et n'ont joué qu'un rôle subalterne dans l'histoire.

Cette manière d'envisager et de décrire la péninsule hispanique, nous a paru aussi judicieuse qu'ingénieuse; car elle est fondée sur la géographie physique, base la plus solide de la connoissance exacte du globe.

L'espace nous manque pour indiquer, comme il conviendroit de le faire, les excellens renseignemens que l'on trouve dans le livre de M. Bory. Ceux qui concernent la géographie politique n'ont pas moins de prix que ceux qu'il offre sur la géographie physique. Z.

Digitized by Google

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Élémens d'une Géographie générale des Plantes; par M. Schow, professeur à l'université de Copenhague. (*Grundtræk til en almindelig Plante-Geographie*). Un volume avec quatre tableaux. Copenhague, 1822, en danois.

(PREMIER ARTICLE.)

Nous avons annoncé provisoirement cet ouvrage, non moins important pour la géographie que pour le naturaliste : après l'avoir relu, nous pensons qu'une analyse plus étendue des parties qui touchent directement à la géographie, sera un des articles les plus intéressans que nous puissions offrir aux lecteurs éclairés de ces *Annales*. En effet, un bon esprit ne sauroit, en étudiant le vaste tableau du globe, négliger la distribution de ces innombrables végétaux qui en forment le vêtement fleuri.

Le savant auteur a fait deux voyages, dans le but spécial d'étudier la géographie des plantes, le premier en Norwège, l'autre en Italie et en Sicile. Muni d'observations personnelles sur les climats les plus opposés de l'Europe, il essaie de tracer méthodiquement l'ensemble d'une science que Tournefort, Linné, Adanson, avoient entre-

Digitized by Google

vue, dont M. Stromeyer a tracé une esquisse, que MM. de Buch, Trévlranus, Wahlenberg et Hornemann (professeur danois) avoient enrichie de vues ingénieuses et d'excellens matériaux, mais où M. de Humboldt et M. Decandolle ont les premiers porté les clartés vraiment créatrices du génie scientifique. M. Schow pense que le moment est arrivé de donner aux principes indiqués par M. de Humboldt une application universelle, en rédigeant un traité élémentaire complet de cette science naissante. Nous avons entendu de très-habiles botanistes énoncer des doutes sur l'opportunité d'un semblable travail; ils craignent que les observations *publiées* ne soient pas assez nombreuses, et que les innombrables plantes encore renfermées dans les herbiers, ou qui même n'ont pas été vues par les botanistes, forment une si grande masse d'objets inconnus, qu'il n'est pas encore possible de rédiger avecf ruit des élémens méthodiques. Nous ne saurions juger cette question sous le rapport botanique; mais on nous permettra de l'envisager sous le rapport géographique : nous dirons que, pour donner une forte impulsion à la géographie physique, il suffit d'étudier la distribution de quelques végétaux plus particulièrement remarquables par leur grandeur, leurs singularités, leur utilité, leur nombre et leur rareté. Partant de ce point de vue, nous croyons pouvoir affirmer que, dans ce qui concerne les plantes, le traité de M. Schow aura le même effet salutaire que le traité de géographie générale du profond et ingénieux Ritter dans ce qui concerne les montagnes; savoir, de faciliter et de régulariser l'étude, de constituer la science, et de poser les solides bases sur lesquelles d'autres mains élèveront peut-être des édifices plus brillans ou plus étendus.

M. Schow fait une énumération étendue des écrits relatifs à cette science, et il cite encore un bien plus grand

Digitized by Google

nombre dans ses notes; nous regrettons de ne pas y voir le nom de l'illustre Bergmann, qui, dans sa Géographie-Physique, donne sur celle des plantes un chapitre bien pensé et bien écrit, quoique restreint à des aperçus fragmentaires.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses discussions sur la définition, le nom et les subdivisions de la science. Il critique avec assez de raison la définition de M. Decandolle; il cherche une classification rigoureuse des branches de la géographie-botanique; mais nous croyons que toute classification des sciences, fondée sur la nature des objets, varie éternellement avec les progrès des connoissances, tandis que les classifications subjectives ou fondées sur la nature des opérations de l'esprit humain sont étrangères aux sciences spéciales, et utiles seulement au philosophe qui étudie la marche de l'esprit humain.

Passons aux choses. Les circonstances extérieures qui déterminent les rapports locaux des plantes sont l'objet d'une première section où l'auteur traite successivement de la température de l'air, de son humidité, de sa transparence, de sa densité, de ses mouvemens (ou des vents), de l'électricité et de la composition chimique de l'atmosphère, de la nature du terrain et de l'eau. Chacun de ces chapitres présente un résumé bien raisonné des faits déjà constatés des idées et des doutes énoncés par les savans; enfin, des observations propres de l'auteur sur la manière d'employer avec exactitude le baromètre, le thermomètre, le photomètre et d'autres instrumens semblables. C'est le travail d'un excellent professeur, parfaitement au niveau de ce qu'on a publié de plus récent en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Nous nous permettrons cependant une observation critique.

La composition chimique de l'atmosphère est à peu près

Digitized by Google

rejetée du nombre des causes déterminantes de la distribution et des modifications du règne végétal. L'auteur tient même peu de compte des vapeurs étrangères suspendues en l'air. Erreur très-nuisible, selon nous! Comment M. Schow peut-il s'expliquer la teinte particulière de cette verdure tendre sans être pâle, très-durable et toujours vive, qui caractérise les forêts du Danemarck, sans le concours de trois causes que nous allons indiquer? L'humidité habituelle de l'atmosphère qui tient les pores des feuilles ouverts et empêche leur tissu de se dessécher; la quantité de vapeurs vésiculaires suspendues dans l'air, et qui, en brisant les rayons solaires, rend leur action plus douce; enfin, les particules salines et autres exhalées de la mer, et qui influent sur la substance colorante dans les feuilles. Il nous semble que ces assertions sont prouvées par la comparaison des îles danoises avec la Saxe et l'Eichsfeld, où déjà la teinte des forêts se rembrunit ou plutôt se ternit, à cause de l'éloignement plus grand de l'atmosphère marine. L'observation de M. Vogel sur la moindre quantité d'oxigène contenue dans l'air marin, peut devenir plus importante que M. Schow ne paroît croire.

Le chapitre où l'auteur examine si la nature chimique et physique exerce de l'influence sur les plantes, contient des aveux remarquables sur le peu de certitude qui règne dans les notions des botanistes relativement au mode de nutrition des plantes. On ne sait pas d'une manière exacte et détaillée comment les substances terrestres ou aquatiques passent dans les vaisseaux des plantes et s'y digèrent. Les essais qu'on a faits en élevant des plantes sans aucune enveloppe de terre végétale sont peu décisifs; ils n'ont généralement produit que des individus foibles et de courte vie. D'ailleurs, de ce que les plantes peuvent trouver des alimens dans l'air, il ne résulte pas qu'elles refusent d'en

Digitized by Google

recevoir de la terre lorsqu'elles sont en contact avec elle. Des expériences plus instructives ont fait trouver dans les végétaux des substances étrangères au sol où ils avoient été plantés; par exemple, on a trouvé 50 pour 100 de chaux carbonatée dans le bois des pins élevés dans le sable pur, tandis que des végétaux, nourris dans deux terrains différens, ont donné les mêmes produits chimiques. Ne faut-il pas admettre une activité indépendante dans le végétal lui-même par laquelle il produit ces substances? Les observations les plus vulgaires démontrent que certaines plantes aiment un certain genre de terrain; mais est-ce parce que ce terrain leur fournit des sucs nourriciers particuliers, ou seulement parce qu'il sert à retenir les eaux et à modifier l'action des règnes solaires? On conçoit que les *salsola* et les salicornes doivent leur nature saline à des eaux marines dont le terrain voisin de la mer est imprégné; on conçoit pourquoi le bois des arbres, croissant sur un terrain calcaire, a plus de solidité, attendu que ce sol doit décomposer plusieurs gaz renfermés dans les eaux pluviales, et par-là rendre la nourriture des arbres plus pure et plus homogène; on peut aussi expliquer la prédilection de telle plante pour tel sol par le rapport entre les molécules terrestres et les organes absorbans des racines; mais il reste toujours incertain si la terre en elle-même contribue à des substances alimentaires, ou si elle sert simplement de cuve, d'alambic où ces substances s'élaborent pour venir successivement abreuver la plante. Ces problêmes, que la physiologie des plantes n'a pas encore résolus, recevront quelque jour nouveau par les observations de la géographie.

La couleur noire de certaines terres concourt à rendre plus forte l'action vivifiante des rayons solaires. Ainsi les vignes, plantées dans de petits trous qu'on a creusés dans la lave noire de Nicolosi sur l'Etna, produisent d'excellens

Digitized by Google

raisins, quoi qu'elles ne peuvent étendre leurs racines que dans une très-mince portion de terre.

Les essais de plusieurs naturalistes du Nord pour déterminer la température des sources, et par-là celle du sol, cités par M. Schow, p. 117, dans la note, méritent toute l'attention des géographes.

En parlant de l'influence que la nature plus ou moins saline des eaux exerce sur les plantes, l'auteur dit « que la » mer Caspienne, autant qu'il croit, ne contient aucune » espèce de *fucus*. » Nous croyons qu'on peut rendre cette remarque tout-à-fait affirmative, en y ajoutant que les joncs et les conferves qui couvrent les eaux douces des fleuves tributaires de cette mer, s'étendent même au-devant de l'embouchure des rivières dans les parties de la mer où les eaux sont peu profondes. Le lac Aral est encore plus envahi de joncs, parce qu'il a les eaux encore moins saumâtres.

La deuxième section expose la *topologie des plantes*, ou leur rapport avec les lieux : l'auteur y considère successivement les rapports topologiques des *espèces*, des *genres* et des *familles* sous les trois principaux points de vue; savoir : la *localité*, la *sphère d'extension* et le *mode de distribution*. Il définit ces termes avec une grande précision, et censure la confusion qui règne dans le langage des botanistes sur ces diverses circonstances. Le fameux *habitat* des ouvrages de botanique ne présente en effet souvent qu'une idée très-vague. Le grand Linné avoit trop d'autres choses à faire pour s'occuper de cette partie de la terminologie. Notre savant auteur soumet à une révision nouvelle tous les termes latins employés pour classer les plantes d'après leurs localités, révision pour laquelle M. Decandolle lui a été très-utile. Cette classification, très-bonne à connoître pour tout géographe qui aime à penser, est semée de plusieurs

Digitized by Google

remarques sur des faits récemment observés. Il porte le nombre des plantes terrestres déjà décrites à 40,000, tandis que les plantes marines ne vont qu'à 800. Il appuie, par ses propres recherches faites pendant ses voyages en Italie et en Norwège, l'opinion de M. Decandolle, que toute plante peut à la rigueur vivre dans toute espèce de sol, et que l'on a beaucoup exagéré la différence supposée entre les flores des pays calcaires, granitiques, argileux, schisteux, volcaniques; il croit que ni la nature chimique ni la nature géognostique du sol ne donnent un caractère particulier bien fixe à la végétation, qui est bien plus dépendante de la composition physique du terrain, ainsi que des circonstances climatologiques. S'il est des plantes exclusivement propres à une seule espèce de terrain, c'est parmi les lichens ou d'autres plantes imparfaites qu'il faut les chercher, ainsi qu'a fait M. Link dans sa *Flora Gœttingensis* pour les lichens qu'il croit exclusivement propres à la terre calcaire : encore la contexture mécanique de chaque espèce de rocher, dépendante de la forme des cristaux ou molécules élémentaires, pourroit-elle bien être la seule cause déterminante qui force tels lichens à se fixer sur telle espèce de rocher de préférence à telle autre; car ce n'est pas du rocher, mais des particules de terre végétale rassemblée, quoique en quantité presque imperceptible, dans les interstices des molécules, que les lichens tirent leur nourriture.

Les plantes qui vivent dans les eaux thermales et celles qui croissent sur la neige (*l'uredo nivalis*) forment des exceptions tellement spéciales, qu'elles ne sauroient être opposées au principe général.

Le paragraphe qui traite de la *sphère d'extension* des plantes est encore plus immédiatement intéressante pour les géographes.

Digitized by Google

Les sphères d'extension de plantes sont interrompues ou continues. Ainsi on retrouve un grand nombre de plantes des régions polaires arctiques dans les hautes montagnes de l'Europe méridionale où des climats similaires se présentent, quoiqu'elles manquent entièrement dans les régions intermédiaires où la même ressemblance des climats n'existe pas. Ainsi plusieurs plantes européennes, surtout des cotylédons, reparoissent dans la zone tempérée de l'hémisphère austral et dans les régions tempérées du Mexique, quoiqu'elles ne se montrent pas dans les régions intermédiaires.

L'auteur entre ici dans des définitions et des distinctions où une courte analyse ne sauroit le suivre; mais il est un point sur lequel notre pensée s'est arrêtée long-temps avant que nous ne connussions l'ouvrage de M. Schow, sans que nous ayons pu tout-à-fait arrêter notre opinion. « Les » plantes, dit M. Schow, *les plus importantes* pour la géo- » graphie botanique, sont celles qui, par leur *grandeur* ou » leur *nombre*, jouent le rôle principal. » Voilà une difficulté que peut-être les botanistes et les géographes seront tentés de résoudre de deux manières différentes. Les premiers regarderont comme importantes les recherches que les seconds trouveront minutieuses. J'ai pensé que, pour le moment actuel, il seroit dans le véritable intérêt de la science de circonscrire les recherches, les parallèles et les inductions à un petit nombre de végétaux les plus remarquables par leur grandeur, comme les arbres de forêt; par la singularité de leurs formes, comme les conifères, les cactus, les palmiers, etc.; par l'utilité de leurs fruits ou le piquant de leurs aromes, comme les céréales, quelques fourrages choisis, la vigne, le pommier, le canellier, etc.; enfin, par leur tendance à croître ensemble et à exclure les autres espèces ou genres: ces *plantes ca-*

Digitized by Google

ractéristiques, comme je les appellerois, devroient être étudiées avec le plus grand soin; toutes les lacunes à l'égard de leur sphère d'extension devroient être remplies, tandis que le reste de la géographie des plantes seroit provisoirement considéré comme un objet secondaire. Je crois que, par cette méthode, on obtiendroit deux avantages : 1° de rendre accessibles à tout voyageur instruit des recherches qui, étendues sans mesure à tous les innombrables détails du règne végétal, repousseroient la plupart des hommes qui ont le plus d'occasion de s'y livrer; 2° d'éviter les conclusions systématiques fondées sur des détails minutieusement exacts, mais trop peu variés, trop peu mis en rapport avec les autres phénomènes physiques du globe pour pouvoir fournir des analogies générales, justes et profondes. Je livre ces idées à l'examen des savans.

Ces discussions sont animées par des faits généraux curieux que tout géographe devroit connoître : par exemple, la limite des *arbres* est, en Laponie, à 1,800 pieds de France au-dessus du niveau de la mer; en Norwège, sous le soixantième degré, à 3,200; dans le nord de la Suisse, à 5,500; dans les Andes, à 10,800. La *limite de la neige perpétuelle* est un sujet très-compliqué et très-intéressant pour la géographie des plantes. M. Schow insiste sur la distinction entre cette limite et celle des *glaciers;* car ces masses descendent et se conservent souvent plus bas que les forêts, et même au niveau des champs cultivés. « Je les » ai vus, dit l'auteur, à 1,000 pieds au-dessus du niveau de » la mer dans la Norwège, entre 60 et 61 degrés; dans les » vallées de Bondhuus et de Juste, diocèse de Bergen. » Cette observation, pour le dire en passant, nous ramène à l'idée qu'un savant voyageur danois, M. de Wormskiold, a eue sur les glaciers si imposans des rivages du Groenland; leur existence et leur emplacement actuel ne

Digitized by Google

prouvent pas que l'intérieur du pays soit absolument couvert des neiges perpétuelles, et il se peut même qu'il y coule des rivières considérables dont les débouchés se trouveront un jour sur la côte orientale.

Les comparaisons numériques entre les espèces, croissant dans telle ou telle contrée, et auxquelles M. Schow, à l'exemple de M. de Wahlenberg, paroît très-attaché, n'ont, selon notre humble opinion, qu'une utilité très-circonscrite, vu l'état si incomplet des Flores.

Nous arrivons à deux paragraphes intéressans dans lesquels l'auteur donne, comme exemple, l'application de ses principes à deux végétaux très-remarquables, le hêtre et la vigne : nous allons nous y arrêter.

Le *hêtre* (*fagus sylvatica*)..... « Cet arbre, important par son utilité économique, est un ornement des »forêts; ses branches et son feuillage forment des masses »admirablement arrondies et groupées; la verdure claire »de ses feuilles égaie l'épaisseur des fonds, et, sur des col»lines, parmi de petits lacs, aucun arbre ne produit d'aussi »jolis paysages...»

L'auteur l'a vu croître dans du terreau végétal en Zélande, sur les collines de craie de l'île de Moen, dans les cendres volcaniques de l'Etna, sur des rochers calcaires nus dans les Apennins, et sur des montagnes granitiques en Suisse. Cependant il paroît particulièrement prospérer dans les terrains calcaires, d'après l'observation de Decandolle, qui indique les monts Jura comme la partie de la France où il réussit le mieux. Il est aussi l'arbre dominant sur les Hauts-Apennins.....

« Quant à la sphère d'extension, cherchons d'abord ses »limites en longitude. Le fleuve Terek paroît le point le »plus oriental où nous le connoissons (1). Il se trouve dans

(1) Ici M. Schow doit faire une correction. Le hêtre croît encore

Digitized by Google

» les pays les plus occidentaux de l'Europe, et, selon Pursk, » aux Etats-Unis; mais nous n'osons affirmer qu'il dépasse » les monts Allegany (1). Personne ne l'indique comme » existant sur la côte occidentale ni dans le Japon....

» La limite vers le pôle n'est pas, comme M. de Buch a » paru croire, aux bords de la Gotha, à 57° 45'; car il se » trouve encore dans le comté de Laurvig, en Norwège, à » 59 degrés; il est vrai qu'il n'y offre plus de belles formes. » Cette limite s'abaisse davantage, soit à l'ouest, soit à l'est » de la Norwège. Je trouve le hêtre indiqué par Winch » comme croissant en Angleterre au 55eme degré, même » sur les montagnes. Lightfoot l'a vu en Écosse; mais il » doute qu'il y vienne spontanément. La limite polaire du » hêtre dans la Grande-Bretagne ne peut donc guère être » fixée plus haut qu'au 56eme ou 57eme degré. En Suède, » elle s'abaisse, en allant de l'ouest à l'est, de 58 degrés à » 57, ou même à 56. En Lithuanie, le hêtre ne dépasse » guère le 55eme parallèle; il ne se montre pas dans toute » la Russie du nord et du milieu, mais il reparoît dans les » provinces méridionales, où il prospère sur les montagnes » de la Crimée. Par conséquent la limite polaire du hêtre, » sous les méridiens les plus orientaux, descend à 45 de-

dans les forêts du Ghilan et du Mazandéran, quoique en petit nombre. *Jaubert*, Voyage de Perse, p. 419. Mais, en considérant l'abaissement du sol et la sécheresse extrême du terrain dans le Khoraçan, je soupçonne que la zone d'extension du hêtre doit se terminer au sud-est de la mer Caspienne; elle se croise là avec la zone de la canne de sucre qui croît sur les rivages de cette mer.

(1) Nous croyons que M. Schow peut prendre un ton plus positif. Le hêtre n'a été vu ni dans le Kentouckey par Michaux, ni dans la Louisiane par Robin, et cependant ce dernier, dans la flore de la Louisiane, nomme presque tous les autres arbres de l'ordre des *amentacées*.

Digitized by Google

»grés, et de même aux Etats-Unis, selon Pursk, cet arbre »ne va que jusque dans le New-Hampshire à 45 degrés....

»Pour déterminer la *limite méridionale* ou *équatoriale*, il »faut distinguer entre les plaines et les montagnes. Comme »plante des plaines, elle manque à l'Europe méridionale; »car il faut monter très-haut sur les revers méridionaux »des Alpes pour le rencontrer, et il manque entièrement à »l'Espagne (1)....

».....On l'indique comme croissant non seulement »sur les montagnes de la Grèce, mais encore dans les fo»rêts aux environs du village Belgrad, près Constanti»nople, village qui, sans doute, est situé à une certaine »élévation (2).....

».....Comme plante des montagnes, elle s'étend sur »les Alpes inférieures, les Apennins, l'Etna, le Caucase; »mais on ne l'indique pas sur les hautes montagnes de »Sierra-Nevada, ni jusqu'à présent sur le mont Atlas. Le »37eme parallèle est probablement sa limite équatoriale »absolue dans l'ancien continent.....

»A l'égard du niveau au-dessus de la mer, Winch fait »observer qu'à 55 degrés, en Angleterre, le hêtre ne s'é»lève pas autant que le chêne, qu'on trouve à 16 ou 17 mille

(1) Cela nous paroît douteux; le hêtre a un nom en espagnol, et le climat des Asturies, de la Galice et du Traz-os-Montes, lui paroît convenir. Les autres *amentacées* y abondent. Cependant les témoignages positifs manquent.

(2) Lorsque M. Schow aura vu notre théorie des climats européens dans le volume VI du *Précis de la Géographie* (qui est sous presse), nous espérons qu'il trouvera très-naturel que le hêtre descende jusqu'au niveau de 2 ou 3,000 pieds, ou même plus bas, dans l'Europe *orientale* et dans un sol convenable. Selon M. Pouqueville, il paroît que le hêtre, sur les flancs du Pinde, descend bien plus bas que dans les Abruzzes.

Digitized by Google

pieds. Haller et Suter disent que, dans la Suisse, il n'at-
»teint qu'aux montagnes inférieures; Wahlenberg fixe
»son niveau supérieur pour la Suisse septentrionale à
»4,072 pieds; Decandolle donne 4,900 pieds pour les monts
»Jura et les Alpes; dans les Carpathes, la limite est à
»3,935 pieds, selon Wahlenberg; du côté méridional des
»Alpes, dans le Vésonois et le Piémont, j'ai trouvé son
»niveau supérieur de 4,800 pieds, et son niveau de 2,000.
»A mesure qu'on avance vers le sud, dans les Apennins,
»les limites s'élèvent davantage; le hêtre croît dans les
»Abruzzes entre 3 et 5,000 pieds comme arbre; il s'élève
»comme arbrisseau rampant jusqu'à 6,000 pieds. En Si-
»cile, il croît entre 4 et 6,000 pieds..... »

Températures les plus favorables au hêtre (thermomètre centigrade).

	COPENHAGUE.	ALPES.	APENNINS.
Hiver.....	— 1° 80′	— 1° 86′	+ 0° 41′
Printemps..	+ 5 47	+ 7 06	+ 6 63
Été.....	+17 26	+16 26	+15 01
Automne...	+ 8 73	+ 7 79	8 76
Année.....	+ 7 42	+ 7 31	+ 7 79

On voit, par cet extrait de la monographie géographique du hêtre, combien de recherches et combien d'attentions critiques ces sortes de travaux exigent, mais aussi à com-

Digitized by Google

bien de vues intéressantes, à combien de parallèles curieux la géographie des plantes peut nous conduire.

La *vigne* (*vitis vinifera*). Cette monographie auroit peut-être un plus grand intérêt pour quelques-uns de nos lecteurs; mais nous sommes obligés de resserrer les limites de cette analyse; nous nous bornerons donc à quelques remarques qui pourront être utiles à celui qui voudroit nous donner une traduction françoise du savant ouvrage de M. Schow.

La zone d'extension de la vigne de l'est à l'ouest, soit comme plante spontanée, soit comme plante cultivée, s'étend *sans interruption* à travers l'ancien continent.

M. Schow nous fait l'honneur de nous citer, ainsi que M. Ritter, »parmi les bons guides qu'il a suivis, en »consultant toutefois d'autres sources.» Nous voudrions savoir quelles sont ces *autres sources* qui ont pu l'engager à dire «que l'on ne cultive *point* la vigne en Chine;» et, un peu plus loin, «que des espèces du genre *vitis* crois»sent sauvages au Japon, et *probablement* aussi à la »Chine.» A côté de cette négation et de ce doute, le silence de l'auteur à l'égard de la culture de la vigne dans toute l'Inde septentrionale équivaut à une négation. Tout cela nous surprend d'autant plus, que notre *Précis de la Géographie universelle* contient les assertions les plus contraires. Nous avons fait remarquer que les montagnes orientales de la Perse, du côté de Candahar, étoient couvertes de vignes, comme déjà les historiens d'Alexandre l'avoient dit; nous avons signalé les vignes de Cachemire et l'excellent vin qu'elles donnent; nous avons indiqué la même culture dans le Népaul, et les raisons climatiques qui, dans l'empire des Birmans, empêchent la vigne, quoique indigène et commune, de porter de bons

Digitized by Google

fruits; enfin, nous avons parlé de la vigne cultivée, à cause du raisin, dans plusieurs provinces de la Chine. M. Schow trouvera nos autorités au bas des pages; seulement, à l'égard de la Chine, nous avons cru les citations inutiles, et nous aurions dû ajouter que les missionnaires ont de la peine à faire du vin des raisins de la Chine septentrionale.

Nous regardons comme bien moins assurée l'existence de la vigne *vinifera* dans la Petite-Bucharie, quoique déjà Marc-Paul en parle. Si elle y prospère, il faut admettre entre les plateaux des monts Himmalaya et des monts Altaï un bassin très-profond, ce qui, à la vérité, n'est pas chose impossible. La culture du coton, qu'on y indique également, paroît encore la preuve d'un climat tempéré.

Nous ignorons également si c'est par le Mazanderan et la Grande-Bucharie, ou par le Kerman et l'Arokhage, qu'il faut lier les pays vinifères de l'Inde à ceux de la Perse occidentale et de la Turquie d'Asie.

En résumant tous les témoignages présens à notre mémoire, nous croyons qu'on doit dire que la zone d'extension de la vigne continue, dans le sens des longitudes, à travers tout l'ancien continent; mais que sa zone de maturité parfaite, et par conséquent de sa culture, se rétrécit en latitude en avançant à l'est, d'abord à cause du plateau du Tibet qui la force de descendre au sud, et ensuite à cause des grandes chaleurs accompagnées d'une excessive humidité qui empêche le raisin de se nouer d'assez bonne heure pour mûrir avant les pluies périodiques.

La limite équatoriale n'existe que pour les plaines, encore y est-elle douteuse. Dans le Tunquin, entre 23 et 28 degrés, le raisin ne vient jamais à maturité et ne devient pas même mangeable, selon M. Labissachère; mais la cause ne sauroit être ni le froid, s'il est question des

Digitized by Google

hautes terres, ni le chaud, si on veut parler des terres basses, mais seulement la combinaison de l'un ou de l'autre avec l'humidité. Une plante qui croît aux îles Bahrein, au Caire, en Abyssinie (selon Petit de Lacroix), à Tarudant, au sud de Maroc (selon Edrisi), dans les îles du Cap-Vert et à Cumana, à 10 degrés nord, peut évidemment supporter la plus grande chaleur connue, pourvu que ce soit une chaleur *sèche*. Ce seroit à l'histoire seule à décider si, dans tel ou tel pays, la vigne est spontanée ou apportée par la culture; mais l'histoire a autre chose à faire. La vigne est donc dans le cas où sont plusieurs céréales; elle a une zone d'extension artificiellement agrandie qu'il est aujourd'hui à peu près impossible à discerner de la zone naturelle et primitive.

Les températures diverses sous lesquelles la vigne prospère sont déterminées avec beaucoup de soin par M. Schow; en voici quatre :

	PARIS.	BUDE.	ROME.	PALERME.
Hiver....	+ 3° 26′	— 0° 85′	+ 7° 95′	+ 11° 31′
Printemps	10 07	+ 10 55	13 18	14 48
Eté.....	17 39	21 34	22 55	22 02
Automne..	10 44	10 82	16 30	18 97
L'année..	+ 10 29	+ 10 46	+ 15 24	+ 16 77

L'auteur passe à la considération des rapports locaux des *genres*. Nous aurions voulu qu'il eût encore tracé la

Digitized by Google

monographie d'une ou deux *espèces* remarquables; car nous pensons, avec M. Decandolle, que c'est là l'élément le plus sûr et l'objet le plus utile de la géographie botanique; mais nous allons suivre notre guide dans sa route nouvelle. M. B.

(*La suite à une autre livraison.*)

Niebuhrii Inscriptiones Nubienses (*Inscriptions de Nubie, expliquées par M. de Niebuhr, ministre de Prusse à Rome*). Romæ, 1820.

Le monde savant connoît déjà cet opuscule intéressant; mais le lecteur instruit, qui ne s'occupe pas directement des inscriptions ni d'archéologie, en lira, nous le pensons, avec plaisir une analyse succincte que nous aurions désiré pouvoir donner plus tôt pour répondre au bienveillant envoi que l'auteur nous fit, il y a environ un an et demi, de cette production alors nouvelle.

M. Gau, architecte prussien, et M. David Bailie, voyageur écossois, découvrirent et copièrent, sur une colonne du temple de Grand-Kalabsché, une inscription en très-mauvais grec, dans laquelle un certain *Silcon*, qui s'intitule *roitelet des Nubiens* (βασιλισκος Νουβαδων) *et de tous les Éthiopiens*, célèbre ses immenses victoires remportées sur quelques petites tribus voisines qu'il avoit même poursuivies pendant l'énorme distance de 20 à 30 lieues. Un aussi puissant *roitelet* ou *basiliskos*, dit S. M. Nubienne, ne doit le céder à personne; je perdrai ceux qui ne me reconnoîtront pas pour *Ares*, le dieu de la guerre; car je suis *Ares* par en haut et un lion par en bas. Quant aux princes

Digitized by Google

des peuples, c'est-à-dire *cheyks* des tribus voisines, il leur conseille de ne pas se mesurer avec lui, car il ne les laisseroit pas reposer dans l'ombre; il les brûlera par les rayons du soleil.

Cette inscription, gravée sur une colonne du temple du Soleil, ou *Mandulis Deus*, à Kalabschi, offre non seulement des caractères très-grossiers, mais encore les fautes les plus ridicules contre la langue grecque et sa syntaxe. M. Niebuhr démontre que la langue grecque y est traitée à peu près comme le seroit l'angloise, s'il plaisoit à un sultan d'Aschantie de charger un de ses esclaves qui auroit appris aux Indes occidentales le patois de nègres anglois, d'écrire dans cette langue ses hauts faits d'armes. Le seul titre de *basiliskos* ou roitelet, que l'orgueilleux Silcon prend si ridiculement et probablement sans en connoître la signification, prouve, selon Niebuhr, que la langue grecque étoit peu familière au sculpteur. Ce n'est pas, au surplus, la première fois qu'un prince se soit fait dire des injures à lui-même par d'ignorans flatteurs officiels.

Le titre de *basiliskos* se présente aussi sur les monumens d'Axum; mais il n'y est donné qu'aux princes d'un ordre inférieur, tandis que le souverain lui-même prend le titre de roi des rois.

Mais a-t-on examiné si ce titre, dans le sens où l'auteur de l'inscription de Silcon l'a pris, ne signifie pas *jeune lion*, puisque les Arabes, en empruntant un nom grec, appeloient le lion *al-basil* (1)? L'usage de comparer les chefs des tribus guerrières aux lions est ancien et universel. D'un autre côté, les Arabes avoient porté leur langue en Afrique depuis un temps immémorial, comme le prouvent tant de noms géographiques dans Pline.

(1) Bochart, Hierozoïc., T. I, p. 713.

Digitized by Google

M. de Niebuhr recherche, avec cette profonde et judicieuse érudition qui lui est propre, l'âge probable de ce monument, qu'il croit être du temps de Justinien ou de Constantin. La religion chrétienne ne s'étoit pas introduite dans la Nubie; mais il s'y étoit formé un état indépendant qui avoit peut-être pour capitale *Napata*, si connue du temps de Pline et de Strabon, et qui est encore nommée par Etienne de Byzance. Le style des monumens d'Axum, sur lesquels un prince *Aizanes* s'appelle, comme Silco, le fils d'Arès, semble indiquer une source commune à la civilisation des états d'Axum et de Napata, qui, tous les deux, paroissent des démembremens de l'ancien empire de Meroë. C'est l'opinion d'un savant et ingénieux géographe, M. Ritter, et, quant au fond, cette hypothèse a beaucoup de probabilité; mais nous ne pouvons pas accorder que le nom de *Napata* ait été changé en *Nuabia*, qui est celui de la capitale de la Nubie, selon les géographes arabes. Le nom de *Nubæ* est aussi ancien que celui de Napata, puisqu'il se trouve dans Pline et Strabon; ce dernier dit très-clairement qu'ils occupent la rive occidentale du Nil depuis les cataractes jusqu'à Meroë. Le nom de Napata rappelle plutôt celui des Nabathéens d'Arabes, ou la racine arabe *napa*, être élevé.

M. Niebuhr se livre à des recherches historiques sur les *Blemmyes*, peuple vaincu par *Silco;* nous aurions désiré les avoir eues lorsque nous avons rédigé notre Tableau de la Nubie dans ces Annales; mais peut-être aussi M. Niebuhr, s'il avoit connu nos idées sur les *Blemmyes*, n'auroit-il pas supposé la fusion de cette race de nègres difformes avec les Nubiens. M. B.

Digitized by Google

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Progrès de la statistique françoise en 1822. — *Extrait du rapport de M. le baron Coquebert-Montbret, fait à l'Académie des sciences.*

La commission nommée par l'académie pour l'examen des mémoires envoyés au concours, a pris connoissance de tous les ouvrages de ce genre, manuscrits ou imprimés, adressés à l'académie dans le cours de l'année 1822; et, sur sa proposition, l'académie a partagé le prix entre les deux ouvrages suivans, qui sont indiqués selon l'ordre des numéros d'envoi.

L'un, portant le n° 3, est intitulé : *Description statistique du département de la Haute-Loire.* L'auteur est M. *Deribier,* chef de la division de l'intérieur à la préfecture de la Haute-Loire, au Puy.

Le second ouvrage porte le n° 4. Il a pour titre : *Dictionnaire hydrographique de la France.* L'auteur est M. Théodore *Ravinet,* sous-chef à la direction générale des ponts-et-chaussées et des mines.

Le département de la Haute-Loire étoit un des moins connus, parce qu'il est situé dans l'intérieur, au milieu des montagnes, qu'il n'est pas facilement accessible de tous côtés, et surtout parce qu'il n'est placé sur aucune des grandes lignes de communication; cependant il importoit beaucoup d'acquérir la connoissance exacte de cette con-

Digitized by Google

trée, et les naturalistes regardent ce pays comme un de ceux dont l'étude offre le plus d'intérêt.

La description qu'en donne M. Deribier est bonne; elle atteste le soin et l'exactitude de celui qui l'a composée: si elle laisse à désirer un peu plus d'étendue dans quelques parties, il sera facile à l'auteur d'y suppléer. Il est placé à la source des meilleurs renseignemens, et son travail fait voir que chez lui l'instruction se joint au zèle. Sa statistique mérite que le conseil général du département de la Haute-Loire facilite les moyens de la faire imprimer, et il seroit à désirer que des personnes aussi instruites s'occupassent de décrire d'autres départemens de l'intérieur aussi peu connus que celui-là, tels que le Cantal, l'Ardèche, les Basses-Alpes, la Creuse, et plusieurs autres.

L'académie a le dessein d'encourager ces descriptions spéciales; mais elle attache aussi une très-grande importance aux considérations qui s'appliquent à l'ensemble du territoire : parmi les objets de ce genre, un des plus nécessaires à traiter d'une manière générale concerne les moyens de communication, et particulièrement les rivières navigables et les canaux; car, à cet égard, les statistiques des départemens ne peuvent donner que des renseignemens incomplets.

L'ouvrage de M. Théodore Ravinet a un objet très-étendu. L'auteur en a recueilli les matériaux dans la direction générale des ponts-et-chaussées : ainsi les faits qu'il rapporte sont connus d'une manière authentique; il donne à la suite du *Dictionnaire hydrographique* un tableau des rivières et canaux, par ordre de bassins, et il suit dans ce tableau l'ordre alphabétique des noms des rivières qui servent à désigner chaque bassin. Il faut remarquer à cet égard que, par-là, l'ordre géographique n'est pas toujours conservé, et que les bassins eux-mêmes ne sont pas assez

Digitized by Google

exactement indiquée. En effet, les rivières littorales qui se jettent directement à la mer, et peuvent être considérées comme formant chacune un bassin particulier, se trouvent réunies comme si elles étoient comprises dans le même bassin que d'autres rivières avec lesquelles elles n'ont pas de rapport naturel : ainsi, pour citer quelques exemples de ces dénominations, le bassin de l'Adour est censé comprendre la Bidassoa ; celui de la Charente, la Seudre, la Sèvre niortaise, le Hay, la Vie ; celui de l'Orne, la Dive et la Touque ; celui de la Seine, la rivière d'Arques, etc. Cette distribution n'a point son principe dans la nature, et ne peut satisfaire les géographes. Il seroit préférable qu'en livrant l'ouvrage à l'impression, on substituât à l'ordre alphabétique une méthode géographique régulière, sauf à faciliter les recherches au moyen d'une table.

Nous sommes informés, dit le savant rapporteur au nom de la commission, que plusieurs préfets s'occupent de la description de leurs départemens. L'académie se souvient du beau travail dont M. le comte *de Chabrol* a réuni les matériaux nombreux et authentiques qu'il a publiés, en 1821, sous le titre de *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine*, et qui contient 62 tableaux. Elle apprend avec intérêt que ce magistrat continue avec intérêt ces précieuses recherches, les seules jusqu'à présent dans leur genre, et que la suite en doit paroître incessamment. Grâces soient rendues aux administrateurs qui font servir l'influence et l'autorité de leurs importantes fonctions, ainsi que les secours de tout genre dont ils peuvent disposer, à résoudre des questions d'un égal intérêt pour le gouvernement et pour les particuliers, pour les sciences exactes et pour les spéculations de l'économie politique ! Proclamer les titres que de pareils travaux leur donnent à la reconnoissance, c'est acquitter

Digitized by Google

envers eux une dette publique de la manière la plus convenable.

Le rapport fait ensuite mention des ouvrages relatifs aux colonies. M. *Moreau de Jonnès*, auquel l'académie dont il est correspondant a décerné, pour un travail général sur les colonies occidentales de la France, le premier prix de statistique qu'elle ait eu à sa disposition, a commencé à publier des mémoires fort importans sur l'histoire physique de nos Antilles. Il a paru l'année dernière une première partie de cette collection, qui est destinée à compléter l'histoire naturelle de la Martinique et de la Guadeloupe.

M. *Benoiston de Châteauneuf*, qui a déjà présenté à l'académie et publié des recherches fort intéressantes sur l'industrie de la capitale, a donné un mémoire dans lequel il rapporte l'ordre de mortalité des femmes parvenues à l'âge de quarante à cinquante ans, et il examine avec beaucoup de soin s'il est vrai que la cessation du flux menstruel occasionne à cette époque de la vie une variation sensible dans la loi de mortalité. M. Fourier a fait, au nom d'une commission, un rapport sur ce mémoire. Il expose les conséquences que l'auteur a déduites de son travail. Elles consistent principalement en ce que cette époque de la vie des femmes, que l'on a désignée sous le nom d'âge critique, n'est sujette à aucune variation sensible dans la loi de mortalité. Non seulement la comparaison de toutes les tables où l'on a désigné les sexes n'indique point pour les femmes de cet âge une mortalité plus rapide que celle des hommes; il paroît au contraire qu'à ce même âge la mortalité des hommes est un peu plus accélérée que celle des femmes. Ces conséquences s'étendent à des climats très-divers; on les observe dans l'ancienne Provence, comme à Saint-Pétersbourg et dans les pays intermédiaires. Conformément à la proposition de la commission, l'académie a

Digitized by Google

donné son approbation à ce nouveau travail, et l'extrait en sera inséré dans le recueil des mémoires des savans étrangers.

M. *Moreau de Jonnés* a lu, dans la séance du 2 juin 1822, un mémoire sur le territoire agricole des colonies françoises. La conclusion du mémoire, fondée sur des appréciations authentiques, est que, dans leur étendue actuelle, les cultures des colonies de la France sont plus vastes qu'il n'est nécessaire pour fournir tout ce que nous consommons annuellement de sucre, de café et d'indigo.

Si l'on vouloit que ces cultures produisissent en outre pour le commerce d'exportation une quantité égale de ces denrées, et de plus qu'elles nous donnassent le coton que nous consommons chaque année, il faudroit seulement mettre en valeur le quart des terres en friche, qui font partie des propriétés, à la Martinique et dans les îles de la Guadeloupe. Ainsi il n'y a aucun fondement à l'opinion commune qu'il faut regarder nos colonies actuelles comme insuffisantes, et incapables de fournir ce qu'exigent la consommation de la France et son commerce extérieur (1).

MM. *Parent du Châtelet* et *Pavet de Coutreille*, docteurs en médecine de la faculté de Paris, ont publié des recherches sur la rivière de Bièvre, et M. *Girard* a exposé dans un rapport l'objet de cet ouvrage.

L'amélioration du cours de la Bièvre et l'assainissement de ses bords dans l'intérieur de Paris avoient été, dès l'année 1790, l'objet d'un important travail de M. Hallé. Les auteurs du mémoire ont, dans ces derniers temps, rappelé l'attention publique sur l'état actuel de ce cours d'eau.

(1) Oui, dans un sens purement matériel, elles sont suffisantes, mais non pas dans un sens moral et politique; elles ne suffisent pas à l'activité de la nation. (*N. du R.*)

Digitized by Google

Ils en ont donné une description détaillée depuis sa source jusqu'à son embouchure, en indiquant les nombreuses usines dont il entretient l'activité. Une grande partie de la population du faubourg Saint-Marceau trouve journellement du travail dans ces établissemens, et l'on ne peut douter que leur importance ne s'accroisse dès qu'on aura mis à exécution les mesures de salubrité publique propres à préserver cette population laborieuse des dangers auxquels elle peut être exposée le long du cours de la Bièvre, depuis la barrière de Lourcine jusqu'au port de l'Hôpital. Cette rivière n'est en effet, entre ces deux limites, qu'un très-long égout découvert; les eaux que retiennent les barrages de plusieurs moulins consécutifs, mêlées à celles des rues adjacentes, sont corrompues par les débris des matières rejetées de diverses manufactures. Le rapporteur, que ses fonctions ont appelé depuis long-temps à faire une étude particulière de la topographie de la capitale et du cours des eaux, pense, avec les auteurs du mémoire, que, pour opérer sur la Bièvre les améliorations que réclament la salubrité publique et l'extension de notre industrie, il suffira, 1° de procurer aux eaux de cette rivière un écoulement libre pendant huit ou dix heures sur vingt-quatre, en faisant disparoître les barrages qui y facilitent aujourd'hui le dépôt d'une quantité considérable de matières infectes; 2° de paver le fond de cette rivière et d'en revêtir les bords de murs de maçonnerie; 2° enfin de ménager, le long de ces murs de revêtement jusqu'aux habitations voisines, une voie publique assez large pour que la circulation de l'air s'établisse toujours librement autour de ces habitations.

Digitized by Google

Tableau de la surface et de la valeur productive des provinces de l'Angleterre propre (extrait du Sun).

COMTÉS.	MILLES carrés.	REVENUS des terres en liv. sterl.	VALEUR annuelle du mille carré.	POPULATION fixe en 1822.
1 York.....	5,961	3,111,618	541	1,175,251
2 Lincoln.....	2,748	1,581,940	594	283,058
3 Devon.....	2,579	1,217,547	516	439,040
4 Norfolk.....	2,092	921,842	509	344,368
5 Northumberland.	1,871	906,789	520	198,965
6 Lancaster.....	,831	1,270,344	718	1,052,859
7 Somerset.....	1,642	1,355,108	876	355,314
8 Southampton....	1,618	591,020	435	282,203
9 Kent.....	1,537	868,188	651	426,016
10 Essex.....	1,532	904,615	692	289,424
11 Suffolk.....	1,512	694,078	557	270,542
12 Cumberland....	1,478	469,250	327	156,124
13 Sussex.....	1,463	319,950	445	232,927
14 Wilts.....	1,369	810,627	652	227,157
15 Salop.....	1,371	738,495	610	206,266
16 Cornwall.....	1,327	566,472	470	257,447
17 Gloucester.....	1,256	805,153	680	335,845
18 Stafford.....	1,148	756,635	693	341,824
19 Durham.....	1,061	506,063	500	207,673
20 Chester.....	1,052	676,864	684	270,098
21 Derby.....	1,026	621,693	624	213,333
22 Northampton....	1,017	606,637	702	162,483
23 Dorset.....	1,005	489,025	558	144,499
24 Warwick.....	902	645,139	744	274,392
25 Hereford.....	860	453,607	585	103,234
26 Cambridge.....	858	453,215	571	121,909
27 Nottingham.....	837	534,992	659	186,873
28 Leicester.....	803	702,402	891	174,571
29 Westmoreland...	763	221,556	299	51,359
30 Surrey.....	758	309,901	550	308,658
31 Berks.....	756	465,150	611	131,977
32 Oxford.....	752	497,625	709	134,327
33 Bucks.....	740	498,677	713	134,068
34 Worcester.....	729	516,203	772	184,024
35 Hertford.....	528	342,350	734	129,714
36 Monmouth.....	498	263,576	436	71,833
37 Bedford.....	463	272,621	619	83,746
38 Huntingdon.....	370	202,076	574	48,771
39 Middlesex.....	282	349,142	1,325	1,444,531
40 Rutland.....	149	99,174	692	18,487
Angleterre.....	50,535	27,890,354	25,028	11,260,555

Digitized by Google

Observations. Les milles carrés, conformément au *statut*, sont de 640 *acres*. Le revenu est extrait des tableaux relatifs à la taxe sur les propriétés, d'avril 1811. On croit que la baisse des fermages d'un côté, et l'extension de la culture de l'autre, font que ces tableaux de 1811 doivent répondre à l'état actuel des choses.

C'est *Leicester* et *Somerset* qui (après Middlesex) présentent le plus haut produit annuel de l'arpent. Cela vient des excellentes terres à pâturage de ces deux provinces.

Le revenu de toutes les terres d'Ecosse, en 1811, étoit de 3,899,364 liv. sterling.

Voici la population du comté d'York, distribuée d'après les trois subdvisions : East-Riding, 190,709 ; North-Riding, 182,691 ; West-Riding, 800,818. Total, 1,175,251.

Guerre entre la langue françoise, la langue hollandoise et la langue flamande.

Le royaume des Pays-Bas, tel qu'il a été formé en 1814, comprend quelques provinces où le peuple même parle des dialectes françois, telles que le Hainaut, le Tournesis, quelques lisières de la Flandre, une partie du Brabant méridional, le Namurois, la moitié du Luxembourg, et la ville de Liége avec ses environs. On estime officiellement à 1,200,000 la population françoise.

Dans le reste du royaume on parle divers dialectes d'une langue qu'on devroit appeler *Néerlandoise* ou *Allemand des Pays-Bas;* elle diffère peu du bas-allemand. Le dialecte hollandois est le seul de ses dialectes qui ait reçu ce poli que donnent les belles-lettres. Quatre millions de sujets du royaume parlent les divers dialectes *néerlandois*.

Le gouvernement, conformément aux lois, introduit suc-

Digitized by Google

cessivement dans chaque province l'usage légal et officiel de la langue qui y prédomine; par conséquent le dialecte flamand doit être employé dans les tribunaux de Bruxelles et de Gand, malgré les criailleries de quelques avocats françois et malgré la bonne compagnie de *l'opposition;* car tous ceux qui s'opposent à l'ordre de choses existant, tous les mécontens, tous les révolutionnaires s'expriment en françois; ils voudroient sinon une nouvelle réunion à la France, du moins un gouvernement françois à Bruxelles. Voilà ce qui rend cette guerre des langues intéressante et importante.

On a suscité une nouvelle difficulté au gouvernement en faisant croire à ceux qui parlent le dialecte flamand qu'ils seroient forcés de se servir du dialecte hollandois dans leurs relations légales. Le gouvernement a éludé cette difficulté en déclarant que le dialecte flamand seroit légal partout où il domine.

On entrevoit cependant par l'article suivant du journal officiel de Bruxelles, que le gouvernement espère de voir tous les dialectes locaux se fondre dans une seule langue nationale. Voici cet article curieux:

« *Langue nationale.*

« La langue nationale des Pays-Bas est une seule et même langue dans les deux grandes divisions du royaume.

« Avant la séparation des dix-sept provinces, tous les habitans des Pays-Bas parloient, à peu d'exceptions près, la même langue; c'est ce que confirme *Guicciardin* dans son Histoire des Pays-Bas publiée en 1567.

« *Ten Cate*, qui a fait un excellent traité sur la langue des Pays-Bas, dit, tome 1er, page 57, que *la langue belgique* que l'on parle dans le royaume des Pays-Bas, porta dans

Digitized by Google

le principe et long-temps le nom *de langue flamande*, lorsque la province de Flandre étoit en grande réputation par son commerce et ses richesses, et que ce ne fut que depuis que, dans les provinces septentrionales, on lui donna le nom *de langue hollandoise*, du nom de la province de Hollande, qui étoit la principale par le commerce et la prospérité qui se perdoient en Flandre et dont elle hérita.

« La langue nationale est et étoit donc originairement la même dans les deux parties du royaume.

« Les auteurs hollandois, Kats, Vondel, Melisstoke, De Groot et Hooft, et les auteurs flamands Maerlant, Kiliaen, van Ghistelen, van Ryselle, en fournissent la preuve, de même que les lois et les placards du temps de la réunion des dix-sept provinces.

« Les anciens auteurs bataves et belges écrivoient dans la même langue, et avoient originairement la même orthographe.

« Cette opinion est partagée par tous ceux qui connoissent la langue et la littérature des Pays-Bas. Elle est aussi professée par Akkersdyk, d'Utrecht, dans un opuscule sur la langue belgique traduit par le baron van Ertborn.

« Il y a plus : *Huidecoper*, célèbre écrivain hollandois, dit, tome 2, page 440, que *c'est chez les anciens auteurs flamands qu'on trouve la langue des Pays-Bas écrite avec le plus de pureté.*

« Dans le dix-septième siècle, le savant capucin *Gabriel de Louvain* et le professeur *Erycius Puteanus*, historiographe du roi d'Espagne, faisoient connoître au fameux *Hooft*, le Tacite hollandois, qu'ils n'avoient dans la langue nationale rien de mieux écrit et plus élégamment que son histoire des Pays-Bas, dans laquelle il avoit purgé la langue de tous les mots étrangers ou bâtards.

Digitized by Google

« C'est donc par erreur, par ignorance ou par mauvaise foi que quelques personnes parlent de la langue hollandoise et de la langue flamande comme si elles étoient deux langues différentes.

« Mais, tandis que les Bataves ont tout fait pour enrichir, purifier et fixer la langue des Pays-Bas, plusieurs Belges ont négligé, abandonné et même méprisé leur langue, et les circonstances politiques survenues successivement en Belgique y ont naturellement contribué.

« Après la séparation des dix-sept provinces des Pays-Bas, sous Philippe II, les Bataves continuèrent de former un peuple indépendant, et ils conservèrent particulièrement leur langue à laquelle ils ne cessèrent, en aucun temps, d'attacher le plus grand prix, tandis que les Belges appartinrent, depuis et successivement, à des souverains étrangers, et perdirent de vue plus ou moins leur langue, en faisant le sacrifice de leur indépendance, principalement depuis l'incorporation de la Belgique à la France.

« Mais la langue nationale étoit susceptible d'amélioration, surtout à une époque où d'autres, notamment la langue françoise, n'étoient pas fixées davantage. C'est à cet effet que, dans les provinces septentrionales, plusieurs amateurs s'attachèrent et s'appliquèrent depuis, et pendant long-temps, à fixer les principes de la langue nationale, principes d'autant plus nécessaires qu'alors, comme aujourd'hui, en Belgique, chacun suivoit des règles plus ou moins différentes, et que, sous prétexte de correction et d'amélioration, il régnoit une disparité choquante dans les orthographes de plusieurs auteurs distingués.

« Jusqu'au commencement de ce siècle, il parut sur cet objet, dans les provinces septentrionales, un nombre extraordinaire d'ouvrages; mais aucun auteur, quelque bon grammairien ou savant qu'il fût, n'eut assez d'autorité

Digitized by Google

ou d'influence pour faire prévaloir son système, et il n'existoit point d'académie pour prescrire une espèce de loi à l'égard des règles de la langue.

« On peut voir sur ce point l'introduction du grand dictionnaire de *Weiland*, publié en 1799.

« Au commencement de ce siècle, plusieurs savans furent enfin convaincus de l'absolue nécessité d'examiner ou de fixer les véritables principes de la langue nationale pour les provinces septentrionales : la société de littérature nationale de Leyde dirigea ses travaux en conséquence. La société philantropique pour l'utilité publique, dite *Tot nut van 't algemeen*, nomma de son côté une commission de douze personnes instruites pour convenir de l'établissement des principes fixes et uniformes de la langue. Les sociétés de langue et de poésie de Leyde, d'Amsterdam et de Rotterdam, qui formèrent plus tard l'illustre société batave de langue et de poésie, y contribuèrent beaucoup de leur côté.

« En 1801, le gouvernement réunit au même effet plusieurs savans grammairiens, et il fut résolu dans cette réunion d'autoriser M. *Siegenbeek*, professeur à l'université de Leyde, à faire un traité sur l'orthographe de la langue nationale, et M. *Weiland*, à composer une grammaire d'après les principes proposés.

« Ce traité et cette grammaire passèrent au creuset des connoissances de tout ce qu'il y avoit de plus distingué en littérature, des *Vanderpalm*, des *Fremery*, des *Brender à Brandis*, des *Tydemans*, des *Kluits*, des *Rogge*, des *Vanhalmeleveld* et de plusieurs autres.

« Ce traité et cette grammaire furent examinés, discutés et approuvés par des commissions nommées à cet effet par les sociétés savantes sus-mentionnées.

« Dans les années 1804 et 1805, ces sociétés recon-

Digitized by Google

nurent l'excellence du traité de *Siegenbeek* et de la grammaire de *Weiland*. *Van Lennep* a fait en françois un excellent abrégé de cette grammaire. Le gouvernement les approuva, et ordonna aux fonctionnaires employés et aux instituteurs de l'Etat de s'y conformer.

« A partir de cette époque, l'orthographe de *Siegenbeek* et la grammaire de *Weiland* furent généralement adoptées dans les provinces septentrionales, où elles ont été constamment suivies jusqu'à ce jour.

« A la vérité, *Meerman*, *Bilderdyk* et *Wiselius*, ont essayé d'apporter quelques changemens de leur façon à ces principes; mais, quelque respectable que fût leur opinion, ils n'y ont pas réussi jusqu'à ce jour.

« La langue nationale est donc réglée et fixée dans les provinces septentrionales d'après les ouvrages de plusieurs grammairiens célèbres, conformément à l'approbation de deux sociétés fameuses, à l'opinion de plusieurs savans, et en vertu de dispositions législatives.

« Mais tandis que, dans les provinces septentrionales, on corrigea, on perfectionna, on enrichit la langue nationale, comme je l'ai déjà dit, les Belges restèrent inactifs, et la langue nationale demeura parmi eux ce qu'elle étoit, pour ainsi dire, dans son enfance, ce qu'elle étoit au moins à l'époque de la séparation des dix-sept provinces.

« Tous les écrits flamands, les lois, les placards prouvent ce que j'avance.

« Cependant plusieurs auteurs flamands déplorèrent hautement l'indifférence et l'apathie des Belges à l'égard de leur langue. L'auteur des Antiquités belgiques et *Balduinus Janssens*, dans la grammaire perfectionnée publiée à Bruges en 1775, parlent de la décadence dans laquelle la langue flamande si riche, si belle, tomboit de plus en plus par la faute même des Flamands.

Digitized by Google

« Aujourd'hui même, en Belgique, on enseigne la langue flamande d'après des principes différens et même contraires dans chaque province, et pour ainsi dire dans chaque ville des provinces méridionales. Chaque professeur a ses règles particulières, et plusieurs nouvelles grammaires flamandes, publiées depuis peu d'années, introduisent des nouveautés d'après le caprice de leurs auteurs.

« Il résulte de tout ce que j'ai dit et prouvé, que la langue nationale a été fixée et s'est enrichie dans les provinces septentrionales, et que, dans les méridionales, elle a non seulement été négligée, mais qu'elle n'y a encore aucun principe certain ou généralement adopté.

« Pour remplir la tâche que je me suis imposée, il me reste à parler de la nécessité d'étudier, de cultiver la langue nationale, tout en prouvant *que le gouvernement ne veut pas imposer en Belgique les principes de la langue nationale adoptés en Hollande;* mais que l'adoption de ces règles et de ces principes sera plutôt la suite naturelle de la conviction des Belges qui voudront profiter des lumières et des avantages répandus sur une langue qui leur est commune.

« En attendant, il est essentiel de dire que les Belges répondront aux vues du gouvernement *en parlant la langue flamande* à leur manière, quelle qu'elle soit, parce que la langue flamande est, au fond, la même que la langue hollandoise, et que ces deux idiomes n'ont ni différences marquées ni incompatibilité. » R.

Digitized by Google

Mémoire de M. Girard, de l'Académie des sciences, sur l'Egypte.

Dans un mémoire qui a pour objet l'agriculture, l'industrie et le commerce de l'Egypte, M. *Girard* a réuni plusieurs chapitres importans de la statistique d'une contrée célèbre dont la description exacte est due aux voyageurs françois.

Tout le monde sait que l'Egypte doit sa fécondité au débordement du Nil; mais par quels moyens parvient-on à couvrir de ses eaux les terres cultivables? quel est le système général de ces irrigations? Ce sont les premières questions qu'il faut traiter quand on entreprend de faire connoître les procédés de l'agriculture chez les Egyptiens modernes. Leur pays est traversé par une multitude de digues qui s'étendent depuis le fleuve ou les principaux canaux qui en sont dérivés, jusqu'à l'entrée des déserts qui limitent toutes les terres cultivables à l'orient et à l'occident du Nil. Lorsque ces eaux sont parvenues à leur plus grande hauteur, on les introduit dans les espaces compris entre ces digues successives, et les campagnes se trouvent ainsi transformées pendant quelque temps en une suite d'étangs dont le niveau s'abaisse par degrés; on en opère le desséchement en pratiquant à jour fixe une ouverture à travers leur digue inférieure; après quoi l'on procède à l'ensemencement des terres qu'on avoit tenues submergées. Cet ensemencement, et les autres procédés de l'agriculture, parmi lesquels il faut comprendre les arrosemens artificiels, sont décrits par l'auteur du mémoire avec beaucoup de détails. Il rapporte les nombreuses observations qu'il a recueillies sur les produits des diverses cultures auxquelles les Egyptiens se livrent; enfin, il compare

Digitized by Google

quelques-uns de ces produits à ceux de cultures analogues faites sur notre territoire. Ce que les anciens ont écrit de la fertilité de l'Egypte se trouve pleinement confirmé par les observations de M. Girard. Il croit avec raison que la richesse territoriale de cette contrée s'accroîtroit infailliblement, si l'on y introduisoit les procédés de culture perfectionnés par les modernes, et qui seroient applicables à cette latitude.

Pendant long-temps encore, et peut-être toujours, le sol cultivable sera la matière première sur laquelle l'industrie des Egyptiens s'exercera avec le plus d'avantage; il n'y a là ni courant d'eau ni combustible au moyen desquels on puisse faire mouvoir les roues hydrauliques, ou les machines à vapeur dont l'industrie européenne tire aujourd'hui un si grand parti. La fabrication de vases d'argile, le tissage d'étoffes grossières, de lin, de coton et de laine, l'extraction de l'huile de quelques plantes, occupent dans les villages de l'Egypte ceux de leurs habitans qui ne sont point employés constamment aux travaux de l'agriculture. A ces arts de première nécessité s'ajoutent dans quelques endroits ceux de fabriquer l'eau de rose, le sel ammoniac, le salpêtre, celui de faire éclore artificiellement des poulets, etc. Les métiers qui ont pour objet la construction et l'ameublement des habitations, la sellerie, les équipages de guerre, etc., sont exercés dans les villes, où l'on trouve aussi quelques orfévres et quelques lapidaires. Ce qui peut satisfaire le luxe des riches est en général fourni par les étrangers. L'Egypte, placée au centre de l'ancien continent, fut dans l'antiquité, et pourra devenir encore l'entrepôt d'un commerce d'une grande importance : aujourd'hui, c'est le seul pays qui ait des relations étendues avec l'intérieur de l'Afrique. Des caravanes plus ou moins nombreuses arrivent au Caire chaque année des pays de

Digitized by Google

Sennar et de Darfour. M. Girard donne sur ces caravanes et leur itinéraire des renseignemens d'un grand intérêt ; il indique les marchandises qu'elles apportent et celles qu'elles prennent en retour. Le pélerinage de la Mecque est l'occasion d'un échange régulier de produits entre les nations barbaresques et les Egyptiens. Le commerce des productions de l'Inde, de l'Arabie et de l'occident de l'Europe, fait par la voie de ce pélerinage, se soutient avec avantage à l'aide des priviléges que lui accordent toutes les nations qui professent l'islamisme. Ces relations commerciales étoient la source des bénéfices que la France, l'Italie et l'Allemagne tiroient autrefois de leurs importations en Egypte. Un autre ordre de choses peut s'établir : l'agriculture, l'industrie, le commerce de cette contrée peuvent changer de face par de rapides améliorations. Le mémoire dont nous venons d'indiquer les objets subsistera comme un document très-utile ; il fait connoître exactement l'état dans lequel nous avons trouvé ce pays à la fin du dix-huitième siècle.

Sur quelques noms géographiques de la Bucharie et des pays voisins.

Dans le savant ouvrage *Asia Polyglotta*, que M. de Klaproth vient de publier, et que nous analyserons incessamment, cet habile philologue a bien voulu faire observer que j'avois le premier énoncé quelques doutes sur l'opinion générale qui plaçoit les Bucharien parmi les nations tatares, en disant « que plusieurs noms géographiques de ce »pays me paroissoient *persans* ou *gothiques*. » Comme il n'est pas du devoir des géographes de faire des découvertes dans l'histoire des langues, je n'avois hasardé cette observation que pour exciter l'attention des orientalistes. Cependant, en relisant les notes que j'avois faites au sujet de cette question, aujourd'hui décidée par les juges compétens, j'ai pensé que leur publication pourroit encore intéresser les savans qui recherchent les vestiges à demi-effacés des anciens peuples, vestiges souvent mieux conservés dans les idiomes que dans les monumens.

Digitized by Google

Voici d'abord, par ordre alphabétique, les indications qui m'avoient frappé :

« *Akinakes*, peuplade ancienne de la Bactriane, d'*aci-*
» *naces*, glaive, mot persan cité par les Romains, venant
» d'*ahin*, fer.

» *Amol*, ville du Mazandéran; *Amou*, ville de la Bu-
» charie; *Amâl*, ville sur le lac Wener. Les *Amâli*, race
» royale parmi les Ostrogoths.

» *Ash-burgan* (carte de Danville), nom de ville qui
» rappelle *Aspurgos*, sur la mer Méotide; ce nom paroît
» gothique ou germanique. *As-burg*, la citadelle des Ases,
» le fameux *Asgard*.

» *Asiotœ* et *Asœi* (Plin. et Ptol.), peuples de la Sarmatie
» asiatique; branches des Ases ou Goths, chaînons qui
» lient les Ases du nord à ceux de l'Asie centrale. *Voyez*
» Kaschgar.

» *Aspacara* et *Aspabota*, noms persans des villes an-
» ciennes de la Sérique. La première paroît être *Atshar*,
» dans le pays des Oigours (Danville); car *at* signifie che-
» val en turc, comme *asp* en persan.

» *Bactrus*, fleuve; *Bactra*, ville; *Bactriana*, contrée.
» Tous ces noms viennent du persan *Baakhter*, orient,
» aurore. La Bactriane étoit la partie orientale de l'empire
» persan. Ces noms remontent aux premiers temps de
» l'histoire.

« *Çhoana*, ville ancienne de la Bactriane; *Choi*, district
» moderne d'Adjerbidjan. Beaucoup d'autres répétitions de
» noms entre la Bactriane et la Perse.

» *Dahœ*, habitans du désert, de *Dascht*, désert.

» *Kand*, en sanscrit, royaume, empire, forteresse.
» C'est la dernière syllabe de beaucoup de noms de villes
» de Bucharie et de Fergana.

» *Karta*, nom général de ville, se retrouve dans ces deux
» noms propres, *Zeudra-Kartha*, capitale de l'Hyrcanie,
» selon Arrien; *Chara-Charta*, ville de Bactriane, selon
» Ptolémée. Le mot *kartha*, signifiant *maison*, *ville*,
» *cour*, se retrouve littéralement dans le finnois-permien
» et dans le malais-javanois; il appartient à toutes les lan-

Digitized by Google

» gues germano-persanes et indo-gothiques (*gard*, *gorod*, » *kar*, etc.).

» *Kaschgar*, la ville des montagnes, de *kasp*, mon- » tagne, et *kar*, ville. Mais comme les *Asii*, qui détrui- » sirent le royaume grec de Bactriane, demeuroient dans » ces environs, on pourroit, en regardant le *k* comme une » aspiration ajoutée au mot primitif, entrevoir dans *Kas-* » *chgar* le fameux *As-gard*, ou villes des *Ases* de l'an- » cienne histoire semi-mythique des Goths ou Scandinaves. *Voyez* Ash-Burgan, etc., etc.

» *Komi* (Ptolémée), *Komani* (Pline), peuplade sur » l'Ochus; *Komedi*, peuple sur la route de la Sérique. » Tous ces noms rappellent la petite province de Perse, » *Komis*, la *Komisène* des anciens.

» *Mardyeni*, *Cadusii*, *Gelæ*, *Tapuri*, peuplades de la » Bactriane et de la Sogdiane (Plin., Ptolém.); *Mardi*, etc., » au sud-est et à l'ouest de la mer Caspienne, dans la Mé- » die. Lesquels des deux étoient émigrés ?

» *Margus* ou *Marg*, fleuve entre le Khorassan et la » Bucharie; *March*, nom de fleuve en Moravie : c'est le » nom germanique ou gothique, d'où vient aussi le nom des » *Marcomanni*; les peuples slavons qui occupent la partie » supérieure du cours de ce fleuve l'appellent *Morawa*; le » même fait se reproduit en Servie; le fleuve *Marawa* de » la géographie répond à la rivière *Margis* de Pline, ou » *Margus* de Cassiodore.

» *Maxeræ*, peuple de l'Hyrcanie; *Madjares*, tribu prin- » cipale des Hongrois (*Mazari*, dans la Byzantine). Les » Hongrois seroient-ils une tribu de Perse émigrée vers le » nord, et qui auroient subjugué des peuplades turques et » finnoises ?

» *Panda* et *Parakanda*, ville de la Sogdiane, ont des » noms sanscrits (*pandy*, village; *para*, rocher; *kand*, ville » forte). Les *Sogdi* eux-mêmes avoient leurs homonymes » sur l'Indus, dans le Multan d'aujourd'hui. Le *Pàrna*, » c'est-à-dire habitans des montagnes; les *Sarapanæ*, c'est- » à-dire habitans du rivage, et d'autres peuples de la Bac- » triane, dont on ignore la position exacte, ont aussi des » noms indiens.

Digitized by Google

» *Vandabanda*, la région des sources, de *bandha* et » *bend*, réunion, jonction, en persan et sanscrit, et de *pan*, » eau, en sanscrit, et *vand*, *id:* en danois, *unda*, en » latin.

» *Varni*, peuple de la Bactriane (Ptol.). Ils sont homo- » nymes avec les *Warnes* du Mecklenbourg, qui sont les » *Varini* de Tacite, les *Varni* de Procope, de Jornan- » dès, etc. *Varna*, ville ancienne de Médie; *Var*, forte- » resse; en hongrois, *Varde*, poste d'observation; dans » les dialectes scandinaves, *Warte; idem*, en allemand; » *Guardia*, en italien; *Garde*, en françois.

» *Zariaspe*, nom primitif de Bactra, selon Strabon; » nom d'une autre grande ville, selon Arrien. *Asp*, gré- » cisé *aspis*, est une terminaison commune de noms per- » sans. *Zarang*, *Zéreh*, noms de la Perse orientale. »

Voilà les notes que j'avois recueillies lorsque j'annonçai qu'on trouvoit dans la Grande et la Petite-Bucharie des noms de villes *persanes* et *gothiques*. Je pourrois à présent étendre beaucoup cette liste; mais je réserve ce travail pour un ensemble dont il fera partie. Ce qu'on peut conclure provisoirement de ces homonymes, c'est :

1° Que les noms de villes et de peuples, dans l'ancienne Bactriane et la moderne Bucharie, sont pour la plupart persans ou sanscrits; que les habitans de ces pays, au temps d'Alexandre, étoient généralement des Perses ou des Indiens soumis aux rois de Perse;

2° Que le persan, parlé en Bucharie, mérite la plus grande attention, comme pouvant être un très-ancien dialecte lié avec le *parthe*, avec l'*afghan* et avec les idiomes des pays situés sur le Haut-Indus;

3° Que les homonymes gothiques ou scandinaves, observés dans la Bucharie et le Turkestan, sont assez nombreux pour faire naître la question : Les peuplades-mères nommées *As* (pluriel, *Asir*), *Goth*, *Iot*, *Sass*, *Dan*, etc., etc., ne sont-elles pas sorties des pays situés sur l'Oxus et l'Iaxartes, et ne sont-elles pas entrées en Europe par les pays Uraliens, à travers les nations turques et finnoises, tandis que les peuplades-mères des Slavons et des Germains sont venues par l'Asie-Mineure et en partie par le Caucase?

Digitized by Google

Mais la solution de cette question appartient à une autre discussion critique d'une haute importance; il faut établir, apprécier et approfondir la distinction très-marquée entre les langues scandinaves et les langues germaniques (distinction méconnue par les Allemands les plus savans), et ensuite examiner *à part* les rapports lexicologiques et grammaticaux entre les langues scandinaves et celles de l'Inde et de la Perse.

C'est un travail d'assez difficile exécution; nous espérons pourtant pouvoir l'ébaucher de manière à faire entrevoir les nouveaux résultats auxquels il paroît devoir conduire.

Nous terminerons cette note par l'observation que le voyageur anglois Jenkinson avoit dit positivement, il y a près de deux cents ans: « Les habitans de l'état de *Boyar* » parlent la langue persane. » (*Persia Elzevir*, p. 264).

M. B.

Les Shakers.

En traversant dans l'ouest de l'état de New-York la vallée romantique de *Taghkannue* ombragée de hêtres et d'érables, vous êtes frappés de l'aspect d'un grand et joli village qui s'étend sur un des coteaux de la vallée, et vis-à-vis duquel, sur un autre coteau plus pittoresque encore, s'élève un village plus petit, composé de maisons uniformément peintes en jaune, et renfermant au centre une église petite, mais très-propre, peinte en blanc, environnée d'une belle pelouse bien soignée, à travers laquelle on arrive par un parvis en marbre aux portes du temple. Si c'est un dimanche, vous voyez tous les habitans marcher à l'église dans une procession régulière, avec beaucoup de décence et de gravité; ils y entrent, ils y prennent place sur des bancs rustiques; ils écoutent un sermon; ils sont absorbés dans de profondes méditations; tout-à-coup un mouvement presque convulsif les saisit; ils se secouent, ou plutôt se poussent les uns les autres en

Digitized by Google

formant une danse solennelle ; « car, disent-ils, le monde « a besoin d'une secousse générale pour être réveillé du « sommeil du péché et pour être ramené à Dieu. »

Tels sont les *Shakers*, tel est leur principal établissement, nommé *New-Lebanon*, à huit milles d'Albany. Ils possèdent encore une douzaine d'autres villages dans New-York, Connecticut, Massachuset, New-Hampshire, Maine et dans les états d'ouest ; chaque village est un modèle d'ordre, de bonne culture et de prospérité, fondée sur la tempérance. Leur nombre s'élève à six mille individus, et leurs terres sont évaluées à 800,000 dollars. Cette société singulière ne se propage que par recrutement ; car les deux sexes y vivent dans le célibat ; et, quoi qu'en aient dit quelques censeurs malins, cette loi sévère y est fidèlement observée.

(*Northamerican Review* (1).

Traits curieux des Irlandois catholiques.

Un amiral Morayerty avoit fait bâtir une église protestante dans un village où il n'y avoit que des catholiques. L'édifice ayant été achevé un samedi, il envoya la clef au ministre protestant, en le priant d'y commencer le service divin le lendemain. Le ministre s'y rend le dimanche ; non seulement il ne trouve point d'auditeurs, mais même il cherche en vain son église. Les catholiques de tous les villages voisins l'avoient démolie pendant la nuit, et en avoient emporté jusqu'à la dernière pierre.

A Dundalk, un ministre protestant étoit obligé de prêcher toutes les fois qu'il se trouvoit au moins un auditeur dans l'église. Les protestans n'y alloient guère ; mais un vieux fermier catholique ne manquoit jamais de s'y rendre, surtout lorsqu'il faisoit bien mauvais temps les dimanches. Le ministre, qui étoit un baronnet anglois, fit appeler ce catholique, et lui promit de diminuer considérable-

(1) Cet excellent Recueil périodique est publié à Boston par M. Everett.

Digitized by Google

ment sa dîme, tant envers l'église qu'envers le seigneur. Le fermier comprit ce que cela vouloit dire; il cessa d'aller à l'église, et le baronnet-curé put désormais très-souvent passer les dimanches à la maison.

(*Reid*, Nouveau Voyage en Irlande.)

Oranges des Açores.

Dans l'île *Saint-Michel*, où les orangers atteignent une élévation de vingt pieds, un seul arbre a porté l'année passée 29,000 fruits.

Les marchands en gros achètent ordinairement la récolte, plusieurs mois avant la maturité, à leurs risques et périls; on appelle cela *acheter en l'air*.

Jadis la plus grande partie des produits de cette île étoit portée à Saint-Pétersbourg; mais aujourd'hui c'est pour Londres et les Etats-Unis que se font les plus fortes exportations.

III.

NOUVELLES.

Histoire physique des Antilles, par M. Moreau de Jonnès.

M. Moreau de Jonnès a réuni toutes les notices qu'il a présentées à l'académie des sciences depuis plusieurs années, et, les enrichissant de grands développemens, en a composé une *Histoire physique des Antilles* dont le premier volume a paru. L'auteur y traite de la structure géologique de ces îles, de leur climat et des minéraux particuliers qu'elles renferment. On y pourra remarquer des

Digitized by Google

chapitres pleins d'intérêt sur les variations locales de leur température, sur l'état hygrométrique de leur atmosphère, et sur les ouragans qui les dévastent si cruellement. L'auteur parlera, dans un autre volume, de leurs végétaux et de leurs animaux, et il a déjà préludé à ce travail par un mémoire *sur le nombre des plantes de la flore caraïbe*, et sur la proportion numérique des familles qui la composent. La multitude et la diversité de ces plantes sont d'autant plus étonnantes, qu'elles contrastent avec le petit nombre de ces animaux, et que les courans de ces mers étant à peu près invariables, ont dû apporter toujours les mêmes graines; mais la force de la végétation est si grande, que tout ce qui arrive réussit et propage. Elle oppose même de grands obstacles aux travaux des agriculteurs; et encore aujourd'hui, après deux siècles d'efforts, l'emplacement des villes et les champs cultivés n'occupent que l'intervalle pratiqué péniblement entre les grandes forêts des montagnes et les palétuviers des rivages. Le feu seul peut détruire momentanément ces forêts épaisses qui renaissent, pour peu que le terrain soit négligé. Les sentiers peu fréquentés sont bientôt envahis par des arbustes; chaque année on est obligé d'extirper les végétaux qui couvrent les glacis des forteresses; pour peu qu'une habitation soit abandonnée, une forêt en occupe promptement les cours et les toits, et en cache les murs. Souvent, pendant la saison des pluies, il sort des agarics et d'autres champignons des parois des appartemens. M. Moreau de Jonnès a observé jusqu'à 1,823 espèces de végétaux phanérogames dans l'archipel caraïbe, et il estime qu'il peut s'y trouver 600 cryptogames; lui-même a reconnu plus de 160 espèces de fougères. L'auteur se livre à de grands développemens pour déterminer quelles proportions prennent dans ce nombre les principales familles de végétaux, dans la vue d'étendre ainsi, en ce qui concerne ces îles, les belles recherches de M. de Humboldt sur la distribution géographique des familles végétales.

Le style de M. Moreau de Jonnès est entaché d'un peu de pédanterie scientifique.

Digitized by Google

Retour de M. Rask d'un voyage en Asie.

Le professeur Rask, de l'université de Copenhague, étoit parti, il y a six ans, pour un voyage en Asie, dont le principal objet étoit de rechercher les rapports qui existent ou qui ont existé entre les langues de l'Inde et de la Perse d'un côté, et celles des nations gothiques et germaniques de l'autre. Ce savant, avant d'être chargé d'une mission aussi difficile, avoit publié une *Grammaire anglo-saxonne*, supérieure à toutes celles qui ont paru en Angleterre, et une *Grammaire islandoise*, préférable aux essais qui l'avoient précédée dans le Nord. M. Rask, après avoir traversé la Suède et la Russie, s'est arrêté à Téflis en Géorgie, a fait de nombreuses excursions en Perse, s'est rendu de Bassora à Calcutta, et a ensuite parcouru l'Indostan dans plusieurs directions. On peut attendre de lui un ouvrage très-savant.

Nous croyons toutefois qu'un voyage par Susdal (en Russie), Kasan, Orenbourg, Kaschgar et la Grande-Bukharie, seroit utile pour compléter les recherches qu'on peut faire dans nos temps sur les anciennes liaisons de l'Asie avec le nord de l'Europe.

M. Rask a rapporté un grand nombre de manuscrits en sanscrit, en zend, en bengali, en persan; entre autres, quatre exemplaires de Zendavesta, très-différens de celui que M. Anquetil a traduit.

Il a fait des recherches sur l'écriture *balli*, ainsi que sur l'écriture *cunéiforme* de Babylone et de Persépolis.

FIN DU TOME XVIII.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

Notices sur divers lieux de l'Inde. 5
Ile Edmonstone et formation de terrains à l'embouchure du Gange. *Ibid.*
Pays situé sur les bords du Tchemboul dans l'Indoustan, université de Chapourah, 10
Détails sur Pedir et Achem. 14
Voyage de Tripoli de Barbarie aux frontières occidentales de l'Egypte, fait en 1817, par le docteur Della-Cella. (Suite). 21
Cyrène. 26
De Cyrène à Derna. 33
De Derna au golfe de Bomba, et retour à Bengasi. 40
Bengasi. 50
Description du mont Tchékonda, par M. Sokolov, l'un des compagnons de voyage de Pallas; traduit du russe par M. Klaproth. 79
Fragmens d'un voyage en Boukharie, fait en 1820 et 1821; par M. P. L. Iakovlev, secrétaire de la légation russe. 145
Entrée de l'ambassade russe à Boukhara. 153
Notice sur la Boukharie. 156
Le Kokan. 678
Irruption des Afghans. 179

Digitized by Google

Pages.

Turcomans de Boukharie. 181
Turcomans du cap Manghichlak. 183
Itinéraire des frontières de Russie à Boukhara. 184
Lettres sur quelques contrées de l'Espagne ; par Léon Dufour, D. M., adressées à M. Bory de Saint-Vincent.—Quatrième lettre. 187
Cinquième lettre. 351
Route commerciale d'Astrakhan à Khiva et en Boukharie par la mer Caspienne ; traduit du russe. 200
Notes sur la carte d'une partie nord-est de l'Afrique, dressée pour l'intelligence du voyage de Della-Cella ; par le chevalier Lapie. 208
Description des tombeaux et monumens indiens découverts à Saint-Louis, sur le Mississipi ; par le major E. D. Long. 221
Voyage dans quelques provinces de l'Asie-Mineure, fait en 1820, par M. Leake ; traduit de l'anglois. 289
Guide du voyageur en Espagne ; par M. Bory de Saint-Vincent (1). 375

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage au Brésil pendant les années 1815, 1816 et 1817 ; par S. A. S. le prince Maximilien de Wied-Neuwied. 89
Sur la structure et les effets des volcans ; par M. Alex. de Humboldt. 98
Histoire et description des îles Ioniennes, avec un nouvel atlas ; par un ancien officier supérieur en mission dans ces îles ; ouvrage revu par M. Bory de Saint-Vincent. 234

(1) Cet article, placé ici par erreur, devoit faire partie du Bulletin. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Pages.

Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816-1819; par M. de Roquefeuil. 240
Dissertation sur Marco-Polo et sur d'autres voyageurs vénitiens, etc.; par l'abbé Placide Zurla. 255
Elémens d'une géographie générale des plantes; par M. Schow, professeur à l'université de Copenhague. 385
Niebuhrii Inscriptiones Nubienses. (Inscriptions de Nubie, expliquées par M. de Niebuhr, ministre de Prusse à Rome.) 401

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Lettre de M. le comte de Bray, ministre du roi de Bavière en Russie, sur les habitans de la Livonie et de l'Esthonie, adressée à M. Malte-Brun. 109
Les Miquelets de Catalogne. 128
Almanach de Gand. 129
Mouvement des ports dans les Etats romains. 182
Liqueurs spiritueuses tirées d'arbres et de fruits d'arbres. 133
Royaume de Lamurzec aux Carolines. 134
Quelques idées sur la théologie des Chamorres et des Caroliniens; par M. Luis de Torres. 136
Etat actuel de la Hesse électorale. 137
Ville de New-Hambourg. 138
Etat de Poyas. 139
Extrait de la Relation d'un voyage aux Indes orientales, lu à l'Académie des sciences par M. Leschenault de la Tour. 262
Nouvelles observations sur les noms des nombres dans l'Océanie. 279
Volcans de Java. 283
Usages de l'Indoustan. *Ibid.*
Boussole des Caroliniens. 285
Statistique de la Martinique. 286
Statistique de la Guadeloupe. 287
Progrès de la statistique françoise en 1822. — Extrait du rapport de M. le baron Coquebert-Montbret, fait à l'Académie des sciences. 404

Digitized by Google

Pages

Tableau de la surface et de la valeur productive des provinces de l'Angleterre. 410
Guerre entre la langue françoise, la langue hollandoise et la langue flamande. 411
Mémoire de M. Girard, de l'académie des sciences, sur l'Egypte. 418
Sur quelques noms géographiques de la Bucharie et des pays voisins. 420
Les Shakers. 424
Traits curieux des Irlandois catholiques. 425
Oranges des Açores. 426

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Publication de la relation de M. Franklin, de son expédition par terre à la mer Polaire. 140
Voyage pittoresque autour du monde, par M. Choris. 142
Histoire physique des Antilles, par M. Moreau de Jonnès. 426
Retour de M. Rask d'un voyage en Asie. 428

FIN DE LA TABLE DU TOME XVIII.

Planches qui accompagnent ce volume.

Carte d'une partie nord-est de l'Afrique, p. 208.
Entrée d'une chambre sépulcrale, p. 328.

Les deux planches nos 1 et 2, présentant un tableau horaire, fournies avec ce volume, doivent être placées ainsi que cela est indiqué au Tome XVII, p. 358.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HW 29L6 Y

JAN 31 1884

Digitized by Google

Digitized by Google